LES CHARACTERES DES PASSIONS.

VOLVME II.

Où il eſt traité,

DE LA NATVRE ET DES EFFETS

DES PASSIONS COVRAGEVSES.

Par le Sieur DE LA CHAMBRE, *Conſeiller du Roy en ſes Conſeils, & ſon premier Medecin Ordinaire.*

Seconde Edition, reueuë & corrigée.



A PARIS,
Chez IACQVES D'ALLIN, ruë Saint Iacques, au coin de la ruë de la Parcheminerie, à l'Image S. Eſtienne.

M DC. LXII.

Auec Priuilege de ſa Majeſté.

ADVIS
AV LECTEVR.



PRES *auoir parlé des Passions qui regardent le bien, nous auons esté obligez d'examiner celles qui ont le* Mal *pour obiet. Mais parce que l'Ame peut considerer le* Mal *en deux façons, & que c'est vn ennemy qu'elle veut tantost Combatre, & tantost Fuir, elle forme aussi selon ces deux diuers desseins, deux Ordres de Passions differentes, dont les vnes peuuent estre appellées* Courageuses, *& les autres* Timides. *Car puisque le Courage n'est autre chose qu'vne puissance de l'Ame qui employe les forces de l'Animal pour arrester, ou pour vaincre les Maux; il ne faut pas douter que les Passions qui seruent à ses vsages ne soient conduites par la mesme Puissance, & qu'elles ne doiuent par consequent estre appellées Courageuses; tout de mesme que celles qui n'osent attendre l'ennemy, peuuent asseurément passer pour Timides.*

En effet quand l'Ame pense estre plus foible que le Mal, *elle tasche d'en éuiter la rencontre, & selon les mouuemens qu'elle fait pour s'en esloigner, elle forme* la Haine, l'Auersion, la Douleur, la Crainte & le Deses-

poir. *Mais quand elle croit estre assez forte pour le surmonter, ou du moins pour en soustenir les attaques, alors elle excite* la Hardiesse, la Colere, & la Constance, *qui sont* LES PASSIONS COVRAGEVSES *dont nous allons maintenant examiner la Nature & les Characteres.*

Mais peut-estre, Lecteur, que la proposition que nous venons de faire, & que nous establissons pour principe de toutes les differences de ces Passions, te fera naistre vn doute fort raisonnable, dont tu voudras estre esclaircy auant que d'entrer en matiere. Car si l'Ame pense estre plus forte ou plus foible que les Maux, il faut qu'elle compare ses forces auec les leurs, & par consequent qu'elle raisonne, puisqu'on ne peut comparer les choses les vnes aux autres sans Raisonnement: De sorte que l'Ame des Bestes qui est susceptible de ces Passions sera obligée de raisonner quand elle s'en voudra seruir; ainsi la Raison ne sera pas la difference qui distingue l'Homme des autres Animaux.

Si tu te voulois contenter des Resolutions que l'on donne ordinairement dans les Escholes sur de semblables difficultez, il me seroit facile de resoudre celle-cy, en disant que l'Ame ne fait point en ces rencontres de veritables Raisonnemens, que ce n'en sont que les Images grossieres & imparfaites, & que ce sont des effects de l'Instinct que Dieu *a donné à tous les Animaux pour les esclairer & pour les conduire dans leurs actions.*

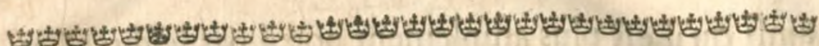
*Mais parce que cette response n'est pas capable de satisfaire les esprits qui veulent voir clairement les choses, & que le mot d'*Instinct *semble estre du rang de ces*

Termes dont nostre ignorance se flatte, & où elle se pense mettre à couuert ; i'ay creu que pour contenter ta curiosité, & pour donner mesme quelque clarté aux choses dont ie dois parler cy-apres, i'estois obligé de rechercher plus exactement quelle est la nature de cet Instinct dont on fait tant de bruit, & que si peu de gens connoissent, de marquer iusques où la Connoissance de l'Ame Sensitiue peut aller, & de te monstrer enfin qu'il n'y a pas grand inconuenient à croire que les Bestes raisonnent.

Et certainement c'estoit icy le lieu où il falloit examiner ces nobles & fameuses questions qui contiennent les Principes de tous les mouuemens de l'Ame, & qui peuuent seruir d'Auant-propos & de fondement à tout ce que nous allons dire des Passions qui ont le Mal pour obiect. Neantmoins comme le Discours en est vn peu long, & que la difficulté des Matieres qui y sont traittées, demande vne grande application d'esprit ; i'ay creu qu'il n'estoit pas à propos de mettre ces espines à l'entrée de mon ouurage, & qu'elles te pourroient faire perdre l'enuie de passer outre, ou te lasser auant que d'estre au chemin où ie te veux engager: Ie les ay donc renuoyées à la fin de ce Volume, où tu les pourras trouuer si tu as quelque curiosité pour ces sortes de choses. Mais pour ta satisfaction & pour la mienne, ie te prie, Lecteur, de n'entreprendre pas cette lecture, si tu ne la veux faire toute d'vne suite & sans interruption : C'est vn Raisonnement dont les parties sont tellement liées les vnes auec les autres, qu'on ne les peut diuiser sans diminuer la force & la grace que toute la piece peut auoir.

Au reste ne t'estonne pas si tu remarque dans les pein-

tures des Passions que ie te donne, quelques traits des vertus & des vices, & si par exemple dans la description de la Hardiesse tu rencontres des actions qui semblent appartenir à la Valeur & à la Generosité. Ie considere la Passion en sa nature & en son essence: & comme c'est vn mouuement de l'Ame, par tout où ie reconnois ce mouuement, i'y reconnois aussi la Passion; de sorte que la Vertu n'estant autre chose qu'vn mouuement reglé, & vne Passion moderée par la Raison; puisque vne Passion moderée est tousiours Passion, ie puis en traittant des Passions en general, parler de celles qui sont sous la direction des vertus, aussi bien que de celles qui sont sous la conduite des vices.



Extraict du Priuilege du Roy.

LE Roy par ſes Lettres Patentes données à Paris le 9. iour de Mars 1655. Signées, Par le Roy en ſon Conſeil DE MONCEAVX : & ſcellées du grand Sceau de cire iaune : A permis à Monſieur DE LA CHAMBRE, Conſeiller du Roy en ſes Conſeils, & ſon Medecin ordinaire, d'imprimer ou faire imprimer les Traitez *de la Lumiere, du Débordement du Nil, de l'Amour d'Inclination, Nouuelles Coniectures ſur la Digeſtion, le premier & ſecond Volume des Characteres des Paſſions, Obſeruations ſur l'Iris, la Connoiſſance des Animaux, & vn Diſcours de la Chiromance :* Tous leſquels Traitez il a corrigez & augmentez. Mais parce que la plus grande partie des temps qui luy ont eſté accordez ſont expirez, ou preſts à expirer : Sadite Maieſté luy a accordé les preſentes Lettres pour quinze années entieres & accomplies, à compter du iour que leſdites Impreſſions, Augmentations, & Corrections auront eſté faites & imprimées par celuy qui aura droict de luy, auec deffences à tous Imprimeurs & Libraires de les imprimer, ny meſme ceux qui ont eſté cy-deuant imprimez, dont le Priuilege auroit eſté expiré, vendre & debiter ny en extraire & tirer aucune choſe, meſme aux Eſtrangers d'en apporter, & le tout à peine de confiſcation des Exemplaires, & de quatre mil liures d'amande payable ſans déport, dont vn tiers eſt donné à l'Hoſtel-Dieu de Paris, &

ainſi qu'il eſt plus amplement porté par leſdites Lettres, dont copie a eſté ſignifiée à la Communauté des Libraires, Imprimeurs, & Relieurs de cette Ville de Paris.

Regiſtré ſur le Liure de la Communauté le quinziéme Mars 1655. conformement à l'Arreſt du Parlement du neufiéme Avril 1653. Signé, BALLARD, Syndicq.

Et ledit Sieur DE LA CHAMBRE a cedé & tranſporté ſon droict de Priuilege à PIERRE ROCOLET, Imprimeur & Libraire ordinaire du Roy, pour en iouïr pendant le temps porté par iceluy, ſuiuant l'accord fait entr'eux.

Acheué d'imprimer le 22. iour de Nouembre 1659.



LES CHARACTERES DE LA HARDIESSE.

CHAPITRE PREMIER.

S'IL est vray que l'Amour soit la Reine des Passions, il faut croire que c'est la naissance & non pas le merite, qui luy a donné cét auantage. Comme c'est la premiere qui s'esleue dans le cœur ; celles qui s'y forment aprés la trouuant dans le throsne, se trouuent aussi obligées de se soumettre à elle ; & de ceder à leur aisnée, vn droit qu'elles luy pourroient contester, *Eloge de la Hardiesse.*

ſi la Raiſon eſtoit juge de ce differend, & non pas la Nature.

En effet, vn Eſtat ſi turbulent & ſi factieux comme eſt celuy des Paſſions, ne deuoit point eſtre gouuerné par vne Aueugle, & par vne Effeminée, qui eſt née pour ſeruir, & qui ne ſeroit pas ce qu'elle eſt, ſi elle ſçauoit commander. Il y falloit pluſtoſt employer la Hardieſſe, qui eſt vne Paſſion noble & genereuſe, qui eſt la mere de la Valeur, & la ſeule qui ſçait combatre, qui ſçait vaincre, & qui ſçait triompher.

C'eſt elle qui a eſtably toutes les Puiſſances & tous les Empires du monde ; qui a fait tous les grands Princes & tous les Heros ; qui la premiere a ouuert le chemin de la Gloire & de l'Immortalité ; & qui ſeule diſpenſe legitimement les victoires. Car bien que la Fortune ſe vante d'en eſtre la maiſtreſſe, & de les donner quand elle veut & à qui il luy plaiſt ; elles ſont honteuſes ſi la Hardieſſe ne les fait meriter ; & ceux qui vainquent ſans elle, cedent aux vaincus l'honneur du combat, & leur laiſſent la plus belle partie de la victoire.

C'est elle enfin qui inspire à la Vertu cette noble ardeur, qui luy fait entreprendre les choses les plus hautes, & les plus difficiles; qui luy preste des armes pour combatre les vices; qui luy donne des forces pour dompter les Passions; & qui aprés l'auoir fait triompher de tous les monstres de la terre, luy ouure le Ciel par cette saincte violence, dont il veut estre forcé; & la met en possession de ces couronnes immortelles, qui doiuent estre rauies pour estre iustement possedées.

Car il ne faut pas croire que les plus nobles emplois de la Hardiesse soient à gagner des batailles, à prendre des villes, & à conquerir des Royaumes: la Nature ne pense pas à ces desordres quand elle jette les semences de cette Passion dans l'Ame; elle songe à d'autres combats qui sont bien plus importans, & à des conquestes bien plus vtiles & plus glorieuses.

Comme elle sçait que l'Homme est destiné pour la Felicité; qu'il a mille sortes d'ennemis qui luy en defendent l'entrée; & que luy mesme est ordinairement celuy

qui s'oppose le plus à son bon-heur : elle luy donne la Hardiesse comme vn secours necessaire pour surmonter ces obstacles, & pour entrer en la ioüissance des biens qui luy son contestez.

Ainsi l'on peut dire, que sans elle il seroit exposé à la violence de tout ce qui est au dedans & au dehors de luy mesme ; que sa vie ne seroit qu'vn sentiment continuel de crainte, & de desespoir ; En vn mot qu'il seroit la plus impuissante, & la plus malheureuse de toutes les creatures. Car bien qu'il se vante d'auoir vne plus parfaite composition de corps, de plus claires connoissances, de plus nobles appetits que tous les animaux ; & de n'estre point suiet à la corruption qui doit destruire toutes les autres choses : neantmoins à bien examiner ces auantages, ils luy seroient inutiles, voire mesme ils luy seroient pernicieux s'il n'auoit la Hardiesse : Puisque le parfait temperament qu'il a, le rend foible & delicat ; que sa Raison est naturellement timide & soupçonneuse ; que les Passions sont lasches & effeminées ; & que l'Immortalité sans le bon-heur est vn mal-

heur sans fin & sans mesure. De sorte que la Hardiesse luy ostant la foiblesse & la crainte, le portant aux actions genereuses, & le conduisant à la Felicité; on ne sçauroit douter que ce ne soit elle qui corrige les defauts de sa naissance; qui le fait ioüir des prerogatiues qu'elle luy donne, & à laquelle il doit toute sa noblesse, toute son excellence, & tout son bon-heur.

MAIS comme cette Passion suit le destin des choses les plus parfaites, dont le déreglement est tousiours le plus grand, & la corruption la plus dangereuse; il arriue aussi que lors qu'elle passe les bornes qu'elle doit auoir, il n'y en a point qui cause de si grands desordres, ny qui soit si ennemie de l'Homme, & de la societé ciuile.

C'est par elle que le vice qui de soy est timide & qui ayme à se cacher, prend du cœur & des forces, qu'il deuient insolent & superbe, qu'il se produit effrontément, & se fait voir en public. Tous ces crimes detestables qui ont ruiné tant de familles & tant de Republiques, ne seroient iamais

entrez en la pensée de ceux qui les ont commis, ou du moins ils y seroient demeurez sans effet, si la Hardiesse n'auoit esté complice de leur meschanceté.

Non, sans elle il n'y auroit jamais eu de seditieux ny de rebelles, d'vsurpateurs ny de tyrans, de parricides ny de sacrileges; sans elle on n'auroit pas veu tant d'armées défaites, tant de Prouinces desolées, tant de Peuples ruinez, & tant d'Empires destruits; sans elle enfin l'Orgueil & l'Ambition, qui sont les sources de tous les malheurs, & de toutes les calamitez publiques, auroient esté des Passions inconnuës, ou impuissantes; & s'il est permis de le dire, peut-estre que la Paix & la Iustice ne se seroient jamais retirées du monde, si la Hardiesse n'y estoit jamais entrée.

De sorte qu'à bien considerer les biens & les maux qu'elle apporte, on la peut justement comparer à la Chaleur que le Soleil respand dans l'Vniuers: car elle eschauffe & excite comme elle toutes les vertus languissantes: elle inspire la force & la vigueur à tout le monde: elle est cause des

plus nobles effets qui s'y trouuent ; & si elle ne produit l'Or & les pierres precieuses, on peut dire qu'elle fait les Sceptres & les Couronnes.

Mais aussi comme cette mesme Chaleur, elle corrompt ordinairement toutes les plus belles choses ; elle fait naistre les monstres & les prodiges, elle forme les foudres & les tempestes, & il se trouue des climats tous entiers dont elle a fait des deserts & des solitudes. Voire mesme elle luy ressemble d'autant plus, que comme cette qualité se sert de la lumiere pour produire ses plus dangereux effets ; cette Passion se sert aussi de la Gloire pour executer ses plus mauuais desseins. Du moins elle se figure qu'il y a tousiours de l'honneur à acquerir en toutes ses entreprises ; & quoy qu'elles soient criminelles ou malheureuses, elle s'imagine que la honte d'auoir commis vn crime, ou d'auoir eu vn mauuais succez, est beaucoup moindre que la gloire d'auoir beaucoup osé.

Mais ce n'est pas icy le lieu de la defendre ny de la condamner ; il nous la faut

seulement dépeindre, & suiuant l'ordre que nous nous sommes proposé, faire voir les Characteres qu'elle imprime dans l'ame, & sur le corps de ceux qui la ressentent.

La Description d'vn homme hardy.

POVR faire le Pourtrait de la Hardiesse, il faudroit auoir l'art & le pinceau de ces grands Peintres, qui ne representoient que les Dieux, & les Heros; car c'est vne Passion toute heroïque, & qui a esté de tout temps mise au rang des enthousiasmes & des fureurs diuines. En effet quand elle entre dans l'ame, elle la remplit de tant d'esclat & de maiesté, elle luy inspire de si nobles sentimens & luy donne des mouuemens & des transports si merueilleux, qu'il semble que c'est luy faire tort, que de chercher sa naissance icy bas, & qu'il y a raison de croire que la Nature est trop foible pour produire vne chose si excellente.

Mais que ce soit vn present du Ciel, ou non, il est certain que c'est le plus grand & le plus auantageux que l'ame pouuoit esperer; il fait toute sa gloire & toute sa richesse; & s'il est vray que le Soleil ait des

mai-

maisons où il sent croistre son pouuoir & ses forces, on peut dire que la Hardiesse est le throsne où l'ame trouue sa grandeur & son eleuation, où elle se met au dessus de toutes les puissances qui l'attaquent, & où elle mesprise tous les dangers dont elle peut estre menacée.

Et à dire vray c'est vne chose qui donne de l'estonnement, de voir qu'vn homme n'en a point à la veuë des precipices, des naufrages, & de tout ce qu'il y a de plus espouuantable dans le monde. Le peril l'enuironne de tous costez, ses ennemis le pressent de toutes parts, la mort se presente à luy en mille lieux, & en mille façons; toutes ces choses ne l'estonnent point; souuent mesme il les prend pour des illusions, & s'en rit comme de vains phantosmes qui à son aduis ne sont propres qu'à donner de la terreur aux ames timides.

Mais s'il croit y trouuer de la resistance, & s'il iuge qu'il y ait de l'honneur à les combattre ou à les vaincre, alors son courage s'enfle, sa vigueur se resueille, toute son ame semble croistre auec ses forces; Et com-

me ſi elle eſtoit deuenuë plus grande en effet, il ne s'entretient plus que de hautes penſées, il ne forme plus que de grands deſſeins, & ne ſe laiſſe eſmouuoir qu'aux paſſions les plus nobles & les plus genereuſes. Car ſon eſprit n'eſt remply que de la Gloire, & de l'Immortalité qu'il ſe va acquerir; Il s'imagine que tout le monde appreſte les couronnes qu'il va meriter; Et comme ſi l'approche de l'ennemy deuoit haſter ſa victoire, il le void auec plaiſir, il l'aborde auec aſſeurance, & croit que le commencement du combat eſt le commencement de ſon triomphe.

Il ne faut plus alors penſer à le retenir; les aduis qu'on luy donne ſont de laſches conſeils, les mauuais preſages qu'on luy fait remarquer ſont des ſuperſtitions ou des foibleſſes; enfin tous les ſoins qu'on prend pour le tirer du peril où il ſe va ietter, luy ſont iniurieux, & ceux qui les prennent paſſent pour des amis timides, ou pour des ennemis de ſa gloire.

La defenſe d'vn pere, les larmes d'vne famille, ny la reuerence des Loix, ne le

peuuent arrester; Il foule aux pieds toutes sortes de respects; & semblable à vn torrent qui s'irrite par les obstacles, qui renuerse ses digues, & qui deuient plus rapide par la resistance; il adiouste la fureur à sa passion, il se fait voye auec la force, & celle qu'on luy oppose, ne sert qu'à le faire courir auec plus d'impetuosité au lieu du combat.

Là il ne veut point consumer le temps en discours inutiles; il parle, mais il frappe en mesme temps, & ses paroles seruent plus à exprimer son courage que sa pensée: Car il ne les employe pas en iniures, ny en reproches, ny à faire des esclaircissemens, ou de vaines menaces; ce ne sont que des mots entrecouppez, & de courtes exclamations, que le transport où il est tiré de sa bouche; ce sont comme les boüillons de l'ardeur qui l'agite au dedans; ou pour mieux dire ce sont les esclats du tonnerre qui va tomber sur son ennemy.

Et veritablement, il n'y a rien à qui on le puisse mieux comparer qu'à la foudre; comme elle il porte en mesme temps l'es-

clair, le bruit, & le coup; comme elle, en mesme temps il frappe, il perse, il abbat tout ce qui luy fait resistance: Et s'il est vray qu'elle desdaigne de toucher aux morts, & qu'elle espargne ceux qui dorment, elle luy est d'autant plus semblable, qu'il n'attaque iamais ceux qui ont perdu le cœur, ou qui sont en estat de ne se pouuoir defendre. Car bien que dans la chaleur du combat, il semble qu'il ne respire que la cruauté, & que sa fureur ne se doiue assouuir que par le sang & par le carnage; il est neantmoins certain, qu'il n'y en a point qui vse plus moderement de la victoire que luy; il ne la porte iamais iusques à l'insolence; & l'on peut dire qu'il oste les armes à sa Passion, au moment qu'il desarme son ennemy.

Si tost qu'il le void à terre, il le releue, il l'embrasse, & sans se souuenir des coups qu'il a receus, il ne se plaint que de ceux qu'il a donnez: Il parle modestement de l'auantage qu'il a eu sur luy, & quelque amoureux qu'il soit de la gloire, il donne au sort des armes la plus grande partie de

celle qu'il s'est acquise. Ce n'est pas qu'en son ame il ne croye que sa valeur n'ait fait sa bonne fortune, qu'il ne recherche ardemment les loüanges & les honneurs que la victoire luy a fait meriter, & qu'il ne tienne pour enuieux ou pour stupides, tous ceux qui n'admirent point les merueilles qu'il pense auoir faites. Mais c'est le naturel de la passion qui le conduit, de courir à la gloire par ces voyes honnestes & ciuiles, & de couurir son ambition par vn procedé franc & genereux, & par vn discours ou vn silence modeste: En vn mot sa franchise est ambitieuse, sa generosité est interessée, & sa modestie est superbe.

Et de fait, il y a cent rencontres où il pert cette retenuë, & où il ne peut cacher l'humeur altiere & imperieuse qui l'accompagne. Car s'il y a quelque dessein à former, il veut tousiours estre le chef du conseil & de l'entreprise; il croit & dit hautement qu'il est le seul qui sçache les moyens de la faire reüssir, & le seul qui la puisse executer; Et comme si la prudence & la bonne fortune ne pouuoient rien

ſans luy, il tient pour aſſeuré que le ſuccés en doit eſtre malheureux, s'il n'en a la conduite, ou du moins s'il n'eſt de la partie.

Cependant il eſt certain que pour l'ordinaire il n'y a point d'homme moins capable de donner ou de ſuiure vn bon conſeil que luy; la preſomption luy fait meſpriſer les meilleurs aduis; la precipitation luy oſte la preuoyance; & la grande confiance qu'il a en ſoy-meſme l'expoſe à toutes ſortes de dangers, & le fait tomber dans toutes les embuſches qu'on luy dreſſe.

Il eſt vray qu'il y perit noblement, & que les preuues qu'il y donne de ſon courage, peuuent effacer la honte de ſa temerité ou de ſon imprudence. Car bien qu'il ſe troue ſurpris par l'ennemy, qu'il voye bien que la reſiſtance luy eſt inutile, & que tout ce qui ſe preſente à ſes yeux luy annonce ſa perte; il ne perd pas pour cela le cœur ny le iugement; aprés auoir conſideré la grandeur du peril ſans trouble & ſans apprehenſion, vne certaine colere genereuſe, & vn noble deſeſpoir le ſaiſiſſent, qui le tranſportant hors de luy-meſme, le pouſſent au

trauers du fer & du feu, & luy font faire des efforts si merueilleux qu'ils semblent surpasser ses forces naturelles. Il frappe, il renuerse, il tuë tous ceux que son espée peut atteindre; il porte la terreur & l'effroy par tout; Et aprés vn long combat, se trouuant plustost abbatu que vaincu, il laisse au vainqueur vne triste victoire, & vne ample matiere d'admiration & de ialousie.

MAIS nous trauaillons vainement, en voulant representer en vn seul tableau tous les mouuemens que cette Passion peut former dans l'ame. Ils sont si differens entr'eux, qu'il est impossible qu'ils se puissent trouuer en vn mesme suiet; Et l'on peut dire que la Hardiesse est vn feu qui produit autant de diuerses sortes de chaleur & de flamme, qu'il y a de differentes matieres où il s'esprend. Il n'y a point d'inclination ny de profession qui n'ait la sienne particuliere; & quoy que cette Passion soit naturellement genereuse & modeste, qu'elle soit esloignée de la colere & de la cruauté, & qu'elle soit incompatible auec la peur &

l'estonnement; il s'en trouue neantmoins de lasches & d'insolentes, il y en a de fanfaronnes, de brutales & de cruelles: La colere accompagne presque tousiours celle des femmes & des enfans; & beaucoup de ceux qui vont hardiment dans le peril, perdent courage si tost qu'il se presente à eux. Mais ce qui est de plus estrange, souuent la peur deuance la plus noble Hardiesse; souuent les plus vaillans dans les combats n'osent parler en public; & comme les bestes les plus furieuses s'effrayent à la veuë des spectres & des plus foibles animaux; il y en a qui craignent sans suiet l'abord de quelques personnes; qui ne peuuent souffrir la presence de certaines choses, & qui ne peuuent marcher sans horreur dans les tenebres. Nous examinerons en son lieu la cause de ces diuersitez: Il faut maintenant voir si la Hardiesse a autant de pouuoir sur le corps qu'elle en a sur l'ame, & si elle peut imprimer au dehors d'aussi beaux Characteres que ceux qu'elle forme au dedans.

CERTAINEMENT il faut confesser qu'il

qu'il n'y a point de passion qui donne vne mine si auantageuse & vn port si noble & si conuenable à l'homme, que fait celle-cy. Toutes les autres corrompent cette beauté masle qu'il doit naturellement auoir; les vnes en la rendant sauuage & farouche, comme la Colere & le Desespoir; les autres en la faisant molle & effeminée, comme l'Amour & la Ioye: La seule Hardiesse luy donne cét air maiestueux, cette agreable fierté, & ce bel orgueil, qui conuiennent à sa nature & à son sexe.

En effect se peut-il rien presenter aux yeux qui soit si pompeux & si auguste, qu'vn homme que la Hardiesse conduit dans le peril; Cette froideur genereuse qui paroist sur son visage, ce regard asseuré, ce marcher superbe, & ces nobles efforts qu'il fait dans le combat, inspirent ie ne sçay quelle veneration dans l'ame, & font à mon aduis la plus magnifique representation de la vertu, qu'on se puisse imaginer.

Car ce n'est pas seulement dans le progrés de cette passion qu'il prend cét air heroïque: Il se forme dés les premiers mouue-

mens qu'elle fait en ſon cœur, & il n'a pas ſi toſt appereeu le danger, qu'on peut voir dans ſes yeux la reſolution qu'il prend, & l'aſſeurance qu'il a de le ſurmonter.

Il le conſidere froidement, ſans s'eſmouuoir, ſans changer de couleur; ou ſi quelquefois il tremble & paſlit à ſa rencontre, on peut croire que ce n'eſt pas qu'il le craigne, mais que c'eſt la grandeur de ſon propre courage qui l'eſtonne. Auſſi ce trouble ne luy dure-t'il pas long-temps; il ſe remet tout auſſi-toſt, il ſe raſſeure, & regardant de trauers ſon ennemy auec vn ris ſeuere, il fait iuger qu'il le meſpriſe & qu'il le menace tout enſemble.

S'il croit qu'il le faille attaquer, il marche vers luy à grands pas, mais grauement la taille droite & ferme, le ſourcil eſleué, & les yeux eſtincelans qui ſemblent vouloir ſortir de leur place, & commencer le combat auant qu'il ſoit venu aux mains. Car ſans ſiller les paupieres, & ſans prendre garde à aucune autre choſe, il les tient toûjours attachez ſur luy; il conſidere ſon port, ſa démarche, ſes armes; il le meſure & ſem-

ble chercher de loin les endroits qui ſont les plus foibles, & marquer ceux qui receuront ſes premiers coups.

Cependant il l'aborde auec vn ſilence fier & deſdaigneux, le front ramaſſé entre les ſourcils, la teſte vn peu baiſſée, & tout le corps plié & racourcy en luy meſme. Il l'attaque, il le pouſſe il le preſſe; Et appellant à ſon ſecours cette noble fureur qui regne dans les combats, il ſe laiſſe emporter par elle, & s'abandonne enfin à toute la fougue & à toute l'impetuoſité dont elle eſt capable.

C'eſt alors auſſi que le feu luy monte au viſage, que ſa veuë deuient farouche, & que tout ſon air, ſon port & ſa mine ſe rendent formidables: Ses cheueux ſe heriſſent, ſon front ſe ride, ſes narines s'eſlargiſſent, & toutes ſes veines ſont enflées & tenduës: Tantoſt il ſouffle auec impetuoſité, tantoſt il retient ſon haleine, & ſerrant les levres & les dents, il deſploye le bras, & deſcharge de plus grands & de plus peſans coups. On l'entend quelquesfois gemir ſous les efforts qu'il ſouffre; & de temps en temps il iette

quelques esclats de voix courts & penetrans dont il semble qu'il veüille irriter son courage & estonner l'ennemy. Il frappe la terre du pied, il s'eslance, il saute, il se plie; Et la sueur luy découlant de toutes parts, se mesle auec le sang & la poussiere dont il est couuert, & forme ie ne sçay qu'elle couleur affreuse qui le rend encore plus espouuantable. Cependant sa poitrine toute rouge & enflammée s'esleue par de grandes secousses, & fait vne respiration forte & empressée; le cœur luy bat auec violence; & qui tasteroit son poux, iugeroit facilement par la grandeur, par la vitesse, & par la vehemence qu'il a, que veritablement l'ame n'a point de forces qu'elle n'employe en cette Passion. Mais finissons son pourtrait auec son combat, aussi bien ne reste-t'il plus rien à peindre que sa victoire ou sa perte, qui ne peuuent rien adiouster aux Characteres de la Hardiesse, que ceux de la Ioye ou de la Douleur. Cherchons seulement les causes de tous ces effects dans la nature de cette Passion.

De la Nature de la Hardiesse.

II. PARTIE.



'AME ne se propose pas plus de difficultez pour former la Hardiesse, que l'esprit en rencontre pour la connoistre : Il luy faut combatre des monstres, & attaquer des armées entieres pour paruenir à sa connoissance ; Et à moins que de l'auoir de son party, il est impossible de resister à tant d'opinions & à tant d'erreurs, qui ont caché ou corrompu sa nature.

La difficulté qu'il y a à definir la Hardiesse.

En effect il n'y a point de Passion qui ait plus partagé les esprits, qui ait esté plus diuersement definie, & dont on ait fait de plus estranges & de plus differentes peintures. Car il s'en est trouué de si extrauagans, qu'ils n'ont pas voulu la mettre au rang des Passions, parce qu'ils croyoient qu'estre hardy n'estoit autre chose que mespriser le danger, ou ne le craindre point du tout ; Et que le mespris estant vn effect du

iugement, & le defaut de crainte vne priuation, ny l'vn ny l'autre ne pouuoit estre vn mouuement de l'appetit. Mais qui croira qu'vn homme qui attaque son ennemy le mesprise? au contraire s'il le mesprisoit il ne l'attaqueroit pas, puisqu'on n'attaque iamais que les choses qui peuuent nuire, & que l'on mesprise seulement celles qui ne peuuent faire ny bien ny mal. Et qui croira encore, que ne craindre pas soit estre hardy, puisque la stupidité & le sommeil ostent la crainte sans donner la Hardiesse?

D'autres ont asseuré que ce n'est qu'vn puissant desir d'attaquer & de vaincre ce qui est nuisible: Mais puisqu'on ne desire plus d'attaquer quand on attaque effectiuement, il faudra en cette rencontre qu'il n'y ait plus de Hardiesse, puis qu'il n'y a plus alors de desir; Et neantmoins il est vray que la Hardiesse continuë & s'augmente mesme dans le combat.

Quelques-vns veulent que ce ne soit rien qu'vne grande & forte esperance: Mais outre qu'il se rencontre souuent de grandes

esperances sans aucune hardiesse, que diroit-on d'vn esclaue à qui la bonté de son maistre auroit donné vne tres-grande & tres-asseurée esperance de sa liberté; auroit-il alors vne tres-grande Hardiesse? à quoy pourroit-il employer son courage? seroit-ce point à combattre sa bonne fortune, ou à attaquer le malheur qui s'enfuit?

Il y en a d'autres qui disent que c'est vne resolution de courage; qui fait que l'homme se promettant d'estre assez puissant pour surmonter les mal-heurs qui le menacent, les void venir sans s'estonner, & ne s'effraye point quand ils luy sont arriuez. Mais outre que la resolution est vn effect du iugement & non de l'appetit, & que souuent sans estre hardy, on ne s'estonne point du peril, parce que l'on ne le connoist pas; tout l'effort de cette Hardiesse semble estre occupé à soustenir les mal-heurs, sans oser les assaillir; qui est neantmoins le plus noble, & peut-estre le seul employ qu'elle puisse auoir.

Ils veulent encore que ce soit vne Passiõ de l'ame qui la fortifie, & qui la rende asseurée contre les maux les plus difficiles à éuiter,

& qui l'encourage à poursuiure les biens qu'il y a plus de peine à acquerir. Mais la force & l'asseurance n'appartiennent pas à l'appetit ; & au lieu d'estre les effets de la Hardiesse, c'en sont plustost les causes ; car il faut que l'ame se sente forte & asseurée, auparauant qu'elle s'engage dans la Hardiesse.

De dire aussi auec l'Escole, que c'est vn mouuement que fait l'appetit pour obtenir vn bien difficile à acquerir ; c'est ignorer le veritable obiet de la Hardiesse qui s'attache aux perils & aux dangers ; c'est la confondre auec l'Esperance & auec la Colere, voir mesme auec la Crainte ; qui sont aussi selon ses maximes, des mouuemens de l'ame pour obtenir vn bien difficile.

Enfin quelque definition qu'on en puisse donner, si elle n'exprime le mouuement particulier que l'appetit souffre en cette Passion, elle la desguise au lieu de la faire connoistre, & fait plustost voir l'ombre & le phantosme de la Hardiesse, que ce qu'elle est veritablement. Taschons donc à la descouurir, & sans nous arrester à marquer

les

les mauuais chemins, conduisons le Lecteur dans celuy qui est le meilleur & le plus asseuré.

A ce dessein il faut supposer vne chose qui est connuë de tout le monde ; Que la vraye Hardiesse s'excite à la veuë des dangers ; que les combats, les naufrages, les precipices, & la mort mesme, sont les plus dignes objets qui l'occupent ; qu'enfin elle paroist dauantage où les difficultez sont les plus grandes, & où elle pense trouuer plus de resistance.

Que le mal est l'objet de la Hardiesse.

Or comme nous auons dit au discours de l'Esperance, les difficultez & les maux paroissent à l'Ame, ou plus grands, ou moindres que ces forces : s'ils sont plus grands, elle les fuit ; s'ils sont moindres, elle les mesprise, ou bien elle les attaque.

Et veritablement l'Escole ne dit pas assez, quand elle establit pour maxime ; Que l'Ame n'a que deux sortes de mouuemens ; l'vn par lequel elle poursuit le bien ; & l'autre par lequel elle fuit le mal : car elle n'est pas de pire condition que toutes les autres

choſes de la Nature, qui n'ont pas ſeulement l'inclination à chercher ce qui leur eſt conuenable, & à fuir ce qui leur eſt nuiſible; mais qui ont encore celle de deſtruire ce qui leur eſt contraire.

Quoy qu'il en ſoit, il eſt certain que l'Ame ne fuit pas toutes ſortes de maux; qu'il y en a quelques-vns qu'elle attaque; & que s'il y a quelque Paſſion qu'elle employe pour executer vn ſi noble deſſein, ce doit eſtre la Hardieſſe.

Que le mal doit eſtre preſent.

OR parce que lors qu'vne attaque ou vn combat ſe doit faire, il faut que le mal ſoit preſent, autrement l'effort que l'on feroit ſeroit vain & inutile; il s'enſuit de là que les difficultez & les dangers doiuent eſtre preſens pour exciter la Hardieſſe. Car ſi on les conſidere comme abſens, ils obligeront bien l'ame à ſe preparer & à ſe mettre en eſtat de leur reſiſter quand ils ſe preſenteront; mais ils ne tireront d'elle aucun effort pour les aſſaillir; parce que la preſence de l'ennemy eſt abſolument neceſſaire quand on doit combatre. Ce ſera donc

alors vne Asseurance, vne Confiance, vne Resolution de courage, mais non pas vne Hardiesse.

En effet l'ordre que tient l'Ame pour former cette Passion, est de considerer le mal à venir, & de comparer ses forces auec les siennes; puis les ayant trouuées assez grandes pour le surmonter, elle forme le desir de le combattre, & l'esperance d'en auoir la victoire, & en mesme temps elle se prepare à l'assaut, par l'asseurance & par la certitude qu'elle prend du succés de son entreprise; par la resolution qu'elle fait d'y employer toutes les facultez qui luy doiuent obeïr; & par le commandement qu'elle leur fait, de se preparer au combat: Alors l'appetit obeïssant à ses ordres se fortifie, s'affermissant & se roidissant en soy-mesme, afin que l'ennemy ne le suprenne pas, & qu'il soit en estat de luy resister s'il arriue qu'il se presente.

Par tout là il n'y a point encore de Hardiesse, ce sont seulement les dispositions qui la doiuent deuancer: Car lors mesme que le mal ne se laisse pas preuoir, & qu'il

ſe preſente tout à coup, il faut touſiours que ces actions precedent l'attaque qu'elle doit faire, & qu'il y ait quelques momens qui donnent loiſir à l'Ame de faire tous ces preparatifs qui luy ſont neceſſaires : autrement dans cette rencontre elle ne ſouffrira point d'autre paſſion que celle de l'Eſtonnement, de la Crainte, ou du Deſeſpoir.

En vn mot tout ce qui deuance l'aſſaut que fait l'appetit, n'eſt point la Hardieſſe ; non plus que les preparatifs de la guerre ne ſont pas le combat. Et certes comme la preſence du bien excite dans l'ame des mouuemens differens de ceux que ſon abſence y produit ; il faut auſſi que la preſence du mal y cauſe d'autres paſſions que ne fait ſon abſence : Or eſt il qu'elle attaque le mal preſent, & qu'il n'y a point de Paſſion qui ſoit occupée à cét effet, que la Hardieſſe ; Et partant toutes celles qu'elle forme en l'abſence du mal, & qu'elle excite auant que de le combatre, ne meritent point le nom de Hardieſſe, ou bien vn meſme nom ſe donnera à des Paſſions toutes differentes.

Objections qui monstrent que le mal absent peut exciter la Hardiesse.

IE sçay que l'on me va dire, Que l'on ressent bien souuent le mouuement & les effets de la Hardiesse, encore que l'ennemy ne paroisse point : Que la Colere qui n'est jamais sans elle, s'excite quelquesfois contre les absens : Que l'Esperance qui luy tient tousiours compagnie, ne regarde que l'auenir : Qu'enfin la commune façon de parler ne donne pas seulement le nom de Hardy à celuy qui affronte le danger, mais encore à celuy qui se propose de le combatre ; voire mesme à celuy qui l'a déja combatu : de sorte qu'il n'y a pas d'apparence de restraindre la Hardiesse à la seule attaque, ny de demander la presence du mal, comme vne condition necessaire pour la faire naistre.

Response I.

MAIS toutes ces raisons ne destruisent pas la verité que nous auons establie : Car il est certain que quand la Hardiesse & la Colere s'esleuent en l'absence du mal, l'imagination se l'est figuré comme present ; la forte & la viue apprehension qu'elle en a formée

luy ayant osté le souuenir de son absence. Et cela n'est pas difficile à conceuoir, si l'on considere que la maniere dont elle agit, la fait aisement tomber en cette erreur : dautant que ne voyant les choses que par leur image, celle-cy luy estant presente, luy deuroit aussi tousiours representer les choses presentes ; si elle ne faisoit reflexion sur leur absence, qui n'est qu'vne condition exterieure & estrangere au corps de l'image: De sorte que ne faisant point partie de la principale figure, l'imagination ne peut estre tant soit peu diuertie, qu'elle n'en perde le souuenir ; si les sens & la raison ne la rappellent, & ne l'arrestent pour la considerer. D'où vient que dans le sommeil, & dans toutes les fortes Passions, où ces guides ont accoustumé de l'abandonner, toutes les choses qu'elle s'imagine luy paroissent comme si elle les voyoit ; & communiquant son erreur à l'appetit, elle luy fait faire les mesmes mouuemens pour elles, que si elles estoient veritablement presentes. Quand donc les maux ne paroissent point, & que la Hardiesse & la Colere ne laissent pas de

s'esleuer dans l'Ame ; ils ne sont pas absens d'elle pour cela, puisqu'ils sont presens à sa pensée ; Et il faut de necessité pour exciter ces sortes de Passions, qu'elle se figure que ses ennemis sont proches, qu'ils fondent sur elle, & qu'elle en va estre opprimée, si elle ne les attaque.

QVANT à l'Esperance, il est vray que la Hardiesse n'est jamais sans elle ; qu'vn homme hardy espere tousiours ; & que tousiours il y a quelque bien à venir, qui semble estre le motif de ce qu'il entreprend : Mais il ne s'ensuit pas de là, que le mal present ne soit le veritable objet de la Hardiesse, ny qu'elle soit obligée de faire autre chose que de l'attaquer & de le combatre. *Response II.*

Car il y a bien de la difference de dire que l'Esperance tient tousiours compagnie à la Hardiesse, & de dire que l'Esperance & la Hardiesse ont vn mesme objet, vne mesme fin, & vn mesme employ. Elles seruent bien toutes deux, aussi bien que le reste des Passions, pour arriuer à la fin que l'Ame s'est proposée ; mais c'est vne fin qui leur est

estrangere, & qui ne les touche point : chacune a la sienne propre & particuliere, qu'elle rencontre d'abord, & où elle tend naturellement, sans auoir soin de la generale qui appartient à l'Ame ; ce sont proprement des soldats qui marchent & qui combatent, sans sçauoir le dessein du Chef qui les conduit. Mais pour entendre cecy, il faut remarquer, Que la fin des actions, est ce qui les termine ; & qu'elles sont terminées par leurs effets. Or comme il y a des effets qui sont proches & qui sont produits les premiers ; & d'autres qui se font en suitte de ceux-là, & qui pour cette raison sont plus esloignez : Il y a aussi dans les actions vne fin qui est proche, & l'autre qui est esloignée ; celle-là est vniforme, & ne change point ; l'autre est inconstante & diuerse, suiuant les diuers vsages où la cause principale la destine : Ainsi le premier effet & la fin proche & naturelle de la chaleur, c'est d'eschauffer ; les autres qui la suiuent sont, par exemple, de cuire ou de brusler, suiuant le dessein que l'Art ou la Nature se propose.

Comme donc les Passions sont des actions

&

& des mouuemens de l'appetit, elles ont aussi ces deux sortes de fin, l'vne qui est proche & qui n'est autre que le premier effect qui se produit par elles : Ainsi l'vnion est la propre & la veritable fin de l'Amour ; l'approche du bien l'est du Desir ; la iouissance l'est de la Ioye ; le combat l'est de la Hardiesse, & ainsi du reste : Toutes les autres fins qui suiuent cette premiere, n'appartiennent plus à la passion, mais seulement à la cause principale qui est l'ame, laquelle destine celle-là à tel vsage qu'il luy plaist. De sorte que le combat estant le premier effect de la Hardiesse, en est aussi l'vnique & la veritable fin ; & s'il y a quelque bien que l'on attende aprés, ce n'est pas elle qui le considere, mais l'Esperance, ou plûtost l'ame qui excite les passions les plus genereuses, à combattre les difficultez qui en empeschent la possession.

Quelle est la fin de la Hardiesse.

Le mal present est donc le seul obiet de la Hardiesse ; le combat est la seule fin où elle tend ; & si cela sert aprés à obtenir quelque bien c'est vn succés qui arriue à son

deſceu, & qu'elle ne s'eſtoit point du tout proposé : autrement il faudroit dire que la Haine, la Crainte, & les autres Paſſions qui s'eſloignent du mal, ont auſſi le bien pour obiet, puiſque on ne fuit le mal, que pour quelque bien qui en peut arriuer.

Mais ſi l'on demandoit, quel eſt le bien & l'vtilité que l'ame peut retirer de ce combat, en vn mot quel eſt le principal motif qui l'engage à attaquer le mal : Il n'y a perſonne qui ne reſpondiſt incontinant, que c'eſt pour le vaincre. Mais ce n'eſt pas reſoudre tout à fait la queſtion ; il faut ſçauoir ce qu'elle pretend dans la victoire : car il ne ſuffit pas de dire que c'eſt pour deffaire ou pour chaſſer l'ennemy ; que c'eſt pour auoir la preéminence par deſſus luy, ou pour acquerir la gloire de l'auoir ſurmonté : dautant que ces derniers motifs ne touchent point l'appetit ſenſitif, & que les deux autres laiſſent la difficulté toute entiere ; puiſque on peut encore demander, pourquoy l'ame veut deffaire ou chaſſer ſō ennemy. Et quoy que l'on puiſſe dire que c'eſt pour s'eſloigner du mal ; outre que cette raiſon eſt trop

vague & trop generale, qui conuient à toutes les passions facheuses; il est certain qu'en fuyant, elle s'esloigne de luy d'vne autre façon que quand elle le chasse : de sorte qu'il faut chercher le motif particulier qu'elle se propose en cette rencontre. Or qui considerera que l'Ame excite ses forces dans la Hardiesse, & qu'elle ne les employe que lors qu'elle pense que son ennemy se sert des siennes pour la ruiner; il est à croire qu'elle n'a point d'autre dessein en l'attaquant, que de luy oster la force & la puissance de mal faire : c'est pourquoy on ne se contente pas de voir fuir les ennemis ; mais on les poursuit, afin qu'en leur faisant perdre la liberté ou la vie, on leur oste tout le pouuoir qui leur reste. Mais nous retoucherons à cette matiere au Chapitre de la Constance.

Quelle est la nature de la Hardiesse.

APRES cela nous croyons auoir satisfait à toutes les difficultez proposées; car pour ce qui regarde la commune façon de parler, qui donne le nom de Hardy à celuy qui n'est plus dans le danger ; il suffit de dire que nous ne parlons pas icy de la Hardiesse

comme d'vne habitude qui conserue son nom lors mesme qu'elle n'agit pas; mais comme d'vne Passion qui est toute dans le mouuement, & hors lequel ce n'est plus la Passion de la Hardiesse.

Concluons donc, que la Hardiesse n'est autre chose que le mouuement que fait l'appetit en attaquant le mal. Mais comment l'attaque-t'elle? Ce ne peut estre par vn autre moyen que par celuy dont toutes les choses ont accoustumé d'assaillir leur ennemy: car comme elles se fortifient, se sousleuent & se iettent sur luy; l'appetit en fait de mesme; il se roidit, & s'affermit en soy; il s'anime, il se sousleue & s'eslance contre le mal. En effet, où il ne faut point se figurer de mouuemens dans l'ame, ny qualifier les Passions du nom de mouuemens; ou bien il faut de necessité confesser que celuy de la Hardiesse est tel que nous venons de dire: Il est si naturel & si conforme à la raison, qu'on ne peut asseurer que l'ame poursuiue le bien, & qu'elle courre vers luy, qu'elle s'esloigne du mal, & qu'elle le fuye; que l'on ne soit contraint d'auoüer,

qu'en le deuant combatre, elle ne soit obligée de se sousleuer & de s'eslancer contre luy.

Et quand la raison ne le persuaderoit pas, il ne faudroit que considerer les mouuemens du corps qu'elle excite, auec lesquels il faut que les siens ayent de la correspondance : Car il n'est pas possible de voir cét auancement de teste, cét eslancement d'yeux, cette esleuation de muscles, ces secousses de bras, cette course precipitée, & les saillies impetueuses que toutes les parties font dans cette Passion ; qu'on ne se figure incontinant, que l'Ame se sousleue, qu'elle s'eslance, & qu'elle sort hors d'elle mesme pour joindre & pour combatre son ennemy. De sorte que nous ne pouuons faillir en disant, que *la Hardiesse est vn mouuement de l'appetit, par lequel l'Ame s'eslance contre le mal afin de le combatre.*

Car *l'eslancement* est la difference du mouuement qui la distingue de toutes les autres Passions où l'Ame ne s'eslance point ; comme de l'Amour & de la Haine, de la Ioye & de la Douleur, de l'Esperance & du

Deſeſpoir. Et le motif de cét eſlancement, qui eſt d'attaquer le mal & de le combatre, la rend differente du Deſir & de l'Auerſion, de la Peur & de la Colere ; dautant que ſi l'Ame s'eſlance dans l'Auerſion & dans la Peur, c'eſt pour s'eſloigner du mal, & non pour l'attaquer ; dans le Deſir c'eſt pour s'approcher du bien ; & dans la Colere c'eſt pour ſe vanger, comme nous dirons en ſon lieu.

A la verité cette definition eſt bien differente de celle qu'Ariſtote en a donnée dans ſa Rhetorique, où il dit, que la Hardieſſe n'eſt autre choſe qu'vne Eſperance qui vient de l'opinion que l'on a que les biens attendus ſont proches, & que les choſes que l'on craint ſont eſloignées. Mais qui ne void pas que c'eſt là le veritable pourtrait de la Confiance qui eſt vne ſorte d'Eſperance ; & qu'Ariſtote n'a point pretendu de faire en cét endroit celuy de la Hardieſſe ? puiſque aux lieux où il eſtoit obligé d'examiner plus ſoigneuſement ſa nature, il dit en termes exprés, Que les dangers doiuent eſtre fort proches pour exciter cette Paſſion. Aprés

tout, quelque definition qu'il en ait donnée, il ne l'a point considerée comme Passion, mais seulement comme habitude. Sans donc nous arrester à des choses qui ne nous regardent point, passons à d'autres plus importantes; & voyons premierement s'il est vray que l'Ame ait dessein d'attaquer & de combatre le mal en toute sorte de Hardiesse.

Si toutes sortes de Hardiesse attaquent le mal.

IL y a deux choses qui peuuent faire douter de cette proposition; la premiere, Que la Hardiesse n'est pas seulement occupée à attaquer le mal, mais encore à luy resister, & à le soustenir; puisque l'on peut supporter vn malheur, & souffrir mesme la mort auec courage. La seconde est, Qu'il y a de certaines Hardiesses où il n'y a point de combat à faire, parce qu'il n'y a point de mal qui paroisse; comme quand vn homme court dans le danger sans le connoistre; quand il est impudent ou ambitieux: car celuy-cy ne considere que les honneurs & les poursuit hardiment; & l'autre est hardy & prend plaisir à faire des actions deshon-

nestes, où il semble qu'il n'y a point d'ennemy à combatre.

Mais il est facile de respondre à ces raisons; Car pour la premiere, quoy qu'on pust dire que la resistance est vne sorte de combat, puisque l'ame ne peut resister qu'en s'opposant, & que pour s'opposer il faut qu'elle se roidisse contre le mal, qui est en quelque sorte l'assaillir & le combatre: Neantmoins il est certain, que resister simplement au mal, & en souffrir constamment les attaques & la violence, sans faire aucun autre effort; ne sont point proprement des effects de la Hardiesse, mais d'vne autre Passion que nous appellons Constance ou Fermeté de courage, dont nous traiterons au Chapitre suiuant.

Quant à la seconde, il est tres-asseuré qu'il y en a qui courent dans le danger sans le connoistre; & qu'en cette rencontre l'ame n'a pas besoin d'attaquer le mal, puis qu'elle ne le void pas; mais aussi il n'y a point alors de hardiesse. Car comme on ne dira pas qu'vn aueugle soit hardy quand il passe par vn precipice où il ne pense pas estre; ny qu'vn

qu'vn enfant soit courageux quand il veut toucher la flamme & prendre les charbons dont il ignore les effets : Il en est de mesme de tout autre qui va, ou qui se trouue dans les perils qui luy sont inconnus ; il ne paroistra hardy qu'à ceux qui seront aueugles ou ignorans comme luy. En vn mot l'appetit ne s'esmeut que par la connoissance, & quand elle ne l'esclaire pas il demeure immobile, & ne forme aucune Passion : Il faut qu'il ait vn objet qui l'excite ; & s'il y en a quelqu'vn qu'il ne connoisse pas, il ne le touche non plus que s'il n'estoit point : de sorte que le peril qui luy est inconnu, ne luy est pas peril ; & partant il ne le fuit ny ne l'attaque, & n'a pour luy ny Crainte ny Hardiesse.

Il est vray que ceux qui sont en cét estat, semblent bien souuent estre hardis ; parce qu'on les void au milieu des dangers sans aucun estonnement, que les difficultez ne les arrestent point, & qu'ils marchent auec asseurance au trauers des obstacles qui se presentent à eux. Mais en effet ils ne sont point tels qu'ils paroissent, & c'est plustost

vn aueuglement ou vne ſtupidité qu'ils ont, qu'vne vraye Hardieſſe.

Neantmoins c'eſt en quoy on ſe trompe ordinairement, parce qu'il n'eſt pas aiſé de diſcerner ces marques trompeuſes d'auec les veritables; & principalement quand il y a quelque ardente Paſſion qui agite l'ame: car la portant auec precipitation où elle veut aller, elle luy oſte la penſée de tout ce qui la peut trauerſer, & la fait courir aprés ſon obiet ſans prendre garde aux empeſchemens & aux perils qui ſe rencontrent en ſon chemin. Or il eſt certain qu'alors il ſemble que c'eſt la Hardieſſe qui luy inſpire cette ardeur, & qui luy donne ces nobles mouuemens: quoy que dans la verité ce ne ſoit point elle, mais la ſeule impetuoſité de la Paſſion qui la tranſporte. Et c'eſt ainſi que l'Ambitieux, le Superbe, le Voluptueux, ſemblent eſtre hardis en beaucoup d'occaſions où ils ne le ſont point en effect; parce que ne conſiderant point les difficultez qui ſe trouuent dans la pourſuite qu'ils font des honneurs & des plaiſirs, ils ne les voyent point, & ne les attaquent point auſſi. Et

sans doute il faut mettre en ce rang la plusspart de ceux qui ne craignent point les perils pour 'y estre accoustumez, comme les soldats & les nochers; ou pour ne les auoir iamais esprouuez, comme ceux qui s'engagent en de grandes entreprises dont ils n'ont point preueu les difficultez; ou parce qu'ils croyent qu'ils n'en sont pas menacez, comme ceux qui pensent en estre loin, ceux qui sont heureux, ceux qui sont gens de bien parce qu'vn homme de bien ne craint rien. Car il est certain qu'en la plusspart de ces rencontres il n'y a point de Hardiesse, la prenant pour Passion; dautant qu'aux vnes les dangers ne sont point connus comme dangers; & aux autres ils sont reputez absens: Or est-il que le mal inconnu ou absent n'excite point la Hardiesse; & partant elle ne se trouue point veritablement en ceux que nous venons de marquer, si ce n'est comme vne disposition ou vne habitude. Mais nous retoucherons à cette matiere.

VOYONS comment la Hardiesse qui se *Comment*

l'Impudence attaque le mal.

trouue dans l'Impudence peut attaquer le mal: Car nous ne pouuons pas dire icy, comme nous auons fait cy-dessus, qu'elle se prend pour vne habitude ou pour vne disposition: veu que l'Impudence est vne Passion composée de deux autres, à sçauoir du Plaisir & de la Hardiesse; Et partant s'il n'y a rien à combatre dans l'Impudence, il y a quelque Hardiesse qui comme Passion n'est point obligée d'attaquer.

Certainement pour estre Impudent, il faut connoistre que l'action que l'on fait est contre la bien-seance & contre l'honnesteté; autrement ce sera sottise ou brutalité, & non pas Impudence; car vn enfant, vn lourdaut, vn insensé, ne sont iamais estimez impudens, parce qu'ils ne sçauent pas quelles sont les actions des-honnestes.

Celuy qui les connoist donc, & qui a dessein de les faire, sent alors en soy-mesme la raison qui s'y oppose, & l'honneur qui luy defend de les executer: Or tout ce qui s'oppose à l'appetit luy est vn obstacle, & luy paroist comme vn mal; Et partant la raison, l'honneur & la modestie

sont les ennemis que l'Impudence attaque, qu'elle combat, & dont elle triomphe. Mais nous examinerons cecy plus particulierement au discours de cette Passion, c'est assez pour monstrer qu'il n'y a point de Hardiesse qui n'attaque le mal apparent ou veritable.

Quel est le mal que la Hardiesse attaque.

Il ne reste plus qu'à sçauoir, si toute sorte de Mal peut exciter cette Passion; car outre qu'on ne dit pas qu'il y ait de la Hardiesse à combatre des ennemis qui sont foibles; ny qu'aucun doiue attaquer son ignorance, son imprudence, & ses autres defauts que l'on peut mettre au rang des plus grands maux qui puissent arriuer: Outre ces raisons, dis-ie, & beaucoup d'autres semblables qu'on peut apporter sur ce suiet; Il n'y a pas d'apparence, que ce qui est proprement Mal puisse émouuoir cette Passion, veu que ce n'est rien qu'vne priuation de perfection, & que l'ame ne doit & ne peut attaquer ce qui n'est point.

Pour resoudre cette difficulté, il faut remarquer que l'ame ne reconnoist pas seu-

lement pour Mal cette priuation dont nous venons de parler ; mais encore toutes les causes qui la produisent, & tous les desordres qui ont accoustumé de la suiure : Car il y a tousiours quelque foiblesse ou quelque incommodité qui suit la priuation & l'absence d'vne perfection ; & cette foiblesse ou impuissance est vne qualité reelle, comme enseignent nos Escoles. Nous pouuons donc dire, que la priuation qui est vn non-estre, n'est point vn obiet qui puisse exciter la Hardiesse ; parce que l'ame ne peut attaquer ce qui n'est pas, si ce n'est qu'elle se le figure comme vne chose reelle, ainsi qu'il arriue aux enfans qui conçoiuent la mort comme vn phantosme. Que s'il y a quelque Mal qu'elle doiue combatre, ce sont les causes qui le font naistre, & les incommoditez qui le suiuent. Et de fait elle confond ordinairement ces deux choses auec le Mal mesme : Car quand on dit qu'vn homme souffre la mort auec courage, cela ne s'entend pas precisément de la mort, puisqu'elle n'est pas encore ; mais de l'action des causes qui destruisent la vie, &

de la douleur qu'elles excitent: Et quand on supporte auec constance la perte des biens, de l'honneur, de la santé; ce n'est pas proprement la perte qui occupe la constance, mais l'impuissance, l'incommodité & l'affliction qui en viennent.

Il est donc certain que tous les Maux veritables sont capables d'exciter la Hardiesse, pourueu qu'ils soient proportionnez à nos forces. Car il y a des Maux qui de soy & par le commun sentiment des hommes sont si foibles, qu'on les doit mespriser sans les craindre & sans les combatre; & d'autres qui sont si puissans, que c'est imprudence de les attaquer, & lesquels raisonnablement on doit fuir. Que si l'ame les conçoit autrement qu'ils ne sont, & qu'elle estime grands ceux qui sont petits, & foibles ceux qui sont fort puissans; alors le combat qu'elle entreprend contre ceux qu'elle doit mespriser, est bien vn mouuement de Hardiesse; mais cette Hardiesse passe pour Lascheté: & l'attaque qu'elle fait contre ceux qui sont au dessus de ses forces est Temerité: comme c'est Audace, quand

elle les mesprise, principalement si elle le tesmoigne par le geste & par les paroles. Mais nous retoucherons ailleurs à ces differences, qui n'estans pas essentielles, ne conuiennent pas à ce discours où nous examinons seulement la nature & l'essence de la Hardiesse.

Elle consiste donc en l'attaque que fait l'appetit contre le mal ; & cette attaque se fait en s'eslançant contre luy. Il faudroit maintenant voir comment se fait cét eslancement, & s'il sert de quelque chose à l'Ame ; puisqu'en s'eslançant elle ne sort point hors d'elle-mesme, & ne s'approche pas de plus prés de son ennemy : Mais ces difficultez ont esté esclaircies au traité du Desir, & ne doiuent pas estre repetées icy.

Auec quelles Passiōs la Hardiesse peut compatir.

IL n'en reste plus qu'vne qui pourroit faire douter de tout ce que nous auons dit, si on la laissoit sans l'examiner & sans la resoudre : Car quoy que l'on auouë que la Hardisse est vn sousleuement & vn eslancement de l'appetit ; Neantmoins puisqu'elle accompagne ordinairement l'Amour & le

le Plaisir; qu'elle n'est iamais sans le Desir ny sans l'Esperance; que mesme la Haine, la Douleur & le Desespoir l'appellent souuent à leur secours, & que la Colere n'est iamais sans elle: Il semble qu'il n'y a pas d'apparence que le soulleuement qu'elle fait, puisse subsister auec l'esmotion particuliere de chacune de ces Passions qui doit estre differente de la sienne.

Il faut donc dire, que cela n'est pas malaisé à conceuoir pour ce qui regarde le Desir & la Colere, puisqu'en ces deux-cy l'appetit s'eslance en dehors comme dans la Hardiesse; & qu'il n'y a point de difference, sinon que le Desir ne demande pas l'affermissement ny l'employ des forces de l'ame, comme font les deux autres; & que ny luy ny la Colere n'ont pas les mesmes motifs de la Hardiesse: Car le Desir s'eslance vers le bien absent, pour s'en approcher; la Hardiesse contre le mal present, afin de le combatre; & la Colere contre la cause du mal, afin de se vanger.

Quant à l'Esperance dans laquelle l'appetit s'affermit, nous auons monstré com-

ment cela n'empeschoit pas qu'il ne se peust eslancer : Et de fait il doit necessairement estre agité de ces deux sortes de mouuemens dans la Hardiesse ; puisque pour ioindre l'ennemy il faut qu'il se iette sur luy ; & pour le combatre qu'il se fortifie, ce qu'il ne peut faire qu'en se roidissant. Voire mesme il est certain que comme l'Esperance & la Confiance precedent tousiours la Hardiesse ; il faut necessairement que l'appetit se roidisse & s'affermisse auant qu'il puisse se sousleuer & s'eslancer, comme nous dirons cy-aprés : Il n'y a donc point d'inconuenient que ces quatre Passions se meslent & subsistent ensemble. En effect elles se trouuent toutes dans la Colere ; car celle-cy n'est iamais sans la Hardiesse, la Hardiesse sans l'Esperance, ny l'Esperance sans le Desir : Et quoy que le Desir presuppose l'Amour, on ne peut pas neantmoins dire que l'Amour se trouue dans la Colere, parce qu'il a vn mouuement contraire aux autres. De sorte que pour l'ordinaire, ny luy ny la Haine, ne peuuent en mesme moment se trouuer auec la Hardiesse ; mais il faut qu'el-

les passent de l'vne à l'autre, comme nous auons desia dit aux discours precedens: Ce qui se fait quelquesfois auec tant de vistesse, qu'il semble qu'elles se meslent ensemble, qu'elles se confondent, & qu'elles ne se quittent point. Reprenons nostre premier discours, & concluons, Que la Hardiesse n'est rien que le mouuement par lequel l'appetit se roidit & s'eslance contre le Mal afin de le combatre.

Or quoy que ce soit là le veritable sentiment qu'on doit auoir de cette Passion; & qu'en la considerant exactement, & selon les regles de la Philosophie, son essence & sa forme soit toute renfermée dans ce mouuement; il ne faut pas neantmoins condamner tout à fait l'opinion commune qui ne la conçoit pas si simple que nous la faisons, & qui y mesle le Courage, l'Asseurance, la Resolution, la Confiance, & le mespris du danger. Car bien que toutes ces choses ne luy soient pas essentielles, & que ce ne soient que des dispositions qui seruent pour la produire & pour la conseruer; on peut

neantmoins dire qu'elles sont de sa suite, qu'elles la font paroistre, & que toutes ensemble rendent cette Passion parfaite & complete. De fait on les confond ordinairement ensemble, & on les employe toutes pour signifier vne mesme chose : Car on dit vn homme de Cœur & de Courage, vn homme asseuré, resolu, & qui ne craint rien pour dire qu'il est Hardy: Et quoy qu'il semble que cela conuienne mieux à l'habitude de la Hardiesse qu'à la Passion; on ne laisse pas de s'en seruir pour l'vne & pour l'autre; veu mesme que l'on dit vne action de courage, vn visage asseuré & resolu, vn homme qui ne craint point le danger : qui sont façons de parler, qui tres-asseurement marquent la Passion de la Hardiesse. Aprés tout sans choquer l'vsage des paroles, il faut du moins en auoir la science, & distinguer les choses que la Nature separe, & que le Peuple confond.

En effect *le Courage* est proprement la puissance naturelle d'où procede la Hardiesse; comme le Cœur en est le suiet & le

principal organe : Et dautant que c'est le plus noble mouuement que celuy-cy puisse auoir, & que la force de cette partie paroist dauantage en cette Passion qu'en toutes les autres ; on luy a donné par prerogatiue le nom de Cœur : Car on dit vn homme de Cœur, pour dire qu'il est Hardy : parce que celuy qui est hardy a le cœur esmeu de la plus noble de toutes les Passions ; ou bien parce qu'il a le cœur comme il faut, l'ayant chaud & sec, qui est son propre & iuste temperament, ainsi que nous dirons cy-apres.

POVR *l'Asseurance*, c'est vn pur effect du iugement qui fait croire que l'on est exempt du peril, & n'est rien que la certitude que l'on a d'estre en seureté. Or parce que cette creance est vne grande disposition pour attaquer le mal, & que celuy qui croit estre en seureté, ne craint point le danger ; de là vient que l'on confond l'Asseurance auec la Hardiesse.

LA *Resolution* est encore vn effect du iu-

gement, qui sans hesiter & sans demeurer dans les doutes que la presence de l'ennemy donne à ceux qui sont timides, se determine promptement à le combatre: Et parce que ce dessein pris de la sorte est vn effect du Courage & de la bonne opinion qu'on a de ses forces, qui sont les dispositions les plus proches pour la Hardiesse, on les confond ensemble; de sorte qu'on prend la Resolution pour la Hardiesse; & vn homme Resolu, pour vn homme Hardy & Courageux.

ON dit encore que c'est Hardiesse, de mespriser le danger, & de ne le craindre point; quoy qu'il n'y ait là aucune Passion; dautant que mespriser vn mal est vn pur effect du iugement; & ne le craindre pas, n'est rien que le defaut & la priuation de la Crainte. Neantmoins parce que c'est le propre de la vraye Hardiesse, de ne faire pas estat des petits maux qui ont accoustumé de donner de la Crainte & de l'Estonnement aux ames foibles & timides; & qu'en mesprisant ceux-cy, & en attaquant les au-

tres, elle fait voir qu'il n'y a rien qu'elle craigne : De là vient qu'on prend pour Hardiesse, ce qui n'en est que l'effect ; ou pour mieux dire, ce qui n'en est que la marque : Car ne craindre point n'est pas vne action, mais vne priuation ; qui pourtant marque ordinairement la presence de son contraire.

MAIS que dirons nous de *la Confiance*, que les Grecs, les Latins, & nous mesmes faisons souuent passer pour Hardiesse ? Il est certain que c'est vne sorte d'Esperance ; ou pour mieux dire, c'en est la consommation & la perfection : Car aprés que l'appetit a formé l'Esperance en s'affermissant contre les difficultez qui enuironnent le bien où il aspire ; l'ame qui se void en estat de ne les craindre plus, se fortifie dans l'opinion qu'elle a prise que les choses d'où elle attend du secours, ne luy manqueront pas ; & donne en quelque façon sa foy aux promesses qu'elles luy semblent faire ; ainsi on se confie en ses forces, en ses biens, en ses amis, dautant que l'on croit alors que ce que

l'on s'est promis d'eux, reüssira. Et parce que dans cette opinion on pense qu'il n'y a point de difficultez que l'on ne doiue surmonter, & qu'en suite on n'en craint pas la rencontre; de là est venu qu'on l'a confonduë auec la Hardiesse qui doit auoir les mesme sentimens; bien que ce ne soit qu'vne disposition qui la doit deuancer.

Quelles sont les dispositions pour la Hardiesse.

QVOY qu'il en soit, & en quelque façon qu'on veüille prendre ces choses, soit pour parties de la Hardiesse, soit pour les dispositions qui la deuancent ou qui l'accompagnent; elles seruent à faire connoistre ceux qui sont les plus susceptibles de cette Passion: Car l'Asseurance & la Resolution, mespriser & ne craindre pas le danger, sont des effects de la bonne opinion qu'on a de ses forces; sans laquelle il n'y peut auoir ny Asseurance, ny Resolution, ny Courage, ny Hardiesse; sans laquelle enfin les maux les plus legers donnent de la terreur, & les choses mesmes qui ne peuuent faire aucun mal, donnent à tous momens de la Crainte.

Or

Or cette opinion eſt fondée ſur les forces que l'on a en effect, ou que l'on croit auoir : Mais parce qu'il y en a de deux ſortes, les vnes qui ſont en nous & qui dépendent de nous, comme les forces du Corps, & celle de l'Eſprit ; les autres qui ſont hors de nous & qui ne ſont pas tout à fait en noſtre pouuoir, comme les biens, les amis, les honneurs, &c. Ceux qui ſont doüez des premieres ſont plus ſuſceptibles de la Hardieſſe ; c'eſt pourquoy vn homme fort & robuſte eſt ordinairement plus hardy qu'vn autre qui ne l'eſt pas, & qui a des biens & des amis dont il ſe peut preualoir.

Mais pour cela, il faut encore remarquer que l'on peut eſtre fort & robuſte en pluſieurs façons : Car il y a vne Force de corps qui n'eſt propre que pour reſiſter, pour ſoûtenir, en vn mot pour pâtir ; telle eſt celle des Chameaux, des Aſnes, des Bœufs, & prouient d'vne melancholie eſpaiſſe : L'autre eſt purement actiue & toute de feu, qui vient de la bile ou du ſang ſubtil & mobile, comme eſt celle des ieunes Chiens & des

Cheuaux genereux: La derniere est composée des deux precedentes, & se remarque dans les Lyons, dans les Dogues, & dans les Sangliers.

Ceux donc qui ont cette Force stupide & passiue, tels que sont les melancholiques, ne sont gueres susceptibles de la Hardiesse, dautant qu'ils sont priuez de la chaleur qui est comme l'ame de la Force & du Courage; Les autres qui sont bilieux & qui ont celles qui est ardente & actiue, se laissent facilement esmouuoir par cette Passion; mais elle a ce defaut, qu'elle se passe incontinant, & qu'elle ne discerne pas les maux qui sont dignes d'estre combatus d'auec ceux qui ne le sont pas; l'impetuosité à laquelle elle se laisse emporter, precipitant ses desseins auparauant que le iugement les puisse examiner. Mais ceux qui ont l'vne & l'autre, & qui sont bilieux melancholiques, ont la Hardiesse des Heros qui ne s'allume pas promptement, mais qui s'estant esprise est de longue durée, qui ne craint rien, qui mesprise les petits dangers, & qui attaque les grands auec asseurance

& resolution, & souuent auec ce transport qui la fait passer pour diuine.

Aprés les forces du Corps il faut mettre la force de l'Esprit; car ceux qui pensent l'auoir, & qui se promettent vn grand secours de leur addresse & de leur bon sens, quelques foibles qu'ils soient, entreprennent facilement de grandes choses, & croyent qu'ils peuuent suppleer par la force de leur esprit à la foiblesse qu'ils ont d'ailleurs. Enfin ceux qui sont puissans par leur dignité, par leurs biens & par leurs amis; ceux qui n'ont iamais esprouué de disgraces, & qui croyent auoir le Ciel, les hommes & la Fortune fauorables, ont toûiours bonne opinion de leurs forces, & sont ordinairement hardis. Mais afin de leuer toutes les difficultez qui se pourroient former sur ces matieres, & pour donner l'esclaircissement qui est necessaire aux discours suiuans, où il faut à toutes rencontres parler du Courage & des Forces: il est à propos d'examiner plus soigneusement la nature de ces deux choses & voir en quoy elle consiste.

Ce que c'est que le Courage, & en quoy il consiste.

III. PARTIE.

Que le Courage est vne puissance de l'ame.

IL faut premierement supposer que *le Courage* est vne qualité propre aux animaux, qu'il n'y a qu'eux qui en soient susceptibles ; & partant que l'ame en est le principe, & que c'est en elle qu'il reside comme en sa racine & en son premier & veritable suiet: aussi dit-on qu'vne ame est courageuse, & qu'il faut que l'ame ait du courage pour attaquer ses vices, & pour resister à ses Passions.

Or s'il n'y a que trois choses en l'ame, comme dit Aristote, à sçauoir, la Puissance, l'Habitude & la Passion, il faut que le Courage soit quelqu'vne de ces trois: Ce ne peut estre vne Passion, puisqu'il est vray qu'vn homme a du Courage lors qu'il n'est agité d'aucune Passion, &

lors mesme qu'il est sans rien faire : Ce n'est pas aussi vne Habitude, parce que celle-cy s'acquiert par l'accoustumance, & que l'on naist auec le Courage; Il est donc necessaire que ce soit vne Puissance.

Mais il faut remarquer qu'il y a de deux sortes de Puissances; les vnes sont premieres & radicales; les autres sont secondes & deriuées. Les premieres sont parties ou accidens inseparables de l'ame; lesquelles pour cette raison sont esgales en tous les indiuidus de chaque espece : Ainsi la puissance de raisonner considerée en soy, & entant que c'est vne faculté de l'ame, est esgalement partagée à tous les hommes. Les secondes ne sont rien autre chose que les dispositions des organes qui sont necessaires pour faire agir ces premieres Puissances; ou pour mieux dire, ce sont ces mesmes Puissances que la disposition des organes rend capables de faire leur action : Et comme ces dispositions sont inesgales dans les particuliers, & que l'vn les a plus ou moins parfaites que l'autre; aussi est-il plus ou moins propre à faire ses actions : de sorte

que l'on dit de celuy qui les a parfaites & qui est le plus propre pour agir, qu'il a la puissance & la faculté naturelle de faire telle chose; & de celuy qui les a imparfaites, qu'il a impuissance & incapacité naturelle d'agir.

Or le Courage est asseurément du nombre de ces Puissances deriuées, parce qu'il demande de certaines dispositions dans les organes qui soient propres à exciter & faire sousleuer l'ame contre les difficultez: Et la principale de ces dispositions n'est autre que la chaleur naturelle du cœur, capable de s'allumer & de produire cette noble ardeur qui est necessaire en ces rencontres.

Quelle est la puissance qui fait le Courage.

MAIS il y a icy deux choses à examiner: La premiere, quelle est cette vertu radicale qui entre dans le Courage; puisque les Puissances naturelles & deriuées ne sont autres que les radicales, entant qu'elles sont iointes auec leurs dispositions. Certainement il faut dire, que la Nature qui a departy à tous les animaux autant de forces qu'il leur a esté necessaire pour leur conserua-

tion; leur a aussi donné la vertu de les exciter & de les employer quand il en est besoin : & cette vertu n'est autre que la faculté irascible, qui est le principe & comme la forme & la substance du Courage : parce qu'en allumant le cœur, & faisant sousleuer l'ame, elle ne fait autre chose qu'exciter les forces naturelles de l'animal, pour les opposer aux difficultez qui se presentent. Et de fait les differences & les effects du Courage se tirent de la qualité des forces : Car comme il y en a qui sont propres à l'ame, & d'autres qui appartiennent au corps, chacune a aussi son Courage particulier qui l'excite & qui la met en exercice : tel sera courageux dans les plus grands perils de la guerre, qui n'osera parler en public, ou qui se laissera vaincre à la moindre Passion : Au contraire, il s'en trouue qui ont du courage en ces occasions là, qui le perdent à la veuë du plus foible ennemy & du plus petit danger qui se puisse rencontrer. Et cela vient de ce que le Courage estant vne vertu qui excite les forces, quand elles manquent, il doit manquer aussi; Et partant

ceux qui sont priuez des forces corporelles doiuent estre poltrons dans la guerre, & estre courageux dans les actions de l'Esprit & du Iugement, s'ils ont les forces qui conuiennent à ces deux facultez. Enfin comme les forces sont destinées pour attaquer & pour resister, ainsi que nous ferons voir cy-aprés, le Courage les employe aussi en l'vne & en l'autre de ces actions, & fait naistre en suite deux Passions differentes, la Hardiesse qui attaque les maux, & la Constance ou Fermeté de Courage qui s'oppose & resiste à leur violence.

Pourquoy la chaleur est la disposition principale du Courage.

LA seconde chose qu'il faut sçauoir est, pourquoy la Chaleur est la principale disposition qui fait le Courage; et quelles conditions elle doit auoir pour le produire. Le premier est facile à decider, parce que la Chaleur est la plus actiue de toutes les qualitez, qu'elle excite toutes les autres vertus naturelles, & qu'elle fait la meilleure partie de la vigueur du corps. Ainsi il ne faut pas s'estonner si l'ame estant iointe à vne qualité si puissante, & connoissant le secours qu'elle

qu'elle en peut tirer, elle a bonne opinion de ses forces, elle se confie en elles, & si elle est prompte à les opposer aux difficultez qui se presentent.

Quelle doit estre la chaleur qui fait le Courage.

QVANT aux conditions que demande cette Chaleur pour faire le Courage, il en faut trois principales; la premiere, qu'elle soit naturelle; la seconde, qu'elle soit grande & forte; la troisiesme, qu'elle soit proportionnée à la grandeur du Cœur.

En effect vne chaleur estrangere comme celle de la fiévre, bien qu'elle enflamme le cœur & les esprits, elle n'augmente pas pourtant le Courage, au contraire elle l'abbat, parce qu'elle n'est pas conforme à la Nature. Or pour luy estre conforme il faut qu'elle ait deux choses; l'vne, qu'elle soit née auec la vie, & que ce soit comme vne continuation de cette premiere flamme qui s'est allumée à la naissance; car si elle vient à s'esteindre, il n'y a plus de moyen de la r'allumer; & quelque temperée que peust estre celle qu'on voudroit mettre en sa place, elle seroit estrangere & inutile. L'autre,

qu'elle demeure dans les bornes que la Nature luy a prescrites; dautant que chaque chose en a vne certaine mesure au delà de laquelle elle ne peut passer, sans rompre la proportion qui doit estre entre les organes & leurs principes pour faire leurs fonctions; de sorte que la chaleur qui est plus violente que la nature de chaque animal ne doit porter, ne luy est point naturelle.

MAIS toute conforme à la Nature qu'elle puisse estre, si elle n'est grande, elle ne sera iamais accompagnée du Courage: C'est pourquoy ceux qui sont d'vn temperament froid, comme les phlegmatiques & les melancholiques; ceux qui sont attenuez par de longues maladies, par de longs ennuis, & par les autres passions qui esteignent la chaleur naturelle, ne sont point courageux.

Il faut toutesfois remarquer que la Chaleur naturelle, n'estant pas vne simple qualité comme est celle du feu, mais vne substance chaude & humide, que l'on appelle ordinairement *Esprits*, composée de l'hu-

mide radical, & de cette chaleur que la Nature a inspirée auec la vie : Elle peut estre grande en deux façons, à sçauoir en quantité & en qualité, c'est à dire qu'il peut y auoir beaucoup de l'humide radical, ou beaucoup de degrez de cette chaleur. Ainsi les enfans ont plus de la Chaleur naturelle, quant à la quantité, comme ceux qui sont plus aagez en ont dauantage, quant à la qualité. Ainsi durant l'Hyuer, & dans les climats froids, la substance de la Chaleur s'augmente; parce qu'elle ne se dissipe point, & que le froid exterieur empesche qu'elle ne sorte; quoy qu'elle soit moins bruslante qu'en Esté, la froideur de l'air diminuant quelque chose de sa viuacité : Au contraire l'ardeur du climat, ou de sa saison, attire au dehors vne grande partie de la substance de la Chaleur, & imprime en celle qui reste vne certaine acrimonie qui la rend plus violente.

OR quoy que toutes les actions se fassent par le moyen de la Chaleur naturelle, il y en a pourtant quelques-vnes qui dépendent

dauantage de sa substance, comme sont les coctions & les digestions, parce qu'elles se doiuent faire par le moyen de l'humidité; c'est pourquoy ceux qui ont plus de l'humeur radicale comme les enfans, font ces operations plus parfaites, quoy qu'ils ayent vne chaleur fort temperée, telle qu'elle doit estre pour ces actions là.

Mais il y en a aussi qui dépendent dauantage de la qualité de la Chaleur, comme sont les actions de l'imagination, & celles que l'on appelle vitales; car ceux qui ont la chaleur plus ardente, ont la respiration plus forte, le battement du cœur plus vehement, & l'imagination plus fertile.

Enfin il y en a qui demandent esgalement l'vne & l'autre, comme celles qui employent le mouuement & les forces du corps; & tel est le Courage. Car il ne suffit pas pour estre courageux, d'auoir beaucoup de l'humide radical, puisque les enfans qui en ont beaucoup, ont peu de courage; ny d'auoir la chaleur plus acre & plus vehemente, puisque durant l'Esté & dans les climats fort chauds, où les humeurs & les es-

prits sont enflammez par l'ardeur du Soleil, les hommes sont peu courageux : mais il faut auoir & beaucoup d'humidité, & beaucoup de chaleur. En effect nous voyons que les Peuples qui demeurent dans les païs les plus temperez, sont plus courageux que les Meridionaux & les Septentrionaux; parce qu'ils ont dauantage de l'humide radical que ceux-là, & qu'ils ont vne chaleur plus actiue que ceux-cy. Les animaux mesme qui ont le temperament chaud & le sang plus grossier, sont plus courageux pour la mesme raison; car ils ont beaucoup de la substance de la chaleur, qui n'est pas facile à se dissiper, estant enfermée & retenuë par les humeurs qui sont espaisses; Et ils ont encore la chaleur plus forte, tant par le partage auantageux que la Nature leur en a fait, que parce qu'elle esleue quantité de fumées qui la rendent plus acre, & qu'elle reside dans vn suiet plus grossier qui la rend plus efficace.

Et veritablement, selon que les humeurs sont grossieres ou subtiles, la Chaleur agit diuersement, & fait aussi diuerses sortes de

Courage : Car ceux qui les ont ſubtiles & mobiles , comme ſont les bilieux , ſont prompts à s'allumer ; mais c'eſt vne flamme qui ne dure gueres, & qui paſſe incontinent; Les autres qui les ont épaiſſes , & qui ont vne chaleur mediocre , ont vn Courage qui ne s'irrite pas facilement, mais qui eſtant échauffé eſt difficile à appaiſer : Enfin ceux qui ont la chaleur violente & les humeurs groſſieres paſſent facilement à la fureur, & ont vn Courage indomptable.

Quelle doit eſtre la grandeur du cœur pour donner du Courage.

MAIS ce qui fait la principale difference en toutes ces choſes , c'eſt la grandeur ou la petiteſſe du cœur. Car on a obſerué que tous les animaux, qui à proportion du corps, ont le cœur plus petit , ſont courageux , comme le Chien & le Lyon ; & que ceux qui l'ont plus grand , comme les Cerfs & les Liévres , ſont timides. Neantmoins il y a d'autres experiences qui rendent ces obſeruations douteuſes : Car outre que l'homme a le cœur plus grand que tous les animaux à proportion de ſon corps , quoy qu'il ſoit vn des plus Courageux ; il eſt certain que

les hommes qui ont la poitrine large, ont le Cœur grand; & que la largeur de la poitrine est vne marque asseurée de la chaleur du Cœur, laquelle fait la Hardiesse & le Courage. Ioint que ceux qui ont le temperament du Cœur froid & sec, ont ordinairement cette partie fort petite, quoy qu'ils soient les plus timides de tous.

Pour respondre à ces raisons qui destruisent la proposition precedente; il y en a qui disent qu'elle n'est veritable que dans les especes des animaux comparées les vnes aux autres, & non pas dans les indiuidus d'vne mesme espece; en sorte que le Lyon comparé auec le Cerf a le Cœur plus petit & est plus courageux que luy; mais qu'entre les Lyons celuy qui a le Cœur le plus grand, l'est dauantage que celuy qui l'a petit. Cela neantmoins n'oste pas la difficulté; car bien qu'il soit vray que dans chaque espece d'animaux qui sont naturellement courageux, le plus grand Cœur soit accompagné d'vn plus grand Courage; il est aussi certain que dans celle où ils sont naturellement timides, le plus grand Cœur denote vne plus grande timidité.

Il faut donc dire que la grandeur du Cœur ne fait rien toute seule pour le Courage, & qu'il y faut adiouster l'abondance de la Chaleur & des esprits : Car si le Cœur est grand, & qu'il y ait beaucoup de chaleur & d'esprits, il produira certainement vn tres-grand Courage ; mais si le Cœur est petit, & qu'il ait autant de chaleur & d'esprits que celuy qui est grand, il fera vn Courage plus boüillant & plus impetueux, parce que la chaleur est plus actiue quand elle est contrainte & resserrée ; mais cela est cause aussi qu'il ne sera pas si noble ny si genereux ; dautant que cette contrainte le fait passer facilement à la fureur, & que la petitesse des parties est vn effect de la foiblesse de la vertu formatrice, ou du defaut de matiere, qui dans les parties principales est tousiours vicieux : Au contraire s'il a peu d'esprits & de chaleur, il fait la timidité ; & à mesure qu'il sera plus ample ou plus estroit, il la rendra plus grande ou plus petite. Car tout de mesme qu'vn petit feu eschauffe moins vne grande chambre, que le mesme ne feroit vne petite ; aussi peu de chaleur naturelle

relle fait moins d'effect dans vn Cœur qui est grand & estendu, que dans celuy qui est petit & resserré. C'est pourquoy bien que la timidité soit commune à l'vn & à l'autre, elle paroist moindre en celuy-cy, & est plus grande en celuy qui est le plus grand.

Il ne nous reste plus pour l'intelligence de cette matiere, qu'à resoudre deux doutes fort considerables qui peuuent naistre des discours precedens. Car si le Courage consiste dans les dispositions dont nous venons de parler, il s'ensuiura deux choses qui semblent combatre la raison & l'experience. La premiere, que le Courage ne se trouuera que dans la partie sensitiue, parce que ces dispositions sont toutes materielles & sensibles; quoy qu'il soit veritable, qu'il y en a beaucoup qui sont vaillans & courageux par la seule raison, sans auoir cette chaleur du Cœur que nous auons marquée. La seconde, que l'animal qui n'aura point ces dispositions, ne sera iamais esmeu d'aucune Hardiesse, puisqu'il n'aura pas le Courage, qui est la Puissance d'où procede cette

Passion: Et neantmoins il est certain que les plus timides font des actions de Hardiesse & de Courage en plusieurs rencontres; & que les plus foibles sont les plus susceptibles de la Colere, qui est vne sorte de Hardiesse.

Il y a deux sortes de Courage.

IL faut donc dire qu'il y a de deux sortes de Courage; l'vn qui conuient à la partie superieure; & l'autre qui est dans l'appetit sensitif; Car puisque la faculté irascible est le principe & comme la substance du Courage, il faut que la volonté qui a sa partie irascible, ait aussi son Courage particulier, & qu'il soit autant different de celuy qui est dans l'appetit, que la volonté l'est de l'appetit mesme. Il est vray que le Courage ne consiste pas seulement dans la vertu irascible, & qu'il suppose encore en elle, vne certaine disposition qui la fait agir plus facilement; car vn animal n'est pas Courageux pour auoir la partie irascible, mais pour l'auoir de telle sorte, qu'elle puisse s'exciter facilement contre les difficultez: Mais tousiours cette disposition suit la

nature du suiet où elle est, & il faut de necessité que si elle se trouue dans la volonté, elle soit differente de celle qui est dans l'appetit, & par consequent qu'il y ait de deux sortes de Courage. Or comme la presence de la chaleur qui fait la meilleure & la plus considerable partie des forces corporelles, produit cette disposition dans l'appetit sensitif; la force de l'esprit & de la raison font le mesme effect dans la volonté: Elle luy inspire vn secret sentiment de son pouuoir, & du secours qu'elle en peut tirer; elle la remplit de confiance, & luy laisse vne certaine promptitude & facilité à s'opposer aux difficultez qui se presentent, en quoy consiste le Courage, comme nous auons monstré. Tel est celuy qui accompagne les excellentes qualitez de l'Esprit, soit naturelles, soit acquises; Car vn homme sçauant a du courage & de la hardiesse à parler; celuy qui est vertueux s'oppose hardiment à ses passions, & vn artisan expert entreprend dans son art des choses, où les autres n'oseroient s'engager: parce que chacun d'eux a les forces qui sont necessai-

res pour executer ce qu'ils entreprennent, & que la volonté qui ſçait ce qu'elles peuuent, eſt prompte à les exciter & à les employer quand il luy plaiſt.

Or quoy que ces deux ſortes de Courage puiſſent ſubſiſter l'vn ſans l'autre, ils ſont neantmoins bien plus forts quand ils ſe preſtent la main & qu'ils ſont ioints enſemble. Car vn homme à qui la vertu ou la ſcience a inſpiré du Courage, eſt bien plus hardy à entreprendre quelque choſe s'il a ce beau feu que la naiſſance allume dans le Cœur, que s'il auoit la froideur qui rend cette partie languiſſante & qui fait la timidité naturelle: Tout de meſme que celuy que le temperament a rendu Courageux, eſt bien plus reſolu quand il a les qualitez de l'eſprit qui peuuent ſeconder cette diſpoſition naturelle. Au contraire ſi l'on n'a qu'vne ſorte de Courage, on ſent bien l'ardeur qu'il inſpire, on reconnoiſt bien les efforts qu'il fait en luy meſme & qu'il ſe propoſe à tous momens de faire beaucoup de choſes; Mais la laſcheté qui eſt dans l'autre partie de l'ame, diſſipe en meſme temps ces

belles resolutions, elle retient tous ces nobles mouuemens, & corrompt tous les desseins qu'il auoit formez. C'est ainsi qu'il s'en trouue qui ont tous les auantages de l'esprit, qui n'osent iamais se produire; & d'autres qui auec beaucoup de Cœur, n'osent rien entreprendre.

Mais quoy que ce soit là le veritable sentiment qu'on doit auoir de cette Puissance de l'ame; il faut pourtant confesser, que quand l'on parle du Courage, on entend ordinairement celuy que la naissance a versé dans le Cœur, & qui est propre à l'appetit sensitif; parce qu'il est commun à tous les animaux, & que ces effets sont plus sensibles & plus remarquables.

QVANT à l'autre doute qui regarde ce Courage: à sçauoir si les dispositions que nous auons marquées sont tousiours necessaires pour le produire, il n'est pas moins difficile à resoudre. Car s'il est vray que la Hardiesse est vn effect du Courage, il faudra contre l'experience que nous en auons, que les animaux qui sont naturellement ti-

mides, ne soient iamais susceptibles de cette Passion; ou que contre les maximes que nous auons establies, le Courage ne dépende point de ces dispositions.

Certainement il faut encore dire icy, que la commune façon de parler ne s'accommode pas auec la verité de la chose: Car il n'y a point d'animal qui n'ait du Courage, parce qu'il n'y en a point qui n'ait quelque chaleur, puisqu'elle est necessaire à la vie; & si peu qu'il en ait, elle est capable de donner à la vertu irascible cette disposition qui est necessaire pour luy faire entreprendre quelque chose. En effect il n'y a point d'animal qui ne trouue à tous momens quelque difficulté, à laquelle il est obligé de s'opposer; & nous voyons tous les iours, que les plus foibles & les plus timides font des efforts pour surmonter les obstacles qu'ils rencontrent; il faut donc qu'ils ayent du Courage, puisque *le Courage n'est autre chose que la vertu irascible, que la Chaleur naturelle du Cœur a rendu capable d'agir.* Mais parce que cette capacité est plus grande aux vns, & plus petite aux autres;

celle qui est plus grande a merité par prerogatiue le nom de Courage; comme la plus petite s'appelle Lascheté ou defaut de Courage: de sorte que tout de mesme que l'on dit, qu'vn homme n'a point d'esprit parce qu'il n'en a gueres; on dit aussi qu'vn animal n'a point de Courage, parce qu'il en a peu. Et certainement qui considerera bien ce genre de qualitez que l'Escole appelle *Impuissance naturelle*, sous lequel le defaut de Courage doit estre placé, trouuera qu'elle n'est differente de la Puissance, que par le plus & le moins; & que le mot d'Impuissance marque seulement vne foible puissance, & non la priuation entiere de la puissance, parce que c'est vne qualité, & que la qualité est quelque chose de réel. Ainsi le defaut de Courage est veritablement Courage, mais petit, foible & caché, qui n'agit que rarement, & qui n'entreprend que de legers combats; ou du moins s'il s'engage en de plus grands, il faut qu'il soit beaucoup sollicité, & que les difficultez l'ayent irrité puissamment, comme il arriue dans la colere des personnes timides. Aprés tout la

commune façon de parler ne luy donne point le nom de Courage, mais seulement à celuy qui est le plus actif, qui s'oppose hardiment aux plus grands perils, & qui est tousiours prest d'attaquer ou de se defendre. Mais pour auoir ce Courage & pour estre appellé Courageux, il faut auoir toutes les dispositions dont nous auons parlé. De sorte que lors que nous auons dit que la Hardiesse estoit vn effect du Courage, nous auons consideré le Courage dans sa nature, & non dans l'vsage ordinaire qu'il a dans nostre langue. Car il est vray que cette Passion ne peut proceder d'ailleurs que de la vertu irascible entant qu'elle peut agir; & quand elle peut agir, elle s'appelle Courage; Mais ce n'est pas tousiours ce Couragoactif & boüillant qui marque vne grande facilité à agir, parce qu'il est necessaire qu'il y ait beaucoup de Chaleur naturelle dans le Cœur pour donner cette facilité. Tout cecy s'entendra mieux quand nous aurons examiné en quoy consiste la Force.

De

De la Force.

GENERALEMENT parlant, *la Force* est vne qualité qui conuient premierement & proprement à la puissance, faculté ou vertu, & par son moyen aux actions qu'elle produit, & au suiet où elle se trouue. Ainsi l'on dit que la faculté naturelle est forte, que son operation est forte, & que les parties où elle reside sont fortes. Or la vertu est forte quand elle est capable de produire son effect parfaitement & efficacement : Et elle en est capable quand elle a les dispositions qui luy sont necessaires pour agir : de sorte que la Force consiste en ces dispositions, qui à mesure qu'elles sont plus ou moins parfaites, font aussi qu'elle est plus ou moins grande, & que la vertu est plus ou moins forte.

A quoy s'applique proprement le nom de Force.

IL est neantmoins veritable, que bien qu'en ce sens la Force soit vne qualité commune à toutes les Puissances tant spirituelles que materielles, parce que toutes ont be-

soin de certaines conditions & dispositions pour agir, si est-ce que quand on parle absolument de la Force, on n'entend pas toutes sortes de Forces, ny toutes sortes de vertus. Car quand on dit par exemple, que la Force est necessaire pour attaquer, qu'vn animal ou vn Corps est fort; cela ne s'entend pas de toutes les Forces qu'il peut auoir, comme de la Force de l'estomach, des sens, & autres semblables; mais d'vne certaine Force particuliere, qui pour estre plus noble & plus excellente que les autres, a merité par prerogatiue d'estre appellé simplement & absolument du nom de Force: Et c'est celle dont les Passions de l'apetit irascible se seruent, & dont par consequent il faut icy particulierement examiner la nature.

A ce dessein il faut supposer que tout l'Vniuers estant composé & remply de choses qui sont contraires & opposées les vnes aux autres, il n'y a rien qui y puisse demeurer sans trouuer des ennemis qui l'attaquent & qui taschent de le destruire; de sorte qu'il a esté de la Prouidence de la Nature de donner à toutes les choses, non seule-

ment les vertus qui estoient necessaires pour faire leurs fonctions ordinaires & comme domestiques, mais encore celles qui deuoient les deffendre des attaques estrangeres, & empescher les violences qu'elles pouuoient receuoir de dehors. C'est pour cela que chaque chose a eu des qualitez propres à conseruer son estre, & d'autres qui peuuent destruire son contraire; & que les animaux où ces vertus sont plus distinctes & moins confuses, ont eu deux Appetits differens; le Concupiscible pour chercher ce qui leur est conuenable, & fuir ce qui leur est nuisible; & l'Irascible pour resister au mal & pour l'attaquer & le destruire s'il en est de besoin.

Mais parce qu'il y a plus de peine & d'action à resister & à attaquer, qu'à poursuiure simplement le bien & à fuir le mal; & que les vertus sont plus nobles à mesure qu'elles sont plus actiues, comme nous auons monstré ailleurs; il est certain qu'en cet esgard l'Appetit Irascible est plus agissant & plus noble que le Concupiscible; Et partant que ses forces qui sont les instrumens &

les dispositions qu'il a pour agir, sont aussi plus excellentes & plus considerables que les autres. C'est aussi la raison pour laquelle le nom de Force leur est deu par excellence, & que lors que l'on parle simplement de la Force, ou des Forces, on entend toûiours celles qui sont destinées pour resister & pour attaquer.

La force des choses corporelles consiste dans le temperament.

OR parce que tous les Philosophes & tous les Medecins sont d'accord, que la Force de toutes les Puissances corporelles consiste dans le Temperament qui leur est propre & naturel: parce que le Temperamēt est la premiere & la plus efficace de toutes les dispositions que les facultez trouuent dans la matiere; Et que la proposition & la conuenance qui doit estre entre l'instrument & la cause, demande que ce Temperament soit propre & naturel à la faculté, comme nous auons dit cy-dessus en parlant de la chaleur naturelle qui forme le Courage. Cette maxime, dis-ie, estant certaine, il faut voir quel est le Temperament qui doit seruir à l'Appetit Irascible, puisque

c'est vne puissance materielle.

Certainement puisqu'il doit attaquer, il a besoin de chaleur, parce que c'est le principe de l'action dans les animaux: Et puisqu'il doit encore resister, il a aussi besoin de secheresse, qui est le principe de la resistance. Or il n'y a point de Temperament qui ait ces deux qualitez, que le bilieux melancholique, ou le sanguin melancholique; dautant que la bile & le sang sont les humeurs qui fournissent la chaleur, & que la melancholie qui est terrestre, donne la secheresse, la solidité & la fermeté.

En effect tous les animaux qui sont naturellement forts & courageux, sont, ou bilieux melancholiques, comme les Lyons & les Chiens; ou sanguins melancholiques, comme les Taureaux, les Ours, & les Sangliers: Et si l'on prend garde à ce que l'on dit des Heros du temps passé, on iugera facilement qu'ils ont tous esté de la mesme complexion, & que la colere & les maladies melancholiques, ausquelles ils ont esté suiets, sont des marques certaines de ce temperament. Enfin qui considerera le

corps d'vn homme fort & robuste, verra que toutes les parties respondent à ces deux qualitez; Et que la figure droite, la poitrine large, les yeux vifs, la voix forte, & tous les mouuemens vigoureux procedent de la Chaleur qui estend & qui anime les organes; Comme la grosseur des os & des iointures, la grandeur des extremitez, la fermeté des muscles, & la dureté du cuir viennent d'vne secheresse melancholique & terrestre qui rend les humeurs espaisses & les membres solides.

Que s'il arriue qu'il n'y ait que la Chaleur qui domine, elle produira bien le Courage & la Force; mais ce sera vne Force impetueuse & boüillante qui est propre pour attaquer, & non pour soustenir: Au contraire si la secheresse s'y trouue sans estre secondée de la Chaleur, elle fait cette Force stupide & passiue qui sert à resister & non à assaillir, comme nous auons dit.

En quoy consiste le temperament.

MAIS il faut icy remarquer deux choses fort considerables; la premiere, qu'à l'exemple des Medecins nous ne prenons pas

icy le Temperament pour le seul meslange des premieres qualitez, mais encore pour toutes les autres dispositions de la matiere, comme sont les qualitez secondes, la conformation des parties, & le concours des esprits: De sorte que lors que nous disons que la Force consiste dans le temperament chaud & sec; nous n'entendons pas que les parties soient simplement chaudes & seches; mais encore qu'elles soient d'vne consistance espaisse, succulente & ferme; que rien ne manque à leur conformation, & que les esprits y coulent facilement & abondamment. Car si ce temperament se rencontre dans vne matiere subtile & desliée, comme on void en ceux qui sont purement bilieux, il produira bien le Courage, mais les Forces ne seront pas parfaites, & ne pourront soustenir ny vn long combat, ny vne forte attaque; parce que les esprits se dissipent incontinant, & que les parties n'ont pas cette consistance ferme & massiue qui est necessaire pour la resistance. Et quand elles auroient mesme toutes ces conditions, si elles ne reçoiuent les esprits qui sont ne-

ceſſaires à leurs fonctions, ou s'il y a quelque notable defaut dans leur conformation, elles ſeront foibles & ne pourront executer les ordres de l'Appetit qui les employe.

Qu'il y a deux parties principales où le temperament chaud & ſec doit eſtre.

LA ſeconde choſe qui eſt à conſiderer, c'eſt que l'Appetit qui eſt le principe de tous les mouuemens que font les animaux, ſe ſert de deux facultez principales qui ont la direction de ces actions-là, à ſçauoir de la Faculté Vitale qui reſide dans le cœur & dans les eſprits ; & de la Vertu Motiue qui a ſon ſiege dans le cerueau & dans les organes qui en dépendent : de ſorte que c'eſt principalement dans ces parties-là où il faut conſiderer, & où doit eſtre le temperament dont nous venons de parler.

Mais parce que l'Appetit Iraſcible eſt luy meſme placé dans le Cœur ; & que la Force de cette partie eſt par conſequent plus proche de luy que celle des autres organes du mouuement ; Et que l'on peut dire en quelque façon que ce ſont des armes qu'il a à la main, ou des Forces qui luy ſont domeſtiques,

stiques, & qu'il conduit luy-mesme: Cela est cause qu'il a plus de confiance en elles qu'aux autres, & qu'elles sont capables toutes seules de luy donner du Courage & de la Hardiesse: Car la Chaleur du cœur est vn ministre violent & impetueux, qui sollicite sans cesse l'ame à suiure ses mouuemens, qui l'abuse par l'ostentation qu'il fait de ses Forces, & qui luy persuade qu'il peut auec elles & sans autre secours entreprendre toutes choses. C'est proprement vn fauory ambitieux qui engage son maistre en vne guerre difficile sans considerer la foiblesse de son Estat; il a du Courage, des armes & des hommes, mais les nerfs de la guerre luy manquent & il ne voit pas que ses Alliez ne le peuuent secourir. Aussi quand la Force se trouue seulement dans le Cœur, l'Appetit Irascible se peut bien sousleuer, exciter ses plus nobles Passions, & declarer la guerre à ses ennemis; mais les nerfs & les muscles ne secondant pas ses desseins, ce sont des entreprises vaines & temeraires. Au contraire quand le Cœur est foible, l'Appetit est languissant & paresseux; & quoy que

les membres ſoient robuſtes, il ne ſe fie pas en leurs forces & penſe que c'eſt vn ſecours trop eſloigné pour s'en ſeruir en des occaſions preſſantes. Concluons donc que la Force qui eſt neceſſaire pour attaquer & pour reſiſter, conſiſte principalement dans le Temperament du Cœur chaud & ſec; Et que pour eſtre parfaite & accomplie il faut qu'elle ſoit accompagnée de celle des nerfs & des muſcles.

Les forces appartiennent à l'appetit Iraſcible.

MAIS il y a icy deux grandes difficultez à reſoudre. La premiere eſt que toutes ces diſpoſitions de l'Appetit Iraſcible ſeruent encore au Concupiſcible; Car outre que la Chaleur & les Eſprits ſont neceſſaires à toutes les fonctions de la vie, & que l'Amour & le Deſir ſont des Paſſions ardentes & impetueuſes; Il faut que les animaux qui doiuent marcher, voler ou nager, & qui ſont ſouuent obligez de courir aprés le bien, ayent les diſpoſitions qui ſont neceſſaires pour faire ces grands mouuemens, c'eſt à ſçauoir la Chaleur & la Fermeté. Ainſi la Force ne ſera pas affectée particulierement

à la partie Irascible, mais elle luy sera commune auec la Concupiscible: ce qui est pourtant contraire à la Philosophie ordinaire, qui veut que des vertus differentes ayent des disposition differentes.

Pour respondre à ces raisons, il faut premierement dire, qu'il est vray que toutes les facultez differentes demandent des dispositions differentes: Car s'il se rencontre des choses qui seruent à beaucoup de vertus & d'actions, il faut qu'il y ait quelque diuersité qui fasse la difference qui requiert chaque action particuliere. Ainsi la Chaleur naturelle qui sert d'instrument vniuersel à toutes les fonctions de la vie: est diuersifiée selon les operations ausquelles elle est necessaire; il faut qu'elle soit humide ou seche pour quelques-vnes; qu'elle soit grande, petite ou temperée pour quelques autres; & chacune en a sa portion & sa mesure qui est differente de toutes les autres. Nous confessons donc que l'Appetit Concupiscible & l'Irascible employent tous deux la chaleur & les esprits; & qu'il faut de la Fermeté dans les mouuemens de l'vn & de l'au-

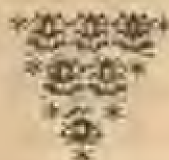
tre : Mais il y a cette difference, que l'vn demande vne Chaleur douce, humide & agreable, & que l'autre la veut auoir viue, seche & picquante, pour les raisons que nous dirons cy aprés : Et que la Fermeté qui paroist aux mouuemens de la partie Concupiscible est exterieure & purement accidentelle, ne se trouuant point dans l'ame, & suruenant aux parties par necessité : Au lieu qu'aux autres elle se forme premierement dans l'Appetit Irascible qui la communique aprés aux organes ; car il n'y a que cét Appetit qui se puisse affermir, & quand l'ame souffre cette sorte de mouuement, elle forme tousiours quelque Passion de l'Appetit Irascible. En effect l'affermissement de l'ame semble estre la propre agitation de l'Appetit Irascible, parce qu'il n'y a point de mouuement qui soit plus efficace pour resister & pour combatre que celuy qui reünit la vertu, qui l'empesche de ceder & qui rend son attaque plus forte : Aussi s'en sert-elle en toutes les Passions genereuses, & si elle s'eslance dans la Hardiesse & dans la Colere, il se trouue qu'elles y affermit au-

parauant; Et la seule difference qu'il y a entre le mouuement du Desir, & celuy de la Hardiesse, est qu'au premier l'ame s'eslance sans s'affermir, & qu'en l'autre elle fait tous les deux ensemble, comme nous auons dit.

L'AVTRE difficulté est, que si la Force consiste dans la Chaleur du Cœur, où nous auons aussi mis le Courage, il s'ensuiura que la Force & le Courage seront vne mesme chose; quoy que l'on die, que tel a du Courage qui manque de Forces, & qu'il faut ioindre la Force au Courage pour executer les grands desseins. Nous disons donc que la Chaleur toute seule peut faire le Courage tout entier, mais qu'elle ne fait qu'vne partie de la Force. D'ailleurs le Courage est la puissance mesme; & la Force se considere comme l'instrument de cette Puissance: Car la Chaleur n'est pas le Courage, mais elle fait naistre dans la faculté cette disposition & capacité d'agir qui s'appelle Courage; au lieu que l'on peut dire que la Chaleur est la Force, ou du moins que

Comment la Force est differente du Courage.

c'est vne partie de la Force. Il ne faut pas pourtant conclure de là, que la Force ne conuient pas proprement & premierement à la Puissance, parce que la nature & l'essence de l'instrument dépend toute du rapport qu'il a auec sa Cause; & s'il n'y auoit point de Cause, il n'y auroit point d'Instrument: Ainsi la Force estant l'instrument de la Puissance, elle luy conuient proprement & premierement, & par son moyen aux actions, & aux suiets où elle se trouue. Mais c'est entrer trop auant dans les subtilitez de l'Escole: reprenons le discours de la Hardiesse, & voyons quel effect elle produit dans les Esprits & dans les Humeurs.



Quel est le mouuement des Esprits & des humeurs dans la Hardiesse.

IV. PARTIE.

APRES auoir monstré que l'Appetit se roidit & s'eslance dans la Hardiesse, il ne faut pas douter que les mesmes mouuemens ne se fassent aussi dans les Esprits, puisqu'ils ont accoustumé de suiure les agitations de l'ame, & que ce sont les premiers organes qu'elle employe à executer ses desseins. Ils se roidissent donc & s'affermissent, & puis ils se souleuent & s'eslancent tout de mesme que l'Appetit. En effect qui considerera le visage d'vn homme qui n'attaque pas encore le mal, mais qui le void seulement venir, n'y trouuera aucune marque de cette saillie d'esprits; puisqu'il ne change point alors de couleur, & que ce feu que l'on voit aprés

Les esprits s'affermissent & s'eslancent dans la Hardiesse.

briller dans ses yeux, n'y paroist pas encore. Car il est certain, que si les esprits se iettoient en ces parties, ils y porteroient la rougeur & l'esclat, & ne leur laisseroient pas cette froideur & cette égalité auec laquelle il regarde & considere le peril.

Et à la verité puisqu'il faut ioindre l'ennemy pour l'attaquer, & que les efforts que l'on feroit contre luy seroient vains & inutiles, s'il estoit hors d'atteinte, l'ame n'a garde de se sousleuer & de s'eslancer sur luy, quand elle se figure qu'il est encore esloigné, & qu'il n'est pas assez prés pour esprouuer ses forces & pour ressentir les effects de sa puissance. Tout ce qu'elle fait donc en cette rencontre, est de se fortifier & de se preparer au combat; premierement, en s'affermissant en elle-mesme, & inspirant aprés le mesme mouuement aux esprits & aux autres organes qui luy peuuent seruir en cette entreprise; d'où vient en suite que la couleur ne change point, que le regard est asseuré, & que l'on void sans paslir & sans s'esmouuoir les choses les plus formidables: parce que les esprits qui sont meslez

auec

auec les humeurs, & qui font mouuoir toutes les parties, venant à s'affermir, les rendent aussi fermes & stables, & empeschent par ce moyen que le sang ne se respande au dehors, ou qu'il ne se retire en dedans; ny que les autres mouuemens du Corps se relaschent, ou se rendent impetueux.

Voila donc l'agitation que souffrent les Esprits dans les commencemens de la Hardiesse, ou pour mieux dire dans les preparatifs que l'ame fait pour cette Passion: Car la Resolution, l'Esperance, la Confiance & la Fermeté de Courage qui en sont les auant-coureurs, demandent cette sorte de mouuemens, & ne peuuent se former ny subsister sans luy.

MAIS aprés que l'ennemy s'est approché, & que l'ame s'est sousleuée pour l'attaquer & pour le combatre, elle esmeut les Esprits de la mesme sorte, & tout affermis qu'ils sont, elle les pousse auec impetuosité aux parties exterieures, & porte ainsi la rougeur au visage, l'ardeur & la viuacité dans les yeux, & la violence dans tous les mou-

uemens, comme nous dirons en suite.

Pour expliquer maintenant comment se fait cet eslancement, il faudroit repeter icy tout ce que nous auons dit au Chap. du Desir. Car il n'y a point de difference dans les mouuemens de ces deux Passions quant à l'agitation, puisqu'en l'vne & en l'autre l'ame sort comme hors d'elle mesme & s'élance vers l'obiet qui l'esmeut. Ils sont seulement dissemblables dans la fin qu'elle s'y propose; veu que dans le Desir elle se porte vers le Bien afin de s'en approcher & d'en auoir aprés la iouyssance; Et dans la Hardiesse elle s'eslance vers le Mal afin de le combatre & de le vaincre. C'est donc en ce lieu là qu'il faut chercher l'esclaircissement que l'on pouuroit demander sur cette matiere; comme dans le Discours de l'Esperance celuy qui est necessaire pour entendre comment les Esprits s'affermissent & s'elancent en mesme temps. Il faut seulement remarquer, que quand nous auons dit que les mouuemens du Desir & de la Hardiesse estoient semblables; cela se doit entendre de l'eslancement: Car il est certain que l'ame

ne se roidit point dans le Desir, s'il n'est accompagné de l'Esperance, de la Hardiesse, ou de la Colere; dautant qu'elle ne se roidit que pour se fortifier, & qu'elle n'a pas besoin d'employer ses forces, si les difficultez ne se presentent; lesquelles ne se rencontrent point dans les Passions de la partie Concupiscible, comme nous auons dit ailleurs.

D'où vient la chaleur qui s'espand dans la Hardiesse.

Or la premiere chose qui suit ce mouuement, est la Chaleur qui se respand par tout le Corps, & qui s'augmente par degrez, & à mesure que l'impetuosité deuient plus grande: Car au commencement lors que les Esprits ne s'eslancent pas encore & qu'ils se tiennent seulement fermes, cette qualité est fort moderée, telle qu'elle se trouue dans l'Esperance; mais quand ils viennent à faire ces eslans & ces saillies qui les poussent & les iettent en dehors, c'est alors qu'elle deuient violente, & qu'à la fin elle enflamme toutes les parties.

Mais la difficulté est de sçauoir d'où procede cette Chaleur: Car bien qu'il y ait de

l'apparence que l'agitation du Cœur & des Esprits en soit la cause, puisque c'est vne maxime receuë dans l'Escole, que le mouuement a la vertu de la produire: Neantmoins, outre que l'experience nous apprend que l'air & l'eau se refroidissent par l'agitation, & que le choc & la rencontre des corps, par laquelle on dit que la Chaleur s'engendre, n'a point lieu en ceux qui sont subtils & fluides; il est certain qu'il y a des Passions où le Cœur & les Esprits ont vn mouuement fort prompt & impetueux, comme on void dans la Peur, où neantmoins la Chaleur ne s'augmente pas & où mesme elle s'affoiblit.

Pour moy ie pense que sans s'arrester aux opinions communes, il faut dire que le Cœur estant la source de la Chaleur, a aussi la vertu de la produire; Et que se deuant seruir de cette qualité comme d'vn instrument general de toutes les fonctions de la vie, il falloit qu'il eust le pouuoir de l'augmenter suiuant le besoin qu'il en auroit. Pourquoy luy desnieroit-on cette faculté, puisqu'il n'y a point de forme qui ne pro-

duise les qualitez qui luy sont naturelles? L'eau ne reprend-elle pas toute seule le froid qu'on luy auoit osté? La terre ne recouure-t'elle pas ainsi la secheresse qu'elle auoit perduë? Mais ce qui est encore plus considerable, la Chaleur ne s'augmente-t'elle pas à la presence de son contraire? Et s'il est vray que celle qui enflamme le Cœur dans les violentes Passions, ne procede point du mouuement, comme nous venons de monstrer, quelle autre source peut-elle auoir que cette vertu secrete que nous y reconnoissons? Enfin puisque l'ame est dans cette partie comme dans son throsne, & qu'elle y est plus forte qu'en aucun autre endroit, pourra-t'on douter qu'elle n'aide à cette production? elle qui contient en soy la vertu de toutes les choses inferieures, comme nous auons monstré au discours de la Lumiere. Il faut donc croire que l'Ame & le Cœur augmente la Chaleur naturelle quand il est necessaire, & qu'en faisant leur effort & s'excitant pour la produire, ils la font sortir des principes où elle estoit en puissance.

D'ailleurs puiſque l'Ame a des Forces qu'elle employe quand elle veut, qu'elle réueille & qu'elle excite quand elle en a beſoin, il faut qu'elle ait le meſme pouuoir ſur la Chaleur naturelle qui en fait la plus conſiderable partie, & qu'elle la puiſſe exciter & accroiſtre quand ſon ſecours luy eſt neceſſaire. Et certainement comme la Vertu Motiue contient en puiſſance le mouuement qu'elle produit aprés qu'elle en a receu l'ordre de l'Appetit : Auſſi la Faculté vitale a en ſoy vne ſecrete ſource de Chaleur, qu'elle excite & qu'elle met au iour, s'il faut ainſi dire, quand l'ame le luy ordonne & qu'elle le iuge neceſſaire. Or il n'y a point d'occaſion où ce ſecours luy ſoit plus vtile, que quand elle veut attendre le Mal pour luy reſiſter ou pour le combatre : parce qu'alors elle a beſoin de ſes Forces, qui conſiſtent principalement dans la Chaleur, comme nous auons fait voir aux diſcours precedens. Mais dautant qu'il faut plus de Forces pour aſſaillir, que pour reſiſter ; cela eſt cauſe que la Chaleur eſt moindre dans l'Eſperance & dans la Conſtance, où

l'Ame se tient sur la defensiue, que dans la Hardiesse & dans la Colere où elle attaque & veut destruire le Mal. Ioint qu'en ces deux dernieres, l'agitation des Esprits est plus grande: car nous confessons bien que leur mouuement y sert de quelque chose, non pas de soy, mais par accident, comme on dit dans l'Escole; parce qu'ils portent la Chaleur qu'ils ont & celle des humeurs qu'ils entraisnent auec eux, aux parties où ils abordent, & sollicitent mesme la chaleur fixe qui y est entretenuë, à se réueiller & à se rendre plus actiue.

Quant aux Passions qui obligent l'ame à fuir, elles font vn effect tout contraire, & parce que les Esprits se retirent au centre, & parce que l'ame se trouuant trop foible pour resister à l'ennemy, perd tout courage, ne se soucie plus de reparer ses Forces, & laisse ainsi esteindre la Chaleur naturelle, sans vouloir faire aucun effort pour la rallumer.

MAIS pour bien conceuoir quel est l'effort qu'elle fait dans les autres Passions, il *Quelle est la qualité de la*

Chaleur dans la Hardiesse.

ne faut que considerer la qualité de la chaleur qui les accópagne, & la comparer auec celle qui se remarque dans les Passions qui recherchent le Bien : car en celles-cy elle est douce, humide, & agreable, & dans celles-là elle est acre, seche & piquante. De sorte qu'il est vray-semblable qu'aux premieres l'ame l'employe & la respand sans violence; & qu'aux autres elle l'irrite, & la pousse auec impetuosité; Qu'en celles-là elle n'a besoin que de sa vertu ordinaire, & qu'en celles-cy elle la veut plus grande & plus actiue; Enfin on peut dire, qu'aux vnes elle s'en sert comme d'vne suiuante qui l'accompagne chez ses amis; mais qu'aux autres ce luy est vn secours qu'elle mene contre ses ennemis mesme. En effect dans l'Amour, dans le Desir, & dans la Ioye, les parties exterieures ne reçoiuent pas la Chaleur, parce qu'elle y est enuoyée, mais parce qu'elle suit les Esprits qui y sont enuoyez : dautant que l'Ame n'a pas besoin de cette qualité pour s'approcher du Bien ou pour s'vnir à luy, mais seulement des Esprits qui la portent au lieu où il est : Au contraire quand elle doit com-

combatre, elle enuoye la Chaleur comme vn Instrument puissant pour agir & pour destruire ce qui luy est contraire. Aussi dans ce dessein elle la rend la plus forte qu'elle peut, soit en augmentant ses degrez, soit en l'irritant par l'agitation continuelle des esprits, soit en remuant les humeurs où elle est plus actiue, comme sont les bilieuses.

Et certainement ce que fait en ces rencontres la faculté Sensitiue, la Naturelle le fait aussi fort souuent en ses fonctions ordinaires, comme il est aisé à iuger par la Fiévre, qui est toute semblable à la Hardiesse & à la Colere; la mesme ardeur, la mesme tempeste des esprits & des humeurs, & le mesme dessein qu'a l'ame en ces passions se rencontrant en cette maladie. Car il ne faut pas croire que la Fiévre s'allume dans le cœur par quelque feu estranger; c'est l'Ame mesme, ou plustost la Faculté vitale qui reünit ses forces, qui irrite la Chaleur naturelle, & qui se sousleue pour combattre les causes qui destruisent l'harmonie & la constitution du corps. Cela est facile à prouuer par

les crises qui sont des accés de fieure que les efforts de la nature & non de la maladie excitent; par l'inflammation que l'abord des esprits & du sang cause dans les parties blessées; par la cessation de la fieure au plus fort de la maladie, quand les humeurs sont si malignes que la nature en est accablée & qu'elle n'ose plus les attaquer; Et par cent autres raisons que nous pourrions apporter, si ce lieu les pouuoit souffrir; par lesquelles nous ferions voir euidemment, que la fieure n'est rien qu'vne irritation & vn sousleuement de la Chaleur naturelle pour chasser le mal; Et partant que c'est vn mouuement semblable à celuy de la Colere; Et que dans la plus basse partie de l'ame aussi bien que dans les plus hautes, il y a vn Appetit qui a sa Faculté Irascible pour s'esleuer contre les difficultez qui se presentent. Quoy qu'il en soit l'Ame augmente la Chaleur dans la Hardiesse & dans la Colere, en produisant & adioustant de nouueaux degrez à ceux qu'elle auoit, & en l'irritant par la continuelle agitation des Esprits.

CAR bien qu'ils se remuënt impetueusement dans l'Amour, dans le Desir, & dans la Ioye; neantmoins leur mouuement n'y est pas soustenu, & l'Ame ne prend pas le soin de l'entretenir; le transport & le rauissement que luy donne l'approche ou la possession du Bien, luy ostant le souuenir de ce qu'elle deuroit faire: C'est pourquoy la langueur ou les deffaillances suiuent ces Passions, si l'Esperance, la Hardiesse, ou quelque autre semblable ne se mesle auec elles & ne rappelle l'ame à son deuoir; ainsi qu'il arriue souuent dans l'Amour & dans le Desir, qui estant ordinairement accompagnez de Crainte & d'Esperance, ne souffrent pas ces accidens si grands & si violens qu'ils sont dans la Ioye. L'Ame est donc plus soigneuse de continuer le mouuement des Esprits dans la Hardiesse & dans la Colere, qu'elle n'est en ces autres Passions; parce que le peril dont elle est menacée la tient en haleine & la sollicite continuellement à opposer de nouuelles forces, & à faire de nouueaux efforts contre l'ennemy qui la presse. Ce qu'elle

La Hardiesse entretient le mouuement des esprits.

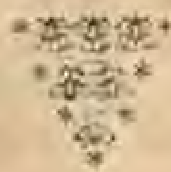
ne peut faire qu'en produisant à tous momens quelque nouuelle chaleur & de nouueaux esprits, & les enuoyant au secours de ceux qui ont fait les premieres attaques.

Quelles humeurs sont émeuës dans la Hardiesse.

SOVVENT mesme comme si elle se défioit de ce secours, quand le Mal luy paroist trop puissant, elle sousleue les humeurs qui sont les plus agissantes & les plus malignes, afin de s'en seruir pour le destruire plus facilement : De là vient que la bile s'irrite dans la violence de ces Passions ; & que dans les animaux venimeux le venin qui estoit paisible & caché au centre du corps, se iette aux parties exterieures, & principalement à celles qui leur seruent d'armes & de deffenses. Ce qui doit faire iuger que c'est l'Ame qui le conduit en ces endroits pour attaquer & pour destruire le Mal ; Et par vne consequence fort vray-semblable, qu'elle en fait de mesme des autres humeurs qui ont quelque qualité propre pour cét effet. Pour confirmer cette verité, il ne faut que considerer les songes qui se forment quand la bile domine : car ils font voir

éuidemment que l'ame a de coustume de se seruir de cette humeur pour attaquer les maux; & qu'aussi-tost qu'elle la void en estat d'en estre secouruë, elle se prepare au combat, & se forge pendant le sommeil des ennemis, des batailles, & des victoires.

Du moins il est certain que la bile estant agitée en ces Passions rend la Chaleur plus forte & plus picquante; soit parce qu'elle est naturellement seche, & que la secheresse est vne qualité qui donne plus d'efficace à la Chaleur; soit parce que les fumées acres que cette humeur exhale quand elle est esmeuë se iettent sur les parties, les picquent, & leur donnent ce sentiment fascheux que la Chaleur de ces Passions a accoustumé de causer.



Les Causes des Characteres de la Hardiesse.

V. PARTIE.

Les Characteres Moraux de la Hardiesse.

POVR suiure la methode que nous auons tenuë aux Discours precedens, il faut examiner icy deux sortes de Characteres ; les vns qui se forment immediatement dans l'Ame, que nous auons appellez Moraux, parce qu'ils consistent aux actions que l'on nomme Morales, ou du moins qui regardent les mœurs : Les autres qui sont Corporels, & qui se remarquent en l'alteration & au changement que la Passion imprime sur le Corps. Ceux du premier ordre qui accompagnent la Hardiesse sont veritablement en grand nombre, comme on peut voir dans la description que nous auons faite de l'homme hardy : Mais nous les pouuons reduire à certains chefs principaux, dont la connoissance nous don-

nera facilement celle des autres: Car qui sçaura pourquoy vn homme hardy espere, & pourquoy il est amoureux de la gloire, connoistra en mesme temps la cause de la plus grande partie des autres effects que produit la Hardiesse, & qui dépendent en quelque sorte de ces deux là.

L'Esperance accompagne tousiours la Hardiesse.

COMMENÇONS donc par *l'Esperance* qui deuance tousiours la Hardiesse, & qui ne l'abandonne iamais. Certainement il n'est pas malaisé d'en donner la raison: Car aprés auoir monstré, que pour former la Hardiesse il faut que l'Ame connoisse & mesure ses forces, qu'elle les croye plus grandes & plus puissantes que celles de l'ennemy, & qu'en suitte elle les employe contre luy afin de le surmonter; il est impossible qu'elle n'en espere la victoire, puisqu'elle la desire, & qu'à son iugement elle a tout ce qui est necessaire pour l'obtenir. On dira peut-estre qu'il y en a beaucoup qui combatent sans esperance de vaincre: Il est vray, mais aussi la Hardiesse qui est occupée en ces combats ne se forme pas dans

la partie sensitiue, & n'est pas de l'ordre commun des Passions; elle est particuliere à l'homme à qui la raison propose souuent d'autres desseins que ceux que la Nature & les sens ont accoustumé d'inspirer aux animaux. Car il est certain qu'ils n'attaquent iamais quoy que ce soit, qu'ils ne croyent le pouuoir surmonter: Et si quelquesfois on les contraint de combatre des ennemis qu'ils n'auoient osé assaillir, ou deuant qui mesmes ils auoient desia pris la fuite; c'est la peur qu'on leur donne de tomber en vn plus grand peril, qui réueille leur courage, qui ranime leurs forces, & qui fait ainsi renaistre en eux l'esperance de vaincre ceux ausquels ils auoient auparauant cedé. Mais il n'en est pas aussi des hommes qui s'engagent souuent en des combats, & qui se iettent en des perils, d'où ils n'esperent pas de pouuoir sortir auec auantage, & où mesmes ils sçauent bien que leur perte est asseurée; parce que la raison leur propose vne fin plus considerable que ne seroit la victoire, & leur fait entreprendre des choses impossibles pour acquerir l'honneur & les autres

autres biens qui suiuent tousiours les actions genereuses. Mais si en ces rencontres ils desesperent de vaincre l'ennemy qui les attaque, ils esperent tousiours de surmonter les difficultez qui enuironnent la gloire où ils aspirent, & l'on peut dire qu'ils cedent vne petite victoire pour en auoir vne plus grande, & qu'ils hazardent peu pour auoir beaucoup. Mais nous retoucherons à cette matiere au Chapitre suiuant, il suffit icy d'auoir monstré qu'il y a tousiours dequoy esperer dans la Hardiesse, & qu'vn homme Hardy n'est iamais sans Esperance.

Or le mesme Principe dont nous auons tiré cette verité, nous doit encore fournir la raison pourquoy l'homme Hardy a tant de Confiance & de Presomption en luy mesme; pourquoy il ne s'estonne point à la veuë des dangers, qu'il se plaist mesme à les rencontrer, & que bien souuent il les mesprise; pourquoy il n'est point superstitieux, colere ny dissimulé; enfin pourquoy il hait la suiection & veut tousiours commander.

CAR si *la Confiance* n'est rien qu'vne Esperance consommée & fortifiée par l'opinion que l'on prend, que les choses dont on attend du secours ne manqueront pas au besoin; il est certain que l'Ame qui connoist ses forces, qui les croit plus puissantes que les difficultez, & qui les employe contre elles auec esperance de les vaincre, doit estre aussi asseurée qu'elles ne luy manqueront pas en cette occasion, & qu'elle a suiet de se fier au secours qu'elle s'en est promis.

QVANT à *la Presomption* qui est vne Esperance immoderée, & qui vient de la trop grande opinion qu'on a de ses forces, bien qu'elle n'accompagne pas tousiours la Hardiesse, elle la suit pourtant bien souuent; parce que la Chaleur venant à s'accroistre & à s'allumer dans cette Passion, elle excite l'Ame par sa viuacité, elle la trouble par son agitation, & luy persuade aprés facilement que ses forces sont plus grandes qu'elles ne sont, & qu'elles sont toutes en

estat de la pouuoir seruir; bien que souuent il n'y en ait qu'vne partie. C'est ainsi que le vin, la fureur, & l'Amour inspirent aux plus foibles & aux plus timides vne Confiance aueugle, & vne Hardiesse temeraire qui les engage à entreprendre des choses qui sont au dessus de leur pouuoir. Car le iugement estant affoibly par les vapeurs du vin, ou par la violence de ces Passions, & la Chaleur estant deuenuë plus forte par l'impression qu'elle a faite sur les humeurs; Il ne faut pas s'estonner si l'Ame qui se trouue soustenuë du plus puissant secours dont elle se serue en ses fonctions, se trompe dans l'opinion qu'elle a de ses forces, & si elle les croit plus grandes qu'elles ne sont en effect.

Ces raisons font voir encore qu'vn homme Hardy *ne se doit point estonner à la veuë des dangers*, parce que l'Estonnement estant tousiours accompagné de Crainte & de quelque Desespoir, il ne peut estre susceptible de ces Passions dans la crainte où il est que ses forces sont plus grandes que les *Vn homme hardy ne s'estonne point à la veuë des dangers.*

difficultez, & dans l'esperance qu'il a de les surmonter: Au contraire comme il se flatte en cette pensée, & qu'il met tout son bonheur dans la victoire, toutes les choses qui y doiuent contribuer luy sont agreables; il prend plaisir à manier ses armes, le son des trompettes l'anime, il void auec ioye l'ennemy qui s'approche; Et s'il y a quelque chose qui trouble son contentement, c'est l'impatience qu'il a de venir aux mains, & de commencer le combat qui doit couronner sa valeur. Il en est de mesme de celuy qui est hardy à parler, à escrire, ou à entreprendre quelque autre dessein que ce soit; il se plaist à la rencontre des difficultez qui doiuent occuper & faire paroistre son courage; le lieu, l'occasion, le suiet de son entreprise, bien loin de l'estonner le r'asseurent, & il n'est iamais si content que lors qu'il se void prest de mettre la main à l'œuure.

Vn homme hardy méprise le danger.

MAIS s'il est vray qu'il coure ainsi dans les perils, qu'il attaque les difficultez, & qu'il les veüille surmonter, comment peut-

il *mespriser les dangers?* Car ce n'est pas mespriser vn ennemy que de l'attaquer & de tascher à le vaincre. Certainement il faut confesser qu'il ne mesprise pas toutes sortes de dangers, ny toutes sortes d'ennemis, mais seulement ceux qui sont beaucoup au dessous de ses forces, & que pour cette raison il iuge indignes d'exercer ses soins & son courage. Car puisque c'est la Nature qui donne aux animaux la connoissance de leurs forces & de leur foiblesse, & qui les instruit à fuir quand ils sont trop foibles, & à attaquer quand ils sont assez forts; Il est vraysemblable qu'estant si sage & si iuste comme elle est, elle ne les engage pas en vn combat trop inegal, & qu'elle les retient quand ils rencontrent vn ennemy qui est incomparablement moins puissant qu'ils ne sont, & qui ne les peut offenser. En effect nous voyons qu'entre les animaux domestiques, ceux qui sont naturellement forts & de taille auantageuse, mesprisent les attaques des petits & des foibles; vn Dogue ne se met pas en colere, non pas mesme en defense contre vn petit Chien qui abbaye contre luy

& qui le harcele; comme s'il se mocquoit de sa temerité, il passe outre sans le regarder, ou demeure en sa place sans se mettre en peine des efforts qu'il fait contre luy. Vn enfant se iouë en seureté auec les bestes les plus fascheuses, il les frappe mesme impunément, & sans les irriter il leur fait du mal qu'elles ne souffriroient iamais d'vne autre personne.

On en dit autant de celles qui sont sauuages & farouches; Et il y en a qui ont merité le nom de genereuses, non seulement parce qu'elles desdaignent d'attaquer celles qui ne sont pas capables de leur resister, mais encore parce qu'elles se contentent souuent de terrasser leur aduersaire; comme si en cet estat il estoit indigne d'exercer dauantage leurs forces, & que ce leur fust vne honte d'acheuer vn combat qui se seroit rendu si inesgal. Il est vray qu'elles ne laissent pas de poursuiure souuent les animaux les plus timides; mais ce n'est pas comme leurs ennemis, c'est comme leur proye; ce n'est pas pour les combatre, mais pour les prendre & pour s'en repaistre, en vn mot

c'est la faim qui les anime & non pas la Hardiesse. Car lors qu'elles ne sont point pressées de cette dure & implacable necessité, elles n'attaquent iamais que ceux qu'elles pensent estre assez forts pour leur nuire, & mesprisent les autres qui n'en ont pas le pouuoir.

Quoy qu'on en veüille croire, il est certain que quand l'Ame s'est persuadée que les difficultez qui se presentent sont trop foibles pour trauerser ses desseins, elle les mesprise & desdaigne de les combatre. Or cette persuasion est fondée sur la iuste connoissance qu'elle a de la grandeur de ses forces; ou sur vne fausse opinion qu'elle en a conceuë: Car bien que ceux qui sont veritablement forts & puissans ayent raison de ne faire pas estat de la pluspart des choses qui allarment les autres; neantmoins quand la Hardiesse a eschauffé vn Courage quelque foible qu'il soit, elle l'abuse par la vaine confiance qu'elle luy donne, & luy fait croire que les obstacles qu'il rencontre ne sont pas considerables, qu'il n'y en a point qui le doiuent arrester, ny qui soient capables de

luy donner aucun empeſchement. Cela ſe remarque pour l'ordinaire dans la Colere des femmes, des enfans & des hommes qui ſont naturellement timides; ils craignent toutes choſes auant que cette Paſſion les ait ſaiſis; mais quand elle s'en eſt renduë maiſtreſſe, la honte, le reſpect, ny le danger ne les peuuent retenir; ils meſpriſent tout ce qui s'oppoſe à leur fureur, & courent aueuglement où la rage & le deſeſpoir les conduiſent.

Vn homme hardy n'eſt pas colere.

PVISQVE la Hardieſſe meſpriſe la pluſpart des difficultez & des dangers, il faut encore qu'elle ne ſoit point Colere ny Superſtitieuſe; parce que la Colere ny Superſtition ne peuuent compatir auec la Confiance qu'elle a, ny auec le meſpris qu'elle fait de la pluſpart des choſes qui l'attaquent.

Et de vray on ne ſe met pas en Colere contre ce que l'on meſpriſe, parce que cette Paſſion ne s'eſleue que contre les choſes qui peuuent offenſer; & que le meſpris ſuppoſe qu'elles n'en ont pas le pouuoir. Deſorte que ſi l'homme Hardy meſpriſe beaucoup d'en-

d'ennemis & de dangers, du moins on peut dire qu'il ne rencontre pas tant de suiets de Colere que celuy qui n'est pas en cet estat. D'ailleurs s'il est vray que la Colere vient de l'opinion que l'on a d'auoir esté offensé; celuy qui presume beaucoup de ses forces, & qui ne fait pas cas des autres, n'a garde de tomber dans la pensée qu'on le puisse offenser. Ainsi les hommes magnanimes, & ceux qui sont naturellement forts & courageux ne se mettent pas facilement en colere; parce que la raison persuade aux vns que la pluspart des iniures ne le sont pas en effect, ou qu'elles sont si legeres qu'elles ne meritent pas qu'on en tire la vengeance; & la force fait croire aux autres qu'il est impossible, ou du moins qu'il est bien difficile de leur faire du mal. Aprés tout, s'il y a des Hardiesses qui soient susceptibles de cette Passion, pour le moins il est certain que la veritable & l'heroïque ne l'est pas, pour les raisons que nous venons de dire.

ELLE n'est pas aussi *Superstitieuse*, parce que la Superstition procede de la foibles- *Il n'est point Superstitieux.*

se & de la Crainte auec lesquelles la Hardiesse ne sçauroit subsister. Et certe on n'a iamais veu qu'vn homme Hardy ait pris garde, ou donné quelque creance aux augures & à toutes ces autres vaines obseruations que la Superstition a introduites: Ces grands hommes du temps passé, quoy qu'ils fussent nourris & esleuez dans ces erreurs, les mesprisoient bien souuent; Et Homere n'a pas oublié à dire que son Achille ne s'arresta point aux presages qu'il eut de sa mort, que Hector se mocqua des augures, & que dans l'ardeur du combat il mesprisoit les hommes & les Dieux.

A dire le vray, la Hardiesse ayant vne si grande opinion de ses forces, ne croit pas auoir besoin d'aucun secours estranger; & sa presomption luy faisant oublier cette inclination que la Nature a donnée aux hommes de recourir au Ciel dans leurs necessitez, bien loin de deuenir superstitieuse, elle tombe dans le mespris des choses diuines, & s'abandonne facilement aux blasphemes, aux sacrileges, & à toutes les autres impietez que nous voyons regner parmy les gens de guerre.

D'vn autre costé qui considerera l'origine de la Superstition n'en trouuera point d'autre, que la foiblesse des hommes & la défiance qu'ils ont euë de leurs propres forces: Car se croyant exposez à toutes sortes d'iniures, & estant instruits par la Nature qu'il y auoit vne Puissance au dessus de la leur, ils l'ont cherchée par tout pour en tirer le secours qui leur estoit necessaire. Ceux qui ont esté les plus lasches, ont creu la deuoir rencontrer dans les choses mortelles & perissables, & leur ont rendu le culte qui n'estoit deu qu'à la vraye Diuinité. D'autres l'ont bien reconnuë immortelle, mais ils l'ont diuisée & multipliée en autant de Dieux qu'il y auoit de choses dont ils auoient besoin. Tous enfin poussez par la crainte & par la défiance qui sont nées auec la foiblesse, se sont imaginez qu'elle estoit difficile à fleschir & à contenter, qu'il y auoit tousiours quelque manquement dans les deuoirs qu'ils luy rendoient; & que pour la rendre exorable, il falloit adiouster de nouueaux respects à ceux que la raison leur dictoit, & prendre garde à toutes les choses

extraordinaires qui estoient cõme les oracles qu'elle leur donnoit de leur bonne ou de leur mauuaise fortune. Voila les sources d'où sont decoulées toutes les idolatries, les vaines obseruations de l'auenir, & les ceremonies superfluës dans la vraye Religion : Voila enfin les tesmoignages certains que toute Superstition procede de foiblesse & de crainte, & que c'est vn vice qui n'est propre qu'aux personnes foibles & timides : Comme on peut encore iuger par les femmes & par les melancholiques, à qui il est plus familier qu'aux autres ; par les peuples Meridionaux qui ont tousiours esté accusez d'estre poltrons & superstitieux ; & par les personnes malheureuses & accablées de miseres, qui se iettent facilement de la Pieté dans la Superstition.

Il est franc & sans dissimulation.

LA *Franchise* est aussi vne des compagnes de la Hardiesse, parce qu'vn homme qui croit estre assez fort pour surmonter son ennemy, n'a garde d'appeller à son secours l'artifice ny la supercherie, qui sont des marques & des effects ordinaires de la foi-

blesse. En effect tous les animaux qui sont timides, sont plus fins & plus rusez que les autres; les femmes mesmes sont naturellement plus artificieuses que les hommes; Et entre ceux-cy les melancholiques sont les plus soupçonneux & les plus dissimulez: Or cela vient de ce qu'ils reconnoissent leur foiblesse, & qu'ils sont obligez d'employer l'artifice & la ruse pour suppleer au defaut qu'ils ont. La Hardiesse n'est donc point suiette à ces vices, puisqu'elle a tant de confiance en ses forces, elle parle librement & à cœur ouuert, son procedé est franc, & il n'y a point de tromperie ny de surprise à craindre de sa part, parce qu'elle ne craint rien. C'est pourquoy il s'est trouué de grands Capitaines qui ont souuent fait difficulté de se seruir des stratagémes qui sont approuuez par les loix de la guerre, comme s'ils eussent esté indignes de leur courage & de leur valeur: Nous voyons tous les iours que dans la chaleur des combats, & lors que la Hardiesse est la plus eschauffée, on mesprise les regles & les adresses de l'escrime; Et ceux mesmes qui sont naturelle-

ment foibles & timides, quand ils sont animez de cette Passion, ou qu'ils sont transportez de Colere, oublient leurs finesses & leurs ruses pour poursuiure leurs ennemis à force ouuerte.

Il veut toujours commander.

ENFIN *elle hait la suietion, & veut toujours commander*, parce que la bonne opinion qu'elle a de soy-mesme luy persuade qu'elle ne doit point se soûmetre & qu'elle merite d'auoir la preeminence pardessus tous les autres. Et certainement quoy que cette inclination soit commune à tous les hommes, qui estant nez libres pensent que leur liberté se doit conseruer plus entiere & plus absoluë dans le commandement que dans la suietion; Il y en a neantmoins à qui elle semble estre plus naturelle & plus propre qu'aux autres, parce qu'ils ont veritablement, ou pensent auoir les qualitez qui sont necessaires pour commander. Or si la force en est vne des plus considerables, & si c'est le plus puissant, & peut-estre l'vnique instrument de la Domination; il ne faut pas douter que la Hardiesse qui remplit l'a-

me de tant de confiance, & qui luy donne vne si auantageuse opinion de ses forces, ne luy imprime aussi puissamment cette humeur altiere & imperieuse qui luy fait prendre le dessus en toutes rencontres, & qui la rend incapable de se soûmetre aux aduis & à la conduite d'autruy. De là vient que les hommes Hardis sont ordinairement hautains & peu courtois, qu'ils sont opiniastres en leurs resolutions, & qu'ils veulent toûiours estre chefs des conseils & des entreprises. C'est là enfin vne des causes qui fait les mutins & les rebelles dans les Estats; qui fait les Heretiques & les Athées dans la Religion; & qui remplit les familles de desobeïssances & de libertinages: Car tous ces desordres ne peuuent gueres proceder d'ailleurs, que d'vne temerité presomptueuse qui ne veut pas s'assuietir aux puissances legitimes, qui veut estre indépendante en toutes choses, en vn mot qui veut commander.

LE second chef qui nous doit conduire à la connoissance des autres Characteres

que nous cherchons, eſt l'Amour de la Gloire; car qui ſçaura bien la raiſon pourquoy vn homme Hardy a cette inclination, verra en meſme temps pourquoy il aime les loüanges, pourquoy il eſt modeſte, genereux, &c.

La Hardieſſe deſire plus l'honneur que toutes les autres Paſſions.

Diſons donc, qu'il n'y a point de Paſſion qui inſpire le deſir de l'honneur & de la gloire à l'eſgal de la Hardieſſe: Car ſi ce ſont des recompenſes ou des deuoirs que l'on eſt obligé de rendre à l'excellence des perſonnes; la Hardieſſe eſt la ſeule qui donne le droit d'exiger cette debte, puiſqu'elle ſeule donne aux hommes la ſuperiorité & l'excellence qu'ils recherchent ſi ardemment. En effect toutes les Paſſions qui ont le Bien pour obiet, aſſuietiſſent en quelque façon l'homme au Bien qu'il pourſuit; Celles qui fuyent le Mal, l'obligent à ceder au Mal comme au plus puiſſant; la Conſtance luy reſiſte veritablement, mais auſſi pour l'ordinaire elle ne croit pas eſtre plus forte que luy: De ſorte qu'il n'y a que celle qui l'oſe attaquer, & qui eſpere de le vaincre, qui ſoit la plus puiſſante, & qui doiue inſpirer les ſenti-

sentimens d'excellence & de superiorité dont l'honneur est le iuste prix. Or il n'y a que la Hardiesse qui ait cet auantage, & si la Colere y pretend quelque part, on sçait bien que c'est à cause de la Hardiesse qui luy tient tousiours compagnie.

Elle se figure de l'honneur en toutes ses entreprises.

MAIS pourquoy se figure-t'elle *qu'il y a de l'honneur a acquerir en toutes ses entreprises?* Car c'est vne chose estrange, & qui ne se trouue gueres dans les autres Passions, que les plus mauuaises actions qu'elle produit, luy paroissent glorieuses & dignes de loüange. Certainement c'est parce qu'elles sont conduites par la Force & par le Courage, qui sont des qualitez que la Nature a renduës si nobles, les ayant destinées pour estre les fondemens de la puissance & de la superiorité, qu'il est impossible que tous leurs effects ne le soient aussi, & qu'ils ne meritent par consequent l'honneur qui est deu à la noblesse & à l'excellence des choses. Et cela est si veritable que les hommes ont formé les premieres connoissances qu'ils ont euës de la Vertu, sur les actions de la

Force & du Courage; Au commencement ils n'en ont point reconnu d'autre que celle qui y estoit employée; du moins il paroist bien qu'ils luy ont donné le premier rang, puisqu'ils ont honoré toutes les autres du nom qui luy deuoit estre propre & particulier: Car chez les Grecs le mot qui signifie la Vertu, tire son origine de la guerre; & parmy les Latins ceux qui ont parlé le plus purement, ont creu que ce nom de Vertu estoit deu par preference à la Vertu militaire. Et cela est venu à mon aduis, de ce que la Nature qui a destiné l'homme pour la vie ciuile, luy a inspiré aussi des sentimens auantageux pour toutes les choses qui sont necessaires pour la maintenir: Or parce qu'il n'y en a point qui le soit dauantage que la Vertu qui conduit la Force & le Courage, parce qu'elle seule a droit de commander, d'establir l'ordre dans la societé, & de resister aux ennemis qui la voudroient detruire; Il est certain que naturellement nous deuons auoir plus d'estime pour elle, que pour toutes les autres qui ont pour obiet vn Bien moins commun & moins conside-

rable. C'est aussi pourquoy on a tousiours eu plus de soin de luy rendre des deuoirs & des respects qu'à quelqu'autre que ce soit; de tout temps & en toutes sortes d'estats on luy a reserué les plus dignes & les plus nobles recompenses; les premieres couronnes que l'on a faites, luy ont esté consacrées; & c'est l'vnique à qui on ait destiné pour prix de ses actions, la gloire des triomphes, qui est le faiste & le comble de tous les honneurs de la terre.

Comme c'est donc vne vertu que la Nature mesme nous oblige de respecter à cause de sa destination au gouuernement de la vie ciuile; il ne faut pas s'estonner si la Passion qui sert de matiere & d'instrument à ses actions pretend le mesme droict, & si portant auec soy la mesme destination, elle croit que c'est vn iuste titre pour faire donner le mesme auãtage à toutes ses entreprises. Car bien que la raison luy fasse voir que la Temerité, la Cruauté, l'Insolẽce & les autres vices qui se meslent quelquesfois auec elle, la rendent indigne d'vne si noble recompense; si est-ce qu'elle n'escoute pas tou-

iours ses conseils, & qu'elle aime mieux suiure l'inclination que la Nature luy a donnée: Ainsi ne s'arrestant plus à ce qui est honneste, & n'ayant point d'autre guide que cet instinct qu'elle a pour la gloire, elle s'imagine qu'elle la doit rencontrer par tout, & que c'est vn prix qui est deu à toutes ses actions quelques mauuaises qu'elles soient.

Les vertus qui accompagnent la Hardiesse.

LA *Moderation* dans la victoire, *la Modestie* dans les paroles, *la Generosité, la Douceur, & la Courtoisie* enuers les vaincus, n'accompagnent pas toute sorte de Hardiesse, mais seulement celle qui est conduite par la raison: Car la Passion toute seule n'est pas capable de produire des actions si parfaites sans estre guidée par la Vertu. Mais comme la Passion reglée ne laisse pas d'estre Passion, on peut tousiours dire que ce sont là des Characteres de la Hardiesse, puisqu'il y a quelque Hardiesse à qui ils sont propres. Ioint qu'il y a quelques semences & quelques dispositions dans les principes de cette Passion qui la rendent natu-

rellement encline à produire ces actions. Car il y a des animaux genereux qui se contentent de la victoire, & qui n'outragent pas ceux qu'ils ont terrassez; Nous voyons mesme que tous les hommes Hardis quoy qu'ils n'ayent pas la Vertu qui doit regler leur Hardiesse, & qu'ils ne se proposent point l'honnesteté qui luy sert de motif, ne laissent pas de vouloir faire les genereux & les modestes comme ceux qui ont la vraye vaillance; Et quelque inclination qu'il ayent à prendre tous les auantages qu'ils peuuent sur leurs ennemis, ils se retiennent neantmoins, & ne rendent pas leur victoire insolente. Or cela vient en partie de cette iustice naturelle dont nous auons tantost parlé, qui defend aux animaux de poursuiure vn combat trop inegal; en partie de ce violent desir d'honneur que cette Passion inspire aux hommes. Car se trouuant continuellement pressez de ce secret aiguillon, & connoissant par experience que l'insolence & la vanité deshonorent vne victoire pour belle qu'elle soit; qu'au contraire la moderation, la modestie & la ge-

nerosité la rendent plus glorieuse; ils se portent facilement à ces actions qui doiuent contenter leur desir, & qui leur promettent vne plus ample moisson d'honneur & de loüanges. C'est pourquoy nous auons eu raison de dire que leur *Modestie* estoit *superbe & ambitieuse*; parce qu'ils ne considerent pas l'honnesteté que la Vertu s'y propose, mais la seule gloire qui luy en reuient; & qu'ils ne refusent l'honneur que pour l'honneur mesme.

D'où viennent les vices qui se meslent auec la Hardiesse.

AV reste quoy qu'en ces occasions ils suiuent cette ombre & cette apparence de vertu, par tout ailleurs ils sont ordinairement *Arrogans & Superbes*; parce qu'ils s'estiment plus que les autres, qu'ils pensent que toutes choses leur sont deuës, & qu'ils veulent auoir la preeminence comme nous auons dit. *Ils se vantent & parlent auantageusement d'eux mesmes*; dautant que la chaleur de la passion allume le desir qu'ils ont pour la gloire, & leur fait rechercher les loüanges iusques en leur propre bouche. Et certainement on ne sçauroit dou-

ter que la Hardiesse ne soit la source de ces defauts là; Mais quand elle paroist lasche, artificieuse, colere ou cruelle; ce n'est plus elle qu'il faut accuser de ces vices, mais seulement les mauuaises inclinations où elle est receuë. Car il en est de mesme que des torrens qui entrent en de grands fleuues, il semble d'abord qu'ils vont rompre le fil de l'eau, & se faire passage d'vn bord à l'autre; mais il faut que leur impetuosité cede au courant de la riuiere qui les engloutit & qui les entraisne: Aussi quelque Passion que ce soit qui se mesle auec de mauuaises inclinations suit le penchant qu'elles prennent, & se laisse emporter aux defauts & aux vices qui leur sont propres.

Or ces inclinations viennent du temperament, ou de l'accoustumance: Car celle-cy corrompt les plus beaux naturels, & il se void des hommes à qui la naissance a donné toutes les dispositions necessaires à la vraye Hardiesse, qui ont neantmoins les defauts que nous venons de marquer; parce qu'ils s'y sont nourris de longue main,

& que l'habitude qu'ils en ont prise, a alteré toutes les semences des vertus que la Nature leur auoit données. Mais hors l'accoustumance, la source generale de ces mauuaises inclinations est dans le temperament, & principalement dans celuy d'où procede la Foiblesse. Car c'est elle qui fait entreprendre aux hommes *des actions lasches* & indignes d'vn bon courage, en leur persuadant qu'il faut craindre toutes choses, qu'il n'y a point de petits ennemis, & qu'il faut mesme attaquer ceux qui sont foibles ou ceux qui sont hors de defense. C'est elle qui les fait deuenir *Artificieux & Perfides*, dautãt qu'elle veut suppleer au defaut de ses forces par la ruse & par la tromperie, comme nous auons dit cy-dessus. C'est elle qui les rend *Coleres & Vindicatifs*, parce qu'elle est exposée à toutes sortes d'iniures, qu'elle est facile à blesser, & que la vengeance qu'elle en prend, est vn moyen necessaire pour retenir les autres dans leur deuoir. Enfin c'est elle qui les fait *Cruels & Sanguinaires*, parce que dans la défiance qu'elle a de soy mesme, quelque auantage qu'elle ait

Les effets de la foiblesse.

sur

sur ces ennemis, elle doute tousiours qu'il ne leur reste assez de forces pour se vanger; de sorte que pour se mettre en seureté, elle passe iusqu'aux dernieres violences, & rend ainsi sa victoire brutale & cruelle. Mais nous examinerons plus particulierement ces choses en leur lieu : Acheuons ce tableau par les ombres que la Crainte donne à la Hardiesse.

D'où vient la peur qui accompagne quelquefois la Hardiesse.

CAR nous auons dit que la Peur deuançoit souuent celle qui estoit la plus noble & la plus genereuse; qu'au contraire il se trouuoit des hommes qui alloient hardiment dans le peril, & qui perdoient courage incontinant aprés; que la pluspart des plus vaillans n'osoient parler en public, & que quelques-vns apprehendoient sans suiet la rencontre de certaines choses peu considerables.

Pour rendre raison de ces euenemens bizarres, il faut premierement se ressouuenir qu'il y a deux sortes de Hardiesse; l'vne qui est conduite par la Nature, & l'autre qui est reglée par la Prudence. La premiere ne considere pas tousiours la grandeur du peril où

elle s'engage, ou bien elle n'a pas assez de forces pour entretenir vn combat de longue haleine: C'est pourquoy quand elle trouue le danger plus grand qu'elle ne s'estoit imaginé, l'estonnement la surprend qui luy fait prendre la fuite; Ce qui arriue ordinairement aux nouueaux Soldats, & à ceux qui entreprennent des choses sans auoir preueu les difficultez qui s'y deuoient rencontrer. Que si elle est soustenuë de cette force actiue & brillante qui suit les temperamens delicats, comme celuy des enfans, des femmes & autres semblables, elle n'a que la premiere fougue & la premiere impetuosité qui soit à redouter; Car comme ses forces ne peuuent fournir à vn plus long combat, elle se relasche incontinant, & fait place à la crainte, s'il ne luy vient quelque nouueau secours. Mais il n'en va pas ainsi de la Hardiesse qui est conduite par la raison; auant que d'entreprendre vn combat, elle considere exactement les forces de l'ennemy, la grandeur du peril où elle se va ietter, & tous les obstacles qui peuuent trauerser son dessein: C'est pourquoy

elle n'a pas au commencement cette ardeur impatiente qui se remarque aux autres; au contraire elle paroist froide & retenuë, & quelquefois mesme la pasleur, le tremblement & quelques autres accidens de la Peur qui suruiennent en ces rencontres, la cachent de telle sorte, qu'on peut croire qu'elle n'y est point du tout, ou qu'elle s'est associée auec son ennemie. Et certainement l'ame peut conceuoir le danger si grand, qu'elle ne sera pour quelque temps capable d'aucun mouuement que de celuy de la Crainte; & en ce cas elle ne sera point agitée de la Passion de la Hardiesse, quoy qu'elle en puisse auoir l'habitude. Ou bien il faut dire que l'image du peril estant porté à la faculté Sensitiue par la connoissance que les sens ou le iugement luy en auront donnée, l'ame formera la Crainte dans la partie inferieure, pendant que la plus haute sera esmeuë de la vraye Hardiesse: et alors vn homme ira hardiment au combat que l'on verra pallir & trembler au son de la trompette & à la premiere veuë des ennemis. Il est vray que ce trouble ne dure pas long-

temps, la raison en deuient bien tost la maistresse, soit en se r'asseurant elle mesme, soit en releuant le courage de la partie inferieure. Aussi aprés que cette noble resolution est prise vn homme n'est plus susceptible de Crainte ny d'Estonnement; il ne trouue plus de difficultez qui ne luy semblent moindres qu'il ne se les estoit figurées; & si ses forces luy manquent en cette occasion, sa vertu ne laisse pas de tenir ferme, & l'oblige à perir plustost qu'à prendre la fuite; ou à succomber sous le faix, plustost que d'abandonner son entreprise.

Quant à ceux qui tout vaillans qu'ils sont, n'osent parler en public, ou qui redoutent la rencontre de certaines choses, qui en apparence ne leur deuroient donner aucune apprehension; outre que cela regarde plustost l'habitude de la Hardiesse que la Passion, c'est vn examen qui conuient mieux au discours de la Crainte, qu'à celuy-cy. Nous pouuons seulement dire qu'vn homme Hardy ne l'est pas en toutes choses, parce qu'il n'a pas ou ne croit pas auoir les forces qui sont necessaires pour les entrepren-

dre & pour surmonter les difficultez qui s'y rencontrent. Chaque profession, & mesme chaque action demande ses forces particulieres; tel peut auoir les vnes qui n'aura pas les autres; ainsi il peut estre hardy en celles-là, & timide en celles cy. Celuy qui est naturellement vaillant & courageux, n'a pas ordinairement les dispositions qu'il faut aux grandes actions de l'Esprit; la froideur & la quietude qu'elles demandent ne se peuuent allier auec la chaleur & le tumulte qui accompagnent le Courage: C'est pourquoy s'il se trouue engagé à parler en public, ou à faire quelque autre chose semblable, l'Estonnement & la Peur le surprennent, se sentant foible pour executer vn dessein qui est au dessus de ses forces.

Les Characteres corporels de la Hardiesse.

NOVS auons maintenant à examiner les Characteres que la Hardiesse imprime sur le Corps, qui comme aux autres Passions sont icy de deux sortes: Car les vns se forment par le commandement de l'Ame; les autres se font à son deseeu, & par vne ne-

cessité qui est inutile à son dessein, comme on pourra voir dans l'examen que nous allons faire de chacun en particulier.

Commençons donc par *les Yeux* qui font voir toutes choses, & qui sont les miroirs de l'Ame.

D'où vient le Regard asseuré.

Le Regard asseuré, quoy qu'il soit commun à toutes les Passions genereuses de l'Appetit Irascible, conuient particulierement à la Hardiesse; parce qu'elle attaque le Mal, & qu'elle doit auoir plus d'asseurance que les autres qui ne font que l'attendre. Car nous auons dit au discours de l'Esperance, que ce Regard se faisoit auec vne grande ouuerture des paupieres, auec vne veuë ferme, & auec viuacité: L'ouuerture est pour voir plus exactement l'ennemy; la fermeté monstre que l'Ame n'en est point estonnée; & la viuacité vient de l'abord des esprits qui s'eslancent en dehors pour le combatre. Et à dire vray, il faut pour le moins ces trois conditions pour former cette sorte de Regard. La pluspart des Passions font ouurir les yeux pour considerer le Bien ou le Mal qui leur sert d'obiet: La

Crainte mesme paroist en estre plus soigneuse, estant plus obligée de pouruoir à sa seureté: Mais sa veuë n'est pas ferme, ne pouuant souffrir long-temps la presence de l'ennemy; & l'inquietude où elle est la rendant inconstante & esgarée. Vne forte meditation arreste bien la veuë, mais ce n'est pas auec viuacité; dautant que les Esprits se retirent vers leurs principes, & laissent ainsi quelque obscurité dans les yeux. Ces trois choses se doiuent donc rencontrer ensemble pour faire le Regard dont nous parlons: Et qui y voudra bien prendre garde, trouuera encore que le mouuement des sourcils, le port de la teste, & le reste du visage y contribuent quelque chose.

Pourquoy vn homme Hardy ne sille point les paupieres.

QVOY qu'il en soit vn homme Hardy regarde asseurément le peril *sans siller les paupieres:* & cela vient en partie de ce que l'ame s'affermissant en soy mesme fait roidir les muscles, & empesche ainsi que les paupieres ne s'abaissent; en partie de ce qu'elle ne veut point perdre de veuë l'ennemy, ny interrompre d'vn moment les re-

gards qu'elle iette sur luy. D'ailleurs on peut dire qu'elle n'a pas alors tant de besoin de cligner les yeux qu'elle auoit auparauant, les ayant rendus plus forts par la quantité d'esprits qu'elle y a enuoyez. Car il est certain que quand ces parties sont plus fortes, ce mouuement leur est moins necessaire: C'est pourquoy les oyseaux de proye, & tous les autres animaux qui ont la veuë forte, clignent les yeux moins souuent que les autres: au contraire les hommes qui l'ont foible les clignent à tous momens. En effect outre que ce mouuement des paupieres humecte les yeux & les nettoye, & conserue ainsi leur transparence & leur mobilité; il est principalement destiné pour rabbatre & temperer par l'obscurité passagere qu'il apporte, l'esclat de la lumiere exterieure qu'ils reçoiuent continuellement: Or est-il que ceux qui ont la veuë forte souffrent plus facilement & plus long-temps la clarté que les autres, & par consequent ils ne sont pas obligez de baisser si souuent les paupieres que ceux cy. S'il est donc vray que la Hardiesse enuoye quantité d'esprits en ces

parties,

parties, & qu'elle les rende ainsi plus fortes & plus vigoureuses; il faut aussi qu'elle les dispense en mesme temps, de siller si souuent les paupieres qu'elles faisoient auparauant. Enfin si la foiblesse & la Crainte les font abaisser pour se mettre à couuert & se cacher du Mal qui les poursuit; la Hardiesse qui n'apprehende rien, & qui void les perils & les dangers sans aucun estonnement, n'a garde de se seruir de cette vaine precaution, ny d'employer vn secours qui luy seroit inutile.

Pourquoy il regarde de trauers.

Le *Regard de trauers* est aussi commun à beaucoup de Passions, & principalement à l'Indignation, à la Colere & à la Hardiesse. Pour le former il faut que le visage ait quelque chose de seuere, que les yeux se iettent impetueusement vers l'ennemy, & que la teste se tourne vn peu de l'autre costé. Or la seuerité y est necessaire, parce qu'on peut ietter les yeux de costé, sans regarder de trauers, comme il arriue souuent en toutes les Passions qui poursuiuent le Bien, & qui fuyent le Mal: Car l'Amour, le Desir, & la

Crainte iettent à tous momens les yeux de costé, sans qu'on puisse dire qu'ils regardent de trauers; parce que la seuerité manque aux vnes, à cause du plaisir qu'elles inspirent; & aux autres à cause de l'estonnement qui les accompagne. En effect la seuerité est vne certaine fermeté rude & chagrine que la presence du Mal imprime sur tout le visage, & qui ne se trouue que dans les Passions qui veulent attaquer le Mal; dautant que l'Ame ne s'affermit qu'en ces rencontres, comme nous auons dit. Les yeux se iettent donc impetueusement vers l'ennemy, parce que l'Ame qui s'est mise en estat de combatre, employe ces regards comme autant de traits qu'elle pense lancer sur luy: Mais elle tourne en mesme temps la teste de l'autre costé, pour monstrer qu'elle a de l'auersion pour luy, qu'elle ne le craint pas, & qu'elle desdaigne d'employer contre luy de plus grandes forces. C'est pourquoy on se sert ordinairement de cette sorte de regard dans les menaces où l'on veut arrester le Mal par la mine & par les paroles sans en venir aux mains, ne l'estimant pas assez

fort, pour estre attaqué par de plus fortes armes; dans l'Indignation & dans les autres petites Coleres où l'on ne veut pas porter la vengeance iusques à l'extremité; Et dans les commencemens de la Hardiesse, quand on n'est pas encore aux coups, & que l'on pense vuider le combat par ces legeres escarmouches. Il est vray qu'il arriue souuent qu'vn homme qui n'osera pas assaillir vn puissant aduersaire, le regardera de trauers; mais c'est qu'il veut cacher sa foiblesse, & luy faire croire que ce n'est pas manque de forces qu'il ne le veut pas attaquer; que c'est plustost par generosité, & parce qu'il l'estime indigne d'vn plus grand effort.

Il y a encore d'autres sortes de Regards qui se rencontrent souuent en cette Passion, comme ceux qui sont Pressans & Inquiets; ceux qui sont Farouches & Furieux. Mais les premiers viennent du Desir & de l'Impatience, dont nous auons parlé ailleurs; les autres procedent de la Colere & de la Fureur, & seront examinez au discours de la Colere.

Pourquoy il ref-serre & esleue les sourcils.

VENONS maintenant au *Mouuement du Front & des Sourcils.* Pour en trouuer la cause, il faut aprendre de la Medecine, que la Nature n'a point donné au Front de mouuement propre ; car les muscles qui le font mouuoir appartiennent aux Sourcils, qui ont deu estre mobiles pour la conseruation des yeux, & pour les aider en leur fonction: de sorte que le Front ne se meut iamais qu'à cause que les Sourcils se meuuent. Or entre les mouuemens dont ils sont capables, il y en a deux principaux qui se remarquent ordinairement dans la Hardiesse & dans la Colere ; l'vn est de s'esleuer, & l'autre de se resserrer. Mais il est bien malaisé de dire le motif que l'ame se propose en chacun d'eux, ny de quel vsage ils peuuent estre dans les Passions dont nous venons de parler. Il est certain que dans l'ordre que la Nature a prescrit à ces parties, elles se haussent, afin que l'on puisse voir plus librement l'obiet qui se presente, soit en eslargissant le cercle de la veuë qui se restressit quand elles s'abaissent ; soit en seruant à l'ouuerture des paupieres

qu'elles attirent en quelque façon aprés elles. Et qu'elles *se resserrent*, pour fortifier les yeux, faisant comme vn rempart au deuant pour arrester les choses qui pourroient tomber d'enhaut, & pour les defendre de la lumiere qui vient de dehors : car l'obscurité qu'il cause, en tempere l'esclat, ramasse les esprits, & rend en suite la veuë plus forte & plus exacte. Mais si l'on consiedre ces mouuemens dans les Passions, il faut que l'ame se propose bien d'autres motifs que ceux-là: Car ie veux bien que la presence du Mal l'oblige à rechercher toute la liberté & toute la force des yeux, afin de reconnoistre mieux l'ennemy & l'attaquer auec plus de iustesse : neantmoins il y a des rencontres où ces soins semblent estre inutiles, du moins où ils sont plus grands qu'ils ne deuroient pas estre; parce qu'il arriue souuent qu'on fait ainsi mouuoir les Sourcils à la veuë des moindres choses qui déplaisent, & où il n'est point necessaire d'apporter tant de precaution. Disons donc que le trouble & l'aueuglement que les Passions iettent dans l'Ame, la destournent souuent des voyes ordinaires

que la Nature luy enseigne, qu'ils luy font oublier les veritables vsages ausquels les organes ont esté destinez, & qu'ils luy persuadent que ce qui luy doit seruir à vne fin, luy peut estre encore vtile à vne autre. Ainsi elle fait venir l'eau à la bouche dans tous les violens Desirs, quoy que cela ne luy soit necessaire que dans celuy des alimens: Ainsi elle fait rire ou parler ceux qui sont seuls, bien que toutes ces actions soient reseruées pour la societé & pour la conuersation. Comme elle a donc accoustumé de *resserrer les Sourcils*, pour fortifier la veuë, & pour defendre les yeux de ce qui les peut offenser; elle s'imagine qu'elle doit faire la mesme chose à la rencontre de toutes sortes d'ennemis; Et par vne erreur semblable à celle de ces animaux qui pensent s'estre caché tout le corps, quand ils ont mis leur teste à couuert, elle croit qu'en fortifiant les yeux, elle inspire la mesme force aux autres parties, & qu'elles sont toutes en estat d'attaquer le Mal, ayant mis celle cy en defense. C'est encore ainsi qu'elle fait *esleuer les Sourcils* quand elle se sousleue; car bien que

cela luy serue à mieux voir l'ennemy, elle se figure encore que cette esleuation aide à son souslеuement, & que c'est autant auancer l'execution de son dessein, que de faire mouuoir ainsi ces organes. Il faut neantmoins remarquer que ce qui aide beaucoup à cette erreur, est que ces parties sont extremement mobiles & obeïssantes, & qu'elles sont plûtost en action que l'Ame ne s'en est aduisée: car les autres qui sont plus pesantes resistent à ces equipées, & demandent vne plus grande deliberation pour les obliger à se mouuoir.

On peut encore adiouster à cette raison, que bien souuent l'Ame veut faire voir par ces mouuemens exterieurs, l'estat & la disposition où elle est: de sorte qu'elle hausse les Sourcils pour monstrer qu'elle se sousleue; & qu'elle les resserre pour tesmoigner qu'elle se ramasse & se fortifie. Et cela est dautant plus vray-semblable que sans estre esmeuë de ces agitations elle ne laisse pas de faire ainsi mouuoir ces parties quād elle veut dissimuler sa foiblesse & sa Crainte, & faire croire qu'elle est en dessein de combatre.

Au reste, en suite de ces mouuemens qui se font par les ordres de l'Ame, la figure du Front se change & s'altere par necessité ; car il faut necessairement quand les Sourcils s'éleuent, que le *Front se ride* ; & quand ils se resserrent, qu'il *se ramasse entre les yeux* ; & alors, notamment si le cuir se trouue charnu, il se fait comme vn gros nuage au milieu du front, qu'Aristote appelle pour cette raison *nebuleux*, qui est propre & naturel aux Lyons & aux Taureaux, & qui est vne des principales marques de la disposition naturelle que l'on a pour la Hardiesse, comme nous dirons ailleurs.

Pourquoy le poil luy herisse.

QVAND *le poil se herisse*, c'est à cause que le cuir où il est attaché se remuë : Mais ce mouuement se peut faire en deux façons : Car les animaux qui ont la peau musculeuse & mobile, la font mouuoir quand il leur plaist ; & quand ils veulent attaquer ou se defendre, ils la resserrent afin de la rendre plus dure & plus forte ; Et alors il faut necessairement que les plis & les rides qui s'y forment, fassent herisser le poil ou les plu-

mes

mes dont elle est couuerte. Il n'en est pas ainsi des hommes; leur peau n'estant point musculeuse ne se peut mouuoir volontairement, mais seulement par necessité: Et cela arriue quand les Esprits quittent precipitamment les parties exterieures de la teste, & s'enfuyent ailleurs; car la peau qui est alors contrainte de s'abatre & de se resserrer, fait retirer la racine du poil, qui est ordinairement couchée obliquement dans l'épaisseur du cuir, & en la redressant elle fait leuer & herisser les cheueux. Pour l'ordinaire c'est la Peur & l'Estonnement qui causent cette fuite des Esprits, & qui les rappellant au Cœur font paslir le visage, & dresser le poil. Mais cela se fait aussi quelquefois par vn grand effort de Courage: car l'Ame qui se void pressée par vn puissant ennemy, ramasse de toutes parts les esprits où consistent ses principales forces, & les enuoye aux bras & aux autres parties qui sont destinées pour attacher & pour combatre: de sorte que celles qui en sont abandonnées paslissent, la peau se resserre, & les cheueux se herissent, tout de mesme que dans la Peur.

Or comme il n'y a que la Hardiesse & la Colere qui puissent causer cét effort, il n'y a qu'elles aussi qui soient capables de produire cét effect de la sorte que nous auons dit. Mais quand cela arriue, c'est vne marque que ces Passions doiuent aller iusques à la fureur ou au desespoir: C'est pourquoy on dit communément qu'vn homme qui pallit dans la Colere est redoutable; parce que l'Ame ne se sert iamais de ces moyens extraordinaires, qu'elle ne soit extremement pressée & qu'elle ne se porte iusqu'aux dernieres violences. Pour conclure donc ce discours, le poil se peut dresser à vn homme Hardy, par la Peur & par l'Estonnement qui surprennent quelquesfois à la veuë du peril, ou par vn extreme effort de Courage comme nous auons dit.

LES *Narines s'ouurent, & s'eslargissent,* parce que la chaleur estant deuenuë plus forte, demande vne plus grande respiration, & oblige l'Ame d'en eslargir les passages: C'est pourquoy ceux qui ont naturellement ces parties larges & fort ouuertes, sont

ordinairement, Hardis & Coleres.

Le *Ris* vient de l'indignation que l'on a de se voir attaqué par vn ennemy temeraire ou insolent; ou du mespris que l'on fait de ses foibles efforts : Mais si l'on veut sçauoir pourquoy ces Passions causent cét effect, il faut voir ce que nous en auons dit au discours du Ris.

Le *Silence* est propre à la vraye Hardiesse, principalement quand elle va dans le peril; soit parce qu'elle est alors toute recueillie en elle mesme pour en considerer la grandeur; soit parce qu'elle desdaigne de parler à vne personne, auec qui elle ne veut point auoir de societé, à cause qu'elle la hait, ou qu'elle la mesprise; soit enfin parce qu'elle sçait que les paroles sont les armes de la Foiblesse, & que ce n'est point par elles que les grands combats se doiuent decider. Et certainement la Hardiesse n'abonde en paroles, que dans ceux qui ont quelque foiblesse; dautant que l'Ame qui connoist son defaut, se sert de tous les moyens qui la peuuent

Pourquoy il se taist.

ſecourir, & employe, outre les autres efforts qu'elle fait, les menaces, les cris & les raiſons, pour donner quelque crainte à ſon ennemy, ou pour cacher ſon impuiſſance: Telle eſt la Hardieſſe des femmes & des enfans, telle eſt celle des fanfarons. Et cette maxime eſt ſi generale, qu'entre les animaux meſmes on void que les petits Chiens jappent inceſſamment, au lieu que les Dogues & les autres qui ſont de plus grande & de plus forte taille, abboyent rarement & ſont pluſtoſt aux priſes qu'on ne s'en eſt aduiſé. Vn homme vrayement hardy en fait de meſme, il ſe taiſt en voyant l'ennemy, il marche vers luy & l'attaque ſans dire mot: Mais c'eſt vn ſilence qui menace, & qui exprime mieux le deſir qu'il a de combatre, & la confiance qu'il a en ſes forces, que les paroles meſmes.

Quelle eſt la voix d'vn hõme hardy.

CELA n'empeſche pas neantmoins, que dans la chaleur du combat il ne luy eſchappe de temps en temps quelques *Eſclats de voix courts & penetrans*, qui accompagnent ordinairement les atteintes qu'il donne, &

les démarches qu'il fait. Et c'est à mon aduis, pour estonner l'ennemy par ces exclamations qui marquent de l'Ardeur & du Courage; ou pour s'animer & s'exciter soy-mesme, ses cris faisant le mesme effect que le bruit des trompettes; ou plustost cela vient des efforts & des eslans que les parties font au dedans, qui poussant auec impetuosité l'air qui est enfermé dans les poulmons, le contraignent d'esclater en sa sortie, & de former vn son *fort & penetrant*, parce qu'il est chassé auec violence; *grand*, parce que les passages sont eslargis par la chaleur; *&* *court* parce qu'il se fait par saillies & par secousses. Il semble mesme qu'il ne sort pas auec liberté, & que les lévres & les dents l'arrestant en sa sortie le contraignent de retourner & de se replier sur luy-mesme, & de chercher d'autres passages, dans lesquels on l'entend resonner sourdement. Cela paroist dans l'aboy des Dogues & des Limiers, & dans le rugissement des Lyons; car les vns & les autres ne iettent qu'vn gros son de voix court & resonnant, qui se perd dans le creux du gosier & de la poitrine, & qu'ils

ne redoublent que par de longs interualles; à causes que l'Ame qui se confie en ses forces ne croit pas deuoir redoubler ses secousses auec l'empressement qui accompagne tousiours la foiblesse.

La voix d'vn homme hardy est donc contrainte, embarrassée, & cõme repliée en elle mesme πεπλεγμένον, ainsi que l'appelle Aristote. Ce que ses Commentateurs n'ont point entendu quand ils ont dit, que cela signifioit des paroles qui se precipitoient l'vne sur l'autre & qui s'embarrassoient par la vitesse de la prononciation : Car cela peut bien arriuer dans la Colere pour les raisons que nous dirons; mais non dans la Hardiesse, qui n'est point criarde ny babillarde, & qui abrege autant qu'elle peut non seulement sa voix, mais ses discours mesmes: Car outre qu'elle ne fait iamais de longues menaces, elles les retranche dés les premiers mots, & laisse tousiours plus à penser qu'elle ne dit. *Quos ego!*

PAR fois *il souffle auec impetuosité*, soit que les eslans & les secousses qu'il donne à

sa poitrine, en fassent sortir l'air auec violence; soit que retenant de temps en temps son haleine, il soit contraint aprés de faire vn plus grand souffle pour chasser les fumées du Cœur qui n'ont peû sortir durant cette contrainte.

Pourquoy retient il son haleine.

MAIS pourquoy *retient-il son haleine?* C'est sans doute pour fortifier le mouuement des autres parties; c'est pourquoy on n'employe ordinairement cette action, que quand on veut donner quelque grand coup, ou faire quelqu'autre puissant effort. La raison de cét effect est tirée de la nature du mouuement, qui se doit faire sur quelque chose de stable, sur laquelle le corps qui se meut soit appuyé. C'est ainsi que les animaux marchent, que les oyseaux volent, que les poissons nagent, & que toutes les autres choses se meuuent: Car en tous ces mouuemens, la terre, l'air, l'eau, ou quelqu'autre corps tient ferme & resiste à la chose qui est agitée: Et à mesure que la resistence & la fermeté sont plus grandes, le mouuement en est aussi plus grand & plus

fort Or comme les parties des animaux sont appuyées les vnes sur les autres, quand il y en a qui doiuent faire quelque mouuement puissant, il est necessaire que les autres tiennent ferme, Et iusques à la derniere qui y contribuë, il faut qu'elle trouue hors de soy quelque chose qui la soustienne elle mesme, autrement le mouuement des premieres se fera foiblement, & leur action en sera moins parfaite. De là vient que les oyseaux ont de la peine à voler quand ils ont les jambes rompuës; que l'on ne court pas si bien quand on a les mains liées, & que l'on saute moins fort quand on ne roidit pas les bras & que l'on ne serre pas les poings, parce que ces parties ne peuuent en l'estat qu'elles sont alors soustenir comme il faut le mouuement des autres.

L'Ame donc qui a vne secrete connoissance de tout ce qui luy est vtile, & qui sçait qu'aux violens efforts, il faut vn grand & fort appuy aux organes qui se meuuent, *retient l'haleine*, afin que l'air qui est arresté dans les poulmons soustienne les muscles de la respiration, & qu'en les pressant de tou-

tes

tes parts, il les rende plus fermes, pour supporter les autres qui sont en action: C'est pourquoy on ne se contente pas seulement d'arrester l'haleine, mais on la pousse & on la fait descendre en bas, afin que le diaphragme s'estende, & qu'il presse les parties voisines; lesquelles par ce moyen se rendent plus propres à soustenir celles qui sont en mouuement.

En suite *on serre les Levres & les Dents*, tant pour mieux fermer les passages de la respiration, que pour affermir ces parties; soit que leur affermissement contribuë veritablement à ce grand dessein dont nous venons de parler; soit que l'Ame s'abuse dans le choix qu'elle en fait, y estant inutiles; Ainsi qu'il luy arriue bien souuent en beaucoup d'autres occasions, où elle est empeschée par la Passion de discerner les choses, & de se ressouuenir des veritables vsages des organes.

D'où vient la froideur du visage.

LA *froideur* qui se remarque dans les commencemens de la Hardiesse, n'est autre chose qu'vne certaine constance & fermeté

de visage qui ne s'estonne point à la veuë du danger, & qui ne tesmoigne aussi aucune ardeur ny impatience de combatre. Et on l'a appellé ainsi, parce qu'outre que c'est le propre du froid de rendre les choses immobiles, le defaut de chaleur se nomme ordinairement froideur. Or cette constance & fermeté exterieure vient de celle qui se fait dans l'Ame & dans les Esprits, & qui retenant les humeurs & les parties en la situation où elle les trouue, empesche que le sang ne se retire, ou ne se respande, & que les organes ne se meuuent: Car en cét estat il faut que le visage ne change point de couleur, qu'il demeure ferme & constãt, & qu'il paroisse froid & resolu à la rencontre des difficultez. Mais la premiere cause de tous ces effects, est que dans ce temps-là, l'Ame ne se sousleue pas encore contre l'ennemy, & qu'elle se prepare seulement au combat comme nous auons dit; Car quand elle l'attaque, il faut que les Esprits se sousleuent comme elle, qu'ils portent le sang & la rougeur au visage, & qu'ils le remplissent tout de viuacité, d'ardeur & d'impatience.

CETTE froideur est suiuie d'vne *noble Fierté* qui vient animer le visage d'vn homme Hardy, principalement quand il va dans le peril: Car elle ne paroist pas ordinairement dans les premiers mouuemens de la Hardiesse, ny dans la chaleur du combat; mais seulement quand il est prest d'attaquer, & qu'il marche vers l'ennemy: de sorte qu'il semble que ce soit comme vn milieu entre la retenuë qu'il a au commencement, & l'ardeur qui le transporte à la fin. *La fierté du visage.*

En effect comme cette *Fierté* est vne sorte d'Orgueil seuere & desdaigneux, qui vient de la presomption & du mespris que la Hardiesse a accoustumé d'inspirer, l'Ame n'en peut estre susceptible auant qu'elle ait conceu vne grande opinion de ses forces, parce que c'est là le fondement de son orgueil; ny aprés qu'elle a trouué quelque forte resistence, parce que cela luy fait voir que le peril est plus grand qu'elle ne s'estoit figuré, & qu'elle ne le doit pas mespriser. C'est donc seulement quand elle est preste à combatre; dautant qu'elle est toute pleine de

l'estime qu'elle a de soy mesme, & qu'elle desdaigne l'ennemy dont elle n'a pas encore esprouué les forces. Quoy qu'il en soit alors la teste se tient droite & le sourcil esleué, le regard est vif & plein d'asseurance, le visage se gonfle & se rengorge & prend ie ne sçay quel air rude & desdaigneux. Or ce sont tous là des effects & des characteres de l'Orgueil, comme nous monstrerons en son lieu: car l'Ame qui s'enfle en cette Passion, fait dresser la teste, hausser les sourcils, & gonfler le visage; comme si elle cherchoit plus d'espace pour s'estendre, ou qu'elle voulust faire voir par ces mouuemens exterieurs, celuy qu'elle fait en soy mesme. Le Regard asseuré vient de la confiance qui accompagne son orgueil; & la mine seuere & desdaigneuse, de l'indignation qu'elle a de trouuer des obstacles à ses desseins.

La *Posture & le Marcher* contribuent encore à cette Fierté: Car tout le corps se tient droit & ferme, & s'il marche c'est auec vn pas altier & superbe. La *taille se dresse* parce que l'Ame s'esleue & se roidit, & que dans le dessein qu'elle a d'attaquer, elle

met le corps en cette situation qui est la plus auantageuse pour agir, comme nous auons dit au discours de l'Esperance.

QVANT au *Marcher superbe*, c'est celuy qu'Aristote appelle Magnifique, qui est naturel aux Lyons & qui est vne marque de force & de grandeur de Courage. Il se fait auec de grandes & de graues desmarches, en balançant le corps d'vn costé & d'autre, & poussant à chaque pas l'espaule en auant & en dedans. Mais quelque difficulté qu'il y ait à bien exprimer cette action, il y en a bien dauantage à en trouuer la cause. Quelques-vns l'ont cherchée dans le temperament qui rend les corps robustes, & ont dit que la constitution en estant plus ferme & plus solide, leurs parties estoient aussi plus vnies & plus serrées ensemble, qu'ainsi elles se communiquoient les vnes aux autres le mouuement dont elles estoient agitées, & qu'il falloit en suite que lors que les iambes s'esleuoient & s'auançoient pour marcher, les espaules s'esbranlassent de la mesme sorte.

Quel est le marcher d'vn homme Hardy.

A la verité si tous ceux qui sont de ce temperament se seruoient de cette façon de marcher, il y auroit quelque vray-semblance en cette proposition: Mais outre que tous ceux qui sont robustes ne marchent pas ainsi, il y en a qui ne le sont pas à qui cette alleure est naturelle; ou du moins qui s'en seruent en certaines occasions, comme dans la Hardiesse, dans l'Orgueil & autres semblables. Il faut donc rapporter cét effect à vne cause plus generale, & qui ne soit pas constante & inuariable comme est le temperament; mais qui change selon les rencontres. Et certes si c'est vn Charactere propre à la Hardiesse, il faut qu'il procede de l'agitation de l'Ame; soit qu'il serue à son dessein, soit qu'il se fasse par necessité. Or qui considerera que l'Ame qui veut aborder l'ennemy se roidit pour se fortifier, & qu'elle commence à se sousleuer comme pour faire vn essay de l'attaque qu'elle luy va faire; iugera bien pour les raisons que nous auons si souuent dites, qu'elle doit inspirer les mesmes mouuemens aux organes, & par consequent qu'elle les affermit, &

qu'elle les pousse auec quelque vigueur : De sorte qu'il faut que le marcher & les autres actions ordinaires du corps souffrent quelque changement, & se fassent d'vne autre façon qu'elles n'auoient accoustumé, à cause de cette impression nouuelle & extraordinaire qu'ils reçoiuent. Vn homme qui est donc animé de la Hardiesse, marche d'vn pas plus ferme & plus vigoureux, parce qu'il y a plus grand nombre de muscles qui s'affermissent, & que tout son corps s'appesantit & s'appuye sur le pied qui le soustient; ainsi il presse plus fortement la terre sur laquelle il marche, en quoy consiste principalement la fermeté des choses qui sont soustenuës. Et parce qu'il ne peut déplacer si tost le pied qui tient ferme sous vn si grand poids, il faut de necessité que ses desmarches soient plus lentes, & qu'il aille plus pesamment : Mais cette lenteur est recompensée par la grandeur & par la largeur des pas ; sa force secondant le desir qu'il a d'aborder l'ennemy, & meslant, s'il faut ainsi dire, la haste à la grauité. En suite de ces mouuemens *les espaules* s'agitent & s'esbranlent

comme nous auons dit: parce que tout le corps s'affermiſſant & faiſant poids ſur vn pied, il faut qu'en changeant de ſituation, & portant le meſme faix ſur l'autre, l'eſpaule s'auance & s'appeſantiſſe du meſme coſté; Et comme cela ſe fait auec vigueur, l'impetuoſité du mouuement la fait vn peu tourner en dedans; & paſſant ainſi de l'vne à l'autre, elle fait balancer tout le corps en marchant. Voila donc comment la Hardieſſe employe cette ſorte de marcher: Que ſi elle eſt naturelle & ordinaire à quelques-vns, c'eſt vne marque de grandeur de Courage; parce que l'Ame qui a vne ſecrete connoiſſance des mouuemens qu'elle doit faire, ſe porte par inſtinct à cette façon de marcher qui eſt propre à la Hardieſſe & à la Generoſité; & va ſans y penſer comme ſi elle deuoit touſiours affronter l'ennemy.

Pourquoy il baiſſe la teſte quand il attaque.

AV reſte quand vn homme Hardy eſt proche du danger, & qu'il eſt ſur le point d'attaquer ſon aduerſaire, il ſe iette à *teſte baiſſée* ſur luy; ſoit qu'il penſe le deuoir heurter auec elle; ſoit que le deſir de combatre

la

la luy fasse auancer comme elle fait les autres parties; soit qu'en roidissant les bras pour frapper, il faille que le col s'affermisse pour soustenir l'effort de ce mouuement, & qu'en suite les muscles se raccourcissent & fassent ainsi baisser la teste: soit enfin qu'il veüille se couurir, & donner moins de visée aux coups de l'ennemy; car c'est pour cette mesme raison qu'il plie tout le corps, qu'il se ramasse, qu'il se serre & se met en garde, pour parler en termes de l'art.

Dans la chaleur du combat, *son visage s'enflamme, ses yeux deuiennent ardans, & la sueur luy découle de toutes parts*; dautant que les esprits & les humeurs se iettent impetueusement aux parties exterieures, & que la chaleur que l'ame excite en cette rencontre se respand par tout, fond les humeurs, & les fait couler par les pores qu'elle tient ouuerts. C'est ainsi qu'en de grands efforts on a veu souuent sortir le sang des yeux, des levres & d'autres endroits, & quelquesfois mesme il est sorty de tout le corps en forme de sueur: Mais quand ce dernier arriue, le transport de l'Ame doit estre ex-

trémement grand; Car il faut qu'elle soit fort pressée, & qu'elle soit contrainte de faire vn effort bien extraordinaire, pour chasser ainsi hors des veines ce thresor de la vie.

Il *frappe la terre du pied*, afin de faire paroistre sa force & sa vigueur; & afin d'estonner l'ennemy par le bruit & par la tempeste que son pied, sa voix, & ses coups excitent en mesme temps.

Il *s'eslance* & saute legerement; dautant que ses forces sont augmentées auec la chaleur & auec le mouuement des esprits qui le rendent plus dispos & plus leger.

La *respiration est forte & impetueuse*, parce que la chaleur s'est accreuë qui augmente la force des parties vitales, & qui demande vn plus grand rafraischissement; c'est pourquoy la poitrine & les poulmons s'étendent & s'eslargissent dauantage pour attirer vne plus grande quantité d'air frais; & s'abbatent auec precipitation pour chasser

plus promptement les fumées que le boüillon des esprits & des humeurs ont excitées.

Le *Pouls est grand, esleué, viste, frequent & vehement* pour les mesmes raisons. Car les arteres s'ouurent & s'estendent beaucoup afin de receuoir dauantage d'air pour le rafraischissement des esprits ; Et comme cette ouuerture ne satisfait pas encore au besoin qui presse le Cœur, l'Ame adiouste à la grandeur de son mouuement la vistesse & la frequence pour y attirer plus proptement la fraischeur, & pour le descharger plus souuent des fumées que la chaleur y esleue. Enfin parce qu'elle ramasse ses forces pour attaquer & pour combatre le mal, il ne faut pas douter que la faculté vitale ne deuienne plus forte, qu'elle n'agite plus puissamment ses organes, & qu'elle ne rende par consequent le pouls fort & vehement. Il est vray que tous ces diuers battemens se rencontrent encore dans la Colere, mais nous ferons voir quand nous parlerons de cette Passion la difference qu'elle y apporte. Passons à des

matieres plus agreables qui n'ont point encor esté remarquées de personne, ou du moins que la Philosophie ordinaire n'a point iusques icy examinées.





LES CHARACTERES DE LA CONSTANCE, OV DE LA FERMETÉ DE COVRAGE.

CHAPITRE SECOND.

S'IL est vray que la Hardiesse n'ait point d'autre fonction que d'attaquer & de combatre, & que neantmoins l'Ame se trouue souuent obligée de trauailler à sa seule defense, & de resister simplement aux maux sans oser les assaillir; *La Constance est differente de la Hardiesse.*

il faut neceſſairement qu'il y ait vne Paſſion qui luy ſerue en cette rencontre, & qui ſoit differente de la Hardieſſe. Et certes puiſque les Paſſions ſont des mouuemens, il faut qu'il y ait diuerſes Paſſions où il y a diuerſité de mouuemens; Or le mouuement que l'Ame fait en reſiſtant, eſt tout à fait different de celuy qu'elle fait en attaquant; ſoit en la maniere dont elle eſt agitée, ſoit dans la fin qu'elle s'y propoſe. Car dans la reſiſtance elle ne fait autre choſe que de ſe roidir & s'affermir en elle meſme, pour arreſter l'effort de l'ennemy; Mais dans l'attaque elle ſort hors de ſoy, & ſe iette ſur luy afin de le combatre: Icy elle s'eſlance & ſe precipite; là elle s'arreſte & demeure ferme: Icy elle porte hardiment le coup; là elle le reçoit auec aſſeurance: En vn mot elle veut vaincre en l'vne; & en l'autre elle ſe contente de n'eſtre pas vaincuë.

Mais quand cette raiſon ne nous forceroit pas à diſtinguer ces Paſſions que la Philoſophie a touſiours confonduës; il ne faudroit que ſuiure le commun ſentiment des hommes, & la commune façon de parler

dont on se sert en ces rencontres : Car on ne dira iamais, qu'vn homme supporte auec hardiesse sa mauuaise fortune ; ny qu'il souffre hardiment la Douleur, l'Infamie ou la Mort : Mais bien qu'il les supporte, & qu'il les souffre auec Courage, auec Resolution, auec Constance, auec Patience.

Si ce n'est donc pas la Hardiesse qui produit ces effects, & si parmy les Passions dont on parle dans l'Escole, il n'y en a point à qui on les puisse rapporter ; nous sommes contraints d'en accroistre le nombre, & d'aiouster aux esmotions de l'Appetit Irascible, celle qui luy sert à soustenir les maux, & à leur resister.

Or comme ceux qui descouurent de nouuelles Terres, leur donnent ordinairement le nom des païs qui leur sont connus, & qui ont quelque rapport auec elles ; nous auons à leur exemple pris la liberté de donner à cette Passion, le nom de la *Constance*, vertu connuë de tout le monde, & auec laquelle elle a grande conformité.

Et veritablement s'il y a des Passions qui portent tousiours le nom des vices, parce

qu'elles paroiſſent touſiours vicieuſes, comme l'Enuie & l'Impudence ; il faut que celles qui paroiſſent touſiours vertueuſes, portent auſſi le nom des vertus : Or celle-cy eſt de ce genre-là ; car en quelque eſtat qu'elle ſe trouue, quelques defauts qu'elle puiſſe auoir, on y void touſiours quelque image de la Vertu ; Et lors meſme qu'elle eſt la plus dereglée, on eſt contraint de l'admirer, & de luy donner les loüanges que meritent les belles actions. Donnons luy donc hardiment le nom de *Conſtance*, puiſqu'elle n'eſt pas indigne des auantages qui ſont deus à la Vertu.

MAIS ſi quelqu'vn nous veut obiecter, que ce que nous appellons Paſſion n'eſt autre choſe que l'action de cette meſme Vertu ; & partant qu'il n'eſt pas neceſſaire d'introduire icy vne nouuelle Paſſion, puiſque les actions des vertus ne ſont pas proprement des Paſſions.

Il faut dire premierement, Que toute action de Conſtance ne peut paſſer pour vne action de Vertu, puiſqu'il y en peut auoir

de

de vicieuses, comme quand on resiste à des maux qu'il faut necessairement fuir, ou quand on ne leur resiste pas comme il faut, ny quand il faut, ny pour la fin que la Vertu se propose. D'ailleurs on peut faire quelque action de Constance, sans en posseder la vertu; dautant que la vertu est vne habitude qui s'acquiert par l'accoustumance, & qu'il n'y a point encore d'habitude quand on fait les premieres actions de la Constance. Or s'il n'y a que trois choses dans l'Ame, la Puissance, l'Habitude & la Passion; il faudra que cette premiere action soit vne Passion, puisque ce n'est pas vne Puissance ny vne Habitude, comme il est aisé à iuger. Enfin si la Constance est vne vertu, il faut qu'il y ait vne Passion qui luy serue de suiet & qui fasse, s'il faut ainsi dire, le corps & la substance de son action: Car la Vertu à proprement parler, n'est qu'vn ordre & vne regle que la raison donne aux actions & aux mouuemens de l'Ame; de sorte qu'il faut supposer des mouuemens auparauant qu'ils puissent estre reglez; Et ces mouuemens sont les Passions, qui pour ce suiet sont appellées

la matiere des Vertus. La Constance estant donc vne vertu, doit auoir vne Passion sur laquelle elle trauaille; qui n'est autre que celle dont nous parlons, pour les raisons que nous auons déduites.

Or quoy que l'on ne doiue pas trouuer estrange qu'elles portent toutes deux vn mesme nom, puisque le mot de Hardiesse est commun à la Passion & à la Vertu: Neantmoins si aprés toutes ces raisons, on iuge que ce soit prophaner le nom de Constance, que de le donner à vne Passion; ie ne m'y veux pas opposer; on la peut appeller si l'on veut *Fermeté de Courage*, parce que l'Ame s'affermit pour resister aux maux qui l'attaquent: comme nous verrons à la suite de ce discours. Ne nous arrestons donc plus aux paroles, & examinons la chose dans l'ordre que nous nous sommes proposez.

Eloge de la Constance.

IL ne faut pas s'imaginer de rencontrer icy vne Passion insolente & ambitieuse, qui veüille comme l'Amour, ou la Hardiesse estre la Reyne & la Maistresse des autres:

Elle est trop genereuse pour se seruir des flateries & des bassesses, que celle-là employe pour establir sa puissance; & elle est trop modeste pour assuiettir ses Compagnes par la force & par la violence comme fait la Hardiesse. Quelque auantage qu'elle ait sur elles, elles leur cede la presceance; sans pretendre à leur commander, elle se contente de ne leur pas obeïr; & sans vouloir marcher à la teste des Passions, c'est assez pour elles d'estre à la suite des Vertus.

En effect c'est elle qui les soustient & qui les conserue; c'est elle qui les fait vaincre & qui les couronne: Et qui voudroit regarder de plus prés à ce qu'elle fait pour elles, diroit hardiment, que si elle ne les produit pas, du moins elle les acheue, & les rend dignes du nom qu'elles portent & de la recompense qu'elles attendent. Et certes vne vertu qui cede & qui ne tient pas ferme, qui rend les armes aprés le premier combat, ou qui fuit aprés la victoire, est vne vertu imparfaite; & la perfection qui luy manque ne luy sçauroit venir d'ailleurs que de la Constance, qui seule peut con-

ſommer les Vertus commencées, & leur faire meriter la gloire où elles aſpirent.

Mais ie dy bien plus ; à les examiner iuſque dans leur naiſſance, on trouuera qu'elles la luy doiuent toute entiere, & qu'aprés que la raiſon les a conceuës, c'eſt elle qui les met au iour, qui les fait agir, & qui les fait ſubſiſter. Car il eſt certain que quelque ſeruice que la Vertu tire des Paſſions, ce ſont les ſeuls ennemis qui luy font reſiſtence ; elles ſeules forment les difficultez dont elle eſt trauerſée, & il n'y a qu'elles qui ſoient capables de l'eſtouffer quand elle naiſt, & de la deſtruire quand elle eſt en ſa plus grande force. Ouy ſans doute, s'il n'y auoit point de Paſſions la Vertu s'eſleueroit en noſtre ame comme vne lumiere toute pure qui ne trouue point de vapeurs ny de nuages à ſurmonter ; ce ſeroit vn aſtre qui feroit ſon cours vers le Bien ſans aucun empeſchement, & qui nous conduiroit à la felicité ſans peine & ſans inquietude. Il ne faudroit plus alors parler des vices ny des crimes, que comme de ces Monſtres que les fables ont inuentez ; & toute cette grande

foule de maux qui troublent à tous momens la tranquillité de la vie, seroit inconnuë ou impuissante; du moins si elle causoit encore quelques desordres, on ne les ressentiroit iamais, puisqu'il n'y a que la Crainte & la Douleur qui les rendent sensibles.

Mais comme c'est vne necessité qui a esté imposée à la Vertu de naistre & de demeurer parmy tous ces ennemis; il faut aussi confesser que s'il y a quelque chose qui puisse la defendre de leur violence, & arrester les efforts dont ils taschent de l'opprimer; certainement c'est à elle seule à qui elle doit sa naissance & sa conseruation, & à qui elle est obligée de tout le bon-heur qui luy arriue. Or il n'y a que la Constance qui puisse meriter cette gloire, puisqu'il n'y a qu'elle qui soit capable de resister aux Passions, qui leur ferme les passages par où elles peuuent entrer dans l'Ame, & qui les dissipe aprés qu'elles y sont entrées.

Et veritablement c'est en cela qu'il faut admirer la prouidence de la Nature, qui dans la reuolte generale où elle void que ces seditieuses se sont engagées contre la

Raison; fait comme vn sage Politique qui iette la diuision parmy les rebelles, qui gagne les plus puissans, & qui se sert de leurs forces pour destruire leurs propres Alliez: Car elle fait quitter à la Constance le party de la rebellion, elle luy inspire cette noble perfidie qui luy fait trahir ses complices; en vn mot elle arme vne Passion contre toutes les Passions, contre tous les vices, & contre tous les maux. Il n'y auoit aussi que ce seul expedient pour donner à la Raison l'empire qui luy appartient, & pour la faire entrer en iouyssance des vertus & de la felicité où elle est destinée: Car ne pouuant faire aucune action sans l'aide des Passions, si elle eust esté abandonnée de toutes, elle fust tousiours demeurée oisiue; Et il estoit necessaire que quelqu'vne luy fust fidelle en cette rencontre, & qu'elle la secourust dans vn dessein où elle trouue de si grands obstacles & de si puissans aduersaires.

Or il ne sera pas difficile à persuader que celle dont nous parlons est la seule qui peut respondre à cette attente, si l'on considere que toute sa nature & toute son essence

consiste dans la Fermeté que l'Ame se donne; Et que tout de mesme que l'eau s'arreste & perd son mouuement quand elle vient à se glacer; il faut aussi quand l'ame s'affermit, que tous ses mouuemens cessent, que les Passions dont elle estoit agitée se dissipent, & que les maux qui l'attaquoient ne puissent plus faire aucune impression sur elle.

Et de vray, elle est en cét estat comme vn rocher qui demeure immobile contre l'effort des vents, des vagues, & des tempestes; Elle ne peut alors estre esbranlée, ny par l'impetuosité des desirs, ny par le débordement des voluptez, ny par les orages de la Fortune; Elle a vne dureté impenetrable aux mespris, aux offenses, & aux iniures; Et quoy qu'elle soit attaquée des douleurs & des maladies, on peut dire que ce sont des flots qui veritablement minent peu à peu ses bords, mais qui ne sçauroient la renuerser ny luy faire changer d'assiette.

De sorte que ces auantages n'estans pas differens de ce que la Sagesse apporte auec elle, il faut necessairement auoüer,

ou que la constance est cette mesme Sagesse, ou que c'en est l'instrument general & inseparable; Et qu'entre les Passions il y en a qui sont communes à tous les animaux, d'autres qui sont propres aux hommes, mais que celle-cy est particuliere aux Sages: Car c'est elle qui a formé tous les Philosophes de l'Antiquité; qui dans tous les siecles a produit tant de merueilleux exemples de fidelité, de temperance & de grandeur de courage; qui a fait triompher la Religion, des vices & des Tyrans; enfin qui a fait regner les Vertus sur la terre, & qui les a couronnées dans le Ciel.

IL faut neantmoins confesser qu'elle doit toute la gloire de ces belles actions aux conseils de la Raison, & que si elle n'estoit esclairée de ses lumieres, elle demeureroit dans l'aueuglement où naissent toutes les Passions, & ietteroit l'Ame dans les precipices où ses mauuaises inclinations la font ordinairement pancher. En effet quand cette sage guide l'abandonne, elle prend le party des vices & des crimes, & leur rend le

mesme

mesme seruice qu'elle est obligée de rendre aux Vertus : Car elle les soustient & les affermit, elle acheue & consomme leur malice, & toute la durée qu'ils ont, est vn effect de cette malheureuse perseuerance qu'elle donne à leurs mauuais desseins : C'est elle qui ferme le cœur à toutes les persuasions de la Prudence, à toutes les semonces du Ciel, à tous les sentimens de la Nature ; qui l'endurcit & le rend immobile contre tous leurs efforts ; & qui luy inspirant l'opiniastreté dans ses resolutions, la dureté dans les miseres d'autruy, & l'obstination dans le mal, rend l'homme indigne de la societé ciuile, & l'ennemy de Dieu, des hommes & de soy-mesme.

Mais il ne faut pas en dire dauantage, ny deshonorer par vne longue inuectiue vne Passion qui est si vtile & si necessaire à la sagesse, & qui n'a point causé de desordres dans le monde, que par le mauuais vsage que les hommes en ont fait. Suiuons nostre dessein, & nous contentons de representer icy les Characteres qu'elle a accoustumé d'imprimer dans l'Ame & sur le corps de

ceux qui la ressentent.

Description d'vn homme Constant.

QVOY qu'il semble d'abord que ce dessein ne doiue estre ny long ny difficile à executer, & que cette Passion n'ayant point les diuers visages, & n'estant point susceptible des changemens qui se remarquent aux autres, il ne faille qu'vne seule figure, & par maniere de dire, que le simple traict pour en faire la Peinture. Neantmoins outre que tous les mouuemens sont difficiles à exprimer, & que celuy-cy est vn des plus secrets & des plus cachez qui soit en l'Ame; Il y a tant d'autres choses qui doiuent entrer en ce tableau, qu'il est impossible que l'ouurage n'en soit & plus grand & plus penible qu'on ne se pourroit imaginer. En effect il faut representer icy des naufrages & des precipices; la pauureté, l'exil & la seruitude; la perte de l'honneur, des parens, & des amis; tout ce que les douleurs & les maladies les plus violentes, tout ce que les gesnes & les tourmens les plus cruels, tout ce que le desespoir & la mort ont de plus affreux & de plus espouuantable: Et ce qui est encore plus à

redouter, tout ce que les charmes de la volupté & de l'ambition ont de plus deceuant. Car enfin ce sont là les principaux ennemis qui s'arment contre la Constance, qui l'attaquent, & qui taschent de la surmonter.

Figurons nous donc vn homme qui soit animé de cette Passion, voyons quels sentimens il peut auoir à l'approche de si puissans aduersaires.

Certainement c'est en ces rencontres où l'Ame forme les desseins les plus nobles, & prend les resolutions les plus genereuses dont elle soit capable: Par tout ailleurs où elle attend & affronte le Mal, elle pense estre plus forte & plus puissante que luy, elle en espere tousiours la victoire, & ne combat iamais qu'elle ne soit soustenuë de quelques forces estrangeres: Mais icy elle a vn ennemy en teste qui luy paroist inuincible, qu'elle n'ose attaquer, & à qui il faut qu'elle resiste toute seule, & sans aucun secours.

Cependant elle le void venir sans crainte & sans estonnement, elle le considere sans trouble & sans inquietude; & si elle ne pretend pas de le vaincre, du moins se tient-

elle asseurée qu'elle n'en sera pas vaincuë. Comme elle sçait que les plus fortes vagues se brisent contre les rochers, & que les digues empeschent le débordement des riuieres les plus impetueuses; elle se promet le mesme succés de sa resistence, & croit que la Fermeté de son Courage va rompre toute la violence des maux, & arrester le cours de tous les malheurs qui viennent fondre sur elle. Il n'est point à son aduis d'effort assez grand qui la puisse faire plier; tous les Elemens changeroient de place sans luy faire changer d'assiette; & s'il estoit possible que la masse des Cieux vinst à se rompre, elle s'imagine qu'elle en pourroit soûtenir les ruines sans en estre accablée.

Mais ce qui est encore plus merueilleux, souuent elle se défie de ses forces, & void bien que sa resistence sera inutile & sa perte ineuitable: Et neantmoins cela n'est pas capable de luy faire changer de resolution; quoy qu'elle peust mesme s'eschapper du peril par la fuite, elle demeure ferme, & attend le choc de l'ennemy auec la mesme tranquillité, & auec la mesme confiance que

si elle estoit asseurée de la victoire. Aussi croit-elle qu'on n'est iamais vaincu, si on ne perd le cœur & si on ne rend les armes; que pour ceder à la force, on ne cede pas l'honneur du combat; & que dans celuy de la Constance on a tousiours l'auantage de triompher du vainqueur.

Elle se represente en suite la gloire que tant de grands courages ont remportée dans les tourmens & dans les supplices; les couronnes qu'ils ont meritées dans les plus difficiles espreuues de la patience; & le renom immortel que de si beaux exemples luy font esperer, si elle peut souffrir constamment les maux dont elle est menacée. Dans cette pensée elle s'encourage elle-mesme, & sans escouter les raisons qui la pourroient faire relascher, elle se met en estat de receuoir l'ennemy, & d'en soustenir vigoureusement les attaques.

La voilà donc aux mains auec luy; la voilà donc assaillie ou par la violence des douleurs, ou par les outrages de la Fortune, ou par les traits de la Calomnie: Comme si elle estoit insensible à tous leurs coups, elle ne

ſe met point en peine de les fuir ny de les repouſſer ; Et quoy qu'elle en ſoit cruellement bleſſée, elle ne laiſſe eſchaper aucune plainte ny aucune menace qui puiſſe faire connoiſtre ſon reſſentiment. Elle void ſon corps deſchiré par les geſnes ou par les maladies, comme s'il n'eſtoit pas veritablement à elle, ou qu'en effet ce ne fuſt que ſon veſtement ; Elle conſidere la perte de ſes biens, comme vne debte dont elle s'acquite enuers la Fortune ; Et penſe que l'iniure n'eſt qu'vn mal d'opinion pour celuy qui la ſouffre, & qui ne peut veritablement offenſer que celuy qui la fait.

Pendant que par ces raiſons elle taſche d'adoucir ſes maux, ils ne laiſſent pas de luy donner à tous momens quelques nouuelles ſecouſſes : Et elles ſont quelquesfois ſi rudes, qu'elle ne peut empeſcher que le corps ne ſuccombe ſous leur violence, & qu'il ne trahiſſe ſes ſentimens par la foibleſſe & par la langueur qui luy arriuent. Mais pour elle, au lieu d'en eſtre affoiblie elle en deuient plus forte & plus vigoureuſe ; & comme la terre s'affermit quand elle eſt batuë, on peut

dire que les coups de la douleur l'endurcissent, & qu'ils la rendent impenetrable à toutes ses atteintes. La Tristesse mesme qui semble estre la compagne inseparable des malheurs & des aduersitez, ne la sçauroit toucher; du moins elle ne monte iamais iusques à cette haute region où elle forme ses desseins, & où elle entretient vn calme & vne serenité continuelle. C'est de là qu'elle void en seureté les orages & les tempestes qui agitent la partie inferieure; qu'elle considere souuent auec plaisir ses troubles & ses souffrances; & qu'elle respand la gayeté parmy les gemissemens & les larmes; que la grandeur des maux tire quelquefois de sa bouche & de ses yeux.

Et certes il y a dequoy s'estonner de la voir si tranquille au milieu des feux & des fers, au milieu des desolations publiques, au milieu de tant de choses, dont la seule pensée donne de l'horreur & de l'effroy: Mais qu'elle tesmoigne de la ioye en ces rencontres, qu'elle benisse ses persecuteurs, & qu'elle die que ses peines luy sont agreables & glorieuses, c'est vne chose qui semble com-

batre la Raison & la Nature, & qui n'est presque pas conceuable. Aussi faut-il aduoüer que c'est là le dernier effort de la Constance, & qu'elle doit estre soustenuë de quelque grande & noble Passion, pour produire vn effect si estrange & si merueilleux. Car pour l'ordinaire les douleurs & les infortunes ont accoustumé de verser dans l'Ame la plus ferme & la plus resoluë, ie ne sçay quelle amertume qui la rend chagrine & soucieuse, qui luy arrache à tous momens quelques plaintes secretes, & qui à la longue luy oste sinon la force, du moins l'ardeur & la viuacité qu'elle auoit au commencement.

C'EST donc ainsi que l'Ame employe la Constance contre les aduersitez ; c'est ainsi qu'elle se defend des maux qui l'attaquent à force ouuerte. Voyons maintenant ce qu'elle fait contre ceux qui sous l'apparence du Bien taschent de la seduire ; qui la flatent pour la trahir ; & qui pour surmonter n'vsent point d'autre violence que de celle des attraits & des charmes. Ie veux

parler

parler de la volupté, de l'ambition, & de tous ces iniustes desirs qui se presentent continuellement à elle, qui la sollicitent & la pressent à tous momens, & qui sont d'autant plus à craindre que les sens sont d'intelligence auec eux, qu'ils ne promettent rien moins que la felicité à ceux qui se laissent vaincre à leurs appas.

Certainement il faut confesser qu'elle ne se sert point d'autres armes pour se defendre de si dangereux ennemis, que de celles que la Constance luy donne en ces rencontres : Elle sçait que pour rendre leurs ruses & leurs forces inutiles, elle n'a qu'à se tenir ferme & roide ; & qu'en cet estat elle ne peut estre amollie par les plaisirs, ny enleuée par le vent des honneurs, ny emportée par l'esperance des biens qui luy manquent. Elle sçait que la volupté est tousiours accompagnée du repentir ; que l'Ambition ne marche iamais que sur des precipices ; & que le desir n'est pas tant la marque, que la cause de la pauureté. Elle sçait enfin que tout le contentement & tout le bon-heur que ces trompeuses luy promettent, ne sont

que des douceurs empoisonnées qui corrompent la raison & la santé, & qui destruisent le repos de l'esprit & la tranquillité de la vie.

Sur de semblables raisons s'estant resoluë à tenir bon contre elles, elle se met sur ses gardes, & ferme toutes les auenuës par où elles pourroient surprendre ses affections: Elle destourne les yeux de dessus les obiets les plus agreables; elle bouche les oreilles aux paroles & aux persuasions les plus charmantes; elle fuit l'approche de toutes les choses qui peuuent chatoüiller & seduire ses sens. Car il est certain qu'elle n'attend pas de pied ferme ces sortes d'ennemis; & qu'elle ne les reçoit pas gayement comme elle fait les autres: Elle se defend ordinairement de ceux-cy par vne sage retraite; Et quand elle ne peut éuiter leur rencontre, elle prend vne certaine seuerité dédaigneuse qui les rebute, & qui rend leurs caresses vaines, & leurs flateries inutiles. On peut mesme dire, que comme il y a des choses qui au lieu de s'amollir s'endurcissent par la chaleur, il semble que l'ardeur de ces Pas-

sions fasse le mesme effect sur elle, & que le plaisir qui fond & liquefie les cœurs, endurcisse le sien. En effect elle deuient comme stupide pour tout ce qu'il y a de plus desirable & de plus delicieux dans le monde; les charmes de la beauté ny l'esclat des richesses ne l'esmeuuent point; la loüange ny la gloire n'ont point d'appas pour elle; Et tout au contraire de ce malheureux que l'on feint estre enuironné des biens qui le fuyent quand il en veut ioüyr, elle se trouue au milieu des delices qu'elle fuit quand elles se font sentir. S'il arriue mesme que les sens la trahissent, & qu'à son desceu ils goustent le poison qu'elles leur presentent, elles les chastie par la douleur qu'elle leur fait souffrir; & de peur d'en estre infectée elle mesme, elle se tient chagrine & austere, & prend vn certain dégoust pour toutes les douceurs & pour tous les appas de la volupté. C'est ainsi qu'elle se preserue de l'orgueil & de la vanité dont les prosperitez sont ordinairement enflées; de l'inquietude & de l'impatience qui agitent les desirs violens; des langueurs & des transports qui suiuent les contente-

mens dereglez. Enfin c'est ainsi qu'elle se maintient dans ce iuste temperament qui la rend modeste dans la bonne fortune, seuere dans les plaisirs, contente dans la necessité, & par tout esgale & semblable à elle-mesme.

Ce sont là les principaux traits que la Constance imprime dans l'Ame, il faut voir maintenant ceux qu'elle trace sur le visage & sur les autres parties du corps. Mais auparauant nous pouuons dire qu'ils sont si semblables à ceux qu'y forme la Hardiesse, que quand on ne sçauroit point d'ailleurs que ce sont deux sœurs germaines, on pourroit facilement iuger par la ressemblance de leurs lineamens, qu'elles sont d'vne mesme famille, ou du moins qu'elles ont les mesmes inclinations.

Car dés que les maux se presentent à vn homme Constant, il les attend auec le mesme œil, auec le mesme front, & dans la mesme posture que s'il estoit prest de les attaquer & de les combatre. Son regard est ferme & asseuré, son visage ne change point

de couleur; & sans bransler le sourcil ny les paupieres, il considere froidement le danger qui le menace, & semble brauer le malheur par sa mine resoluë.

Il ne faut pas attendre de luy des plaintes ny des iniures, ny aucune de ces exclamations dont la peur & la colere frappent inutilement l'air: Le silence luy ferme ordinairement la bouche, & s'il est obligé de parler, c'est auec vn ton de voix qui marque la tranquillité de son Esprit, & la Fermeté de son Courage: Car sa parole n'est ny foible ny vehemente, ny lente ny impetueuse; elle est forte, esgale, & posée; & elle est soustenuë d'vn certain accent maiestueux, qui mesle le respect & l'admiration à la crainte que l'on a de le voir si prés du danger. Il tient la teste leuée sans impudence; son port est noble sans orgueil; son marcher est graue sans estre superbe; & l'on void en toutes ses actions vne froideur genereuse, & vne confiance modeste.

Mais ce n'est pas seulement deuant l'assaut qu'il paroist ainsi resolu; il porte le mesme air & la mesme asseurance dans le peril

& dans le combat. D'abord qu'il est pressé par l'ennemy, il roidit tous les nerfs, il retient son haleine, & se ramassant en luy mesme, il s'appesantit & s'affermit en son assiette. En cet estat il soustient sans reculer toutes les attaques qu'on luy fait; il sent tomber sur luy le fer & la flamme sans pâlir, il void son sang qui coule de toutes parts sans s'estonner; & son corps se trouue percé de coups & deschiré par pieces sans qu'il se plaigne, & sans qu'il fronce seulement le sourcil. Que si quelquefois on luy void changer de couleur, ietter des cris, ou tourner la veuë en haut; cela passe si promptement, qu'il est aisé à iuger que la violence du mal l'a surpris, & qu'elle a dérobé, s'il faut ainsi dire, ces mouuemens à sa Constance. Car en mesme temps il supprime ses plaintes & ses souspirs, il deuore ses douleurs, & ramenant le calme sur son visage auec le sousris & auec la douceur des yeux, il ne reprend pas seulement sa premiere fermeté, mais il la fait paroistre gaye & contente. Enfin s'il arriue que les forces du corps l'abandonnent, & qu'il luy faille succomber sous l'effort de

l'ennemy qui l'attaque, il fait voir en tombant que son courage n'est point abbatu, qu'il se releue par sa cheute, & que ce n'est pas luy qui cede, mais sa mauuaise fortune: Car il souffre sans murmurer & sans se mouuoir toute l'insolence du vainqueur; il void sans s'effrayer venir le coup qui luy va faire perdre la vie; & il sent desia la mort, qu'il a encore soin de composer son visage, & de laisser son corps mourant les restes de sa Constance.

Mais il est temps de chercher la cause de tous ces effects; aussi bien n'auons nous plus rien à dire des Characteres que cette Passion imprime sur le corps quand elle resiste à ces maux agreables & trompeurs dont nous auons parlé: puisqu'elle n'adiouste rien à la fermeté du visage, que la seuerité, le dédain & le chagrin dont elle s'arme contre leurs appas; & que nous les auons desia marquez dans les premieres figures de ce tableau. Voyons donc quelle est sa Nature, puisque c'est la source d'où tous ces effects doiuent prendre leur origine.

De la Nature de la Constance ou Fermeté de Courage.

II. PARTIE.

Pourquoy cette Passion est necessaire.

QVOY que dés l'entrée de ce Discours nous ayons fait voir la nature de cette Passion, ayant esté obligez pour la distinguer de la Hardiesse, de marquer la difference de son mouuement, & la fin que l'Appetit s'y propose: Nous pouuons neantmoins dire, que nous n'en auons fait là qu'vn crayon imparfait, où nous n'auons tracé que les parties les plus remarquables, & les lineamens les plus grossiers; & qu'il y faut maintenant adiouster les derniers traits & les couleurs qui y manquent.

A ce dessein il faut reprendre les principes que nous auons establis aux discours precedens, & dire; Que la Nature a inspiré à toutes les choses le soin de se conseruer, leur ayant appris à chercher ce qui leur est conuenable, à fuir ce qui leur est nuisible,

&

& à combattre ce qui leur est contraire: Que l'Ame comme la plus noble & la plus excellente a eu ces connoissances & ces inclinations plus fortes & plus parfaites; Et que toutes les Passions dont elle est incessamment agitée, sont les moyens qui luy seruent pour arriuer à ces fins; les vnes estant destinées à poursuiure le Bien, les autres à fuir le Mal, & les autres à l'attaquer: Qu'enfin elle fuit ou attaque les maux, à mesure qu'elle croit estre plus foible ou plus forte qu'eux; Et que la Crainte, la Peur, & le Desespoir sont les marques de sa foiblesse; comme l'Esperance, la Hardiesse, & la Colere sont les effects de sa puissance.

Mais parce que cette diuision est fondée sur le plus & sur le moins, & qu'entre ces deux il y a tousiours vn milieu, qui est l'esgalité: Il ne suffit pas d'auoir monstré que l'Ame est plus forte & plus foible que le mal, il faut encore adiouster, que leurs forces peuuent estre esgales. De sorte que si elle doit fuir quand elle est la plus foible, & attaquer quand elle est la plus forte; il faut de necessité qu'estant d'esgales forces,

& ne deuant par consequent ny fuir ny attaquer, elle demeure sur la simple defensiue; & que sans ceder aux efforts de son ennemy & sans rien aussi entreprendre sur luy, elle se contente de la seule resistence: Il faut, dis-ie, que comme en fuyant elle se retire auec precipitation, & qu'elle s'eslance auec impetuosité quand elle attaque; elle s'arreste aussi & se tienne ferme quand elle veut seulement resister. Et cet Affermissement, entant qu'il a pour motif la seule resistence, & qu'il procede de l'esgalité dont nous venons de parler, fait toute la nature & l'essence de cette Passion; n'y en ayant point d'autre à qui ce mouuement puisse conuenir dans toutes ces circonstances.

Obiection pour monstrer que la Constance se forme auec inesgalité de force.

MAIS auant que d'examiner plus particulierement la maniere dont l'Ame est alors agitée, il faut leuer vne difficulté qui naist des propositions que nous venons d'auancer: Car il y a grand suiet de douter, que l'esgalité des forces soit le principe de cette Passion, puisqu'il est certain qu'elle se forme souuent quand l'Ame pense estre

plus forte ou plus foible que les maux qui l'attaquent. Combien a-t'on veu de ces nobles courages qui se sont opposez à des ennemis beaucoup plus puissans qu'ils n'estoient, qui se sont trouuez fermes & resolus dans des perils où leur perte estoit asseurée, & qui ont constamment souffert les plus grands maux qu'on se puisse imaginer, sans esperance, voire mesme sans enuie de les éuiter ? Au contraire n'est-ce pas vn effect ordinaire de la Magnanimité de n'employer pas toutes ses forces contre vn foible ennemy, & de s'opposer seulement à ses efforts, sans le vouloir combatre & sans pretendre à vne victoire dont elle penseroit estre deshonorée ? l'Ame peut donc estre esmeuë de la Constance à la rencontre des maux qu'elle estime plus foibles ou plus puissans qu'elle : Et partant le fondement sur lequel nous pensions auoir si bien estably cette Passion ne se peut soustenir, & menace de ruïne tout ce que nous auons basty dessus.

POVR respondre à de si fortes obiections, *Response à*

l'obiection precedente.

il faut premierement remarquer, que l'opinion que l'Ame a de ses forces, n'est pas essentielle aux Passions, estant vne action du Iugement & non de l'Appetit; & qu'elle tient seulement lieu de condition necessaire à leur production, dans l'ordre general que la Nature a prescrit à ces puissances. Mais d'autant que cét ordre est souuent alteré dans les particuliers, il arriue aussi que quand les Passions se forment, cette condition y manque bien souuent, comme tout le reste des choses qui leur sont estrangeres & qui n'entrent point en leur essence.

Or cét ordre general veut que l'Appetit sensitif soit conduit immediatement par l'Imagination, comme par vne lumiere qui luy est propre & naturelle, & qui est destinée pour luy monstrer tout ce qu'il doit faire: Et comme elle luy proposeroit en vain de faire quelque chose, si elle ne pensoit que cela fust en son pouuoir; il faut de necessité que ses forces luy soient connuës, & qu'elle sçache si elles seront assez grandes pour s'opposer aux difficultez qui se presentent.

De sorte que si ces facultez ne sont point

destournées du chemin qu'elles doiuent naturellement tenir ; iamais l'Appetit ne formera aucun mouuement, que l'Imagination n'ait auparauant comparé ses forces auec les difficultez ; qu'elle n'ait pensé estre plus forte qu'elles, quand elle luy ordonne de les combattre ; qu'elle n'ait creu estre plus foible, quand elle luy conseille de les fuir ; & qu'enfin elle n'ait iugé qu'elle a du moins des forces esgales aux leurs, quand elle l'oblige de les attendre & de leur resister. Car il arriue quelquesfois qu'elle pense estre plus forte, & que neantmoins elle ne veut pas attaquer ; soit parce qu'elle mesprise la foiblesse de l'ennemy, soit parce que la iustice naturelle luy defend d'entreprendre vn combat trop inesgal, comme nous auons monstré au discours de la Hardiesse. Quoy qu'il en soit, l'ordre que nous venons de marquer s'obserue tousiours dans les bestes, où ces deux facultez commandent absolument, & ne sont point empeschées en leur fonction par vne puissance superieure à laquelle elles soient sujetes.

Mais il n'en va pas ainsi dans l'homme,

où la Raison & la Volonté doiuent gouuerner l'Appetit sensitif, & le peuuent faire mouuoir comme il leur plaist: Car il arriue bien souuent que ces facultez sans auoir esgard aux motifs que l'Imagination propose à l'Appetit, l'obligent à fuir quand il pourroit attaquer ou se defendre, & à combatre & à resister quand il deuroit prendre la fuite. Ce n'est pas que la Raison ne voye bien que le combat & la resistence qu'elle fait faire à la partie inferieure sont inutiles pour vaincre les difficultez, ou pour en arrester le cours. Mais tout inutiles qu'ils sont pour ces motifs particuliers, ils seruent à d'autres qu'elle iuge plus nobles & plus vtiles que ceux là; Et les vains efforts qu'elle excite alors dans l'Appetit, sont les moyens qu'elle employe pour arriuer à la fin qu'elle s'est proposée. Ainsi elle attaque souuent vn ennemy dont elle sçait bien qu'elle sera vaincuë; mais c'est pour acquerir l'honneur & la gloire dont on recompense les actions genereuses: Elle supporte courageusement les douleurs, les tourmens & la mort mes-

me, non pour en empescher l'effect qu'elle croit ineuitable; mais pour meriter les couronnes que la Terre & le Ciel donnent à la Constance. En vn mot il y a diuers motifs qui la peuuent engager en ces desseins, & qui sont bons ou mauuais selon qu'elle est esclairée de fausses ou de veritables lumieres: Mais tousiours il est certain qu'en toutes ces rencontres elle va contre l'ordre general qui doit regler les mouuemens de la partie inferieure, & qu'elle mesme a accoustumé de suiure dans les actions ordinaires: n'y ayant rien de si raisonnable que de fuir quand on est le plus foible; d'attaquer quand on est le plus fort; & de resister quand les forces sont esgales.

Pourquoy la Constance resiste au Mal.

MAIS il ne suffit pas de sçauoir que l'Ame resiste, il faut voir quelle est la fin de cette resistence, & quelle vtilité luy en peut reuenir. Car il semble qu'il luy seroit plus auantageux de fuir le mal qui luy paroist inuincible, que de s'exposer à sa violence, & d'en vouloir soustenir les efforts, qui luy peuuent donner sinon beaucoup d'incom-

modité, du moins beaucoup de peine. Ioint qu'ayant pour luy vne auersion naturelle, dont le principal effect est de la destourner & de l'esloigner de sa presence ; elle deuroit suiure le mouuement de cette Passion, & ne pas attendre vn ennemy qu'elle ne peut surmonter.

S'IL n'y auoit que la Raison qui l'engageast à cette resistence, il seroit facile de marquer l'auantage qu'elle pretend d'en retirer. Ces motifs d'honneur & de gloire qu'elle se propose ordinairement en ces rencontres, feroient voir euidemment qu'elle aspire à ces nobles recompenses, & que ce sont les fruits que son courage luy doit faire recüeillir : Mais parce que les motifs sont extraordinaires & inconnus à l'imagination, comme nous venons de monstrer ; qu'ils ne peuuent auoir lieu dans les bestes, & qu'en nous mesmes la Raison ne violente pas toûjours ainsi la partie inferieure, & la laisse aller son chemin ordinaire ; Il faut chercher vne autre fin qui luy soit propre & naturelle, & voir à quoy elle pretend quand elle

prend

prend resolution de resister aux maux qui l'attaquent.

POVR en parler sainement, cela n'est pas si facile à trouuer qu'on se pourroit imaginer d'abord, & il faut confesser que la lumiere qui esclaire l'Ame en ces occasions, est du rang de celles que la Nature respand secretement en toutes les choses, qui sçauent sans sçauoir où elles doiuent aller, & qui tendent à leur fin sans s'en apperceuoir. A la verité l'Ame sçait bien qu'elle doit attaquer le mal, & qu'il le faut vaincre; qu'elle luy doit resister & qu'il faut s'opposer à sa violence; mais elle ne sçait pas pourquoy: Et l'Entendement mesme qui fait souuent les mesmes actions ne s'auise pas tousiours du veritable motif qui luy fait entreprendre.

Sur ce fondement nous pouuons dire, que comme l'Ame attaque son ennemy dans l'esperance qu'elle a de le vaincre, & qu'elle le veut vaincre afin de luy oster la puissance de mal faire; qu'aussi elle resiste, non pas pour luy oster la puissance, mais seule-

ment pour en arrester le cours, & empescher qu'elle ne produise son effect. Que l'auantage qu'elle pretend tirer de cet empeschement, est de retarder sa perte tout autant de temps qu'elle resiste, ou de faire perdre l'enuie à son ennemy de continuer ses attaques; luy faisant connoistre qu'elle ne peut estre vaincuë auec les forces qu'elle a; Et enfin d'éuiter le peril où elle s'engageroit si elle venoit à ceder & à prendre la fuite. Car elle ne sçauroit fuir qu'en se relaschant & abandonnant tout à fait son courage & ses forces; & alors elle augmenteroit celles de son ennemy, ou du moins elle le laisseroit dans la liberté de faire tout le mal dont il est capable.

En effect si on ne s'opposoit à la douleur, à la crainte, & aux autres maux qui sont en nous, ils se desborderoient sur toutes les parties de l'Ame, & y porteroient la langueur & le desespoir: Si on ne supportoit constamment les iniures, les aduersitez, & les autres malheurs qui viennent de dehors, l'Imagination qui ne verroit point de moyen d'en arrester le cours, se les figureroit plus grands

qu'ils ne seroient, & les feroit tousiours paroistre extremes & insupportables : Si mesme on ne se roidissoit contre le faix dont on est chargé, on se laisseroit opprimer sous son poids ; & les parties qui cederoient à sa violence en tombant sur celles qui les soûtiennent, les froisseroient par leur cheute & les rempliroient de douleur. En vn mot quelque Mal que l'Ame veüille fuir, elle se met au mesme danger où se iette vn soldat qui lasche le pied deuant son ennemy, & où tombe toute vne armée qui se met en fuite à la veuë d'vn Conquerant qui va fondre sur elle.

CONCLVONS donc que le motif qu'elle se propose dans la Hardiesse, est d'oster à son aduersaire la puissance de mal faire ; que dans la Constance elle veut seulement en suspendre l'effect ; & que dans la Crainte elle tasche de l'éuiter par la fuite. Or comme il y a plus de seureté de n'auoir point d'ennemy, que d'en auoir vn qui ne fasse point de mal ; & que celuy-cy mesme n'est pas tant à craindre qu'vn autre qui se met en

estat d'en faire: Aussi est-il veritable que l'Ame se trouue plus asseurée dans la Hardiesse qui destruit le Mal, que dans la Constance qui en empesche seulement l'effect; que pour cette mesme raison elle pense tousiours premierement à combattre qu'à se defendre, & qu'elle ne se resout à la fuite qu'à toute extremité; parceque c'est la pire condition & le plus mauuais estat où elle se puisse trouuer, laissant son ennemy dans la puissance & dans la liberté de trauailler à sa ruine.

Comment la Constance resiste au Mal.

L'AME Resiste donc aux maux qui l'attaquent afin d'en arrester le cours; voyons maintenant comment elle leur peut resister: Car il n'est pas icy question de cette Resistence exterieure qui se fait par l'action des parties, qui s'opposent aux efforts des choses qui leur peuuent nuire. Outre qu'il y a des maux contre lesquels l'Ame emploiroit vainement cette resistence, comme sont ceux qui sont purement spirituels; car elle ne resiste pas aux afflictions, en leur opposant les forces corporelles, mais les siennes

propres. Outre que les esmotions de l'Appetit ne defendent pas tousiours iusques aux organes; soit parce que elles sont retenuës par la Raison; soit parce que elles se forment quelquesfois si viste & passent si promptement, qu'il n'est pas possible qu'elles ayent assez de temps pour se communiquer au Corps : Il est certain que tous les mouuemens exterieurs qui se remarquent dans les Passions sont les effects & les suites de ceux qui se font au dedans de l'Ame; de sorte que si le corps resiste exterieurement, il faut que l'Ame fasse aussi au dedans de soy la mesme action, ou pour mieux dire il faut qu'elle resiste par elle mesme, auant qu'elle resiste par le moyen du corps. Ainsi nous sommes obligez de chercher la maniere auec laquelle se fait cette Resistence secrete & interieure qu'elle employe cõtre les maux qui sont spirituels, & qui est la source & la cause de celle qu'elle fait faire aux organes.

Cela ne nous sera pas difficile aprés auoir tant de fois monstré, que les agitations du corps sont les Images & les Characteres de celles qui se font dans l'Appetit; qu'il y a

quelque rapport & quelque ressemblance entre elles; Et que l'Ame excitant les vnes & les autres, il est vray-semblable qu'elle les rend vniformes autant qu'elle peut.

Or nous experimentons en nous mesmes, que quand il faut resister exterieurement à quelque puissant aduersaire, nous nous arrestons & demeurons fermes; & pour nous fortifier contre ses attaques nous roidissons les muscles & les nerfs, & il n'y a point de partie en nous qui ne deuienne plus dure & plus solide par l'effort que nous nous donnons. Il faut donc aussi qu'il se fasse quelque chose de pareil en l'Ame: Et par consequent il est necessaire qu'elle s'arreste & qu'elle s'affermisse; qu'en ramassant ses forces elle se roidisse en elle mesme: En vn mot il faut qu'elle prenne comme vne certaine consistence qui ne cede pas facilement au choc & à l'assaut de son ennemy.

L'affermissement de l'Ame arreste le court du Mal, & comment.

Il faudroit maintenant voir comment elle se peut roidir, & de quelle nature est la Fermeté qu'elle prend en cette occasion: Mais parce que cela a desia esté fait au Dis-

cours de l'Esperance, & que le Lecteur peut trouuer en ce lieu sa dequoy contenter sa curiosité ; il suffira d'examiner icy ce que peut operer cét Affermissement, & si c'est vn moyen capable d'arrester le cours & la violence des maux qui attaquent l'Ame.

Car il semble d'abord, que la Fermeté ne peut seruir à cét effet que dans les choses corporelles, qui ne pouuant se penetrer l'vne l'autre, sont contraintes de s'arrester quand elles en rencontrent quelqu'vne qui ne cede pas à leur mouuement : ainsi en roidissant le corps & le tenant ferme, nous soûtenons la pesanteur d'vn faix, nous rompons le courant d'vne vague & d'vn torrent, nous arrestons l'impetuosité d'vn ennemy qui nous presse & qui nous veut arrester.

Mais dans les choses qui n'ont point de corps, comme est la Volonté & l'Appetit ; la Fermeté que l'vn & l'autre se donnent ne peut vray semblablement arrester le cours ny le mouuement des maux, soit qu'ils soient corporels ou spirituels ; parce que la raison de la penetration n'a point lieu dans ces choses là. En effet, que l'Ame se roidis-

se & s'affermisse tant qu'elle voudra, elle n'arrestera pas le moindre mouuement corporel, si elle ne fait aussi roidir les parties & les organes du corps qu'elle anime ; Et si elle attaque des maux qui soient veritablement ou en quelque façon spirituels, comme sont les iniures, les malheurs, les afflictions & autres semblables, l'Affermissement dont nous parlons semble estre vn moyen inutile pour leur resister.

Il y a deux sortes de Fermeté. DISONS donc premierement, qu'il y a deux sortes de *Fermeté*; l'vne qui vient des qualitez materielles, & qui se trouue seulement dans les corps durs & solides ; l'autre vient de l'impetuosité du mouuement, & est commune à toutes les choses qui se meuuent, soit qu'elles soient corporelles ou spirituelles : Ainsi l'eau, l'air, le vent qui sont d'vne nature fluide & qui cede facilement, acquierent par l'agitation vne fermeté qui arreste les corps les plus solides: Ainsi les Anges, les Demons, & toutes les substances separées se retiennent l'vn l'autre à mesure qu'ils ont des mouuemens plus

plus puissans comme nous auons monstré ailleurs. Or la Fermeté que se donne l'appetit est de ce genre là; car elle procede du seul mouuement qu'il fait en se roidissant, tout de mesme que les membres deuiennent fermes par le mouuement tonique, dont nous auons parlé au Discours de l'Esperance. Et comme par la premiere Fermeté les corps resistent, parce qu'ils sont durs & impenetrables; Aussi par la derniere toutes les autres choses resistent, à cause du mouuement qu'elles font qui arreste celuy qui vient à l'encontre, & qui est incompatible auec luy: De sorte que l'Appetit resiste aux Maux, en faisant vn mouuement contraire à celuy qu'ils ont.

Mais parce qu'il y en a qui sont corporels, & d'autres qui sont spirituels; il est certain que la Fermeté que cette partie de l'Ame prend en se roidissant, ne peut toute seule arrester les mouuemens corporels quelques foibles qu'il soient; qu'il faut necessairement que les organes exterieurs y contribuent; Et que si elle forme sans eux ce sera vne secousse vaine inutile, & vn

mouuement imparfait qui n'ira pas iuſques à la fin que la Nature luy a preſcrite. Car elle n'a donné à l'Appetit la puiſſance de ſe roidir à la rencontre des Maux corporels & ſenſibles, que pour inſpirer le meſme mouuement aux facultez qui ſont ſous ſa direction, & faire faire aux organes la Reſiſtence qui eſt neceſſaire en ces rencontres.

Quant aux Maux qui ſont veritablement ou en quelque façon ſpirituels, il faut conſiderer s'ils ont mouuement, comme la Douleur, la Crainte, & toutes les autres Paſſions; car il eſt certain que ceux là peuuent eſtre arreſtez & retenus par la ſeule reſiſtence que fait l'Appetit en s'affermiſſant en luy meſme; dautant que comme l'eau perd ſa rapidité & ſa fluidité meſme, quand elle ſe prend & ſe congele; auſſi quand l'Appetit vient à s'affermir, il faut que le mouuement des autres Paſſions ceſſe, ou qu'il ſe diminuë. En effect ſi l'Ame ſe reſſerre dans la Douleur, ſi elle ſe reſpand dans la Ioye, ſi elle ſe retire dans la Crainte; il ne faut pas douter que la Conſtance preuenant ces mouuemens, ou ſuruenant aprés, ne les em-

peſche on ne les retienne, oſtant à l'Appetit la liberté où la facilité de ſe mouuoir, par la fermeté qu'elle luy a imprimée.

Mais quand les maux n'ont point de mouuement, comme les iniures, l'exil, la pauureté, en vn mot tous ceux qui ne ſont point au rang des Paſſions; on ne peut pas dire que l'Appetit leur reſiſte proprement & immediatement; parce qu'il ne peut reſiſter qu'aux choſes qui ſe meuuent, comme nous auons dit, & qu'il faudroit par conſequẽt que ces maux là euſſent quelque mouuement: mais il leur reſiſte ſeulement, en s'oppoſant aux Paſſions qu'ils ont accouſtumé de cauſer. A la verité celuy qui ſupporte conſtamment la pauureté, ne reſiſte pas proprement à la pauureté; mais à la douleur, à l'impatience & au chagrin qu'elle traiſne auec elle; Et celuy qui ſouffre la mort auec courage, ne peut veritablement reſiſter à la mort, puiſqu'elle n'eſt pas encore; mais ſeulement à la crainte, à la triſteſſe, & au deſeſpoir que l'image d'vn mal ſi efroyable excite dãs l'Ame. Auſſi toutes ces choſes là ne ſont point en effect des maux, qu'entant qu'on les

connoiſt pour tels; puiſqu'vn homme qui ne penſe pas eſtre pauure, ne ſouffre point de mal de la pauureté; & qu'il y en a beaucoup qui l'ont en effect, & qui en ont la connoiſſance, qui ne la mettent pas au rang des maux; de ſorte que le mal n'eſt mal, que par la connoiſſance & par le reſſentiment que l'on en a: Or la connoiſſance n'eſt pas vn veritable mouuement, n'y ayant point de partie de l'Ame qui ſe meuue que l'Appetit; Et partant il n'y a point de Reſiſtence à faire contre le Mal, quand il demeure dans la connoiſſance; mais ſeulemẽt quand il deſcend dans la partie Appetitiue, où il forme les Paſſions auſquelles l'Ame peut reſiſter, comme nous venons de dire.

REPRENONS noſtre premier diſcours, & diſons qu'aprés auoir eſclaircy toutes ces difficultez, il ſemble qu'il n'y a plus rien qui nous doiue empeſcher de definir *la Conſtance, vn mouuement de l'Appetit, par lequel l'Ame s'affermit & ſe roidit en ſoy meſme pour reſiſter aux Maux qui l'attaquent.*

MAIS voicy de nouueaux doutes que cette definition fait naistre: Car si dans l'Esperance l'Ame se roidit & s'affermit pour resister aux difficultez; & si cét Affermissement est la difference du mouuement qui distingue cette Passion de toutes les autres, comme nous auons dit: il faudra que la Constance à qui nous donnons la mesme definition, ne soit point differente de l'Esperance; ou que l'vne ou l'autre n'ait pas esté bien definie.

En quoy l'Esperance & la Constance sont differentes.

A la verité s'il ne falloit considerer dans les Passions que la simple agitation que se donne l'Appetit, il est certain que cette consequence seroit infaillible. Mais ce n'est pas la seule chose qui specifie la Passion; il y a encore le motif qui regle ce mouuement, qui en est comme la forme, & qui le restraint à telle ou telle espece. De sorte qu'à l'exemple des mouuemens corporels qui sont differens les vns des autres par la difference du terme & du but où ils tendent, ceux de l'Ame se diuersifient par les diuers motifs qu'elle se propose. Ainsi nous auons

veu qu'elle s'eslançoit esgalement dans le Desir & dans la Hardiesse; & que neantmoins elle souffroit deux diuerses Passions; dautant qu'en l'vne elle s'eslançoit vers le Bien afin de s'en approcher, & qu'en l'autre elle s'eslançoit contre le Mal afin de l'attaquer & de le combatre. Nous pouuons dire aussi que dans l'Esperance & dans la Constance elle s'esmeut d'vne mesme façon, qu'elle se roidit en toutes les deux pour resister aux difficultez, mais qu'il y a des motifs differens qui les distinguent l'vne de l'autre.

Car dans l'Esperance elle se roidit, non pour resister actuellement aux difficultez, mais seulement pour se mettre en estat de leur resister s'il arriue qu'elle en soit attaquée: dautant qu'elle ne considere le Mal qu'en passant, comme vne chose esloignée, & comme vn ennemy qu'elle peut surmonter: Mais dans la Constance elle se roidit pour luy resister en effect, parce qu'il est present, qu'il l'attaque, & qu'il luy paroist inuincible. De sorte qu'on peut dire que l'Ame fait en ces deux Passions comme vn Ge-

neral d'armée quand il passe à trauers vn pays ennemy; & quand il se trouue surpris dans vn embuscade: En l'vn, sur le doute qu'il a de rencontrer les ennemis il marche en bon ordre, il se tient sur ses gardes, & se met en estat de leur resister s'il en est attaqué: Dans l'autre il se trouue engagé parmy eux, auant que les auoir reconnus; & il faut de necessité qu'il se defende s'il ne veut prendre la fuite. De mesme quand l'Ame espere quelque bien, elle marche vers luy à trauers les difficultez dont il est enuironné; & sur le doute où elle est d'en estre assaillie, elle se tient sur ses gardes, se fortifie & se prepare à les combatre si elles viennent à l'attaquer: Mais dans la Constance elle se trouue surprise par le Mal qu'elle n'eust peut-estre pas attendu, si elle eust eu le temps de le reconnoistre; & qu'elle n'ose encore attaquer, ne pouuant faire autre chose que de s'opposer à sa violence, & d'en soustenir les efforts.

APRES auoir esclarcy ce doute, en voicy vn autre qui est bien plus important,

& qui est aussi bien plus difficile à resoudre. Car si l'Ame se roidit dans la Constance, & si par son moyen elle resiste à la Douleur, à la Ioye, & aux autres Passions, l'Appetit se trouuera agité de contraires mouuemens & il faudra qu'en s'opposant par exemple à la Ioye, il se roidisse au mesme temps qu'il se respandra, & qu'il souffre par consequent deux mouuemens opposez & incompatibles.

Comment la Constance peut compatir auec les autres Passions.

IL semble qu'il seroit facile de respondre à cette obiection, s'il estoit vray que les bestes fussent incapables de resister à leurs Passions, & que cette sorte de Constance fust propre & particuliere à l'homme; parce que l'on pourroit dire alors, que ces mouuemens opposez ne se trouueroient pas ensemble, & que la Resistence se formeroit dans la volonté, durant que l'autre Passion agiteroit les parties inferieures. Neantmoins quand il seroit vray que l'homme seul fust capable de cette Constance, comme il est fort vray-semblable; la difficulté demeureroit tousiours entiere: veu qu'il est certain que

que la Volonté peut resister à ses propres mouuemens ; & qu'estant susceptible de toutes les Passions qui touchent le sens, & en ayant mesme de particulieres qui sont inconnuës à la partie inferieure, telle qu'est l'Enuie, l'Ambition & l'Impudence ; il faut necessairement qu'en leur opposant la Passion de la Constance, elle souffre en mesme temps ces mouuemens contraires, voire mesme qu'elle les communique à l'Appetit quand elle le contraint de resister aux esmotions dont il est agité.

Disons donc premierement ; Que la Volonté & l'Appetit se peuuent engager dans vne si grande Resistence, & se roidir & s'affermir si fort qu'ils ne seront pas capables de souffrir vn autre mouuement ; Et qu'en cet estat s'ils n'ont point encore receu la Passion, ils empescheront tout à fait qu'elle ne s'y forme ; ou si elle y est desia, ils l'estoufferont & en arresteront le cours par la Fermeté qu'ils se seront donnée. Et c'est asseurement ainsi que l'homme Fort & Magnanime affermit tellement son courage contre les iniures, les pertes, & les autres

accidens de la Fortune, qu'ils ne font aucune impreſſion dans ſon Ame; ou bien s'il en eſt ſurpris, il eſtouffe incontinent les ſentimens de vengeance & d'affliction qu'ils luy ont donnez. Or en ce cas là, il eſt certain que l'inconuenient propoſé n'eſt point à craindre; parce qu'alors la Volonté ny l'Appetit ne ſont agitez que d'vn ſeul mouuement, & qu'il n'y a point d'autre Paſſion que la Conſtance & la Fermeté de courage dont ils ſoient eſmeus. Mais quand ils ne ſe roidiſſent pas ſi fort & que leur Fermeté n'eſt pas ſi grande qu'elle ne puiſſe encore ſouffrir quelque autre mouuement; Alors il faut s'imaginer qu'il leur arriue la meſme choſe qu'à l'air quand il eſt agité de vents contraires, ou à la mer quand elle ſouffre en quelque deſtroit la rencontre de diuers courans & le choc de diuerſes vagues. Car comme dans ces corps qui ſont fluides & qui cedent facilement, il y a des parties qui ſe font place à trauers d'autres qui ſont pouſſées d'vn mouuement contraire; Il eſt vrayſemblable que la Volonté & l'Appetit ont auſſi diuerſes parties, qui peuuent eſtre agi-

tées de differens mouuemens; & qu'en quelques-vnes l'effusion que demande la Ioye se fera pendant que d'autres se roidiront pour luy resister. Et cela se peut aisément persuader si l'on considere que l'Ame raisonnable, & les Intelligences toutes indiuisibles qu'elles sont, ont comme des parties diuerses où elles peuuent receuoir de differentes agitations.

Ou bien il faut dire, que tout ainsi que l'impression de deux mouuemens opposez ne fait pas que le Corps qui la reçoit se meuue en mesme temps en auant & en arriere; mais qu'elle confond ces deux mouuemens en sorte, que s'ils sont d'esgale force le corps ne va ny d'vn costé ny d'autre; ou bien il ne va que du costé où le plus fort l'entraisne, mais plus foiblement qu'il n'eust fait s'il n'eust point esté retenu par l'autre. Aussi quand la Volonté & l'Appetit sont agitez de quelque mouuement, s'il en suruient vn autre qui luy soit contraire, il s'en fait vn certain meslange qui les affoiblit tous deux, & qui diminuë aussi les Passions qui en sont formées. Et de fait nous experimentons

que la Constance affoiblit bien l'Affliction, mais que celle-cy luy oste aussi beaucoup de sa force, & que l'Ame a besoin de temps en temps de r'animer son Courage, & de reprendre de nouuelles armes, afin de continuer sa defense & de ne se laisser pas vaincre.

Il n'y a que la Volonté qui puisse resister aux Passions.

Au reste, quoy qu'il semble que nous mettions icy la Volonté & l'Appetit en paralelle l'vn de l'autre; il est neantmoins certain que la partie inferieure n'est pas capable toute seule de resister à ses Passions, & qu'il faut que la superieure luy inspire le dessein & le mouuement: Autrement il faudroit que l'Imagination qui propose à l'Appetit les desseins qu'il doit prendre en ses mouuemens, luy fist en mesme temps deux propositions contraires, l'vne pour former la Passion, & l'autre pour l'arrester: Ce qui est au dessus du pouuoir d'vne faculté materielle & determinée. Voire mesme l'Entendement, quelque separé de la matiere & vniuersel qu'il puisse estre, n'en viendroit iamais à bout, s'il n'auoit ces diuers estages

& ces diuers degrez que l'on y reconnoist. Car ceux qui en ont plus curieusement examiné la nature, auouënt qu'il a comme deux parties; dont l'vne est basse, proche de l'Ame sensitiue, & qui à cause de ce voisinage, se laisse facilement emporter & corrompre par les sens; L'autre est plus espurée & plus esleuée, que l'on appelle pour ce suiet *la pointe & le sommet* de l'Entendement, où Dieu a respandu les lumieres de la vraye Raison & les semences de toutes les Vertus: Et c'est elle aussi qui inspire à la Volonté le dessein de resister aux Passions que l'autre y excite à son desceu ou contre ses aduis. Ainsi ces deux desseins contraires dont nous venons de parler, ne se forment pas par vne mesme Puissance; veu que celuy qui sert à la Constance se forme dans la plus haute partie de l'Entendement; & celuy qui sert à la Passion à laquelle il faut s'opposer, & se fait dans la plus basse.

MAIS c'est trop long-temps marcher sur des precipices & sur des espines: Laissons ces chemins escartez & ces matieres qui

eſtonnent l'eſprit par leur difficulté: Remarquons ſeulement que la Conſtance & la Fermeté du Courage eſt le ſeul & vnique moyen par lequel l'Ame reſiſte veritablement aux Paſſions: Car bien que la Philoſophie ordinaire nous en propoſe d'autres, comme de deſtourner ſa penſée de l'obiet qui les excite, d'en affoiblir le pouuoir par le Raiſonnement, de ſe ietter en d'autres Paſſions contraires, & autres ſemblables: Neantmoins à les bien conſiderer, il n'y a point là de vraye Reſiſtence; ce ſont pluſtoſt des fuites ou des combats qu'vne ſimple defenſe: Car alors que l'on ne veut pas conſiderer l'iniure que l'on reçoit, ce n'eſt pas ſe defendre de la Colere, c'eſt la fuir; tout de meſme que c'eſt l'aſſaillir, quand on employe vne Paſſion contraire pour la détruire.

L'Ame ne reſiſte au Mal que par la Conſtance.

Mais touſiours pour meriter l'honneur de leur auoir reſiſté en quelque façon que ce ſoit, il faut en auoir eu le deſſein: Car on peut empeſcher qu'vn homme ſe mette en colere, on luy peut meſme inſpirer vne autre Paſſion qui appaiſera ſa fureur, & la

Crainte luy peut suruenir qui luy ostera tous les sentimens de vengeance qu'il aura conceus: Et neantmoins on ne dira pas qu'en ces rencontres il resiste à sa Passion; dautant qu'il n'en a pas eu le dessein. Il en est de mesme des animaux où vne Passion en peut affoiblir ou destruire vne autre, où mesme l'Appetit se peut roidir, & empescher par l'affermissement qu'il se donne l'impression d'vn autre mouuement: Non, ils ne resistent pas pour cela à leurs Passions; parce qu'outre qu'ils n'en peuuent pas former le dessein comme nous auons dit, il faudroit qu'ils fussent capables de se reflechir sur leurs actions, contre les maximes que nous auons establies ailleurs. Concluons donc que la Constance est vn mouuement de l'Appetit, par lequel l'Ame s'affermit & se roidit en soy-mesme à dessein de resister aux maux qui l'attaquent.

De vouloir maintenant examiner quels sont ces Maux, ce seroit tomber en des redites importunes & inutiles: Car ce sont les mesmes qui excitent la Hardiesse; & tout ce que nous auons dit d'eux en ce lieu là se

peut appliquer icy. Ce sera assez si l'on se ressouuient que sous le mot de Mal nous n'entendons pas seulement vne pure priuation, mais encore les causes qui la produisent, & les incommoditez qui la suiuent ; & que ces deux derniers sont les maux veritables ausquels l'Ame peut resister.

Les differences de la Constance.

NOVS n'aurions plus rien à dire sur ce suiet, si la methode que nous auons suiuie dans les autres Passions ne nous obligeoit de marquer les differences les plus remarquables de la Constance ; & principalement celles qui nous peuuent seruir pour rendre raison des Characteres qu'elle imprime dans l'Ame & sur le Corps. Disons donc qu'il n'y en a point d'Essentielles, dautāt que le mouuement & le motif qui font toute l'essence de cette Passion, se trouuent esgalement en toute sorte de Constance. Quant aux autres que l'on appelle Accidentelles, les plus remarquables se tirent ou du suiet où elle se forme, ou de l'obiet qui l'excite, ou du rapport qu'elle a auec la Raison. Car si on considere son suiet, il y en a vne qui est dans la

Vo-

Volonté, & l'autre qui est dans l'Appetit sensitif. Eu esgard à son obiet il y en a de diuerses sortes selon les diuers genres de maux qui attaquent l'Ame : Mais les plus considerables sont celle qui resiste aux Passions, & celle qui s'oppose à la violence & à l'effort des maux exterieurs. Celle-cy est cõmune à tous les animaux, & dépend toute des forces corporelles, nommément de celles qui sont plus propres pour patir, telles qu'elles se trouuent dans ce temperament melancholique dont nous auons parlé au Discours de la Hardiesse. L'autre est propre & particuliere aux hommes, & principalement à ceux qui sont les plus raisonnables, parce que c'est ordinairement la Raison qui nous excite à nous opposer aux Passions : Desorte qu'il n'est besoin icy d'autres forces que de celles de l'Ame ; c'est pourquoy ceux qui ont l'Esprit fort par nature ou par estude, en sont plus susceptibles : Il est vray que la force de l'Esprit dépend souuent du temperament, d'où vient que les ieunes gens & les femmes qui ont l'Esprit moins fort à cause de leur constitution, ont de la peine à re-

fister à leurs Passions.

Enfin il y en a de vertueuses & de vicieuses selon qu'elles sont conformes ou contraires à la droite Raison, & pour lors elles seruent de matiere aux Vertus ou aux Vices. En effect la Iustice emprunte de cette Passion la Fermeté qui luy est necessaire pour resister à l'Amour, à la Haine, & aux autres choses qui la pourroient corrompre: La Temperance ne sçauroit moderer les esmotions de l'Appetit concupiscible que par son moyen: Et les Vertus que la Force produit en resistant, telle qu'est la Patience, la Constance & la Perseuerance, ne se soustiennent que par elle. Au contraire quand elle s'esgare du droit chemin, & qu'elle abandonne la conduite de la Raison, il n'y a point de vice à qui elle ne donne du courage & du secours, parce qu'elle seule resiste aux mouuemens que la conscience inspire toûjours à ceux qui entreprennent ou qui executent de mauuais desseins. Mais quoy qu'elle se puisse trouuer en toutes les actions vicieuses; il y en a quelques-vnes où elle paroist dauantage, comme dans la Temeri-

té dans la Dureté, & dans l'Opiniastreté, ainsi que nous ferons voir cy-aprés.

Av reste tous les termes dont on se sert pour exprimer la Hardiesse, s'employent aussi pour la Constance: car pour dire qu'vn homme a souffert constamment la mort, on dit qu'il l'a soufferte *auec courage, auec resolution, auec asseurance, sans crainte & sans apprehension*: Et cela vient de ce que la Constance est comme vne demie Hardiesse, du moins elle tient sa place, quand il n'y a pas lieu de combatre, soit parce qu'on mesprise l'ennemy, soit parce que les forces ne sont pas assez grandes pour attaquer: C'est pourquoy les mesmes causes & les mesmes preparatifs qui seruent à l'vne, seruent aussi à l'autre. Et certainement aprés que l'Ame a reconnu que ses forces sont esgales à celles de l'ennemy qui l'attaque, elle se tient asseurée qu'elle n'en sera pas vaincuë; & par consequent elle n'a pas suiet de craindre: Elle prend en suite la Resolution de luy resister, & pour ce suiet elle excite ses forces; enfin elle se roidit & s'affermit en elle mes-

me, & s'il eſt neceſſaire elle fait faire le meſme mouuement aux organes exterieurs. Quant au Courage il eſt certain que c'eſt vne choſe commune à la Hardieſſe & à la Conſtance, pour les raiſons que nous auons dites au Chapitre precedent.

Quel eſt le mouuement des Eſprits & des Humeurs dans la Conſtance.

III. PARTIE.

Comment les Eſprits s'affermiſſent.



PVISQVE les Eſprits ſuiuent les mouuemens de l'Ame & qu'ils ſe meuuent touſiours comme elle ; s'il eſt vray qu'elle s'affermiſſe dans la Conſtance, il faut auſſi qu'ils y ſouffrent la meſme agitation : De ſorte qu'aprés auoir parlé de leur Affermiſſement au Diſcours de l'Eſperance, il ſemble qu'il ne nous reſte plus rien à dire icy, ſi nous ne voulons repeter

les choses que nous auons desia examinées en ce lieu là. Neantmoins outre que la nature de ce mouuement est extremément cachée; que la repetition des choses obscures & difficiles n'est pas inutile; & qu'il y auroit trop de peine d'aller chercher si loin ce que l'on doit sçauoir icy: Il est necessaire de reprendre vne partie des choses que nous auons desia dites, & y adiouster de nouuelles considerations qui peuuent esclaircir ces matieres.

Il faut donc premierement se ressouuenir que les Esprits *s'affermissent*, non pas en se fixant ny en se congelant, ainsi qu'il arriue en certaines maladies; parce que cela les rendroit immobiles, & que cette Passion n'empesche point qu'ils ne soient portez aux lieux où ils sont necessaires: ny en se resserrant & se ramassant en eux mesmes, dautant qu'ils ne se peuuent resserrer qu'ils ne se retirent en dedans; & qu'il faudroit alors, que contre le naturel de la Constance, le visage paslist & changeast de couleur; le sang auec lequel ils sont meslez estant contraint de les suiure, & d'abandonner comme eux les par-

ties exterieures. Ils *s'affermissent* donc par l'entremise de l'Ame qui assuiettit leurs parties à vn ordre certain où elle les retient sans estre plus libres ny vagabondes comme elles estoient auparauant. Mais pour conceuoir cette sorte de mouuement qui est extremément caché & tres difficile à comprendre, il faut encore nous seruir du mesme exemple que nous auons apporté cy dessus ; & s'imaginer qu'il en arriue icy à peu prés comme à l'eau qui se prend & se congele. Car ses parties qui estoient auparauant fluides, estant saisies par le froid qui s'est insinué parmy elles, s'arrestent & deuiennent fermes sans pouuoir plus se confondre ny se messer ensemble : Cependant tout le corps de l'eau qui est ainsi prise, peut estre transporté d'vn lieu à l'autre, & le courant des riuieres en entraisne souuent de grandes pieces, qui renuersent les ponts & les digues qu'elles rencontrent en leur chemin. Mais de quelque rapidité dont elles soient alors emportées, leurs parties ne changent point la situation ny l'ordre qu'elles gardent entre elles ; sans se penetrer elles se soustiennent

l'vne l'autre ; & elles demeurent fermes sans se confondre, tout autant de temps que le froid les tient liées & captiues.

L'Ame fait la mesme chose dans les Esprits ; elle coule & se glisse en toutes leurs parties, & les pouuant placer comme il luy plaist, elle les arreste dans l'ordre qu'elle veut & les tient comme par la main au lieu qu'elle leur donne : Ainsi quelque fluidité qu'elles ayent, elles ne se peuuent plus méler les vnes auec les autres ; & quelque agitation qu'elles souffrent, elles demeurent stables dans le rang où elles ont esté mises.

MAIS quoy que cette comparaison nous puisse donner quelque connoissance de l'estat où sont les Esprits en cette Passion ; elle ne nous instruit pas de ce qui est de plus difficile à sçauoir : Car elle suppose & il est veritable, que les parties de l'eau congelée ne sont plus en mouuement ; Et nous pretendons que les Esprits en ont vn qui entretient leur Fermeté. Il faut donc chercher vn autre exemple qui nous puisse faire voir cette verité, & qui ait plus de rapport auec

l'Ame que n'en a le froid ou quelque autre qualité sensible.

Comment les Anges affermissent les Corps.

NOVS le trouuerons sans doute dans l'affermissement que les Anges peuuent donner à l'air & aux autres corps fluides; car outre que ce sont des substances qui ont grande conformité de nature auec l'Ame; il est certain qu'ils agitent ces corps en la mesme maniere que celle-cy fait les Esprits, & que la Fermeté qu'ils leur impriment n'en exclud point le mouuement, ainsi qu'il arriue à l'eau congelée.

Supposons donc auec toute l'Eschole, qu'vn certain espace d'air soit occupé par vn Ange, & que le vent ou quelque autre corps tasche de l'esmouuoir ou de le penetrer; c'est vne chose asseurée que l'Ange le peut affermir de telle sorte qu'il arrestera tous leurs efforts, & qu'il ne pourra estre esbranlé ny penetré par eux.

Pour sçauoir maintenant comment il luy peut donner cette Fermeté; il faut croire auec la plus commune opinion des Philosophes, que les Anges ont vne vertu motiue

ue par laquelle ils se meuuent eux mesmes, & peuuent encore remuer le Corps & les transporter d'vn lieu a l'autre, comme toutes les Histoires profanes & sacrées nous apprennent. En effect il faut que les choses qui agissent les vnes sur les autres ayent quelque proportion ensemble, & qu'il se trouue quelque nature commune entre elles, qui serue de fondement & de principe à leur action : Or il n'y a rien qui puisse estre commun entre les substances spirituelles & les corporelles, que la Vertu motiue & le mouuement ; & partant si elles agissent les vnes sur les autres, il faut que ce soit par ce moyen là. Cela estant ainsi, l'Ange ne peut affermir l'air que par le mouuement qu'il imprime en toutes ses parties, puisqu'il n'y a rien que cela qui luy donne pouuoir sur les corps. Et pour monstrer que cela est veritable, c'est qu'il peut estre present à toutes ces parties sans les rendre fermes ; de sorte qu'il est necessaire qu'il excite sa vigueur, & qu'il les agite pour leur imprimer cette qualité.

Que si l'on dit qu'estant ainsi esmeuës, il

faudroit qu'elles fussent ou poussées, ou attirées, ou portées, ou tournées, parce que ce sont là les differentes manieres dont vne chose peut estre esmeuë par vne autre; & que de quelque façon qu'elles le puissent estre, il est necessaire qu'elles changent de place: De sorte que n'en changeant point icy & demeurant tousiours dans la mesme situation, il ny a pas d'apparence de croire qu'elles souffrent aucun mouuement.

Il faut respondre qu'il est veritable, que quand l'Ange imprime quelque mouuemẽt dans les corps, il leur fait necessairement changer de lieu, s'il ne se trouue quelque obstacle qui l'en empesche. Or il n'y a rien qui l'en puisse empescher qu'vn mouuement contraire, parce qu'il n'y a rien de commun entre eux que le mouuement: & par consequent s'il n'y a point de mouuement contraire dans les parties de l'air, il est certain que l'impression que l'Ange fera sur elles leur fera changer de situation. Que s'il arriue qu'aprés l'auoir receuë, elles demeurent au mesme estat qu'elles estoient, il faut qu'elles ayent vn mouuement contrai-

re qui resiste à cette impression, & qui estant d'esgale force auec elle, les mette en equilibre, & les tienne comme suspenduës sans aller d'vn costé ny d'autre; en quoy consiste leur affermissement.

Mais quoy! demeurant ainsi fermes & stables, & ne changeant point de lieu, peuuent-elles estre en mouuement? Certes il n'en faut pas douter, puisque c'est par le mouuement qu'elles demeurent en cette situation; & qu'on ne peut nier que l'impression du mouuement n'y soit receuë, qu'elle n'agisse sur elles, & qu'elle ne resiste à la premiere esmotion qu'elles auoient. Il en est de mesme que d'vn grand poids que nous soûtiendrions en haut; car bien qu'il demeurast tousiours en vn mesme endroit, il ne laisseroit pas d'auoir le mouuement que sa pesanteur luy donneroit, & nous sentirions l'effort qu'il feroit pour retomber & retourner à son centre. Enfin comme il n'y a pas d'apparence de dire qu'vne chose qui seroit puissamment tirée de deux costez auec des forces esgales, ne souffrist aucun mouuement, parce qu'elle n'iroit ny d'vn costé ny d'au-

tre; ny que le bras que l'on roidit fust en repos, parce qu'il demeure tousiours en vn mesme lieu; les Philosophes & les Medecins estans tous d'accord que ce sont là des plus violens mouuemens que les corps puissent souffrir: Il faut necessairement conclure que les parties de l'air qui sont affermies par des mouuemens contraires, sont en mouuement, quoy qu'elles demeurent stables, & qu'elles ne changent point de situation.

APPLIQVONS maintement cette doctrine à nostre suiet, & disons que ce que l'Ange fait en cette rencontre, l'Ame le fait sur les Esprits: Car bien qu'elle soit presente à toutes leurs parties, elle ne les rend pas fermes pour cela, il faut qu'elle les agite, & qu'elles aussi soient auparauant esmeuës d'vn mouuement contraire; afin qu'estant esgalement poussées de l'vn & de l'autre, elles ne puissent auancer ny reculer, & qu'elles demeurent comme immobiles entre leurs efforts & au milieu de leurs secousses. Or ce premier mouuement qu'elles doiuent auoir peut venir ou des Passions

qui les agitent, la Constance ne se formant gueres qu'elle ne soit precedée de quelque autre Passion; ou de l'impetuosité dont elles sont poussées dans les vaisseaux; car estant extremément mobiles, elles les fait facilement escarter les vnes des autres, comme il arriue à tous les corps fluides quand ils sont agitez: Et alors l'Ame venant à leur donner vn contraire mouuement, proportionné à ce premier qu'elles ont, elle les retient & les arreste dans vn ordre certain, qu'elles ne changent point si l'vn ou l'autre ne vient à cesser. Mais quoy qu'en cet estat elles paroissent immobiles, parce qu'elles demeurẽt en vne mesme situation, elles ne laissent pas d'estre en mouuement, comme nous venons de monstrer.

VOILA quel est le mouuement des Esprits dans la Constance; Cherchons encore *la fin & l'vtilité* que l'Ame se propose dans leur affermissement. Il ne faut pas douter qu'elle ne le destine à sa defense, & qu'elle ne l'employe pour resister aux maux qui l'attaquent. Mais il semble d'abord que

Pourquoy les Esprits s'affermissent.

c'est vn moyen inutile à ce dessein ; Car si les maux n'ont point de mouuement, comme l'exil, l'infamie & la seruitude;la Fermeté ne sert de rien contre eux, pour les raisons que nous auons apportées cy deuant : Et s'ils en ont quelqu'vn, ou bien ce sont des Passions qui se forment dans l'Appetit, dont les Esprits ne peuuent empescher les esmotions ; ou bien ce sont des corps, dont ils ne peuuent arrester la violence. En effect que peut operer cette Fermeté des Esprits contre l'effort de la douleur, contre la force d'vn coup, contre le poids d'vn faix qui accable? Non, estant si facile à surmonter comme elle est, il semble qu'en vain l'Ame s'en sert en ces rencontres, & qu'en vain elle l'oppose à des choses si puissantes & ausquelles elle n'est pas capable de resister.

Certainement il faut confesser, qu'elle s'abuse souuent dans le mouuement qu'elle donne à ces organes, & qu'elle n'en tire pas tousiours le secours qu'elle en deuoit attendre, & que mesme elle les agite quelquefois sans qu'il en soit besoin : Car lors qu'elle resiste aux Passions, il est certain que ny la Fer-

meté des Esprits, ny quelque autre mouuement du corps que ce soit, ne luy peut estre necessaire ny vtile; puisque ce sont des actiõs qui luy sont propres, qui ne sortent point hors d'elle mesme, & qui par consequent sont au dessus de tous les efforts des organes corporels. Que si neantmoins elle ne laisse pas alors de les agiter, cela vient de ce que l'Appetit qui excite ces mouuemens est vne puissance aueugle qui ne sçait pas iuger quand il doit se seruir du secours de ces parties. Comme elles sont destinées pour luy obeïr, il leur commande en cette occasion plustost par coustume que par dessein; & elles aussi sont tellement obeïssantes, qu'on peut dire qu'à la moindre sollicitation qu'il leur fait, elles se mettent en deuoir de l'assister, & mesme qu'elles semblent preuenir ses ordres & ses commandemens.

Il n'en est pas de mesme quand il faut resister à la violence des choses corporelles; la fermeté des Esprits y est absolument necessaire, non seulement parce que ce sont des corps qui peuuent agir plus puissamment

sur les choses de mesme nature ; mais encore parce que ce sont les premiers qui reçoiuent les commandemens de l'Ame, & qui les portent à toutes les autres parties : Car estant employez à cette commission, faut qu'ils prennent l'esmotion qu'ils doiuent inspirer aux autres organes, & comme vn Ambassadeur doit auoir les sentimens de celuy qui l'enuoye, & estre persuadé de ce qu'il veut faire croire ; ils doiuent estre agitez des mesmes mouuemens que souffre l'Appetit & de ceux qu'ils veulent imprimer aux autres parties. De sorte qu'ils ne s'affermissent pas pour resister immediatement aux forces de l'ennemy : mais pour faire que les nerfs & les muscles se roidissent contre elles, & qu'ils s'opposent puissamment à leur violence. Et certes on peut considerer le corps comme vne grande machine où il y a diuers ressorts qui se meuuent l'vn l'autre ; les premiers vont lentement & ne semblent presque pas se mouuoir ; quoy que ce soient eux qui fassent tourner les grandes rouës, & qui causent les grands mouuemens qui s'y remarquent. Les Esprits font la mesme chose ;

chose, l'on ne sent presque pas leur mouuement, & ce ne sont point eux qui font les dernieres actions; toutesfois ils donnent le bransle à tous les autres organes, & si ce ressort venoit à manquer, toute la machine demeureroit immobile, & le corps ne pourroit plus agir.

Mais la principale raison pour laquelle à mon aduis ils se meuuent ainsi, est que leur affermissement contribuë à soustenir les muscles qui doiuent se roidir en cette rencontre. Car l'Ame qui sçait que tout mouuement se doit faire sur quelque chose de stable, affermit autant qu'elle peut les parties sur lesquelles les autres qui agissent sont appuyées; iusques là que souuent elle retient l'haleine, afin que l'air qui est arresté dans les poulmons, serue de soustien aux instrumens de la respiratiõ, lesquels par ce moyen supportent mieux les autres, comme nous auons monstré ailleurs. Elle donne donc la Fermeté aux Esprits, afin qu'ils soustiennent les vaisseaux où ils sont contenus, & qu'en suite ceux-cy appuyent les parties qui les touchent, & celles-là encore d'autres, ius-

ques aux dernieres qui seruent de fondement & de base au principal mouuement qui se fait. Car bien qu'il semble que des choses si fresles & si mobiles ne soient guere propres à cét vsage ; neantmoins comme le nombre des rouës & des ressorts augmente la force des mouuemens ; aussi la quantité des arc-boutans & des appuis rend la resistence plus grande, & faute quelquefois du plus petit, tout vn grand bastiment tombe à terre. Il est vray que si toute la Fermeté du corps estoit seulement fondée sur les Esprits, elle seroit bien suspecte & bien hazardeuse ; Mais comme toutes les autres parties s'affermissent encore de soy-mesme ou du moins par l'entremise de l'Ame ; si peu que les Esprits y contribuent, cela aide tousiours à rendre la resistence plus forte, & ce petit secours ioint à plusieurs autres produit à la fin vn grand effect. Adioûtons à cecy qu'estans en cét estat, eux qui portent auec soy la chaleur naturelle où reside principalement la force des parties, la retiennent & la fixent, s'il faut ainsi dire, aux lieux où les actions se doiuent faire, & ne la

laissant point retirer en dedans, ny dissiper au dehors, ils l'arrestent & la conseruent dans les organes qui ont besoin de son seruice.

CE sont là les raisons pour lesquelles les Esprits s'affermissent dans la Constance: Mais la derniere nous donne suiet d'examiner, quel changement cette Passion apporte dãs la Chaleur naturelle: Car si les Esprits l'arrestent comme nous venons de dire, il semble qu'elle y doiue estre bien tranquille & bien moderée. Neantmoins cela ne nous doit pas empescher de suiure les maximes generales que nous auons establies au Discours de la Hardiesse, & de dire que quand l'Ame a besoin de ses forces, elle les excite & les rend les plus vigoureuses qu'elle peut; qu'il n'y a point d'occasiõ où elles luy soient plus necessaires, que quand elle attaque & quand elle se defend; Et que la Chaleur en estant la plus considerable partie, il faut qu'elle l'augmente & qu'elle l'irrite dans les Passions qui seruẽt à ces desseins; & par consequent qu'elle la rende plus grande & plus

Quelle alteration la Constance apporte dans la Chaleur naturelle.

forte dans la Constance, qu'elle ne deuroit naturellement estre. Cela paroist principalement en ceux qui sont d'vne complexion froide & paresseuse, ou qui sont esmeus de quelque Passion timide; Car lors que celle-cy vient à les animer, ils se sentent eschauffer de ie ne sçay quelle flamme extraordinaire, le pouls & la respiration leur augmentent, leur visage prend vne couleur plus viue, & toutes leurs parties deuiennent plus agiles & plus robustes qu'elles n'estoient auparauant. Il est vray que la Chaleur n'y est pas si actiue ny si picquante, qu'elle est dans la Hardiesse & dans la Colere, parce qu'elle n'a pas la liberté de se respandre dans les organes, estant retenuë par les Esprits qui sont affermis; & parce qu'il n'est pas necessaire qu'elle soit si forte dans vne Passion qui n'est point entreprenante, & qui se tient seulement sur la defensiue. On dira peut-estre, que si l'Ame doit augmenter ses forces à proportion du besoin qu'elle en a; il faudra qu'elle rende icy la Chaleur plus forte qu'en aucune autre occasion que ce soit, dautant qu'elle a en teste vn ennemy qui luy paroist

inuincible, qui a l'auantage d'estre l'assaillant, & sous les efforts duquel elle croit souuent qu'elle doit succomber. Mais on peut respondre, qu'il est vray qu'elle a besoin icy de toutes ses forces, qu'elle les excite & qu'elle les employe pour sa defense: Mais ce sont seulement celles qui sont propres à cét effect; puisqu'en vain elle se seruiroit des autres qui sont destinées pour attaquer, n'estant pas en estat de le pouuoir faire, & n'en ayant pas la volonté ny le courage. Or la violence de la chaleur n'est propre que pour agir plus fortement & pour destruire la puissance de l'ennemy, en quoy consiste la fin du combat & de la Hardiesse; Et partant elle n'est pas necessaire dans la Constance, qui n'a point de si grandes pretentions, & qui n'a autre chose à faire qu'à tenir l'ame roide, & rendre les organes fermes contre les maux qui les viennent assaillir. Il est bien certain que la Chaleur s'y augmente; mais ce n'est que iusques à vn certain degré qui est proportionné à ce dessein, & qui est capable de donner aux organes la force qui leur est necessaire pour l'executer. Car il

n'en va pas icy comme aux Passions qui tendent au Bien, où la Chaleur s'accroist sans ordre & sans conduite; parce qu'elle n'y est point gouuernée par l'Ame, qu'elle n'y est point appellée comme vne chose vtile à sa fin, & que ce n'est qu'vn effect qui suruient à l'agitation des Esprits: Mais en celle-cy & en toutes les autres qui attaquent, l'Ame prend elle mesme le soin de produire la Chaleur, elle se propose de s'en seruir vtilement, & elle la regle selon qu'elle le iuge necessaire. De sorte qu'on peut dire, qu'elle fait en cette occasion comme vn sçauant artisan qui sçait ménager le feu pour ses ouurages: Il le donne aux vns lent & moderé, aux autres fort & violent, & quelquefois il le pousse iusques aux derniers degrez. L'Ame fait aussi la mesme chose, elle sçait iusques à quel point la chaleur doit aller dans chaque Passion; elle la fait moderée dans la Constance; elle la donne plus forte à la Hardiesse; mais dans la Colere elle la pousse iusques à l'excés.

C'est ce que nous auions à dire sur le mouuement des Esprits: Car de sçauoir com-

ment ils peuuent conſeruer leur fermeté, lors qu'ils ſont agitez par d'autres Paſſions, c'eſt vne choſe que nous auons examinée au Diſcours de l'Eſperance. Quant au mouuement des humeurs, il ſuit neceſſairement celuy des Eſprits qui ſont touſiours meſlez auec elles; & il eſt impoſſible de ſe figurer qu'ils s'affermiſſent dans la Conſtance, qu'on ne iuge incontinent qu'elles doiuent ſouffrir la meſme agitation.

Les cauſes des Characteres de la Conſtance.

IV. PARTIE.



OVS auons dit que la Conſtance & la Hardieſſe eſtoient deux ſœurs, dont les traits & les lineamens eſtoient ſi ſemblables, qu'on les pouuoit ſouuent prendre l'vn pour l'autre. Et de vray elles ont beaucoup de Characteres qui leur ſont communs, comme l'Eſperance, la Con-

fiance, l'Asseurance dans les perils, la Presomption, la Temerité, le Desir de la gloire & autres semblables. Mais elles en ont aussi de particuliers: Car la Constance n'est point Imperieuse comme la Hardiesse, & elle n'est suiette ny à la Colere, ny à l'Insolence, ny à la Cruauté, où celle-cy se laisse quelquefois emporter. Elle a mesme cela de propre de rendre les hommes *Patiens, Perseuerans, Opiniastres, Insensibles, Modestes dans la bonne Fortune, Seueres dans les plaisirs, Contens dans la necessité.* Et ce sont ces derniers-cy qu'il faut soigneusement examiner, sans s'arrester aux autres dont nous auons desia parlé au Chapitre precedent. Il suffira seulement pour ceux-là, de dire, que bien qu'ils soient communs à ces deux Passions, ils prennent neantmoins en chacune, la difference de la fin qu'elle se propose. Car la Constance *espere* aussi bien que la Hardiesse; mais celle-cy espere de vaincre, & l'autre espere d'arrester le cours du Mal: L'vne & l'autre ont de la Confiance en leurs forces, mais celle-là s'en promet l'assistance pour attaquer; & celle-cy pour se defendre: Toutes deux peuuent

uent estre *Temeraires*; mais l'vne a la temerité d'assaillir vn ennemy trop puissant; & l'autre a celle de luy resister: Toutes deux *ne craignent point les dãgers*; celle-là parce qu'elle croit estre plus puissante que les difficultez qui se presentent; celle-cy parce qu'elle pense estre aussi forte qu'elles peuuent estre: Toutes deux enfin se proposent la *gloire* en tous leurs desseins; Mais celle-là y aspire en combatant & prenant l'auantage sur son aduersaire; & celle-cy en s'opposant à ses efforts & ne luy voulant point ceder.

Car il est certain que celuy qui ne se laisse pas vaincre, se rend esgal à celuy qui l'attaque, & merite par consequent autant d'honneur que l'on en doit à celuy-cy; et qu'il y a mesme des rencontres où il est plus glorieux de resister que d'assaillir: Soit quand l'ennemy est puissant & redoutable; parce que ce seroit temerité de l'attaquer; & qu'il faut neantmoins pour s'opposer à sa puissance auoir beaucoup de Courage: Soit quand il est trop foible; parce que ce seroit vne lascheté & vne iniustice de se seruir de l'auantage que l'on a sur luy; & que c'est le mes-

priser que ne vouloir pas mesurer ses forces auec les siennes. C'est ainsi qu'il y a plus de gloire de resister à la volupté & à l'ambition, ou de s'opposer à vne grande armée auec de petites troupes, que si on les attaquoit, & si on les vouloit forcer : C'est ainsi que les Lyons & les Dogues souffrent souuent les attaques des petits animaux sans s'en émouuoir ; & que les hommes magnanimes & genereux méprisent la foiblesse de leurs ennemis sans rechercher vne victoire qui leur seroit honteuse.

Pour reprendre nostre premier discours ; Cette Passion non plus que la Hardiesse n'est point sujete aux defauts qui procedent de la foiblesse & de la crainte, telle qu'est la superstition, l'artifice, la lascheté, &c. parce qu'elle est courageuse, & qu'elle a bonne opinion de ses forces. Mais elle a cela de particulier qu'elle n'est point *Imperieuse* comme l'autre, & qu'elle ne se laisse pas emporter à la Colere, à la Fureur, ny à la Cruauté. La raison en est, que ne voulant pas vaincre elle ne recherche point la préeminence ny la superiorité qui est necessaire pour le

La Constance n'est point imperieuse.

commandement; mais aussi en ne voulant pas estre vaincuë, elle veut estre independante, & sans pretendre à commander elle ne veut ny ceder ny obeïr: de la vient qu'elle ne rend pas les hommes altiers & superbes, mais opiniastres & indociles comme nous monstrerons en suite. Quant à la Colere, à la Fureur, & à la Cruauté, estant des Passions impetueuses & turbulentes, elles ne peuuent compatir auec celle-cy qui est retenuë & moderée. Il est vray qu'il y a vne sorte de Cruauté où elle tombe facilement, sçauoir est la dureté & l'insensibilité aux miseres d'autruy, mais ce n'est pas vne cruauté agissante comme celle qui persecute, qui tyrannise, & qui exige la peine; c'est plustost vn defaut qu'vn excés; & si l'Ame n'y patit pas, elle y agit encore moins, comme nous ferons voir tout incontinent.

VN des premiers effects de la Constance est de rendre *les hommes Patiens:* Mais pour entendre cecy, il faut sçauoir ces que nous entendons par le mot de *Patience:* Car les vns la confondent auec la Constance: les *Elle est Patiente.*

autres la reduisent à la souffrance des iniures: d'autres l'estendent à tous les maux que l'on peut ressentir. En effect on dit qu'vn homme a souffert patiemment vne iniure, vne maladie, & la mort mesme, qu'il a supporté auec patience l'exil, la seruitude, la perte de ses biens & de ses amis: Mais on ne dira iamais qu'il ait souffert patiemment la Volupté, l'Ambition & la bonne Fortune; quoy qu'on puisse dire qu'il leur a resisté constamment. Ainsi la Constance doit estre plus generale que la Patience, puisqu'elle regarde les biens & les maux, & que celle-cy ne conuient qu'aux choses qui sont fascheuses. Or les maux ont cela de propre, qu'outre qu'ils versent dans la partie Concupiscible de l'Ame, la Haine, l'Auersion, & la Douleur; ils excitent encore dans la partie Irascible, de genereuses Passions pour les vaincre, à sçauoir la Hardiesse & la Colere; ou de timides pour les fuir, comme la Crainte & le Desespoir. Celles de la partie Concupiscible peuuent subsister auec la Patience, puisqu'vn homme peut estre patient quoy qu'il haïsse celuy qui l'offense, qu'il ait auer-

sion pour luy, & qu'il sente la violence de la douleur qu'il luy a faite: Mais on ne dira iamais qu'il le soit, s'il tasche de s'en venger, s'il tesmoigne de la peur, & s'il s'abandonne au desespoir. De sorte qu'à proprement parler vn homme Patient est celuy qui souffre du mal sans estre esmeu d'aucun de ces mouuemens que les maux ont accoustumé d'exciter dans la partie Irascible; pourueu neantmoins que cela ne luy arriue point par stupidité: Car on ne dira iamais que celuy qui a perdu la connoissance ou qui est insensible, soit Patient, quoy qu'il souffre son mal sans aucun ressentiment de vengeance, sans inquietude & sans apprehension; mais il faut qu'il le connoisse, qu'il le sente, & qu'il luy resiste. Et par consequent la Patience est vne sorte de Constance, ou pour mieux dire ce n'en est que l'effect: Parce que celle-cy affermissant l'Ame, empesche que ces Passions n'y entrent, ou bien elle les dissipe si elles y sont entrées; Et leur absence qui est l'effect de cet affermissement, est proprement ce que nous appellons Patience. D'où il faut conclure que comme elle arriue par

la resistence que l'Ame fait aux Passions, elle est propre & particuliere à l'homme; parce que les bestes ne sont pas capables de resister à leurs Passions, comme nous auons monstré.

Elle est perseuerante.

ELLE *rend les hommes Perseuerans*, parce que la *Perseuerance* est vne sorte de Constance, par laquelle l'Ame s'affermit contre la difficulté que la longueur du temps luy apporte. Car soit que les facultez qu'elles employent se lassent, soit que la nouueauté des obiets l'oblige à changer de dessein; elles ne peut demeurer long-temps en vne mesme action sans peine & sans dégoust: Et alors venant à se proposer le bien qui luy doit arriuer si elle ne change point, elle se fortifie contre la difficulté que cette longueur luy cause, & s'affermissant en son premier dessein elle continuë son actiõ iusques à la fin. Mais pour ne pas confondre les choses, il faut se ressouuenir que nous ne parlons pas icy de la Constance, de la Patience, ny de la Perseuerance entant que ce sont des habitudes; nous les considerons seulement

comme les actions de ces mesmes habitudes, ou pour mieux dire comme des mouuemens de l'Ame, qui ne peuuent estre continuez quand il s'y rencontre des difficultez, que par l'affermissement dont nous parlons; lequel toutefois ne fait point la durée des habitudes, comme l'Eschole enseigne. D'ailleurs il ne faut pas croire que la Perseuerance resiste proprement ny immediatement à la longueur du temps; parce que c'est vn mal qui est du rang de ceux que nous auons appellez immobiles, telle qu'est la Pauureté, l'Exil, la Mort & autres semblables, contre lesquels la resistence de l'Ame est vaine & inutile: Mais elle s'oppose au chagrin, à la Crainte, à l'Inquietude, & aux autres Passions qu'elle a accoustumé d'exciter. C'est pourquoy elle ne se peut trouuer dans les bestes qui ne connoissent point les parties ny les differences du temps, & qui ne resistent iamais à leurs Passions. Cecy neantmoins pourroit estre mis en doute; Car les Chiens entretiennent long-temps l'ardeur qu'ils ont à la Chasse; & il y a des exercices qu'on leur apprend, où ils se rendent assidus

par la crainte ou par l'esperance qu'on leur donne : De sorte qu'il est vray-semblable que ces deux Passions les obligent de s'affermir en leur premier dessein, pour éuiter le mal, ou pour ioüir du bien qu'on leur propose. Mais pour en parler sainement il n'y a là qu'vne ombre & vn phantosme de la Perseuerance ; parce que pour perseuerer veritablement, il faut connoistre la longueur du temps qu'on employe à faire quelque chose, sentir les Passions qui l'accompagnent, & prendre en suite la resolution de leur resister : Or cela ne se peut faire que par de grandes abstractions, dont les animaux ne sont pas capables comme nous auons monstré. Ils peuuent bien continuer vne action commencée, & persister long temps dans le trauail ; mais ce sont les auares Passions qui les tiennent en haleine, & qui les poussent à la fin où ils veulent aller, sans qu'il soit besoin que leur ame s'affermisse pour les retenir dans l'action, & pour resister aux difficultez que la longueur du temps pourroit apporter.

L'O-

L'OPINIASTRETE' est vne autre sorte de Constance par laquelle on demeure ferme & stable en ses resolutions, en s'opposant mal à propos aux raisons & aux persuasions d'autruy. Or on peut s'y opposer mal à propos en plusieurs façons; soit quand on reconnoist qu'elles sont les meilleures, que neantmoins on ne les veut pas suiure; soit quand on se flatte en son opinion, & que l'on se persuade qu'elle est la plus raisonnable, quoy qu'elle ne le soit point du tout; soit mesme quand elle est la meilleure en effect & que l'on y persiste à contretemps: Car il y a des occasions, des lieux, & des personnes qui nous obligent de ceder, & qui nous doiuent faire relascher de nos sentimens & de nos pretentions. Quoy qu'il en soit, vn homme Constant tombe facilement dans toutes ces sortes d'Opiniâtreté; parce que la Constance ayant affermy l'Ame contre les difficultez qui l'attaquent, il n'y a plus de persuasion qui s'y puisse faire passage; & par la mesme resistence dont elle tasche d'arrester les maux, elle

Elle est Opiniastre.

s'oppose à la raison & à la verité : Ainsi elle fait comme en vne ville assiegee, où les portes que l'on ferme aux ennemis, empeschent que le secours & les amis n'y puissent entrer. D'ailleurs l'Opiniastreté vient ordinairement de la Presomption, qui ne veut pas ceder ny se soûmettre au iugement d'autruy ; Et par consequent la Constance qui a grande opinion de ses forces & qui croit estre inuincible, est facile à s'abuser dans la confiance qu'elle prend en soy-mesme, qui luy faisant mespriser les aduis & le secours d'autruy, la rend *Incredule, Indocile, & Opiniastre.*

Elle est insensible aux maux d'autruy.

ELLE passe aussi quelquesfois iusques à la *Dureté* & à l'*Insensibilité* : parce que dans le pouuoir qu'elle a d'arrester tous les autres mouuemens de l'Ame, elle peut empescher que la compassion ne la puisse esmouuoir, & qu'elle ne se rende sensible aux miseres d'autruy : qui est vne sorte de cruauté & d'inhumanité comme nous auons dit. Car la Nature qui a soin de la societé, nous donne vne certaine tendresse pour ressentir les

maux de ceux qui sont affligez afin de les secourir; Et quand vn homme s'est tellement endurcy le cœur, qu'il ne peut estre amolly par les ressentimens de la pitié: certainement on peut dire que ce n'est plus vn cœur d'homme, mais qu'il est de fer ou de marbre. Aprés tout il ne faut pas s'estonner si la Constance tombe facilement en ce defaut, puisque son principal employ est de resister à la douleur, qui fait vne grande partie de la Compassion, comme nous dirons en son lieu.

ELLE est *Modeste dans la bonne Fortune*; parce qu'auec la Fermeté qu'elle se donne, il est presque impossible qu'elle se laisse enfler à l'orgueil, ny emporter à la vanité; & que l'insolence qui naist ordinairement de ces deux Passions puisse rendre sa prosperité odieuse. *Elle est Modeste dans la prosperité.*

ELLE est *Seuere dans les Plaisirs*, non seulement parce qu'en s'affermissant elle arreste les mouuemens qu'ils pourroient exciter, & qu'elle leur sert comme de digue *Elle est seuere dans les plaisirs.*

pour empeſcher qu'ils ne ſe desbordent, Mais encore parce qu'elle ſe trouue ſaiſie en leur preſence d'vn certain chagrin, & de ie ne ſçay quelle amertume d'eſprit, qui ſe meſlant auec la ioye qu'ils donnent, l'affoibliſſent, & luy oſtent les transports, les rauiſſemens, & les ſuauitez qui ont accouſtumé de l'accompagner, la rendant ainſi *ſerieuſe, retenuë & ſeuere.* Mais comment des choſes ſi douces & ſi charmantes peuuent-elles cauſer du Chagrin? C'eſt ſans doute qu'elle les conſidere comme des Maux; Or la preſence du mal eſt deſagreable; & quoy qu'elle ne iette pas touſiours l'Ame iuſques dans la triſteſſe, elle luy donne neantmoins ie ne ſçay quel dégouſt, qui la rend ſoucieuſe & chagrine. Et certes comme l'Agréement eſt la premiere choſe que le Bien inſpire, qui n'eſt pas proprement vne Paſſion comme nous auons monſtré, ou du moins qui n'eſt qu'vne ioye naiſſante: Auſſi auant que le mal produiſe la haine & la triſteſſe dans l'Ame, il y produit vn certain ſentiment facheux qui n'eſt pas vn mouuement de l'Appetit, parce qu'il demeure dans la

seule cõnoissance qui void la disproportion qu'il y a entre l'obiet & elle; mais qui ne laisse pas de l'inquieter, & de luy donner ce chagrin secret dont nous parlons; qui n'est ny haine ny tristesse, pour le moins s'il le faut appeller ainsi, ce n'en est que le commencement. Quoy qu'il en soit, quand l'Ame resiste aux Plaisirs, ce ne luy sont plus des obiets agreables, elle les regarde comme des poisons qui la veulent corrompre, & conçoit pour eux la mesme auersion qu'elles a pour toutes les Choses qui la peuuent destruire: C'est pourquoy il ne faut pas trouuer estrange s'ils la rendent seuere & chagrine, puisque ce sont les sentimens que la presence du mal a tousiours accoustumé de donner.

Comment la Ioye se peut trouuer auec la Douleur.

MAIS si cela est ainsi, comment la *Ioye se peut-elle trouuer* auec la violence des douleurs, auec le mespris & l'infamie, auec tous les malheurs qui excitent si souuent la Constance? Car s'il est vray que les maux apportent tousiours quelque chagrin auec eux, il faut que ceux-cy qui sont les plus

grands que l'on puisse souffrir, remplissent l'Ame de tristesse, & qu'ils ne permettent pas que la Ioye quelque petite qu'elle soit y puisse trouuer aucune place: Et cependant il est vray que la pluspart des Amans prennent plaisir à souffrir pour celles qu'ils aiment; que les Ambitieux supportent gayement les trauerses qu'ils rencontrent dans le chemin de la gloire; & que les martyrs ont tousiours porté le contentement dans l'Ame & la gayeté sur le visage dans les plus cruels tourmens qu'ils ayent soufferts. Il est neantmoins facile de resoudre cette difficulté, si l'on se ressouuient qu'il y a deux Appetits dans l'homme qui peuuent en mesme temps estre esmeus de deux Passions contraires; & que dans la Volonté mesme il y a comme deux parties qui peuuent estre agitées de diuers mouuemens. Car ces veritez estant supposées, il n'y a pas de peine à conceuoir comment la Douleur attaque le sens, durant que la Ioye se respand dans l'Esprit; ny comment la tristesse trouble la plus basse region de la Volonté, tandis que la plus haute est tranquille, ou qu'elle est rauie dans les plai-

sirs que l'amour, l'ambition, ou quelque autre noble desir luy propose. Ie ne veux pas pourtant dire que la Ioye & la Douleur aillent iusques à cet excés dans la Constance : Non, il est impossible que l'vne ou l'autre y puisse estre bien grande, à cause de la fermeté de l'Ame qui empesche leur mouuement : Mais c'est pour monstrer que si elles peuuent compatir ensemble quand elles sont fortes, elles le pourront bien facilement quand elles seront affoiblies ; Et par consequent que le chagrin qui accompagne ordinairement la Constance, & qui n'est que le commencement de la tristesse, peut subsister auec la gayeté qui se remarque souuent en cette Passion. Ce n'est pas qu'il n'y puisse suruenir des transports & des rauissemens de Ioye, des saillies ou des defaillances de la Douleur : Aussi n'y a-t'il plus alors de Constance, & il faut en ce moment que l'Appetit se relasche pour suiure la violence de ces Passions. Il est vray qu'aprés elle se peut raffermir mais tousiours c'est vne Constance interrompuë, & qui ne se continuë que par diuerses reprises ; lesquelles sont

quelquesfois si promptes, qu'il semble que les Passions qui les entrecoupent se confondent auec elle, & n'en fassent qu'vne seule, comme nous auons dit qu'il arriuoit souuent en toutes les autres.

Elle est indifferente à tout.

AV reste de l'insensibilité qu'elle a pour les maux d'autruy; & de cette seuerité qu'elle apporte dans l'vsage des biens, naist *l'indifference* à laquelle elle est suiete. Parceque celuy qui n'est point touché des maux qu'il void souffrir aux autres, & qui resiste à tous les plaisirs de la vie, est certainement détaché de toutes les choses qui peuuent le plus puissamment arrester vn Esprit, & l'engager dans les deuoirs de la societé ciuile: Il ne faut plus attendre de luy les douceurs de l'amitié, ny le secours que la compassion promet aux miserables; le bien & le mal des particuliers & du public luy sont indifferens; & se rendant inutile à tout le monde, il deuient rude, austere & sauuage.

En effect ce sont les vices que l'on a remarquez dans la secte des Stoïques, qui ne s'estudioient à autre chose qu'à exercer la Con-

Constance; puisque toute leur Philosophie consistoit à s'abstenir & à soustenir, qui sont les deux emplois où cette Passion est destinée. C'est pourquoy ce n'est pas merueille s'ils sont tombez dans les defauts qui ont accoustumé de la suiure quand on ne s'en sert pas comme on doit.

Il faut neantmoins remarquer que l'indifference dont nous parlons ne regarde que les choses où la Constance ne s'attache point. Car si elle s'oppose à quelque difficulté, elle n'a point d'indifference pour cela; au contraire elle s'y affermit, elle s'y opiniastre, elle s'y obstine: Mais hors de là tout luy est indifferent, & elle ne se soucie ny de ce qui luy peut arriuer, ny de ce qui peut toucher les autres.

Et c'est encore pour cette mesme raison qu'elle paroist tousiours *Esgale & Contente*, dautant que dans l'indifference qu'elle a pour toutes choses, elle n'a point de desirs ny d'apprehensions pour elles, & est exempte des soins & des inquietudes qui naissent de ces Passions. Ioint qu'en s'affermissant éga- *Elle est égale & contente.*

lement à la rencontre des biens & des maux; la bonne & la mauuaise Fortune la trouuent tousiours en mesme estat, & sans se laisser emporter par celle-là, ny abatre par celle-cy, elle demeure tousiours en vne mesme assiette, & paroist tousiours semblable à elle-mesme.

MAIS c'est s'arrester trop long-temps à trouuer des raisons qui sont faciles à tirer des principes que nous auons establis, & qui se presentent à l'Esprit si tost qu'on les veut sçauoir. Passons aux Charaćteres que cette Passion imprime sur le Corps.

Nous n'aurons pas grande peine en leur recherche, parce qu'il y en a peu dont nous n'ayons desia parlé aux discours precedens; puisque au Chap. de la Hardiesse nous auons examiné les causes du Regard asseuré, du Mouuement des paupieres & des sourcils, du Silence, de la Froideur du visage, & de la Retention de l'haleine; Comme au Chap. de l'Esperance nous auons veu d'où procedoit la Fermeté de la parole & du pouls; pourquoy le visage ne changeoit point de cou-

leur, & pourquoy la teste & la taille estoient droites. Car la Constance a ces effets communs auec elles, & se sert des mesmes motifs & des mesmes moyens qu'elles employent pour les produire; il faut seulement remarquer quelques petites differences qui s'y rencontrent.

Quel est le Regard dans la Constance.

CAR il est certain que le *Regard asseuré* se forme icy auec vne grande ouuerture de paupieres, auec vne veuë ferme, & auec viuacité: Mais la viuacité n'y est pas si grande que dans la Hardiesse; parce que dans le dessein que celle-cy a d'attaquer le Mal, elle pousse les Esprits au dehors, & en remplit si abondamment les yeux qu'ils en deuiennent tous estincelans; au lieu que la Constance qui se veut tenir sur la defensiue, les affermit seulement sans les pousser auec impetuosité; de sorte qu'elle rend ainsi les yeux vifs, parce qu'elle y arreste les Esprits qui leur dônent la force & la vigueur; mais ils n'y sont pas brillans, parce qu'ils n'y abordent pas en quãtité, & qu'ils n'y ont pas ce mouuement actif qui les fait briller & estinceler.

D'vn autre costé la Fermeté de la veuë y est accompagnée d'vne certaine seuerité qui ne se trouue pas dans l'Esperance, parce que l'Ame ne considere icy que le Mal dont la presence la rend chagrine, & que là elle regarde encore le Bien, dont l'attente adoucit la peine qui naist des difficultez qu'elle rencontre.

Quel est le mouuement des sourcils.

QVAND les *Sourcils se haussent*, c'est seulement pour mieux voir l'ennemy, & non pour aider au sousleuement de l'Ame ainsi qu'il arriue dans la Hardiesse. C'est pourquoy ils ne s'y esleuent pas tant ny si souuent qu'en cette passion là; parce que l'Ame se tenant ferme & roide pour se defendre, ne sollicite pas les organes à faire ces grandes & frequentes saillies qui suiuent l'impetuosité dont elle se laisse emporter pour attaquer: Ainsi elle n'esleue les sourcils qu'autant que la necessité de la veuë le demande, & non pour seruir au mouuement dont elle est agitée. Elle les fait aussi *resserrer* pour la mesme raison que dans la Hardiesse, Car elle pense s'estre bien forti-

fiée quand elle a pourueu à la ſeureté des yeux, comme nous auons monſtré au Chap. precedent. Mais il arriue quelquesfois que dans les plus fortes attaques des maux elle les *tient immobiles*, & qu'vn hõme Conſtant verra les plus grands dangers, & ſouffrira les plus cruelles douleurs, ſans froncer le ſourcil. Or cela vient ou de l'attention qu'il apporte à conſiderer le mal, car elle luy fait ouurir dauantage les yeux, & hauſſer par conſequent les ſourcils qui ne peuuent alors ſe reſſerrer; ou de la confiance qu'il a en ſes forces qui luy defend de ſonger à ces petites precautions; ou du deſſein qu'il a de faire voir par cette immobilité exterieure, que ſon Courage eſt ineſbranlable.

LE *Silence* n'eſt pas icy *fier ny deſdaigneux* comme il eſt dans la Hardieſſe; parce que la fierté & le deſdain ſont des effects de l'orgueil qui ſe trouue rarement dans la vraye Conſtance. Mais il eſt *modeſte & ſerieux*, & ne procede d'ailleurs que de l'attention où l'Ame eſt occupée pour ſe defendre, & de la confiance qu'elle a en ſes forces, car *Quel eſt ſon ſilence.*

celle-là luy fait oublier les paroles, & celle-cy les luy defend puisque ce sont les armes de la foiblesse comme nous auons dit.

QVANT aux autres Characteres dont nous venons de parler, telle qu'est la Froideur du visage, la Fermeté de la voix & du pouls, retenir l'haleine, & d'auoir la teste leuée & la taille droite, il n'y a point de difference ny dans leur effect ny dans leur cause auec ceux qui accompagnent l'Esperance & la Hardiesse; C'est pourquoy nous renuoyons le Lecteur en ces lieux là où nous les auons soigneusement examinez; & où l'on verra que s'ils suiuent ces deux Passions c'est parce qu'elles sont tousiours soustenuës de la Constance & de la fermeté du Courage.

Pourquoy la Constance n'a pas les autres Characteres de l'Esperance & de la Hardiesse.

MAIS si elle a tant de liaison & de conformité auec elles, pourquoy n'a-t'elle pas encore tous leurs autres Characteres? Certainement c'est parce que celles-cy outre la Fermeté qu'elles donnent à l'Ame, luy inspirent encore d'autres mouuemens qui ne se

rencontrent point dans la Constance. Car l'Esperance s'affermit bien contre les difficultez, mais en mesme temps elle aspire au Bien qu'elle recherche, & attend tousiours quelque secours qui luy en donnera la possession : C'est pourquoy elle est inquiete & impatiente, elle souspire, elle iette les yeux en haut. Ce qui n'arriue point dans la Constance, à cause qu'elle n'a point d'autre dessein que de resister au Mal. Il en est de mesme de la Hardiesse qui se roidit bien pour se fortifier, mais qui outre cela s'eslance & se iette sur l'ennemy; de sorte que tout ce qui suit cet eslancement ne conuient point à la Constance, qui ne souffre iamais cette agitation quand elle est toute seule. Ainsi les Regards de trauers, l'Ouuerture des narines, les Esclats de voix, la Fierté du visage, la Respiration vehemente, la Rougeur & la Chaleur des parties, & autres semblables qui procedent du sousleuement de l'Ame & de la violence dont elle est agitée, ne se rencontrent point dans la Constance qui est exempte de ces grands orages. Il est vray que le *Marcher en est graue* comme celuy

de la Haridesse, parce qu'en s'affermissant elle appesantit le Corps & le fait marcher plus pesamment : mais elle ne le fait pas balancer comme celle là, dautant qu'elle n'a pas l'impetuosité qui fait tourner les espaules en dedans ; en quoy consiste principalement le balancement du Corps, & le marcher hardy. On en veut dire autant de son Port qui est noble sans orgueil, Car la teste est leuée sans aucune fierté, la taille est droite sans hausser les espaules, & le mouuement de toutes les parties sans estre empressé ny violent, est esgal & modeste. Or tout cela est conforme à l'estat où l'ame se trouue dans cette Passion : dautant qu'en se roidissant elle fait aussi roidir les parties, qui par consequent deuiennent droites ; & que cette situation est la plus seure & la moins exposée aux iniures, puisqu'elle fait mieux voir l'ennemy, & qu'elle est toute preste à luy resister. Mais la fierté du visage, ny l'esleuation des espaules qui sont les principales marques de l'Orgueil, comme nous dirons en son lieu, ne s'y trouuent point parce que l'ame ne doit & ne peut s'estendre ny se

souste-

souſleuer, ny faire aucun mouuement violent, eſtant affermie comme elle eſt.

La *Fermeté du Corps & des Parties* eſt vn effect propre & particulier à cette Paſſion, car s'il ſe trouue en quelques autres, on peut dire que c'eſt par ſon moyen, & à cauſe qu'elle les accompagne. Mais elle ne l'employe que quand il faut reſiſter à quelque choſe de corporel, autrement elle s'abuſe & fait vn effort qui luy eſt inutile, comme nous auons dit. Pour ſçauoir maintenant en quoy conſiſte cette *Fermeté*, & comment elle ſe fait, il faut remarquer outre ce que nous en auons dit en general cy-deſſus, qu'vne choſe peut eſtre *Ferme* en deux manieres; ou parce qu'elle reſiſte au toucher, ou parce qu'elle ne peut eſtre eſbranlée: Or elle reſiſte au toucher, parce qu'elle eſt dure; Mais elle eſt dure, ou parce qu'elle eſt ſeiche & ſolide comme la pierre; ou parce qu'elle eſt tenduë comme le balon; ou parce que ſes parties ſont ſerrées & ramaſſées enſemble, comme les choſes qui ſont foulées & preſſées. Elle ne peut auſſi eſtre eſ-

D'où vient la Fermeté du Corps.

branlée, ou parce qu'elle est pesante ; ou parce qu'elle est appuyée ; ou parce qu'elle a vn mouuement contraire à celuy qui la veut renuerser. Ainsi vne colomne se tient ferme par son propre poids ; vn batiment se soustient par des estançons & des arc-boutans, les membres se roidissent estant tirez esgalement par des muscles opposez. Cela supposé, il est certain que la Constance se sert de tous ces moyens pour affermir les parties, si on en excepte la Dureté qui vient de la secheresse, parce qu'il faut beaucoup de temps pour produire cette qualité. Il faut neantmoins y apporter quelque distinction dautant que les vnes s'affermissent d'vne façon, & les autres d'vne autre : Les esprits & les membres qui se meuuent volontairement, deuiennent fermes par l'oppinion des mouuemens, les muscles par compression, le Corps par le poids & par l'appuy. Ce qu'il faut examiner en détail.

NOVS auons monstré comment les Esprits s'affermissoient & comment ils communiquoient leur fermeté aux parties. Mais

il y a cette difference, que la fermeté des Esprits vient de la Contrarieté des mouuemens, & que celle qu'ils communiquent se fait par le soustien qu'ils donnent : car estant affermis il faut necessairement qu'ils appuyent les parties qui les touchent, notamment si elles sont fluides comme sont les humeurs.

LES membres qui sont destinez au mouuement volontaire comme la teste, les yeux, les bras & les iambes se rendent aussi fermes par la contrarieté des Mouuemens ; car estant composez de diuers muscles, dont les vns les font mouuoir en haut, les autres en bas, les autres à droit & à gauche ; Quand ils sont agitez de tous ensemble, il faut qu'ils demeurent fermes & roides sans aller d'vn costé ny d'autre, & qu'ils souffrent alors ce mouuement qu'on appelle Tonique, qui est le plus violent de tous, & celuy qui donne dauantage de l'assitude. C'est pourquoy on se lasse plus en se tenant debout qu'en se promenant ; & l'on a plus de peine à regarder long-temps quelque chose

auec vne veuë fixe & arrestée, ou à tenir continuellement les bras roides, que si on leur faisoit faire des mouuemens differens: parce que tous les muscles agissent là sans prendre aucun repos; & qu'icy il n'y en a qu'vne partie, qui vient à se reposer si tost que l'autre se met en action.

CHAQVE Muscle en particulier se rend ferme quand il agit: mais c'est parce qu'il deuient dur. Or il s'endurcit en pressant & ramassant ses parties ensemble: Car n'ayant point d'autre action que de se resserrer & de se raccourcir pour ramener vers luy le membre qu'il doit faire mouuoir, il faut qu'il occupe moins d'espace, & partant que ses parties soient plus pressées, d'où vient sa dureté. Laquelle bien qu'elle suruienne par necessité, ne laisse pas encore d'estre recherchée par l'Ame, comme vne chose qui peut seruir à rendre le corps plus fort & moins exposé aux iniures. Et c'est pour la mesme raison que la peau des animaux se resserre quand ils se veulent defendre; d'où vient en suite que le poil & les plumes se herissent,

comme nous auons monstré ailleurs.

OVTRE cette fermeté, les muscles & la peau en peuuent encore acquerir vne autre par la *Tension*: Mais parce qu'il y a deux sortes de Tension, l'vne qui se fait en tirant fortement les choses qui se peuuent estendre, comme vne corde, vn parchemin; l'autre, en les remplissant de quelque corps, comme vn balon; il est certain que la Constance ne peut rendre ces parties fermes & dures par celle-cy, mais seulement par la premiere. Et cela arriue quand les muscles font beaucoup plier vn membre; car ceux qui leur sont opposez & qui n'agissent point, sont contraints de s'allonger & de s'estendre; & par cette extension ils deuiennent fermes & rendent la peau plus dure: C'est ainsi que cette Passion fait quelquesfois *estendre les mains*, afin que le dedans qu'elles opposent au danger, soit plus dur, & par consequent plus propre à resister au mal.

QVANT à tout le corps il deuient ferme, non seulement quand toutes ses parties

se roidissent; mais encore par le soustien, & par le poids qu'il se donne. Or il peut estre soustenu par quelque appuy exterieur; car l'Ame qui se met sur la defensiue, cherche en soy & hors de soy tout ce qui la peut affermir : Ainsi quand on est attaqué, on resiste mieux si l'on a quelque chose à dos qui appuye & qui aide à soustenir l'effort de l'ennemy. Le Corps se soustient aussi de luy mesme par la situation & par l'assiette qu'il prend ; Car en auançant vn pied, ou escartant vn peu les iambes, il se fait comme vn estançon & vn arc-boutant qui le supporte, & qui empesche qu'il ne se renuerse du costé qu'il est appuyé : Ioint qu'il eslargit ainsi sa base, & fait ce que l'art ordonne pour les grãdes colomnes, qui se soustiennent mieux quand leur piedestail est plus grand & plus large. Enfin en s'appesantissant, il est moins suiet à estre esbranlé, parce qu'en augmentant son poids, il resiste dauantage au mouuement des choses qui le heurtent, & se rend ainsi plus ferme & plus stable en son assiette. Mais comment se peut-il appesantir? Certainement ce n'est pas qu'il ait plus

de pesanteur qu'il en auoit; mais c'est qu'il la rend plus efficace par le mouuement qu'il se donne: Car les choses pesantes ont beaucoup plus de force, & font incomparablement plus d'impression lors qu'elles sont esmeuës. Quand donc le Corps veut s'affermir, il affaisse toutes les parties superieures sur les basses, & celles-cy pressant la terre par le mouuement des muscles qui sont destinez à cet effect, elles font vn effort qui augmente la force du poids qu'elles soûtiennent, & rendent ainsi le corps plus ferme & moins facile à estre esbranlé.

OVTRE tous ces mouuemens cette Passion employe encore celuy des Mains pour s'opposer au choc dont elle est menacée: car comme ce sont des parties destinées au seruice du corps, elle les expose librement, & les hazarde pour le sauuer du peril, & s'en sert comme de barrieres pour arrester l'ennemy, ou comme de bouclier pour en receuoir les atteintes. C'est pourquoy elles les *ouure*, afin de courir & de defendre vn plus grand espace; elle les *estend*, pour les

rendre plus dures & plus fortes ; & elle les *auance*, afin de rompre & d'amortir la violence des coups qu'elle ne peut empescher de tomber sur luy.

VOILA ce que nous auions à dire des Characteres de la Constance ; car pour les autres que nous auons marquez dans sa peinture, ils ne luy conuiennent point qu'à raison des Passions qui se meslent quelquefois auec elle. Ainsi les cris, les gemissemens, les larmes, les souspirs, la foiblesse du corps procedent de la Douleur : l'indignation, les menaces, les coups suiuent la Hardiesse ou la Colere : la douceur des yeux, la gayeté du visage viennent du contentement que l'Amour, le Desir, ou l'Esperance luy proposent.

Les



LES CHARACTERES DE LA COLERE.

Chapitre Troisiesme.

Bien que la Colere soit vne flamme que la Nature allume dans l'Ame de tous les animaux, & qu'on la puisse comparer à ce feu qui brille dans les Astres pour la conseruation de l'Vniuers; C'est vne chose estrange qu'on ne la considere presque iamais que comme vne affreuse Comete, qui n'annonce & ne produit que des guerres & des embrasemens; Et que la

Eloge de la Colere.

raison humaine est tellement iniuste, qu'elle condamne tousiours vne Passion qui combat tousiours pour la Raison & pour la Iustice. Ouy sans doute, puisqu'elle ne s'esleue dans l'Ame que pour repousser les iniures, & pour chastier ceux dont elle croit estre iniustement offensée, on peut dire hardiment qu'elle ne s'arme iamais que contre la violence, & qu'elle tient tousiours le party de la Raison & de l'Equité.

Ce n'est pas que les hommes qui abusent de tous les plus vtiles presens de la Nature, ne la fassent seruir bien souuent à de mauuais desseins: Mais outre que pour iuger raisonnablement du prix & de la valeur des choses, il ne faut pas consulter les abus qui s'y trouuent, ny le mauuais vsage que l'on en peut faire; Il est certain que lors qu'elle paroist la plus iniuste, elle a des motifs qui luy semblent équitables, qu'il luy faut du moins les apparences de la iustice pour l'obliger à prendre les armes, & que si elle y est trompée, ce n'est pas elle qu'il en faut accuser, mais plustost la Malice & l'Erreur qui l'appellent à leur secours. Comme on

ne peut blasmer les soldats qui sont à la garde du Prince quand ils le suiuent en des entreprises temeraires,& qu'il est quelquesfois du deuoir d'vn bon suiet d'obeïr à vn tyran ; On ne peut aussi condamner la Colere qui a esté soûmise à la Raison pour luy seruir de garde & de defense, quand elle la suit en ses déreglemens, & qu'elle obeït à ses ordres quelques iniustes qu'ils soient. En vn mot ce n'est pas dans la corruption que l'on doit chercher la pureté de la Colere, il faut remonter à sa source, & voir dans les premiers canaux où elle coule, si elle a des vertus & des qualitez vtiles à la vie, & qui soient dignes de la loüange que nous luy auons donnée.

S'IL est donc veritable qu'elle vienne de la Nature, & que cette Nature ne soit autre chose que l'Art de Dieu, & l'effusion de sa Bonté & de sa Sagesse en tous ses ouurages ; Il ne faut pas douter que celuy-cy ne se ressente d'vne si excellente origine ; & que les Mouuemens admirables de cette Passion ne soient excitez par le mesme Esprit qui anime

& qui conduit l'Vniuers. C'est luy qui voulant imprimer en toutes les creatures l'Image de sa Puissance, & les rendre semblables à luy autant qu'elles le peuuent estre, a tracé dans tous les animaux vn crayon de sa Iustice, & leur a donné la connoissance du tort qu'on leur pouuoit faire, & le iuste desir de s'en venger.

Et certes comme si c'eust esté le dernier traict qui pouuoit acheuer leur perfection & sa liberalité, il semble qu'il ait eu plus de soin de leur inspirer cette Passion que quelqu'autre que ce soit; qu'il n'y en a point qu'il ait renduë si commune & si naturelle; & que toutes les autres sont ou particulieres à quelques-vns, ou tellement imparfaites qu'il est difficile de les y reconnoistre. En effect l'Amour & le Plaisir qui semblent deuoir estre les plus necessaires & les plus generales, ne se peuuent qu'à peine remarquer dās la pluspart des animaux; la Hardiesse ne se trouue qu'en ceux qui sont forts & courageux; la Crainte ne surprend que ceux qui sont foibles; Et il y en a mesme qui sont si propres à certains aages & à certaines conditions,

qu'elles passent rarement aux autres. Mais il n'en est pas ainsi de la Colere, qui se fait ressentir generalement à tous; les plus petits en souffrent les émotions aussi bien que les plus grands, les foibles aussi bien que les forts, & il n'y en a point qui n'ayent esté pourueus des armes qui deuoient seruir à sa vengeance. Enfin elle ne connoist point de priuileges, & ne met point de difference entre les hommes; elle agite les enfans comme les vieillards, les malades comme les sains, les pauures comme les riches, les Roys comme leurs suiets; Et sans s'arrester ainsi que les autres à quelques particuliers, elle anime les familles, les peuples & les Royaumes entiers.

Mais comme dans l'ordre de la Nature les choses sont plus communes à mesure qu'elles sont plus necessaires; il faut croire que cette Passion n'auroit pas esté si generalement respanduë en tous les animaux, si elle n'auoit esté la plus importante & la plus necessaire à leur conseruation; & qu'elle ne seroit pas si sensible & si acheuée en ceux mesmes qui sont les plus imparfaits, si elle n'e-

ſtoit plus vtile & de plus grand vſage que toutes les autres, qui ne s'y trouuent le plus ſouuent qu'eſbauchées ou confuſes.

Et certainement puiſque tous ont beaucoup plus de maux à craindre que de biens à deſirer, & que le mal meſme eſt plus puiſſant à deſtruire que le Bien n'eſt puiſſant à conſeruer; Il eſtoit de la Sageſſe de celuy qui les auoit expoſez à tant de perils, de leur donner de plus fortes Paſſions pour s'en garantir, que pour rechercher ce qui leur eſt vtile. Il falloit que puiſqu'il leur eſtoit plus auantageux de vaincre le Mal que de le fuir, & que tous ne pouuoient pas auoir la Hardieſſe qui eſtoit deſtinée pour le ſurmonter; il falloit, dis-ie, que pour ſuppleer à ce defaut, il leur inſpiraſt vne autre Paſſion qui peuſt eſchauffer le Courage des plus foibles, exciter les forces des plus timides, & les engager tous à combatre des ennemis, que la fuite ou la patience pouuoient rendre plus redoutables. Puiſqu'enfin ils auoient tous à ſe defendre, non ſeulement de ceux qui font le mal ſans le connoiſtre, mais encore de ceux qui le font par malice; Il eſtoit neceſ-

ſaire qu'ils euſſent des lumieres pour les diſcerner, & des moyens pour deſtruire non ſeulement leur puiſſance, mais encore leurs mauuais deſſeins. Car ce n'euſt pas eſté pouruoir entierement à leur ſeureté, ſi aprés les auoir vaincus ils ne leur euſſent encore oſté l'enuie de reprendre les armes, & de continuer leurs iniuſtes entrepriſes.

C'EST donc auec la Colere qu'ils viennent à bout de ſi dangereux ennemis, qu'ils arreſtent le cours de leurs violences, & qu'en leur faiſant perdre la volonté de nuire, ils arrachent le Mal iuſques à ſa racine, & ſe mettent à couuert de tout ce qu'ils peuuent craindre. Et de vray la veangeance que cette Paſſion employe à cet effect, n'a point d'autre but que de chaſtier celuy qui offenſe, afin que la peine qu'il ſouffre luy oſte le deſir de continuer l'iniure, & que celuy qui l'a receuë ne retombe plus au meſme danger. Y a-t'il rien au monde de ſi equitable & de ſi neceſſaire? y a-t'il rien où la prouidence de la Nature eſclate dauantage? & ne ſeroit-ce pas eſtre ingrat enuers elle, que de mépriſer

vn secours si vtile, & de condamner vne si iuste defence.

CAR il ne faut pas croire qu'il n'y ait que les bestes qui s'en puissent legitimement seruir, qu'elle est incompatible auec la Raison, & qu'elle ne s'allume iamais dans l'homme, qu'elle n'y esteigne en mesme temps cette diuine lumiere qui le doit esclairer en toutes ses actions. Non non, elle est en nous & du mesme vsage & de la mesme necessité qu'elle est au reste des animaux; nous auons les mesmes ennemis qu'eux, nous sommes exposez aux mesmes dangers, & les soins de nous en garantir ne doiuent pas estre moins innocens que peuuẽt estre les leurs. Quoy qu'on en veüille dire, la Raison & la Colere ne sont pas de ces Astres, qui ne se regardent & ne se rencontrent iamais sans perdre quelque chose de leur vertu ou de leur clarté, & sans causer quelque trouble dans le monde. Au contraire elles se fortifient l'vne l'autre quãd elles se peuuent vnir, & de leur conionction naist dans l'ame cette chaleur celeste qui excite les vertus languissantes qui donne

de

de l'ardeur à celles qui combatent, & qui leur inſpire cette diuine fureur dont elles ſont animées contre les vices. D'où penſez vous que vienne cette noble Indignation que l'Ame conçoit pour les choſes iniuſtes, ſinon de ſa Colere qui ne peut ſouffrir l'iniuſtice ſans s'allumer? D'où pourroit naiſtre ce vertueux Chagrin, & cette ſainte Impatience qui nous prennent à la veuë des crimes, que de cette Paſſion qui n'a point d'autre ſoin que d'en chaſtier les autheurs? Et d'où pourroit venir ce iuſte Dépit dont la Vertu ſe ſent piquée à la rencontre des obſtacles qui la trauerſent, que de la meſme ſource d'où elle tire les forces qui luy ſont neceſſaires pour les ſurmonter? Enfin les plus excellentes Vertus ſe relaſcheroient à tous momens, ſi elles n'eſtoient excitées par cette Paſſion; la Iuſtice n'iroit pas à la vengeance des crimes auec ce zele dont elle eſt ſi ſouuent tranſportée, ſi elle ne l'appelloit à ſon ſecours; la Valeur produiroit rarement ces grandes actions qui la rendent redoutable, ſi elle n'eſtoit ſollicitée par elle; En vn mot il n'y en a point à qui elle ne ſe ſerue d'ai-

guillon pour l'auancer dans le chemin de la gloire ; Et qui la voudroit oster de la vieci-uile, ny laisseroit certainement que la foi-blesse, la langueur & la lascheté.

MAIS nonobstant ces grands seruices il le faut enfin confesser, c'est de toutes les Passions celle qui est la plus à craindre, & qui cause de plus grands desordres dans le monde. Par vn malheur estrange & qui n'est presque pas conuenable, le commerce qu'elle a eu auec la Raison, au lieu de la rendre plus parfaite, l'a corrompuë ; & d'innocente qu'elle estoit dans les bestes, elle est deuenuë criminelle dans les hommes : Ce sorte qu'on peut dire qu'elle est en quelque façon semblable aux vapeurs de la terre qui se changent en tonnerres & en orages quand elles s'approchent du Soleil ; Et que si elle ne fust point montée en cette haute region de l'Ame, elle n'eust iamais esté capable de produire ces foudres & ces tempestes qui ont fait tant de calamitez publiques, & qui ont desolé tant de Prouinces & tant de Royaumes.

Car il ne faut pas croire que le mal qu'elle fait ne tombe que sur quelques particuliers, comme celuy qui vient de la Colere des animaux, & de la pluspart des Passions humaines: Outre qu'elle peut inspirer sa fureur aux villes & aux nations entieres, elle ne frappe iamais vne seule personne, que le coup ne menace ou ne blesse toute la societé ciuile: C'est pourquoy les loix qui tolerent souuent le mauuais vsage des autres Passions, n'ont iamais souffert celuy de la Colere quelque iuste qu'il fust; elles se sont tousiours reserué la vengeance des iniures, & quiconque l'a voulu vsurper sur elles, a fait vn crime d'vn iuste ressentiment, & a le plus souuent adiousté l'infamie du supplice à la honte de l'outrage. En effect elles ne pouuoient pas laisser à des particuliers vne puissance qui n'appartient qu'au public, ny mettre les armes de la Iustice entre les mains d'vne Furieuse sans abandonner à l'insolence & à la cruauté, la vie & la fortune des hommes, & sans rompre ces sacrez liens qui les vnissent ensemble pour former les Communautez & les Republiques.

Mais de quelque feuerité dont elles ayent vsé, quelque frein qu'elles ayent voulu donner à cette farouche & indomptable Passion, elles n'ont iamais peû empescher qu'elle n'ait mis le desordre & la confusion par tout où elle s'est trouuée; elle a fait perdre le iugement & la raison aux plus sages, mis la diuision parmy les meilleurs amis, remply les plus illustres familles de sang & de carnage; & l'on peut dire que la terre fume encore par tout des embrasemens qu'elle a excitez dans ses plus grandes villes & dans ses plus belles Prouinces. Les choses mesmes qui ont tousiours esté en veneration parmy les hommes, sont violées par cette Insolente; elle foule aux pieds tous les respects que la Nature nous inspire auec la vie, & son impieté s'esleue iusques contre le Ciel, & & contre la Diuinité mesme: Enfin s'il falloit dire tout le mal qu'elle fait, il faudroit peut-estre sçauoir tout le mal qui se fait sur la terre. Mais pour mieux faire voir le déreglement qu'elle cause, il ne faut que se representer vn homme qui s'est laissé emporter à ses excez, & considerer l'estrange

changement qu'elle fait en son Esprit & en son visage.

LA Colere n'est pas de ces Passions qui s'insinuent doucement dans l'Ame, qui la flatent d'abord, & qui par de foibles commencemens luy ostent le soupçon de leur violence : Elle y entre auec impetuosité & à force ouuerte; ou pour mieux dire elle n'y entre pas, elle y tombe comme la foudre qui frappe à l'impourueu, & qui ne met point de temps entre sa cheute & l'embrasement qu'elle cause. Car si tost qu'vn homme en est atteint, il se sent enflammé de dépit & de desdain; la vengeance ainsi qu'vn torrent de feu se respand en toutes ses pensées, la fureur gagne sa raison & son iugement, & comme vne flamme deuorante elle court & bruit dans ses veines, elle petille dans ses yeux, elle esclate en ses paroles. Ce ne sont que plaintes, que reproches & qu'iniures; ce ne sont que menaces, qu'imprecations, & que blasphemes; Et plus il y a de douceur & de foiblesse en son naturel, plus sa Passion est aigre & impetueuse, plus elle est criarde &

Description d'vn homme en Colere.

insolente. Il n'y a point de respects ny de considerations qui le puissent retenir; il ne reconnoist plus de maistres, d'amis ny de parens; le silence l'irrite, les excuses l'outragent, souuent mesme l'innocence ne luy est pas moins insupportable que l'iniure.

Comme s'il n'auoit de l'esprit que pour se tourmenter, il est incapable d'écouter aucune raison qui puisse calmer le trouble où il est, & se rend ingenieux à chercher toutes celles qui le peuuent accroistre. Il se figure l'offense plus grande qu'elle n'est en effect; il remarque iusques aux moindres circonstances qui la peuuent agrauer; Et s'il arriue que les effects & les paroles ne le blessent point, il trouue dans le ton de la voix, ou dans le mouuement des yeux de grands suiets & de couroux & de vengeance. Il ne s'arreste pas encore là, il rappelle en sa memoire tous les bons offices qu'il a rendus à son ennemy & les mauuais traitemens qu'il en a soufferts; Ses actions mesmes qui luy auoient esté indifferentes luy semblent alors iniurieuses; Ses fautes les plus legeres luy paroissent des affronts sensibles & des iniu-

res atroces; Et s'estonnant de n'auoir pas reconnu ses mauuais desseins, il s'accuse d'imprudence & de stupidité, & adiouste à sa premiere fureur l'indignation & le despit qu'il conçoit contre soy-mesme. Là dessus apres auoir fait esclater son ressentiment par l'extrauagance de ses discours, & par toutes ces exclamations que la douleur & la rage poussent au dehors; Il tombe tout à coup dans vn profond silence; & marchant à grands pas, auec vne mine hagarde & farouche, il fait bien iuger par ses frequens branlemens de teste, par ses grincemens de dents & par ses regards furieux qu'il roule en son esprit les desseins de quelque grande & horrible vengeance. En effect il n'y a point de mal que l'on puisse faire souffrir à vn ennemy qui ne se presente à ses desirs; l'infamie, les gesnes, & les supplices sont les plus doux chastimens qu'il luy prepare; le fer & le poison sont les moindres instrumens qu'il y doit employer: Il pense aux coups qui seront les plus rudes, aux endroits qui seront les plus sensibles, à la mort qui sera la plus cruelle; Et pour assouuir sa

rage, il ne se propose pas moins que de l'estrangler luy mesme, de le déchirer par pieces, & de luy manger le cœur & les entrailles. Aprés mille semblables desseins qui le plus souuent se destruissent l'vn l'autre, il voudroit qu'il se fist quelque desordre dans la Nature pour le perdre, que la terre s'ouurist pour l'abysmer, que la peste l'estouffast, que la foudre tombast sur luy; Enfin il fait des vœux à la mauuaise Fortune afin qu'elle supplée à son impuissance, & sollicite la colere du Ciel & de l'Enfer d'acheuer la punition qu'il aura commencée. Mais quand tout cela pourroit arriuer, il ne seroit pas content si l'on ne croyoit que c'est luy qui est la cause de tous ces malheurs, qu'il les a attirez sur son aduersaire, & que celuy-cy les souffre bien moins pour le chastiment de son crime que pour sa satisfaction particuliere.

Pendant qu'il nourrit sa Passion de ces cruelles pensées, on entend les longs & les cuisans soûpirs qu'il tire à tous momens du fond de son ame, les mots confus & entrecoupez qui de temps en temps eschapent à

sa

ſa fureur, & le bruit qu'il fait en frappant tout ce qui ſe trouue ſous ſa main & ſous ſon pied. A la fin rompant tout à fait ſon ſilence, il deteſte, il menace, il blaſpheme; il découure tout ce qu'il a ſur le cœur, & trahiſſant ſon ſecret il fait que la vengeance qu'il medite luy eſt ſouuent inutile ou pernicieuſe.

CE ſont à peu prés les mouuemens qu'il a en l'abſence de ſon ennemy, mais ce n'eſt rien au prix de ceux qu'il ſouffre en ſa preſence. D'abord il ſemble qu'il taſche d'éuiter ſa rencontre, qu'il ne le veüille point voir, & luy tournant le dos d'vne façon ſuperbe & dédaigneuſe, il gronde, il murmure & forme entre les dents des paroles d'indignation & de deſdain. Mais il ne demeure pas long-temps en cet eſtat; Comme la flamme deuient plus violente quand elle eſt reſſerrée, ſa Colere s'irrite par cette contrainte, & ſe changeant tout à coup en fureur, elle le tranſporte hors de luy meſme, & le rend ſemblable à vne beſte ſauuage & furieuſe. Il crie, il court, il frappe, & ſans

craindre ou sans reconnoistre le peril, il se iette à trauers la flamme & le fer, il y pousse ses amis, & ne se soucie pas de perdre ce qu'il a de plus cher pourueu qu'il perde celuy qui l'a offensé. Comme vn desesperé il s'essance dans le precipice afin de l'y pouuoir entraisner, il cherche le naufrage où il doit perir auec luy, il l'appelle au combat où le sort des armes est douteux, & pour l'ordinaire, l'ardeur qu'il a de se venger le dérobe à sa vengeance. Il n'a point d'art ny d'adresse qui ne luy soient alors inutiles; la plusspart de ses coups sont vains, il ne pare point ceux qu'on luy porte, il s'expose aueuglement au danger, & semblable aux ruines qui se brisent sur ce qu'elles accablent, il s'enferre souuent dans les armes de celuy qu'il abbat.

S'il arriue qu'il ait quelque auantage & qu'il pense auoir satisfait à sa Passion, il adiouste l'Insolence à la Cruauté, il outrage son ennemy tout vaincu qu'il est, il se rit de son malheur, & repaissant ses yeux du carnage qu'il a fait, il sent naistre en son cœur vne certaine ioye maligne qui se respand

aprés sur son visage, & qu'il fait paroistre en toutes ses actions. Mais s'il ne croit pas s'estre vengé, il desespere, il enrage ; il s'en prend aux choses insensibles, à ses amis, à Dieu, à luy mesme. Il rompt l'espée qui n'a pas fait le coup qu'il desiroit, il se fasche contre ceux qui l'ont voulu appaiser ; il frappe la terre, il despite le Ciel, il se bat le visage, il s'arrache les cheueux. Enfin ne pouuant blesser la personne, il attaque la reputation ; son ennemy n'a point de defauts qu'il ne publie, il deterre les vices de ses ancestres, & si la verité ne luy peut fournir de reproches ny d'iniures, il en emprunte du mensonge & de la calomnie. En vn mot pour descrite toutes les actions d'vn homme qui est en Colere, il faut se figurer tout ce que la Temerité, la Cruauté, & la Fureur peuuent faire.

CE n'est pas pourtant que tous ceux qui sont touchez de cette Passion se laissent emporter à ces excés ; Il y a des Coleres muettes & dédaigneuses ; il y en a qui s'exhalent toutes en paroles ; il y en a de foibles & de

timides; il s'en trouue de nobles & de genereuses. Et sans doute celles-là ne sont pas si extrauagantes que celle que nous venons de descrire. Toutesfois il n'y en a point qui ne fasse vn grand trouble dans l'Esprit, qui n'en chasse la douceur & l'humanité, & qui n'oste à l'homme la meilleure partie de l'homme. Mais nous parlerons ailleurs de toutes ces sortes de Colere, voyons maintenant les effects que la violence de cette Passion produit ordinairement sur le corps.

Il est certain qu'il n'y en a point qui altere si estrangement le visage que celle-cy: Et il n'y a point d'homme que la Colere ne rende mesconnoissable aux siens & à soy mesme. *Ses Yeux* sont rouges & enflammez, le mouuement en est rapide & perçant: tantost ils regardent de trauers, tantost ils s'arrestent & semblent vouloir sortir de leur place: On y void vne secheresse estincelante, vne tristesse farouche, & vne inquietude fiere & hagarde. *Les Sourcils* sont tantost abbatus, tantost ils s'esleuent, & puis ils

ſe reſſerrent. *Le Front* ſe ride & ſe ramaſſe entre les yeux: les cheueux ſe dreſſent, les narines s'ouurent & s'eſlargiſſent. *Les Levres* ſe groſſiſſent & ſe renuerſent, elles tremblent, elles ſe preſſent, & quelquesfois elles forment vn Ris cruel & deſdaigneux. Il grince les dents, il eſcume, il ſouffle; *ſa bouche* deuient aride, ſon haleine puante, & ſa voix de vehemente & aiguë qu'elle eſtoit au commencement, ſe rend à la fin enroüée & affreuſe: ſouuent elle s'arreſte tout à coup, & quand elle vient à former quelques mots, ſa langue begaye, ſes paroles s'entrecoupent, & ſes diſcours s'embarraſſent. S'il ſe taiſt c'eſt vn ſilence enragé qu'il interrompt à tous momens par les ſouſpirs, par les gemiſſemens, & par les cris effroyables qu'il fait. *Son viſage* paſlit, s'enflamme & ſe bourſouffle; les veines du front, des temples & du col ſont enflées & tenduës: *Le pouls* luy bat auec promptitude & vehemence; ſa poitrine qui eſt toute rouge s'eſleue par grandes ſecouſſes, & fait vne reſpiration violente & precipitée. Mais qui pourroit deſcrire ces branlemens de teſte,

ces batemens de mains, ces eſlancemens de bras, ces trépignemens de pieds, tous ces mouuemens bruſques & hardis, enfin cette agitation continuelle qui accompagne la Colere! c'eſt aſſez de dire que ſa mine, ſon geſte & ſon maintien, eſt vn aſſemblage de tout ce qu'il y a de difforme dans les plus cruelles maladies, & de ce qu'il y a d'horrible dans les animaux les plus farouches. Cherchons maintenant la cauſe de tous ces effects dans la nature de cette Paſſion.

De la Nature de la Colere.

II. PARTIE.

La difficulté qu'il y a à definir la Colere.



VOY que la Philoſophie ait plus parlé de la Colere que de toute autre Paſſion, ſoit parce qu'elle eſt plus facile à connoiſtre, ſoit parce que ſa moderation eſt plus importante à la vie ciuile que toutes les autres: Neantmoins elle n'a pas mieux reuſſi à la definir que celles que nous auons examinées. Car outre qu'elle

ne marque point le Mouuement qui luy est propre, & qui fait la meilleure partie de son Essence: Elle doute du Genre qu'elle luy doit donner, de l'Obiet qui l'excite, & du Motif veritable qu'elle a. En effect les vns disent que c'est vn appetit de vengeance; les autres que ce n'est pas vn appetit, mais vn souslevement de l'Ame; Quelques-vns veulent que le mespris soit l'obiet qui l'excite; d'autres y adioustent l'iniure: Il y en a mesme qui nient que la vengeance soit le propre & le vray motif de cette Passion, veu qu'à leur aduis elle ne pretend pas tousiours de se venger, & que la haine a souuent le mesme dessein sans que celle-cy la conseille.

En vn mot de toutes les definitions qu'on en a données, il n'y en a pas vne qui exprime toute la Nature de la Colere, & qui ne laisse des difficultez qu'il est bien malaisé de resoudre par les principes que l'on suppose communément en cette matiere. Et veritablement celle d'Aristote, qui semble estre la plus exacte, a ses defauts comme les autres: Car en disant que c'est vn desir de ven-

geance causé par la douleur que l'on a de se voir mesprisé iniustement ; Outre que les bestes ne sont point touchées du mespris, qui sont pourtant susceptibles de cette Passion ; il y a mille rencontres où l'on se met en colere sans qu'il y ait aucun suiet de croire qu'on ait esté mesprisé ; comme quand on se fasche contre soy mesme, ou contre des choses insensibles. Que si au lieu du Mespris on veut mettre l'Iniure, la mesme difficulté demeure toute entiere, puisqu'il est vray semblable que les animaux ne connoissent pas l'iniustice, ny par consequent l'iniure ; & qu'il y a beaucoup de choses qui nous mettent en colere desquelles on ne peut estre offensé iniustement. Ioint qu'on peut auoir la douleur de se voir offensé & le desir de s'en venger sans estre en Colere ; Car le mouuement de la Douleur & celuy du Desir qui appartiennent à l'Appetit Concupiscible, ne semblent pas deuoir entrer dans l'essence de cette Passion qui est d'vn autre genre. D'ailleurs ils deuoient dire ce que c'est que la vengeance, & à quelle fin on la desire : Car si se venger n'est autre chose que repous-

repousser le mal sur celuy qui le fait, luy faisant souffrir vne mesme peine ; il n'y a pas d'apparence qu'on se puisse mettre en colere contre soy-mesme ny contre les choses insensibles, puisqu'on ne veut pas se venger de soy, & que cela est impossible & inutile dans les choses qui n'ont point de sentiment.

De dire aussi que c'est vn sousleuement de l'ame par lequel elle veut vaincre les difficultez qui trauersent ses desseins ; Cette definition seroit trop generale puisqu'elle conuiendroit à la Hardiesse, & que l'ame se peut sousleuer ainsi sans qu'elle soit esmeuë de Colere. Car ie ne m'arreste pas à ceux qui disent que ce sousleuement n'est pas vn appetit ; veu que c'est vne maxime receuë que tout mouuement de la partie appetitiue s'appelle appetit.

Enfin la plus mauuaise de toutes est celle qui la reduit à l'ebullition ou embrasement du sang à l'entour du cœur ; Car ce n'est pas là où consiste l'essence de la Colere, ce n'en est que l'effect : estant certain que toutes les Passions sont des actions im-

manentes qui se forment dans l'Ame auparauant qu'elles agitent le corps, & principalement les humeurs qui n'en sont point parties.

Voilà les difficultez qui se rencontrent dans les opinions communes. La methode que nous tenons & les principes que nous auons establis ne nous rendent pas la chose plus facile. Car aprés auoir monstré que l'Ame qui ne veut pas fuir deuant son ennemy n'a plus que deux moyens à suiure; sçauoir est la resistence & l'attaque, qui sont la Constance & la Hardiesse; il semble que nous ayons espuisé toutes les sources d'où la Colere pouuoit prendre son origine, & que nous sommes obligez de la confondre auec l'vne ou l'autre de ces deux Passions. En effect elle se sousleue contre le Mal, elle l'attaque, elle le veut vaincre comme la Hardiesse: De sorte qu'elles semblent toutes deux auoir vn mesme obiet, vn mesme motif & vn mesme mouuement; & partant n'estre qu'vne mesme Passion, puisque ces trois choses qui font la difference de toutes les esmotions de l'Ame, les rendent esgales

& tout à fait semblables.

Neantmoins puisqu'il est constant qu'elles sont differentes & que nous experimentons qu'il y a des maux qui excitent la Hardiesse & non pas la Colere; que celle-cy est plus impetueuse & turbulente que l'autre; & qu'il y a beaucoup de personnes qui sont Coleres, comme les enfans, les femmes & les malades, que neantmoins on ne peut appeller hardis; Il faut necessairement qu'il y ait quelques circonstances & quelques conditions dans leurs causes qui en fassent la difference. Examinons donc premierement la matiere & l'obiet de cette Passion, & voyons si c'est veritablement le mesme qui excite la Hardiesse.

Quel mal est l'obiet de la Colere.

NOVS auons monstré aux discours precedens que le mot de *Mal* ne marquoit pas seulement l'effect qui est proprement le Mal, mais encore la cause qui le produit. Et cette distinction est tellement necessaire pour la connoissance des Passions, qu'il y en a qui n'ont point d'autre obiet que le Mal mesme, comme la Douleur; d'autres qui n'en

considerent que la cause, comme la Colere, l'Esperance & le Desespoir; d'autres enfin qui les confondēt ensemble, comme la Hardiesse, la Haine, l'Auersion, & la Crainte.

Or la Colere n'attaque iamais que la cause du Mal, car on ne se met pas en colere contre l'iniure que l'on a receuë, mais contre celuy qui l'a faite; tout au contraire de la Hardiesse qui regarde le peril sans considerer souuent d'où il peut arriuer.

Mais comme il y a des causes qui font le Mal auec connoissance, & d'autres qui le font sans dessein; si on examine bien celles que la Colere attaque, on trouuera toûiours qu'elles agissent auec dessein: Car nous ne nous mettons pas en Colere contre la pierre qui nous a blessez, mais contre celuy qui l'a iettée; Et quelque mal que l'on souffre il n'excitera iamais cette Passion si on ne s'imagine qu'il y a quelque cause qui a eu intention de le faire souffrir.

NEANTMOINS parce que celuy qui chastie a dessein de faire du mal & qu'il n'excite pas tousiours la Colere, il faut qu'il

y ait vne espece de Mal qui soit propre à esmouuoir cette Passion, & qui estant fait auec dessein fasse sousleuer l'Ame contre celuy qui en est la cause.

Quelques-vns veulent que ce soit le Mespris comme nous auons dit, parce qu'il n'y a point de chose qui soit si puissante pour exciter la Colere, ny point de mal que l'homme souffre si impatiemment que celuy-là. Toutesfois puisque les enfans & les bestes ne sont pas capables de le ressentir, qui sont pourtant si souuent touchez de cette Passion; Et que nous voyons tous les iours quantité de personnes souffrir volontiers le mespris, qui se mettent en fureur quand on leur oste le bien qu'ils croyent leur appartenir; qu'enfin on se met en Colere contre soy-mesme, contre le hazard, contre des choses insensibles, dont pourtant on ne peut estre mesprisé; Il faut qu'ils confessent qu'il y a quelque autre Mal qui esmeut la Colere.

D'autres veulent que ce soit *l'Iniure*; En effect les hommes ne se faschent iamais que contre ceux dont ils pensent auoir esté in- *L'Iniure est l'obiet de la Colere.*

iustement offensez: Et quand on sçait que l'offense a esté faite sans dessein, ou que l'on croit la meriter, on n'en recherche plus la vengeance. D'vn autre costé il semble que les bestes ne puissent connoistre les iniures, puisqu'elles ne connoissent pas les choses iniustes; Et ainsi il faudroit dire qu'elles ne seroient pas susceptibles de la Colere, s'il n'y a que les iniures qui la puissent exciter.

Mais si l'on considere que les enfans qui n'ont pas l'vsage de la Raison & dont la connoissance n'est guere differente de celle des bestes, ne laissent pas de connoistre quand on les offense iniustement; qu'vn Lyon ne se met pas en colere contre vne pierre ou vne espine qui l'aura blessé; qu'il y a des bestes assez farouches qui en se ioüant souffrent du mal sans qu'elles en recherchent la vengeance, & que rarement elles se mettent en colere contre les enfans. Il est fort vray-semblable qu'il y a quelque sorte de iustice parmy elles, qu'elles sçauent qu'il y a des maux qu'elles ne doiuent point souffrir, & qu'elles connoissent ceux qui les of-

sensent à dessein. Ce n'est pas qu'elles ayent vne connoissance de ces choses si claire & si distincte que les hommes la peuuent auoir; mais le mesme instinct qui les porte à leur fin sans qu'elles pretendent d'y arriuer, leur donne aussi connoissance du tort qu'on leur fait sans qu'elles le puissent discerner. Il est vray qu'il y a vne grande diuersité en cette connoissance; & elle est plus ou moins parfaite suiuant que les animaux ont plus ou moins de perfection: vne Abeille poussera son aiguillon contre vne pierre aussi bien que contre vn animal; mais vn Chien s'il n'est en fureur n'attaquera iamais que celuy qui l'aura blessé à dessein. Les bestes sont donc capables de connoistre les iniures, & partant nous pouuons dire qu'il n'y a point d'autre Mal que celuy-là qui doiue exciter la Colere.

Le Mespris est vne grande iniure.

OR il peut y auoir autant de sortes d'iniures qu'il y a de choses où l'on peut estre offensé iniustement: Mais il n'y en a pourtant point qui soit si generale & si ordinaire parmy nous que le *Mespris*; et la Nature

en a donné vne si grande auersion à l'Esprit humain, qu'il n'y a point de mal qu'il endure plus impatiemment que celuy-là, ny qui le porte plus facilement & plus violemment à la vengeance. Et cela vient à mon aduis de ce que le Mespris n'est rien que lopinion que l'on a qu'vne chose ne merite pas d'estre considerée, à cause qu'elle n'a aucune qualité considerable, & que l'on iuge qu'elle ne peut faire ny bien ny mal : Car on doit honnorer les choses excellentes, aimer celles qui sont vtiles, & craindre celles qui peuuent nuire : de sorte que celles-là sont mesprisables qui ne meritent point d'honneur & qui ne sont pas capables de donner de l'Amour ny de la Crainte. Mais outre que l'homme est naturellement amoureux de soy-mesme, que le desir de se venger est né auec luy, & qu'en cette consideration il croit qu'il est aimable & qu'il peut nuire quand on l'offense ; il a vn secret sentiment de l'excellence de son estre, & pense qu'on luy fait iniustice de ne luy rendre pas l'honneur qu'elle merite ; Et que le mespriser c'est luy contester en quelque façon l'a-

nan-

uantage que la Nature luy a donné. Enfin comme il n'y a point de bien qui soit plus à luy que celuy-là, il n'y a rien aussi qui le transporte dauantage quand on le luy veut oster.

Que si cette excellence originaire est accompagnée de celles que la naissance, l'estude ou la fortune peuuent apporter, telles que sont les qualitez de l'Esprit naturelles & acquises; la force & la beauté du corps; les honneurs, les biens & les amis: C'est alors que le sentiment du Mespris est plus ordinaire & plus insupportable. Parce que ceux qui pensent exceller en quelque chose, croyent aussi qu'on leur doit de l'honneur, & qu'en beaucoup de rencontres on manque à le leur rendre. De là vient que les grands, les riches & les ieunes; ceux qui ont beaucoup d'amis, d'honneurs ou de beauté se mettent facilement en Colere. Ie sçay bien pourtant que ceux qui sont priuez de ces excellentes qualitez, comme les pauures, les vieillards, & les malades, en vn mot tous ceux qui ont quelque defaut sont Coleres; croyant qu'à tous momens on les

mesprise à cause de l'imperfection qu'ils ont. Mais quoy qu'ils ne pensent pas qu'on les doiue estimer pour cela, ils ne laissent pas de croire qu'on leur fait iniustice, soit à cause que leurs defauts semblent meriter plustost de la compassion que du mespris; soit que chacun pense auoir assez d'autres bonnes qualitez pour contrepeser ses manquemens.

D'où vient la grandeur de l'iniure.

OR quoy que la nature & l'espece de l'iniure la doiue rendre plus ou moins sensible : Ce n'est pas pourtant elle qui en mesure la grandeur; c'est la seule opinion de celuy qui la souffre. Car quelque grande que puisse estre vne offense, elle ne sçauroit allumer la Colere si on ne la connoist & si on ne la ressent : Et souuent vne chose indifferente passera pour vne iniure atroce si on se l'imagine comme telle. Or il y a deux causes qui peuuent former cette opinion, la verité & l'erreur. Cette-cy vient de la precipitation & de la foiblesse de l'Esprit, qui suiuent d'ordinaire le temperament & l'accoustumance : C'est pourquoy les enfans,

les femmes & les malades se picquent facilement; au lieu qu'vn homme iudicieux & magnanime se met rarement en colere. Quant à la Verité, elle vient de la iuste estimation que l'on fait de l'offense, examinant la grandeur du mal, les personnes, les lieux, les temps & les causes: Car si le Mal est grand en effect, si celuy qui le reçoit est vne personne de qualité, & que celuy qui offense est moindre que luy, ou s'il luy est obligé par quelque sorte de deuoir; si c'est en public, si la cause en est legere, ou que la malice en soit le seul motif: il ne faut pas douter que le ressentiment n'en doiue estre plus grand: En vn mot autant que celuy qui offense s'esloigne de la Iustice & de ce qu'il doit, dautant l'iniure en est elle plus grande en effect; & l'esmotion qu'elle excite dans l'Ame en doit estre plus violente.

CELVY qui fait iniure est donc l'obiet de la Colere, & le seul ennemy contre qui elle employe ses efforts. Voyons maintenant la raison pour laquelle l'Ame s'esleue

Pourquoy elle s'esleue contre la cause du mal.

contre luy, & le dessein qu'elle se forme quand elle le veut attaquer.

Tout le monde est d'accord que c'est pour se venger, car il n'y a personne qui soit agité de cette Passion qui ne respire la vengeance, qui n'en parle, & qui ne l'execute auec plaisir s'il n'en est empesché.

En effect *se venger* de quelqu'vn, c'est luy faire souffrir vne peine proportionnée au mal qu'il a fait: ainsi Dieu se venge des meschans en les punissant; les loix vengent les crimes par les chastimens qu'elles ordonnent; les hommes vengent leurs iniures particulieres par le mal qu'ils causent à ceux qui les ont offensez. La Colere n'a donc point d'autre dessein que celuy-là; elle ne pense qu'à tirer raison de l'offense receuë, qu'à chastier celuy qui l'a commise, & à luy faire souffrir vne peine esgale ou proportionnée au mal qu'il a fait.

MAIS quel fruit & quelle vtilité peut-elle retirer de ce chastiment? Car l'iniure est faite, elle est receuë, on la ressent. Et s'il y auoit quelque remede à apporter, il fau-

droit l'employer contre le mal afin de l'oster ou de l'adoucir, & non contre la cause qui ne le peut soulager & qui ne sçauroit plus défaire ce qu'elle a fait.

S'il estoit vray que cette Passion n'eust point d'autre obiet que le Mespris, on pourroit dire que la vengeance seroit vn moyen necessaire pour en effacer la tache & la honte, parce qu'en faisant du mal à celuy qui mesprise, on luy feroit connoistre que l'on n'est pas mesprisable; puisque le mespris n'est rien que l'opinion que l'on a qu'vne chose ne peut faire ny bien ny mal. Mais outre que le Mespris n'est pas l'obiet vniuersel de la Colere; la vengeance qu'il recherche a vne fin plus generale que celle là. Car on ne se contente pas de faire du mal à celuy qui mesprise pour luy faire perdre l'opinion qu'il a conceuë, puisqu'on peut la luy oster par d'autres moyens sans perdre neantmoins le desir de s'en venger: Mais il faut necessairement que la vengeance soit vne peine dont la Passion veut chastier celuy qui a offensé.

Quel est le motif & la fin des chastimens.

OR toutes les Peines & tous les Chastimens sont des remedes que la Iustice employe contre la malice. Mais à les bien examiner ce sont seulement des remedes preseruatifs. Car bien que l'on die que le mal qui est fait peut estre reparé par le chastiment; que l'égalité de la Iustice demande des peines pour ceux qui ont failly, aussi bien que des recompenses pour ceux qui ont bien fait; Et qu'enfin il est iuste que celuy qui s'est esleué au dessus de l'ordre où les loix l'auoient mis, soit rabaissé par elles, & qu'il souffre de la douleur pour le plaisir qu'il a pris à mal faire: Neantmoins la question demeure tousiours à sçauoir, ce que la peine opere contre la faute qui est commise; veu qu'elle n'oste pas le mal qui est fait, ny la tache ou difformité qu'il peut auoir laissée dans l'Ame, puisque les peines des damnez n'ont pas ce pouuoir là.

Et veritablement toute la difficulté est pour les Chastimens que Dieu ordonne en l'autre vie: Car pour ceux que les loix naturelles & ciuiles prescriuent, on peut dire

auec les plus grands hommes de l'Antiquité, qu'ils ne regardent que l'auenir, n'ayans point d'autre but que de rendre meilleur celuy qui a fait du mal, ou de tenir les autres dans leur deuoir par l'exemple, ou de pouruoir à la seureté de celuy qui peut estre offensé. Mais tous ces motifs n'ont point lieu dans les chastimens que les meschans souffrent aprés leur mort; puisqu'ils ne seront plus capables de les corriger, & qu'ils dureront dans l'éternité où l'exemple sera inutile, & où ceux qu'ils voudroient offenser n'auront plus rien à craindre.

Quel dessein s'est donc proposé la Iustice diuine dans ces longues & seueres punitions? Car il faut bien prendre garde de tomber dans l'erreur de ceux qui disent que Dieu n'a point d'autre dessein en punissant, que de punir. Ce seroit offenser sa Sagesse & sa Iustice que de les faire agir sans estre conduites par cette souueraine Equité qui rend à chacun selon qu'il le merite. Il est vray que ceux qu'il punit meritent d'estre punis: Mais pourquoy le meritent-ils? parce qu'ils l'ont offensé; Et pourquoy est-ce

que l'offense merite la punition : puisqu'on ne peut empescher que le mal ne soit fait ; & que la peine n'a point de proportion auec l'offense ny auec la satisfaction que Dieu peut demander ; n'y ayant point d'apparence que le mal qu'il fait souffrir le puisse ou le doiue satisfaire ?

IE sçay bien que dans le dessein où ie suis de tascher à resoudre de si grandes difficultez par mes sentimens particuliers ; on me dira que c'est vne grande temerité de vouloir sonder la profondeur des Conseils & des Iugemens de Dieu ; que ce sont des mysteres qu'il faut plustost adorer auec humilité, qu'examiner auec presomption ; & qu'il y a danger que ce Iuge equitable ne prepare des chastimens à ceux qui osent demander les raisons de ses chastimens. Qu'aprés tout si l'on est obligé d'en parler, il faut suiure les maximes receuës, & se laisser conduire par les routes ordinaires, sans prendre des chemins escartez qui sont toûiours perilleux en ces matieres. Mais ie n'ay rien à opposer à ces aduis que le respect &

la

la soûmission auec laquelle i'entreprends de parler des choses qui sont ineffables & incomprehensibles aux hommes; que la necessité qui m'est imposée par mon suiet de chercher tous les motifs des Peines, afin de trouuer celuy que la Colere se propose dans la vengeance; & que la liberté que chacun se donne de dire ce qu'il pense sur des questions dont il n'y a point de decision certaine. Aprés cela ie pense que ie puis en seureté proposer mon opinion sur celle-cy, puisque les autres ne satisfont pas aux difficultez qui s'y trouuent, & que mesme à mon aduis elles ne font pas assez voir cette souueraine Equité que Dieu garde en ses Iugemens.

ON peut donc dire que quand Dieu a ordonné des Peines, il n'a consideré que l'auenir non plus que les loix ciuiles, & n'a point eu d'autre dessein que de retenir les hommes dans leur deuoir par la seuerité des chastimens, & d'empescher par la terreur des supplices qu'ils ne vinssent à l'offenser & à se rendre indignes de ses graces. Mais par-

ce que cette precaution seroit inutile s'il n'executoit ce qu'il a ordonné, il fait à la fin souffrir aux coulpables la peine dont il les auoit iustement menacez; non pas qu'il veüille par elle reparer le mal qui est commis, ou satisfaire à l'offense qu'on luy a faite, mais parce qu'il est fidelle & veritable. De sorte que la menace & l'establissement de la loy est vn ouurage de sa Iustice qui doit empescher le mal; mais l'execution est l'effect de sa fidelité qui doit maintenir la Iustice. C'est pourquoy quand l'Escriture sainćte, où nous deuons apprendre la maniere dont il faut parler des choses diuines, dit que Dieu est iuste, elle y adiouste ordinairement qu'il est veritable & fidelle; toutes ses pages sont pleines de la fidelité de ses loix & de ses Iugemens; Et quand elle fait l'histoire des choses qui arriuent aprés auoir esté predites, elle marque precisement qu'elles se font afin que la Prophetie s'accomplisse: Comme si l'euenement n'estoit que pour rendre Dieu fidelle & veritable en sa parole, & pour monstrer que sa Iustice & la Bonté luy font faire ses decrets & ses loix;

mais qu'aprés qu'elles sont faites c'est sa fidelité qui l'oblige à les executer.

Et veritablement si la Iustice exigeoit la punition, & qu'il fust necessaire de reparer l'offense par le chastiment, iamais on ne pourroit pardonne sans blesser la Iustice; & celuy qui remettroit la peine qui est deuë aux crimes, demeureroit redeuable à la Iustice du droit qui luy appartient: Et par consequent la Clemence, la Misericorde, la Douceur, quelques excellentes vertus qu'elles soient seroient iniustes & contraires à la droite raison. Pour donc empescher ces inconueniens, il faut conclure que ce n'est pas la Iustice mais la fidelité de la Loy qui exige le chastiment, qu'ainsi le pardon n'est pas contraire à la Iustice, & que s'il y a quelque autre chose qu'il semble heurter c'est la fidelité de la Loy, dont le Legislateur se peut dispenser dans les particuliers, puisque la Loy est vne chose vague & generale, qui n'est determinée à aucun en particulier. En effect le Prince a le pouuoir de diminuer ou de changer les chastimens; il souffre quelquesfois qu'vn innocent se charge de

la peine d'vn criminel, & il croit auoir satisfait à la Loy quand la punition qu'elle a ordonnée a esté faite sur celuy qui s'est imputé la faute du coulpable.

ENFIN cette raison me semble d'autant plus receuable qu'elle resout facilement cette grande difficulté que la Teologie a tousiours euë pour l'Eternité des Peines. Car pour dire que la peine doit estre infine parce que l'offense regarde vn obiet infiny, cette raison ny toutes les autres qu'on en donne ordinairement, ne satisfont pas pleinement l'esprit; & laissent tousiours à douter pourquoy la Iustice diuine erige vne peine eternelle pour vn crime qui s'est commis en vn moment; Quelle necessité il y a que le chastiment soit infiny parce que l'obiet est infiny; Et quelle satisfaction Dieu peut tirer d'vne offense qui le plus souuent ne fait tort qu'à celuy qui l'a commise.

Mais s'il est vray que Dieu n'ordonne les chastimens que comme des remedes preseruatifs, il faut de necessité qu'ayant imposé des peines eternelles pour empescher les

hommes de l'offenser, il les leur fasse souffrir telles qu'elles ont esté ordonnées, quand ils se sont rendus coulpables, autrement il ne seroit pas fidele, & sa precaution deuiendroit inutile. Or il estoit necessaire de leur imposer ces peines, car à moins que de les menacer d'vn chastiment eternel, il n'y auoit pas moyen de les retenir dans l'ordre; & de quelque temps dont Dieu eust voulu borner leurs peines, l'esperance d'en sortir aprés, les eust encouragez au mal: Et dans le peu de sentiment qu'ils ont de l'autre vie, ils en eussent hazardé des millions d'années, pour quelques momens de celles-cy où ils eussent peû contenter leurs mauuaises inclinations. Certainement il paroist bien qu'il n'y falloit pas apporter vne moindre seuerité, puisqu'auec toute la terreur qu'elle donne, elle ne fait pas encore tout l'effect qu'on s'en deuoit promettre; & qu'il n'y a personne qui s'en puisse raisonnablement plaindre, puisque ceux qui font bien n'y sont pas suiets, & que les coulpables s'y soûmettent volontairement.

Aprés tout, il faut dire de la Peine ce que

l'on dit de la Recompense, puisqu'il y a proportion entr'elles. Or il est certain que la recompense que nous attendons au Ciel n'est fondée que sur la fidelité des promesses de Dieu, & non sur la Iustice absoluë qui n'estoit point obligée de nous donner la gloire, estant vn bien qui surpasse toute la capacité de la Nature, qui n'a point de proportion auec les choses creées, & où nous ne pouuons rien pretendre que par vne grace toute pure de la Bonté diuine, que nous ne sçaurions meriter de nous mesmes.

MAIS ie dy bien plus : à considerer l'homme dans l'estat naturel, il n'a point droit de demander aucune recompense temporelle, si ce n'est en vertu des promesses que les loix diuines ou humaines luy ont faites. Car outre que la vertu est satisfaite d'elle mesme & que le plaisir qui accompagne les bonnes actions est la derniere perfection, & s'il faut ainsi dire, la seule recompense où elles peuuent aspirer ; Dieu n'est point obligé de donner autre chose à l'homme non plus qu'au reste des creatures, que ce qui est ne-

cessaire pour l'accomplissement & pour la conseruation de son estre : Ny les hommes ne se doiuent les vns aux autres que ce qu'ils sont tenus de se rendre par la rigueur de la Iustice. Or les Recompenses auant qu'elles ayent esté promises ne sont point de cét ordre là, elles peuuent passer au rang des graces : Car de rendre ce qui est deu, n'est pas vne recompense, c'est vn payement ; & la recompense est quelque chose au dessus du payement : Ainsi quand on paye vn seruiteur pour les seruices qu'il a rendus, on ne le recompense pas ; il faut pour le recompenser luy donner plus que l'obligation ne porte, & que le don n'ait peû estre exigé de luy par la rigueur de la Iustice, si ce n'est en vertu des promesses qu'on luy en a faites. C'est pourquoy quelques-vns ont eu raison de dire que l'honneur n'estoit pas la recompense de la vertu, parce que c'est vne chose qui est deuë à son excellence. Il est vray que ce deuoir a ses bornes & ses mesures au delà desquelles il peut passer pour recompense, comme sont les titres & les marques d'honneur que les loix & les Princes donnent à

ceux qui font de belles actions; dautant qu'elles vont au delà de l'obligation qu'ils ont d'honorer la Vertu, & qu'ils ne les donnent pas comme choses deuës par necessité; mais seulement en vertu de leurs promesses, par lesquelles ils se sont obligez de recompenser ceux qui feront de telles actions. Aussi ceux qui les font se rendent dignes de l'effect de ces promesses; & c'est ce qu'on appelle meriter la recompense. Ce n'est pas pourtant à dire que les promesses que les Princes & les loix font en cette rencontre ne soient inspirées par la Iustice: Il en est de mesme que des peines dont ils menacent ceux qui feront de mauuaises actions. Car comme celles-cy sont des remedes preseruatifs pour empescher les vices, celles-là sont comme des alimens pour entretenir les vertus; Et il est aussi iuste d'encourager & de pousser les hommes à bien faire par l'esperance des recompenses, que de les intimider & les retirer du mal par la menace des peines. Aussi comme l'exaction des peines n'est pas vn courage de la pure Iustice, mais de la fidelité de la loy: de mesme la recompense

pense que l'on reçoit, n'est pas vn effect de la Iustice, mais de la fidelité des promesses; dautant qu'outre que l'action vertueuse est de deuoir & d'obligation, elle ne peut pretendre à la recompense que comme à vne grace expectatiue; la Iustice de la loy n'ayant consideré que l'auenir, & n'estant point destinée pour les choses faites, si ce n'est pour l'exemple, & pour rendre les promesses fidelles & veritables.

Mais c'est porter trop haut la matiere dont nous traitons; contentons nous de dire qu'en ce qui regarde les peines ordonnées par les loix naturelles & ciuiles, les plus grands hommes de l'Antiquité ont esté de nostre aduis, & qu'ils ont creu comme nous que ce sont seulement des remedes preseruatifs, qui sont destinez pour rendre meilleurs ceux qui ont failly, pour seruir d'exemples aux autres, & pour pouruoir à la seureté de ceux qui ont esté offensez.

Pourquoy la Colere veut-elle chastier celuy

SI cela est ainsi, il faut que la Colere qui employe la vengeance comme vn chastimēt ait quelqu'vn de ces motifs. Or ce n'est pas

qui a fait iniu-re?

son dessein de corriger les defauts d'autruy, ny de donner des exemples, parce que les animaux qui sont suiets à cette Passion, ne peuuent auoir cette pensée: Elle ne vise donc qu'à la seureté de celuy qui a esté offensé; Comme tout le reste des Passions elle ne regarde que sa conseruation particuliere, & ne pouuant plus empescher que l'offense ne soit faite, elle veut du moins empescher qu'on ne la continuë; en vn mot elle tasche d'oster la puissance de mal faire à celuy qui a fait l'iniure afin qu'il n'en fasse plus.

Et de fait puisque la Colere est vne sorte de Hardiesse, & que la Hardiesse attaque le mal pour luy oster la puissance, il faut que la Colere qui attaque la cause du mal tasche de luy oster la puissance de mal faire: Et parce que dans les causes qui agissent auec dessein, la volonté fait la meilleure partie de cette puissance, il est certain qu'en leur ostant la volonté on leur oste aussi la puissance, pour le moins on la rend inutile.

Or il n'y a rien qui puisse mieux oster la volonté de mal faire qu'en faisant souffrir du mal à celuy qui en a desia fait, parce que

le souuenir de la peine qu'il endure le doit empescher de retomber vne autre fois dans le mesme peril.

De sorte que l'Ame n'a point d'autre but quand elle se veut venger dans la Colere, que d'empescher que celuy qui luy a fait iniure ne continuë à luy en faire. Certainement nous experimentons que tout ce qui peut arrester le cours & la continuation de l'offense, appaise la Colere. Ainsi nous sommes satisfaits quand celuy qui nous a fait outrage a esté blessé, quand il s'en repent, quand il fuit, quand il fait voir que ce n'a pas esté à dessein qu'il nous a offensez : Dautant que nous croyons que la douleur des blesseures le fera craindre de retomber dans la mesme faute; que le repentir luy a changé le dessein de mal faire; qu'en fuyant il en a perdu le pouuoir; & que nous ayant offensez sans y penser, il n'en auoit pas la volonté. D'ailleurs celuy qui est en Colere veut luy mesme executer la vengeance, ou si d'autres la font pour luy, il veut que l'on sçache que c'est luy qui la procure, comme si cette connoissance ser-

uoit à empeſcher que l'on ne continuaſt plus à l'offenſer : Au lieu que celuy qui hait ſimplement ne s'en ſoucie pas, & pourueu que ſon ennemy ſouffre du mal il ne ſe met pas en peine de quelle part il croye qu'il le reçoiue. Enfin c'eſt pour cette raiſon que les calamitez & les grands malheurs, les maladies extrémes & la mort meſme qui arriuent à ceux qui nous ont fait iniure, nous oſtent le deſir de nous en venger; quoy qu'elles n'oſtent pas la haine & l'auerſion que nous auons pour eux : parce que dans l'eſtat où ils ſont, ils n'ont plus ce ſemble la puiſſance de nous offenſer, & que la Colere ne pretend pas de faire du mal pour incommoder ſimplement celuy qui le ſouffre, mais pour ſe garantir de la violence qu'on en peut encore receuoir.

VOILA la fin generale que la Nature propoſe à cette Paſſion dans la vengeance, qu'elle inſpire à tous les animaux, & qui par conſequent dans ſa ſource & dans ſon origine eſt vn effect de cette premiere Iuſtice, qui porte chaque choſe à pouruoir à ſa

conſeruation. La police & l'opinion des hommes y en ont adiouſté d'autres particulieres, comme la correction & l'exemple; la reparation de leur honneur offenſé, & la conſeruation de cette excellence & ſuperiorité dont ils ſe flatent.

Car bien que l'homme conſideré en ſoy puiſſe auſſi bien que le reſte des animaux venger les iniures qu'il a receuës; neantmoins eſtant deſtiné pour la vie ciuile, & la ſocieté s'eſtant reſeruée le droit des vengeances comme vne choſe appartenante au public, il ne peut legitimement l'exercer ſans le ſecours des loix, ſi ce n'eſt que le peril ſoit ſi preſſant qu'il ne puiſſe auoir le temps d'attendre leur aſſiſtance. Quand donc elles vengent les iniures des particuliers, c'eſt premierement pour pouruoir à leur ſeureté, parce que c'eſt la fin naturelle de la Paſſion; & puis pour corriger ceux qui ont offenſé, & pour retenir les autres dans leur deuoir par l'exemple: Elles s'accommodent meſme à l'opinion des hommes, qui penſent que leur honneur reçoit quelque diminution quand ils ſouffrent vne iniure

ſans s'en reſſentir, & qu'il n'y a que la vengeance qui la puiſſe reparer; C'eſt pourquoy les loix trauaillent à leur donner cette ſatisfaction, quand elles prennent le ſoin de les venger. Car bien que cette opinion ait vn fondement vicieux, & qu'elle procede de l'orgueil qui eſt né auec nous; comme elle a neantmoins paſſé en couſtume, & qu'elle eſt en quelque ſorte appuyée de la Nature, la loy qui s'accommode à noſtre foibleſſe, la tolere, & ne veut pas oſter à ceux qui ont eſté offenſez la conſolation qu'ils ont de croire que leur honneur a eſté reparé par la vengeance.

En effect l'homme qui eſt naturellement ſuperbe, & qui met vne partie de ſa gloire à ne vouloir point ceder ny ſe ſoûmettre, ne peut ſouffrir vne iniure ſans s'en reſſentir, qu'il ne confeſſe en meſme temps ſon impuiſſance ou ſa ſoûmiſſion. Car s'il ne peut en tirer raiſon, c'eſt par foibleſſe; s'il ne le veut pas, c'eſt par reſpect; & en l'vn & en l'autre il cede la préeminence qu'il recherche auec tant de paſſion: Mais quand il ſe venge, il fait voir qu'il n'eſt pas moins puiſ-

ſant ny moins conſiderable que celuy qui l'a offenſé, & penſe ainſi faire perdre l'opinion qu'on pourroit auoir conceuë au preiudice de ſon excellence. C'eſt donc l'amour propre qui le iette dans cette erreur, & qui luy oſte la connoiſſance de ſa deſtination à la vie ciuile, dans laquelle il ne peut exercer ſes vengeances que par l'authorité des loix, qui aprés s'eſtre ſeruies des peines pour l'vtilité publique, veulent bien encore laiſſer cette creance à ceux qui ont eſté offenſez, qu'elles ont conſerué par ce moyen leurs droits & leurs auantages. Quoy qu'il en ſoit, cette ſatisfaction eſt vne fin toute particuliere à la vengeance humaine, puiſque les beſtes n'y ſçauroient pretendre, & qu'elles ne ſont pas capables de rechercher la reparation d'vn honneur qu'elles ne peuuent acquerir ny conſeruer.

En toute colere il y a deſir de vengeance.

APRES cela nous n'auons plus rien à dire ſur ce ſuiet, ſinon qu'il faut leuer la difficulté que nous auons propoſée au commencement de ce Diſcours. A ſçauoir ſi lors que l'on ſe met en colere contre ſoy-

mesme, contre le hazard, & contre des choses insensibles, il peut y auoir vn desir de vengeance; veu qu'il n'y a pas d'apparence qu'on se veüille venger de soy mesme, & que le hazard est vne chose imaginaire qui n'est pas capable de souffrir de la Douleur, non plus que toutes les autres choses qui sont priuées de sentiment. Certainement il ne faut pas douter qu'en toutes ces rencontres il n'y ait vn appetit de vengeance, mais c'est vn appetit aueugle & insensé que la precipitation & l'impetuosité de la Colere excitent dans l'Ame. Car cette Passion s'éleue si promptement, qu'elle preuient souuent toutes les lumieres de la Raison, & pour lors il ne faut pas s'estonner si elle ne reconnoist pas les choses qui l'esmeuuent, & si elle s'esgare dans ses desseins. En effect l'on peut dire que c'est vne sorte d'yuresse qui fait paroistre les arbres comme des hommes, qui represente toutes les choses doubles, & qui se forme des chimeres pour les combatre. Car celuy qui se met en colere contre le hazard, ne se forge-t'il pas vn phantosme pour ennemy? ne se separe-t'il

pas

pas de soy mesme quand il se fasche contre soy ? & sa veuë n'est-elle pas troublée quand il mesconnoist ses parens & ses amis, & qu'il prend les choses insensibles comme si elles estoient capables de sentiment ? Ce sont donc là des effects d'vne imagination blessée semblables à ceux que les songes ou la melancholie excitent, & qui font croire que c'est en ces rencontres que la Colere est vn commencement de folie, comme a dit le plus ancien de tous les Poëtes Latins.

En quoy la Colere est differente de la Hardiesse.

CONCLVONS donc que l'offense receuë est le fondement de cette Passion, que celuy qui l'a faite est l'ennemy qu'elle attaque, & qu'elle se sousleue contre luy afin d'en tirer la vengeance. Mais auec tout cela nous n'auons pas encores trouué la principale difference qui doit entrer en sa definition, & qui la distingue de toutes les autres. Car l'Ame se peut sousleuer contre celuy qui l'a offensée, l'assaillir & le combatre afin de se venger, sans estre esmeuë de Colere. Cela n'arriue-t'il pas tous les iours dans la guerre où l'on attaque ses ennemis,

où l'on se venge des iniures qu'on en a receuës, sans qu'on puisse accuser cette Passion d'estre de la partie? La Sagesse mesme, la Magnanimité & la Iustice ne recherchent-elles pas souuent la vengeance du tort qu'on leur a fait, sans estre soupçonnées d'auoir suiuy les conseils & les mouuemens de la Colere. Certainement il faut confesser que voicy l'escueil où nous deuons craindre de nous perdre. Car aprés tout ce long discours que nous venons de faire, il semble que nous soyons contraints de dire que la Colere & la Hardiesse ne sont qu'vne mesme Passion, puisqu'elles ont toutes deux le Mal pour obiet, qu'elles l'attaquent, & qu'elles luy veulent oster la puissance de mal faire. Et bien que l'on puisse dire que l'obiet de la Hardiesse est plus vniuersel que celuy de la Colere, veu que celle-cy n'attaque que la cause du mal, & que l'autre peut attaquer quelque mal que ce soit; que leur fin reçoit la mesme difference, la Colere n'ayant autre dessein que d'oster la puissance de mal faire, à la cause qui en a desia fait; & la Hardiesse la luy voulant oster sans considerer si

elle l'a fait ou non: neantmoins tout cela ne seruiroit qu'à conclure que la Colere est vne espece & vne difference de la Hardiesse. Et sans doute si on n'a esgard qu'à la fin & à l'obiet de ces deux Passions, on sera contraint de tomber en cette erreur: ainsi il ne reste que leur mouuement qui puisse marquer la diuersité qu'il y a entre elles.

Quel est le mouuement de l'Ame dans la Colere.

MAIS quoy! l'vne & l'autre se sousleue contre le mal: Et il est inutile de dire que le sousleuement de la Colere est plus impetueux que celuy de la Hardiesse: Car outre qu'il arriue souuent que celle-cy s'esmeut auec autant ou plus de violence & de promptitude que l'autre; le plus & le moins ne peuuent pas causer vne difference essentielle entre les Passions. Seroit-ce donc point la Douleur dont la Colere est tousiours accompagnée qui apportast quelque diuersité en ces mouuemens? car il n'y a qu'elle que l'on puisse s'imaginer y pouuoir contribuer. Et veritablement cette coniecture seroit vray-semblable, n'estoit que la Douleur se ioint souuent à la Hardiesse sans exciter la

Colere. En effect on peut ressentir le mal & le repousser sans estre esmeu de cette Passion : Et nous voyons tous les iours dans les combats singuliers que la douleur des blesseures que l'on a receuës, ou le déplaisir que l'on a de voir son ennemy auec quelque auantage, accompagne souuent la Hardiesse sans aucune esmotion de Colere. Diroit-on qu'vn Iuge en fust esmeu quand il a compassion de celuy qui a souffert vn outrage & qu'il le veut venger par les loix ? Et qu'vn pere ne puisse chastier ses enfans qui l'ont offensé sans ressentir les mouuemens de cette Passion ? Est-il enfin croyable qu'on se mette tousiours en Colere contre la maladie, contre vne beste qui mord, ou contre vn serpent qui picque, quand on les repousse & qu'on les attaque ? Et cependant en toutes ces rencontres la Douleur & la Hardiesse se trouuent ensemble.

La Colere est vn meslange de Douleur & de Hardiesse.

NEANTMONIS il ne faut pas pour ces considerations reietter la coniecture proposée : Car puisque la Douleur est si estroitement iointe auec la Colere qu'elle n'en peut

iamais estre separée, & que ce n'est que par hazard qu'elle se rencontre auec la Hardiesse; il est à croire qu'elle se ioint auec celle-cy d'vne autre maniere qu'elle ne fait auec l'autre, & que cette diuersité cause vne difference essentielle dans leurs mouuemens. Et certainement les Passions se peuuent mesler ensemble en deux façons; l'vne en confondant leurs mouuemens, en sorte que l'Ame souffre en mesme temps deux Passions comme l'Esperance & la Hardiesse, la Hardiesse & la Colere; l'autre en faisant succeder leurs mouuemens les vns aux autres, en sorte que deux Passions ne demeurent pas ensemble, mais qu'elles s'entresuiuent si promptement qu'il semble qne ce n'en soit qu'vne seule, comme l'Amour & le Desir, la Ioye & l'Esperance.

La Douleur se peut donc ioindre auec la Hardiesse en ces deux manieres. Et sans doute dans les exemples proposez elles ne font que s'entresuiure l'vne l'autre à diuerses reprises sans vnir leurs mouuemens. Mais quand elles se confondent ensemble, elles font la Passion de la Colere, qui n'est autre

chose que l'vnion & la confusion des deux precedentes. C'est pourquoy la Colere n'est iamais sans elles, parce que ce sont les parties essentielles dont elle est composée. Pour auoüer cette verité il ne faut que considerer qu'vne mesme offense excite vne douleur beaucoup plus cuisante & plus fascheuse dans la Colere, qu'elle ne fait dans la Hardiesse. Car il n'y a point d'autre raison de cette diuersité, sinon que la Douleur & la Hardiesse ont des mouuemens contraires, & que l'Ame estant agitée en mesme temps de tous les deux, il ne se peut faire qu'elle ne souffre vne grande violence, & que le desplaisir qu'elle a de l'iniure receuë ne soit augmentée par la peine qu'elle ressent du combat de ces deux Passions. En effect la Nature qui aime l'ordre & l'esgalité par tout, fuit autant qu'elle peut cette contrarieté de mouuemens, & si elle s'y trouue engagée, elle la souffre auec peine & inquietude, & s'il est permis de le dire, elle gemit sous vn faix si pesant, qu'elle ne peut long-temps supporter sans en estre accablée. C'est pourquoy la Colere n'est pas de

longue durée, & se change incontinant en d'autres Passions, comme en haine, en tristesse, & en desespoir.

Mais quand la Douleur se ioint auec la Hardiesse en sorte que leurs mouuemens ne se confondent point, & qu'ils ne font que s'entresuiure & se succeder l'vn à l'autre; l'Ame n'est point gesnée ny contrainte, & ne souffre pas cette agitation turbulente & penible dont elle est necessairement esmeuë à la rencontre de deux mouuemens opposez. C'est pourquoy la Douleur n'y est pas si picquante, n'y receuant pas l'accroissement que la peine & le trouble de l'Ame luy donnent dans la Colere.

Il est vray qu'en cette occasion ces deux Passions qui s'entresuiuent de si prés peuuent facilement se confondre & former la Colere, ainsi qu'il arriue souuent dans les combats; Et tout de mesme que la Douleur y deuient alors plus picquante: la Hardiesse y deuient aussi plus impetueuse à cause de l'effort que l'Ame fait dans la contrainte que ces deux mouuemens contraires luy donnent, comme nous dirons cy-aprés.

Si la Colere se peut former sans qu'il y ait vne cause qui offense.

CE que l'on pourroit obiecter contre cette Doctrine, seroit que pour former la Colere, il faut qu'il y ait vne cause qui offense à dessein; & qu'il se peut faire que la Douleur & la Hardiesse se confondront sans que cette cause s'y trouue, & partant sans qu'elles excitent la Colere. Mais il faut respondre hardiment qu'il est impossible que cela arriue ainsi; & que si la Douleur & la Hardiesse s'vnissent sans qu'il y ait aucune cause qui ait fait iniure, l'Ame s'y en imagine tousiours quelqu'vne, comme quand on se fasche contre soy-mesme, contre la Fortune, & contre les choses insensibles. Parce que l'Ame qui est instruite par la Nature de tout ce qui est necessaire pour la production des Passions, sçait le mouuement qui est propre à chacun, quel obiet la doit exciter, & quelle fin elle s'y doit proposer: Et l'vne de ces choses ne se presente pas si tost à sa connoissance, qu'elle n'y adiouste incontinant les deux autres. De sorte que tout de mesme que quand elle ressent l'iniure, elle forme en mesme temps le dessein de s'en

ven-

venger, & s'agite apres du mouuement qui est propre à la Colere. Aussi quand elle se trouue agitée de ce mouuement sans que la cause qui doit exciter cette Passion s'y rencontre; sçachant que c'est celuy dont elle a accoustumé de se seruir dans la Colere, elle se forme la cause & l'obiet de la Colere, & acheue ainsi la Passion que le mouuement auoit commencée. Et cela est d'autant plus facile à croire que le mouuement des Esprits, qui ne fait point partie de la Passion comme celuy de l'Appetit, cause neantmoins le mesme effect: Car s'il arriue que les Esprits soient agitez du mouuement qui est propre à vne Passion, l'Ame qui void ce qui se passe en ses organes, & qui sçait de quelle façon elle a accoustumé de les esmouuoir, se figure incontinant l'obiet qui deuroit exciter ce mouuement; & s'agite enfin conformément au Motif que cet obiet luy inspire, & à l'esmotion qu'elle rencontre dans les Esprits. C'est ainsi que la Musique produit les Passions; c'est ainsi que se forme l'Amour d'inclination, cõme nous auons monstré au traité que nous en auons fait

Quelle est la difference du mouuement de la Colere.

IL est donc vray que la Colere n'est autre chose que la Douleur & la Hardiesse vnies & confonduës ensemble, & que l'agitation turbulente & inesgale que l'Ame est contrainte de souffrir dans la rencontre & dans le choc de ces deux Passions opposées, fait la difference du mouuement qui luy est propre & qui la distingue de toutes les autres. En effect on ne sçauroit conceuoir que l'Appetit se retire dans la Douleur, & qu'au mesme temps la Hardiesse le fait sousleuer, qu'on ne s'imagine de voir vne mer agitée de vents & de vagues contraires; car le mesme combat qui se fait entre les ondes, les mesmes boüillons qu'elles font esleuer, les mesmes efforts qu'elles font contre le riuage; enfin le trouble & la confusion que souffre cette grande masse durant la tempeste, se rencontre dans l'Ame quand elle est esmeuë de ces deux Passions violentes.

De sorte que ce n'est pas sans raison qu'on dit que la mer se met en Colere, & que la Colere est vne tempeste, puisqu'il y a vne mesme agitation en l'vne & en l'autre, &

que toutes deux naiſſent de la contrarieté des mouuemens qui eſbranlent ces deux grands abyſmes.

MAIS on pourroit dire que ſi la Colere eſt vn meſlange de la Douleur & de la Hardieſſe, elle ne ſera pas au rang des Paſſions ſimples comme on a creu iuſques à preſent, & comme nous meſmes auons aſſeuré au commencement de cet Ouurage. Certainement il ne faut point conteſter là deſſus, & ce ſeroit combatre contre la verité que defendre l'opinion commune : Car s'il y a vne Paſſion qui ſoit mixte & compoſée c'eſt principalement celle-cy, où la Douleur & la Hardieſſe, le Deſir & l'Eſperance ſe rencontrent touſiours enſemble. Que ſi nous l'auons propoſée comme vne Paſſion ſimple, outre que nous n'auions pas encore apporté les raiſons qui nous deuoient obliger de quitter les erreurs de l'Eſchole; nous pouuons librement dire qu'en faiſant chemin, nous deſcouurons ſouuent des choſes que nous ne penſions pas rencontrer, & qu'en conſiderant de prés la nature de cette

Passion, la raison & la verité nous ont fait voir qu'elle estoit veritablement composée; sçauoir est de la Douleur & de la Hardiesse comme de ses parties essentielles; & du Desir & de l'Esperance comme d'accidens inseparables, ou de conditions necessaires qui l'accompagnent. Car il est certain que celuy qui se met en colere doit desirer & esperer la vengeance; mais pourtant l'esprit peut separer ces deux Passions de la Colere sans destruire sa nature; puisque sans les considerer il peut conceuoir que l'Ame est touchée de la douleur d'vne iniure receuë, & qu'elle attaque la cause qui l'a faite; en quoy consiste toute l'Essence de la Colere.

Definition de la Colere.

DE sorte que nous la pouuons maintenant definir *vne agitation turbulente que la Douleur & la Hardiesse excitent dans l'Appetit, par laquelle l'Ame se retire en elle mesme pour s'esloigner de l'iniure receuë, & s'esleue en mesme temps contre la cause qui la luy a faite afin de s'en venger.* Et de là nous pouuons iuger que comme cette Passion est mixte, ses causes & ses effects sont aussi de

mesme nature: Car elle a veritablement deux obiets, sçauoir est l'iniure, & celuy qui l'a faite; elle a deux fins, l'vne de s'esloigner du Mal, l'autre de s'en venger; elle est enfin composée de deux mouuemens, qui s'estant vnis font l'agitation turbulente, où nous auons dit que consistoit la principale difference de cette Passion.

Il faut pourtant remarquer, que comme ordinairement la Hardiesse esclate plus dans la Colere que la Douleur, & qu'il y a neantmoins de certaines Coleres où la Douleur paroist plus forte que la Hardiesse; il est certain qu'en ces rencontres les mouuemens de ces deux Passions sont à proportion plus forts ou plus foibles: Et qu'il arriue souuent que le sousleuement est plus grand que la contraction; & que quelquesfois aussi la contraction surpasse le sousleuement: Mais s'ils sont esgaux, la Hardiesse paroist tousiours dauantage que la Douleur, parce que dans celle-là l'Ame se produit & s'eslance au dehors; & que dans la Douleur elle se cache & se retire au dedans, comme

nous ferons voir plus particulierement au Chapitre où nous examinerons la nature de cette Passion.

Qui sont ceux qui sont enclins à la Colere.

IL faut finir ce long discours par la resolution d'vne difficulté importante que l'on peut faire icy : Car on nous dira peut-estre, que si la Hardiesse fait partie de la Colere, il s'ensuiura que ceux qui sont naturellement hardis seront aussi enclins à cette Passion ; qu'au contraire ceux qui seront timides ne la deuront iamais ressentir : Quoy que l'experience nous apprenne que ceux qui ont la vraye Hardiesse se mettent rarement en Colere ; & que les enfans, les femmes & les malades qui sont foibles & timides, se picquent facilement. Mais il est facile de respondre à cette obiection, en se souuenant que la Hardiesse toute seule ne produit pas cette Passion, & qu'il faut que la Douleur se rencontre auec elle ; qu'elles se meslent & se confondent ensemble ; En vn mot qu'il faut estre sensible aux iniures, & auoir vne Hardiesse prompte & mobile pour estre susceptible de la Colere. Or ceux

qui ont la Hardiesse heroïque ne sont pas sensibles aux iniures si elles ne sont bien considerables, à cause qu'ils mesprisent la pluspart des choses qui les attaquent, & que la melancholie qui entre dans leur temperament retient la fougue de leur esprit, qui se donne le temps d'examiner les offenses, & de voir si elles meritent d'estre chastiées. Au contraire ceux qui sont foibles du corps ou de l'esprit, & qui ont vne chaleur fort mobile comme les enfans & les femmes, & ceux qui ont quelque deffaut remarquable, se trouuent plus exposez aux iniures, & se laissent facilement emporter au desir d'en tirer la vengeance; parce que leur foiblesse leur fait apprehender toutes choses, & que la chaleur subtile qu'ils ont s'allume si promptement, qu'ils n'ont pas le temps de considerer si on leur fait veritablement iniure, ny s'ils s'en doiuent venger, ny mesme s'ils en ont la puissance. Et c'est la raison pour laquelle les bilieux sont les plus Coleres de tous, parce qu'ils ont vne chaleur ardente & actiue qui prend toutes leurs actions precipitées, & qui leur oste

le temps & les moyens de iuger veritablement des choses: Car il est certain qu'il n'y a point de qualité si ennemie de la raison que la chaleur & l'agitation violente, toutes les fonctions des sens & principalement celles du Iugement ne se pouuant faire que dans vne grande tranquillité de l'Ame, comme dit Aristote. D'où vient mesme que la Nature a voulu esloigner le cerueau du principe de la chaleur, afin que cette quietude ne fust point troublée par le voisinage de cette qualité actiue & turbulente, comme nous dirons plus amplement cy-aprés.



Du Mouuement des Esprits & des Humeurs dans la Colere.

III. PARTIE.

COMME les riuieres qui entrent dans la mer se ressentent des tourmentes dont elle est agitée ; il faut que les Esprits qui sont comme des fleuues qui prennent leur source dans l'Ame & qui s'y deschargent aussi, souffrent vne partie de cette grande tempeste que la Colere y excite ; & qu'ils soient esbranlez des mesmes secousses & de la mesme agitation qu'elle ressent en elle-mesme. S'il est donc vray qu'elle soit alors esmeuë de deux mouuemens contraires, & qu'au mesme temps que la Douleur la fait retirer, la Hardiesse la sousleue & la pousse au dehors ; il est necessaire que les Esprits à qui elle communique toutes ses esmotions soient agitez de la mesme sorte, & qu'ils se resserrent & se retirent comme elle, au moment qu'ils

Les Esprits ont des mouuemens contraires dans la Colere.

s'esleuent & s'eslancent contre le Mal.

Et certainement quand la raison ne forceroit pas l'esprit à auoüer cette verité, les effects que produit la Colere la prouueroient assez. Car outre que souuent vn homme pallit quand il se laisse emporter à cette Passion, que sa voix est vehemente & aiguë, & que d'ordinaire on void sur son visage la tristesse se mesler & se confondre auec la fureur, ce qui ne peut proceder d'ailleurs que de cette contrarieté de mouuemens: Il est impossible d'en douter si l'on considere la difference du pouls qui est propre à la Colere, & la consistence que le cœur & les poulmons prennent quand elle s'allume en ces parties. Car elle a cela de particulier qu'elle fait le pouls plus haut & plus esleué qu'il n'est large & estendu; & qu'elle retire le cœur & les poulmons en eux mesmes, quoy qu'alors elle les enfle & les fasse sousleuer. Or est-il que cela ne peut venir d'ailleurs que de ces deux mouuemens opposez dont nous venons de parler, comme nous monstrerons plus amplement quand nous chercherons les causes de ces effects.

MAIS quoy que cela soit tres-certain il faut neantmoins confesser qu'il est bien difficile de conceuoir, comment des corps tels que sont les Esprits, peuuent souffrir en mesme temps des mouuemens qui semblent incompatibles. Car bien qu'il y ait beaucoup d'exemples dans la Nature, qui nous font voir qu'vn corps peut estre esmeu de cette sorte; que les poissons qui nagent contre le fil de l'eau sont insensiblement entraisnez par le courant de la riuiere; qu'vn homme peut marcher dans vne nauire contre la route qu'il prend, & que les Cieux mesmes sont comme l'on dit, emportez vers l'Occident par le premier mobile, alors qu'ils tendent vers l'Orient par leur inclination naturelle. Cela n'oste pas pourtant la difficulté, & laisse tousiours vne grande difference entre ces mouuemens & ceux dont les Esprits sont agitez en cette Passion. Dautant qu'aux premiers il n'y a qu'vn mouuement qui soit propre au corps qui est esmeu; l'autreluy est comme estranger, & suruient par accident comme dit l'Eschole: Mais icy

tous les deux mouuemens que souffrent les Esprits leur sont propres, c'est vn mesme moteur qui les produit, c'est vn mesme suiet qui les reçoit, & il semble qu'il y ait contradiction qu'en mesme temps vne chose s'auance & se recule, qu'elle tende vers deux endroits opposez; en vn mot qu'elle soit & ne soit pas au lieu où elle est.

Comment les Esprits souffrent des mouuemens contraires.

IL faut donc dire qu'il y a deux manieres par lesquelles les Esprits peuuent receuoir ces mouuemens contraires. La premiere en supposant qu'ils ont diuerses parties, dont les vnes sont agitées d'vne façon, & les autres d'vne autre; tout de mesme qu'il arriue dans les destroits, où des courans & des marées contraires se rencontrent. Car comme il y a là des vagues qui entrent les vnes dans les autres, qu'il y en a qui se choquent & qui font souleuer l'eau à gros boüillons par les secousses qu'elles se donnent: La mesme chose se fait asseurément icy, où il y a vne partie des Esprits qui suit le mouuement de la Douleur, & vne autre qui se laisse emporter à celuy de la

Hardiesse; & qui se rencontrant en chemin causent cette agitation turbulente & mesgale qui se remarque en cette Passion. La seconde maniere est semblable à celle qui se fait dans la Hardiesse où les Esprits s'affermissent en eux mesmes, & ne laissent pas de s'eslancer en dehors. Car puisque les parties d'vn corps peuuent souffrir entre elles quelque mouuement qui sera different de celuy dont tout le corps sera agité, comme il arriue au bras que l'on roidit & que l'on pousse en mesme temps, Il se peut faire aussi que les Esprits se retireront en eux mesmes, & qu'en mesme temps ils seront poussez violemment aux parties exterieures. Et certes comme la Douleur fait son impression auant la Hardiesse, parce qu'il faut ressentir l'iniure auant que de s'en vouloir venger; il est certain qu'en ce moment les Esprits se resserrent; de sorte que la Hardiesse suruenant aprés & ne chassant point la douleur,, il faut qu'elle sousleue les Esprits tout resserrez qu'il sont, & que sans leur faire perdre la disposition où elle les trouue, elle les pousse aux lieux où ils sont necessaires.

OR quoy que dans les petites Coleres il puisse arriuer que les Esprits ne seront esmeus que de cette derniere sorte, neantmoins pour l'ordinaire ils le sont de toutes les deux ensemble, & il faut de necessité pour bien conceuoir ce grand orage qu'ils excitent dans les veines, se figurer qu'ils ne se resserrent pas seulement comme nous venons de dire, mais qu'il y en a qui courent & fuyent au cœur, & d'autres qui en sortent & qui se iettent impetueusement en dehors: Et que dans la rencontre qui s'en fait ils se broüillent & se confondent, qu'ils se choquent & se sousleuent. & qu'ils font ainsi vn courant tout plein de boüillons & d'escume. Il est vray que selon que la Douleur ou la Hardiesse domine en cette Passion, ce flux & reflux d'Esprits est plus fort ou plus foible. Car quand la Douleur est plus grande, qui est proprement ce que l'on appelle *estre fasché*; il y a plus d'esprits qui se retirent au cœur qu'il n'y en a qui s'eslancent en dehors. Au contraire si la Hardiesse est plus grande, comme quand la Colere

eſt violente & qu'elle paſſe en fureur; il y a plus d'eſprits qui s'eſlancent qu'il n'y en a qui ſe retirent. Et alors quoy que le choc qu'ils ſe donnent ne puiſſe eſtre ſi grand, & ſemble eſtre incapable de cauſer cette agitation qui ſe fait quand ils ſont d'eſgale force: Neantmoins cela n'empeſche pas que le trouble & la tempeſte ne s'y forment auec toute la violence que demande l'excés de la Paſſion. Dautant que ſi le choc ne ſe fait pas alors par la rencontre de ces mouuemens oppoſez, il ſe fait pourtant par le frequent abord des eſprits, qui comme des flots impetueux ſe precipitent les vns ſur les autres, & qui ſe haſtant de ſuiure les premiers les trouuent en leur chemin, les heurtent, & les pouſſent comme s'ils s'oppoſoient veritablement à leur cours.

Les Eſprits s'eſmeuuent par ſaillies.

CAR la Hardieſſe & la Colere ont cela de propre d'eſmouuoir l'Ame & les eſprits par ſaillies & par ſecouſſes; dautant que le peril dont elles ſont menacées les ſollicite continuellement à faire de nouueaux efforts pour le ſurmonter. Ce qui n'arriue point

ordinairement aux Passions qui tendent au Bien, où l'Ame n'ayant rien à craindre s'abandonne toute à l'obiet qui luy plaist, & comme si elle se vouloit ietter toute entiere & tout d'vn coup au deuant de luy, elle y pousse les esprits en vn flot, sans prendre le soin de le continuer; d'où viennent en suite les langueurs, les defaillances, & les autres accidens dont nous auons parlé au Discours de la Ioye.

Mais bien que ces saillies soient communes à la Hardiesse & à la Colere, il est certain qu'elles sont plus frequentes & plus promptement redoublées en celle-cy qu'en l'autre; parce que la Douleur qui l'accompagne tousiours irrite l'Ame & la presse à tous momens, & que souuent la foiblesse se rencontre auec elle qui la rend plus soigneuse & plus diligente; au lieu que dans la Hardiesse voyant seulement venir le mal sans le ressentir, & se confiant en ses forces elle ne croit pas que cet empressement luy soit necessaire.

Concluons donc que la Douleur resserre icy les Esprits & les fait retirer au cœur; que la

la Hardiesse les affermit & les pousse au dehors; que l'empressement de l'Ame leur fait faire des saillies, qui de moment en moment les precipitent les vns sur les autres; & que du combat de tant de mouuemens differens procede l'ebullition & l'agitation turbulente dont les esprits sont agitez en cette Passion.

De vouloir maintenant chercher quelle est la fin de tous ces mouuemens, & quel est le motif de l'Ame quand elle les excite, ce seroit vne chose inutile, du moins pour ce qui regarde l'affermissement & l'eslancement des esprits, qui ont esté curieusement examinez aux Chapitres precedens: Et quât à ceux que cause la Douleur, ce sera lors que nous parlerons de cette Passion qu'il les faudra proposer. Car pour le chocq, l'ebullition & le trouble qui suruiennent icy, ce sont des effects qui se font par necessité, sans que l'Ame ait intention de les produire, estans tout à fait inutiles à son dessein.

Pour ne laisser pas neantmoins le Lecteur en doute sur ce que nous auons donné deux

ſortes de mouuement aux eſprits dans la Douleur, il ſuffira de dire par auance; Que l'Ame ne ſe contente pas alors de faire retirer les eſprits au cœur, mais qu'elle les fait encore reſſerrer en eux meſmes; & que dans le deſſein qu'elle a de s'eſloigner du mal qui le preſſe, elle croit que la fuite n'eſt pas capable de la ſauuer du peril ſi elle ne ſe renferme en ſoy meſme, ſi elle ne fait paſſage à l'ennemy, & ſi elle ne ſe cache de luy autant qu'elle le peut.

APRES cela il ne ſera pas malaiſé de dire comment le Deſir & l'Eſperance qui ſont touſiours auec la Colere, peuuent trouuer dans l'eſmotion qu'elle cauſe, celle qui leur eſt propre, & qui les fait ſubſiſter. Car puiſque les Eſprits s'eſlancent dans le Deſir, & qu'ils s'affermiſſent dans l'Eſperance, il faut que la Hardieſſe qui fait l'vn & l'autre de ces mouuemens, fauoriſe la naiſſance & la conſeruation de ces deux Paſſions. Il en eſt de meſme de la Haine & de l'Auerſion qui accompagne ordinairement la Colere; dautant que leur agitation eſtant conforme à

celle que la Douleur y excite, comme nous ferons voir en son lieu, il n'est pas estrange qu'elles se trouuent auec elle, qu'elles demeurent ensemble, & qu'elles se maintiennent l'vne l'autre.

Comment le mouuement des Esprits dans la Colere peut souffrir celuy de la Ioye.

CE qu'il y a de plus difficile en cette matiere, est d'expliquer comment tous ces mouuemens se peuuent accommoder auec celuy de la Ioye; Car il est certain qu'au plus fort de la Colere, la seule esperance que l'on a de pouuoir se venger satisfait l'esprit; qu'il y a mesme vn plaisir extréme de s'imaginer que l'on se venge; & que la vengeance executée est plus douce que le miel comme dit le Poëte. Or si la Ioye dilate & respand doucement les Esprits, comment est-il possible qu'elle puisse subsister auec la Colere qui les resserre & les pousse auec impetuosité? On pourroit donc dire que la Ioye se peut former dans la partie superieure de l'Ame, pendant que la Colere agite la plus basse, & qu'alors les esprits qui seruent à ces deux puissances sont esmeus de mouuemens contraires sans inconpatibili-

té, parce que cela se fait en diuers endroits. Mais si la Ioye descend dans la partie inferieure, certainement il faut croire qu'en ce moment elle chasse la Colere, & que la tempeste que celle-cy y auoit excitée, se dissipe à l'abord d'vne Passion qui amene tousiours le calme & la serenité. En effect durant qu'vn homme se flatte du plaisir qu'il aura dans la vengeance, il ne ressent pas cette agitation & ces transports où on le voyoit auparauant, son visage est plus tranquille, ses regards sont plus doux, & toutes ses actions sont plus modestes. Ie confesse que cela peut changer fort promptement, mais tousiours il est vray qu'en ce moment il ne la ressent pas, & que le Plaisir & la Colere sont deux Passions qui peuuent succeder l'vne à l'autre, mais qui sont incompatibles, tant à cause des mouuemens contraires qu'elles produisent, que des motifs opposez qu'elles ont. Cela paroist clairement quand on s'est effectiuement vengé; car alors la Colere cesse tout à fait, & il ne reste plus dans l'Ame que la Ioye de la victoire qu'on a remportée, & les Passions qui ont

accouſtumé de la ſuiure, comme la Vanité, l'inſolence, &c.

IL faudroit maintenant parler de la Chaleur qui accompagne ces mouuemens, & de l'ardeur que cette Paſſion allume dans toutes les parties. Mais cela a eſté amplement déduit au Diſcours de la Hardieſſe, où nous auons monſtré que l'Ame & le Cœur ont le pouuoir d'augmenter la chaleur naturelle quand il eſt neceſſaire, & qu'il n'y a point d'occaſion où ce ſecours leur ſoit plus vtile que dans ces Paſſions où il faut attaquer le Mal. Car comme cette qualité eſt la plus agiſſante de toutes, & la plus propre pour deſtruire ce qui eſt nuiſible, c'eſt auſſi le plus puiſſant inſtrument que l'Ame doit employer dans ſes combats, où le premier deſſein qu'elle a, eſt d'oſter à l'ennemy la puiſſance de mal faire. C'eſt pourquoy en ces rencontres elle l'excite, elle l'augmente & l'entretient dans le cœur qui eſt ſa ſource naturelle; & de là par vn priuilege particulier à ces deux Paſſions elle l'enuoye aux organes dont elle ſe veut ſeruir. En effect

Quelle eſt la Chaleur que produit la Colere.

s'il y en a d'autres où elle se respãde aux parties exterieures, ce n'est pas qu'elle y soit enuoyée, dautant qu'elle y est inutile; c'est à cause qu'elle suit les Esprits qui y sont enuoyez: Mais icy tous les deux sont conduits par l'Ame, parce qu'ils sont necessaires au dessein qu'elle se propose, les Esprits pour porter la force aux parties, & la Chaleur pour destruire le mal qui se presente.

La Colere esmeut & separe les humeurs malignes.

OR comme le Mal est plus pressant dans la Colere que dans la Hardiesse pour les raisons que nous auons dites, il ne faut pas douter que la Chaleur ne s'y rende aussi plus violente, tant par la grandeur de l'effort qu'elle fait pour la produire, que par celle de l'agitation des Esprits & du souslevement des humeurs acres & picquantes qu'elle excite. En effect il est certain qu'elle separe la Bile & tout ce qu'il y a de plus malin dans les veines, & qu'elle s'en sert comme d'armes offensiues pour destruire plus facilement l'ennemy: Doù vient que les morsures de toutes sortes d'animaux sont en quelque façon venimeuses quand ils sont

en colere, & plus ils sont irritez plus elles sont dangereuses & difficiles à guerir: Ce qui doit faire iuger que leurs dents sont alors infectées de quelque humeur maligne que la Nature conduit en ces parties, aprés l'auoir separée des autres pour la rendre plus mal-faisante & plus propre pour l'effect qu'elle medite. Aussi est-il veritable que la separation des humeurs les rend plus agissantes, les mettant en liberté & leur rendant la force que le meslange auoit affoiblie.

MAIS pour esclaircir dauantage la verité d'vne proposition si nouuelle, il faut examiner si l'Ame a le pouuoir de separer ainsi les humeurs; Et si aprés les auoir separées, elle peut les remesler & les remettre en l'estat où elles estoient auparauant.

Quant au premier, il faudroit estre bien ignorant de ce qui se fait dans la Nature & de ce qui se passe en nous-mesmes, pour douter d'vne chose si certaine & si euidente. Le choix que l'Ame fait de ce qui est propre à chaque partie, tant de sortes d'hu-

meurs qu'elle chaſſe à tous momens des corps les plus ſains, tant d'euacuations qu'elle fait dans les maladies, nous font aſſez voir qu'elle a la vertu de ſeparer ce qui eſt vtile d'auec ce qui ne l'eſt pas; & que ſi elle a deſſein d'employer le venin & la bile pour executer ſa vengeance, elle les peut tirer de la maſſe & des lieux où ils ſont, & les enuoyer aprés aux endroits où elle s'en veut ſeruir.

Si la Nature peut reünir les humeurs qu'elle a ſeparées.

L'AVTRE poinct eſt plus difficile à reſoudre; car il ſemble que l'ordre que tient la Nature eſt de chaſſer ce qu'elle a ſeparé, & de ne remeſler iamais les humeurs malignes auec les bonnes quand vne fois elle les en a détachées. De ſorte que ſi dans la Colere elle ſepare le venin & la bile pour les employer contre le Mal, il faudra qu'elle les chaſſe ſans les remeſler plus auec les autres. Et toutesfois on ne peut douter que quand la Colere eſt paſſée, les humeurs ne reprennent leur premiere place, & que le corps ne retourne en ſa premiere conſtitution. Il faut donc dire qu'il y a des humeurs

vtiles

vtiles & inutiles; que les vnes & les autres peuuent estre dedans ou dehors les veines; & que l'ordre que tient la Nature est different selon qu'elle est libre & qu'elle est contrainte. Quand elle agit librement, aprés auoir separé les humeurs & les auoir mis hors des veines, elle ne les y rappelle plus, & quelques bonnes qu'elles soient, il faut qu'elle les chasse hors du corps. Ainsi la serosité qui est dans la vessie, la bile qui est dans la bourse du fiel, le sang mesme qui est hors de ses vaisseaux, ne retournēt plus dans la masse d'où elle les a tirez, elle les fait sortir tout à fait. Mais tandis que ces humeurs demeurent dans les veines elle les peut separer des autres, & aprés les remesler ensemble comme elle fait ordinairement dans les Passions, dans les fievres, & dans les crises imparfaites. Car quand la bile a esté poussée par la Colere en la surface du corps, aprés que l'orage est passé, elle reprend la place qu'elle auoit dans la masse du sang & se remesle auec elle comme auparauant. Il est vray que cela ne se fait pas en vn moment, & qu'il faut du temps pour la laisser

rasseoir : C'est pourquoy quand on saigne vn homme qui sort de la violence de cette Passion, d'ordinaire son sang paroist tout alteré, & l'on y void vne diuersité de couleurs qui feroit croire qu'il seroit corrompu, si l'on n'estoit asseuré qu'aprés que le calme y sera retourné, il ne s'y remarquera plus rien de semblable, & que cela n'a procedé que du détachement des humeurs, qui se reünissant ensemble redonneront au sang sa premiere couleur. Cette reünion se reconnoist encore dans les fievres, qui sont ordinairement causées par la separation qui se fait dans les veines des mauuaises humeurs qui s'y sont amassées : Car bien que ce soit la Nature qui les separe pour les chasser, il se rencontre souuent qu'elles sont si malignes qu'elle ne l'ose entreprendre, & les laissant ainsi dans les vaisseaux, elle tasche de reparer la faute qu'elle a faite, en excitant la chaleur pour les dompter, en les remeslant auec les autres pour les temperer & pour les adoucir, enfin en trauaillãt à leur coction, dont le premier effect est de rassembler les choses diuisées. Mais si l'on prend

garde à ce qui se fait dans les crises, il n'y aura plus lieu de douter de cette verité : Car il arriue quelquesfois que la Nature estant en disposition de terminer vne maladie pour vne sueur, aprés l'auoir mesme commencée elle s'arreste tout à coup & retient l'humeur qui estoit preste à sortir. Or il n'est pas possible qu'elle la laisse dans les veines sans la broüiller auec le reste du sang, puisque souuent elle la retient pour la cuire dauantage, qu'elle ne reprend le dessein de la chasser que beaucoup de iours apres, & qu'il n'y a pas d'apparence que durant vn si long temps vne humeur si fluide & si penetrante se conserue dans sa pureté sans se mesler auec les autres. Enfin si les Esprits sortent de leurs vaisseaux pour s'insinuer non seulement dans les parties mais dans les humeurs mesmes qui sont corrompuës, & qu'aprés y auoir fait leur fonction ils se retirent vers leurs principes, & se reünissent auec les esprits qu'ils auoient quittez, comme nous auons monstré au Discours de la Digestion ; Pourquoy est-ce que les parties du sang qui ne sortent point des veines ne feront-elles

la mesme chose? Car quand nous disons que la bile se sousleue dans la Colere, nous n'entendons autre chose que la plus subtile & la plus chaude partie du sang, & non pas la bile qui est vn excrement & qui est hors des veines; estant veritable que l'Ame n'y fait iamais remonter celle-cy quand elle agit librement & qu'elle suit son chemin ordinaire. Que s'il arriue qu'elle soit pressée & contrainte par la violence d'vne Passion ou de quelque maladie, il est vray qu'alors il n'y a point d'humeurs quelques malignes qu'elles soient & en quelque lieu qu'elles puissent estre, qu'elle ne sousleue & qu'elle ne puisse faire rentrer dans les veines & dans les parties plus considerables. C'est ainsi que la Colere vehemente est quelquesfois suiuie de la iaunisse, de l'apoplexie, de la conuulsion du tremblement de nerfs, & d'autres semblables maladies qui sōt causées par ce violent transport d'humeurs dont nous venons de parler. C'est ainsi que dans les fievres malignes on void suruenir tant d'accidens funestes & inopinez qui estonnent les Medecins, & qui emportent les malades.

Mais c'est à la Medecine de traiter de ces choses, poursuiuons nostre dessein, & cherchons les causes des Characteres qui sont propres à cette Passion.

Les causes des Characteres de la Colere.

IV. PARTIE.

QVOY que la Colere soit composée de la Douleur & de la Hardiesse, & que pour ce suiet il y ait apparence qu'elle ne deust point auoir d'autres Characteres que ceux que ces deux Passions produisent separement. Neantmoins comme en toutes autres choses le meslange donne de nouuelles vertus, ou confond tellement celles des principes, qu'il les fait paroistre tout à fait differentes de ce qu'elles estoient : Il arriue aussi que la Colere outre les Characteres qu'elle a communs auec la Douleur & la Hardiesse, en a d'autres qui luy sont particuliers, & qui ne se trouuent

point du tout en celles-la; du moins s'ils s'y rencontrent c'est auec vne tres-grande difference.

En effect si nous voulons considerer ceux qu'elle forme dans l'Ame, Elle a bien l'Esperance, la Confiance & la Franchise tout de mesme que la Hardiesse; elle a encore le Chagrin, l'Impatience & l'Empressement tout de mesme que la Douleur. Mais l'Orgueil, la Fureur & le Desespoir sont icy bien differens de ceux qui accompagnent ces deux Passions. Car si la Hardiesse est superbe, elle a des forces qui soustiennent son orgueil; si elle se laisse emporter à la fureur, c'est aprés de grands efforts, & cela ne luy arriue iamais en son commencement; si enfin la Douleur tombe facilement dans le desespoir, c'est vn desespoir timide, lasche & nonchalant. Mais la Colere a vne audace, qui d'ordinaire est vaine & sans fondement; vne fureur precipitée qui s'allume au moment qu'elle naist, & quand elle desespere de se venger, c'est vn desespoir temeraire, violent & enragé. Outre cela elle a de particulier de *faire de grandes menaces, de par-*

ler beaucoup, de découurir son secret; d'estre credule, impudente & opiniastre, d'estre lasche, cruelle & insolente. Mais cette diuersité paroist encore dans les Characteres corporels, comme nous allons faire voir aprés auoir examiné les causes de ceux-cy.

COMMENÇONS donc par *l'Esperance* qui donne tousiours commencement à la Colere. Car il est certain que cette Passion ne s'allume iamais dans le cœur quelque iniure que l'on ait receuë, & quelque desir qu'on ait de la repousser, si on n'espere auparauant d'en tirer la vengeance. C'est pourquoy nous nous mettons rarement en colere contre ceux qui sont extrémement au dessus de nous; les Demons ny les morts quoy qu'ils nous puissent offenser, ne nous irritent iamais; Et on n'a gueres veu qu'vn hõme de basse condition se soit laissé emporter de courroux contre son Roy ou contre son Seigneur; parce que ces personnes sont si esleuées qu'elles semblent estre hors d'atteinte, & qu'il est comme impossible de leur faire aucun mal, & que n'y ayant point d'es-

Pourquoy l'Esperance donne la Colere.

perance de se pouuoir venger, il n'y a point lieu de se mettre en Colere contre elles.

Comment les personnes foibles esperent de se venger

MAIS puisque cette Esperance ne peut estre fondée que sur les forces que l'on pense auoir; & que les naturels les plus foibles tels que sont les enfans, les femmes & les malades sont extrémement susceptibles de la Colere; Comment est-il possible qu'ils esperent de se venger n'en ayant pas la puissance, & portant tousiours auec eux vn secret sentiment de leur foiblesse, comme nous ferons voir cy-aprés?

Certainement il est aisé à iuger par les vains efforts qu'ils font en ces rencontres qu'il y a de l'erreur en leurs pensées, & que l'Ame se laisse souuent tromper dans le iugement qu'elle fait de ses forces. Or cette erreur vient ordinairemeet du mouuement de la Chaleur qui se réueille & s'augmente en cette Passion. Car comme nous auons dit au Discours de la Hardiesse, cette qualité faisant partie des forces corporelles, ayant son siege dans le cœur, & estant, s'il faut ainsi dire la plus proche de l'Appetit Irascible,

ble, elle ne peut s'irriter ny s'accroiſtre ſans abuſer l'Ame de la vaine opinion qu'elle luy donne d'eſtre aſſez puiſſant pour entreprendre de grandes choſes. Il en eſt comme d'vn Prince qui n'entend que des conſeils genereux, à qui on ne repreſente que ſon pouuoir & ſa grandeur, qui ne void perſonne qui ne l'excite à prendre les armes: Car quelque foible qu'il ſoit, ſe trouuant inceſſamment ſollicité par ces violens Miniſtres, ayant touſiours les oreilles battuës de leurs flatteries, il ſe laiſſe enfin perſuader, & ſans conſiderer ſon impuiſſance il s'engage en des entrepriſes temeraires. L'Ame en fait ſouuent de meſme dans les corps les plus foibles quand la Chaleur naturelle s'allume dans le Cœur, ne voyant autour de ſoy, s'il faut ainſi parler, que cette qualité remuante & inquiete, eſtant à tous momens excitée par ſon ardeur & par ſa viuacité, & ſe laiſſant ſurprendre par l'oſtentation qu'elle fait de ſa vertu & de ſon pouuoir; elle s'imagine à la fin que ſes forces ſont plus grandes qu'elles ne ſont, & ſans ſe ſouuenir de ſa foibleſſe, elle ſe reſout à combattre le

mal, & se flatte de l'esperance d'en obtenir la victoire.

Qui est-ce qui irrite la Chaleur dans les personnes foibles.

MAIS on me pourra demander qui est-ce qui alors irrite & augmente ainsi la chaleur; dautant que si c'est l'Ame comme nous auons dit, qui l'employe pour destruire le mal, il faut qu'elle espere de le vaincre auant qu'elle s'en veüille seruir, puisque le dessein deuance tousiours les moyens qui sont propres pour l'executer; & qu'en effect les Passions sont des actions immanentes qui se forment dans l'Ame auant que le corps s'en ressente. Car il n'est pas question de l'Esperance qui accompagne les constitutions fortes & robustes, où il n'est pas necessaire que la Chaleur s'irrite pour faire naistre cette Passion, c'est assez qu'elles connoissent leurs forces & qu'elles en soient asseurées. Mais icy où la foiblesse se trouue, dont l'Ame a connoissance, & qui par consequent luy doit donner de la défiance de soy mesme; il faut qu'il y ait quelque chose qui anime son courage; en vn mot il est necessaire que la Chaleur s'augmente auant

que l'Esperance s'y puisse former : Et toutesfois on ne void rien qui la puisse exciter, puisque nous supposons qu'il n'y a autre chose dans l'Ame que la Douleur qui procede de l'iniure receuë, & que cette Passion bien loin d'accroistre la Chaleur est celle qui la diminuë & qui l'esteint à la fin.

POVR resoudre cette difficulté, il faut découurir vn secret que l'on n'a point encore remarqué dans les Passions : & dire qu'en tous les animaux il y a deux Appetits, l'vn qui est sensitif & l'autre qui est naturel; que tous deux poursuiuent ce qui est vtile, & fuyent ce qui est mauuais; & que tous deux encore se sousleuent contre ce qui leur est certain afin de le surmonter. Car il est certain que dans les maladies la Nature s'irrite contre le mal, qu'elle excite ses forces pour le Chasser, & que ce mouuement respond à la Colere & à la Hardiesse qui se forment dans l'Ame sensitiue. De sorte que tout mouuement de l'Appetit faisant vne Passion, il faut que cet Appetit naturel qui a ses mouuemens particuliers, ait

Qu'il y a des Passions dans la plus basse partie de l'Ame

aussi ses Passions particulieres. Il est vray qu'il ne les a pas si parfaites ny en si grand nombre que l'autre, estant conduit par vne connoissaince moins exacte, & qui ne discerne pas si iustement les obiets que l'imagination : C'est pourquoy il n'y a gueres que le Plaisir & la Douleur, la Hardiesse & la Crainte qui se remarquent en cette basse partie de l'Ame : Encore sont-elles si imparfaites, qu'on peut dire que ce ne sont que des images grossieres & comme les esbauchemens des autres. Car la peine que souffre la Nature, & ce ie ne sçay quel chagrin qui suit les indispositions du corps, ne sont à vrayement parler que de foibles commencemens, ou des crayons imparfaits de la vraye Douleur ; Comme ces espanoüissemens secrets & ces agreables ressentimens qui accompagnent les actions naturelles ne sont que les ombres de la Ioye & du Plaisir. Et bien que la Nature s'irrite & s'esleue sensiblement contre le Mal, & que l'on voye aussi bien souuent qu'elle s'estonne & qu'elle perd le Courage dans le combat : Ce sont des mouuemens qui ont à la verité bien du

rapport auec la Hardiesse & auec la Crainte de la partie sensitiue, mais qui pourtant sont bien esloignez de leur perfection, comme il est aisé à iuger.

TOVT ce que l'on pourroit dire là dessus, seroit, que ces mouuemens ne meritent pas le nom de Passions; n'estant conduits par aucune connoissance, laquelle est absolument necessaire pour former les Passions : Mais outre qu'il y a vne connoissance cachée en toutes les choses de la Nature, il est certain qu'elle est plus distincte & plus apparente aux vns qu'aux autres; & que l'Appetit naturel est plus esclairé dans les animaux qu'il n'est dans les Plantes. Car outre cette obscure & secrette connoissance qu'il a pour les actions vegetatiues, il est encore conduit par la faculté vitale, qui agit auec tant de lumiere & de discernement, que plusieurs ont creu qu'elle estoit du ressort de l'Ame sensitiue. Aprés tout, quoy que la Philosophie ait restraint le nom de Passions aux Mouuemens qui se font par la direction des sens, on void bien que c'est vne circonstan-

ce estrangere qui ne va pas à l'essence de la chose ; & que le mouuement de l'Ame ne laisse pas destre vn veritable mouuement, quoy qu'il ne suiue pas les ordres de l'Ame sensitiue. De sorte que s'il n'a pas toutes les conditions d'vne Passion si exactement prise, il en a du moins, s'il faut ainsi dire, le corps & la substance ; En vn mot il luy est si semblable, que comme on a donné aux esmotions de la volonté le nom de Passions à cause de la ressemblance qu'elles ont auec celles de l'Appetit sensitif, on peut dans le defaut où nous sommes de termes plus propres, appeller aussi les mouuemens de l'Appetit naturel, des Passions, bien qu'elles ne soient pas si parfaites, & que mesmes elles soient peut estre d'vn autre ordre & d'vn autre genre.

QVOY qu'il en soit, ces deux Appetits qui se peuuent mouuoir quelquefois separément, comme nous experimentons en nous mesmes quand la Nature combat contre la maladie, sans que nous ressentions aucune des Passions sensitiues ; se secourent

ordinairement l'vn l'autre, & se communiquent leurs mouuemens quand ils sont puissamment agitez. De là vient que les Passion violentes causent de si grands desordres dans les corps; que ces chagrins & ces contentemens secrets dont nous venons de parler passent à la fin en des tristesses & des ioyes veritables; & que la Douleur ne peut estre bien forte dans la partie sensitiue, qu'elle ne se fasse sentir aux facultez naturelles, & particulierement à la vitale.

Or la Nature a cela de propre lors que le mal est venu à sa connoissance, de s'esleuer contre luy & de tascher à le vaincre, excitant la Chaleur naturelle, & l'enuoyant auec les Esprits aux lieux où elle pense qu'il soit. C'est ainsi que l'inflammation suruient aux blesseures; que la douleur s'augmente quand les apostemes se meurissent; & que la fievre s'engendre dans les corps impurs: Car tous ces accidens sont les effets de cette Chaleur que la Nature irrite & rend plus forte pour combatre les maux qu'elle ressent.

CELA estant veritable, il ne faut pas

douter que lors que des personnes foibles & timides souffrent vne iniure fort sensible, la douleur qu'elle causse dans l'Appetit sensitif ne puisse descendre iusques à l'Appetit naturel ; & qu'alors cette puissance suiuant son inclination ne s'esleue contre le Mal, & n'excite à son ordinaire la Chaleur naturelle pour le vaincre. Car c'est asseurément de là que procede la Rougeur qui paroist sur le visage à l'abord des grandes douleurs, & qui accompagne ordinairement les premieres larmes que la tristesse fait respandre, comme nous dirons plus amplement en son lieu.

S'il est donc vray que la Chaleur se récueille & s'accroisse dans la Douleur, elle peut former l'Esperance pour les raisons que nous auons dites ; & partant il n'y a pas lieu de douter que la Colere ne soit tousiours deuancée par cette Passion dans les naturels mesmes les plus foibles & les plus timides.

Il faut neantmoins se ressouuenir icy de ce que nous auons dit cy-deuant ; que la dis-

disposition necessaire pour produire cet effect, est que l'on soit fort sensible aux iniures, & que la Chaleur soit fort mobile, comme elle est sans doute dans le temperament des femmes & des enfans qui sont composez d'vne humidité mobile & subtile, où la la Chaleur & les Esprits s'agitent facilement sans rencontrer aucun obstacle; parce que dans la foiblesse où l'Ame se trouue, il ne faut pas qu'elle ait du temps pour la considerer; elle doit estre surprise & comme entraisnée par le mouuement precipité de la Chaleur: Autrement elle ne s'engagera iamais au combat, & ne croira iamais qu'elle puisse surmonter son ennemy. Et de là vient que les Naturels où la Melancholie & la Pituite sont espaisses & grossieres, se mettent difficilement en colere quelque mal qu'on leur fasse; parce que les Esprits se remuent auec peine sous le poids de si pesantes humeurs, & que l'Ame a du temps de consulter sa foiblesse auant qu'ils puissent se faire passage & se mettre en liberté. Aussi quelque effort que l'Appetit naturel leur fasse faire aprés, il n'est pas capable de luy faire

changer les resolutions qu'elle a prises de souffrir le mal, & sans se laisser toucher d'aucune esperance de le pouuoir surmonter, elle se resout à la patience, ou s'abandonne à la tristesse & aux Passions qui la suiuent. Mais c'est trop demeurer sur ces matieres, qu'il faudra retoucher en d'autres endroits.

Tout homme en colere espere de se venger.

ESCLAIRCISSONS seulement deux doutes qui peuuent naistre de la proposition precedente. Car si l'on se met souuent en colere sans esperance de pouuoir tirer raison de l'offense receuë; Et si lors mesme que l'on est agité de cette Passion on deuient furieux quand on desespere de se pouuoir venger; il s'ensuit necessairement que l'Esperance ne doit pas tousiours deuancer ny accompagner la Colere, comme nous auons dit.

Pour répondre à la premiere de ces raisons, il faut se ressouuenir que dans l'ordre de la Nature la vengeance est vn chastiment par lequel on veut oster à celuy qui a fait iniure, la volonté de la continuer. Or comme il n'y a personne qui se mette en colere

qui ne croye auoir ce pouuoir là, il n'y en a point aussi qui n'espere de se venger. Et de vray toutes les actions qui procedent de cette Passion quelques legeres qu'elles soient sont des peines dont elle pretend de chastier celuy qui a offensé, puisqu'il n'y en a pas vne qui ne luy doiue donner de la Douleur ou de la Crainte. Car vne mine hardie & effrontée, vne action de desdain & de mespris, & des paroles iniurieuses sont capables de causer du déplaisir aux personnes de la plus haute condition qu'elles puissent estre; & les menaces ne seruent à autre chose qu'à donner de la crainte à ceux à qui elles sont faites. Or la Douleur & la Crainte sont des maux, & par consequent des peines dont l'Ame veut chastier celuy qui a fait iniure, afin qu'il n'en fasse plus; croyant qu'elles seront capables de luy faire changer de volonté, que c'est assez de luy tesmoigner ainsi son ressentiment & son courage pour luy faire perdre l'enuie de continuer ses mauuais desseins; & qu'il doit penser que ces petits efforts ne sont que les commencemens d'vne plus grande vengeance. C'est

ainsi que les bestes les plus farouches bornent ordinairement leur colere à quelques legeres morsures ou à quelques foibles coups, & que souuent elles se contentent d'affronter ceux qui les poursuiuent, de les regarder de trauers, de leur monstrer les dents, & de se mettre en estat de les assaillir. Et bien que la foiblesse où se trouue l'Ame soit souuent cause qu'elle n'entreprend pas dauantage, elle aime mieux agir ainsi foiblement que de prendre la fuite qui luy seroit plus desauantageuse; & veut par ces mouuemens qui paroissent hardis & genereux, cacher son impuissance & son defaut, comme elle a souuent accoustumé de faire en d'autres occasions. Quoy qu'il en soit, elle ne se met iamais en colere qu'elle n'ait esperance de se venger & de faire souffrir quelque mal à celuy qui l'a offensée. Mais il ne s'ensuit pas qu'elle doiue tousiours esperer l'entiere satisfaction de l'iniure qu'elle pense auoir receuë, parce qu'elle dépend ordinairement de l'opinion des hommes, & non pas de l'intention de la Nature. En effect les moyens & les degrez de la vengean-

ce ſont pour l'ordinaire differens ſelon l'humeur & la condition des perſonnes, & ſelon les couſtumes des pays; vn Prince ou vn Gentilhomme ſe venge d'vne autre façon que ne feroit vn païſan; vne ame cruelle & ſanguinaire ne ſe ſatisfait pas ſi facilement qu'vne autre; Et il y a des lieux où l'on ne croira pas pouuoir tirer raiſon d'vne offenſe que par le combat ſingulier, & d'autres où le poiſon & l'aſſaſſinat ſont ordinairement employez. Or comme il arriue ſouuent qu'on n'a pas le pouuoir de ſe ſeruir de ces moyens, ny de porter la vengeance iuſques à ce poinct; il eſt certain qu'alors on deſeſpere de ſe venger de la ſorte, mais non pas de ſe venger abſolument, pour les raiſons que nous auons dites; & partant il eſt veritable que l'eſperance de ſe venger deuance touſiours la Colere.

Quel eſt le Deſeſpoir qui ſuruient à la Colere.

QVANT au *Deſeſpoir* qui luy ſuruient quelquesfois & qui la rend plus violente, ce n'eſt pas vne entiere perte de l'Eſperance, ainſi cela ne fait rien contre la doctrine propoſée. Car nous monſtrerons au Diſcours

que nous auons destiné pour cette Passion, que le mot de *Desespoir* signifie en nostre langue aussi bien que dans la Grecque & dans la Latine, deux Passions tout à fait differentes; à sçauoir le Desespoir ordinaire où l'on perd l'esperance, & où l'Ame se relasche & perd le courage, aprés auoir veu qu'elle ne peut obtenir le bien qu'elle auoit attendu: Et le Desespoir qui est particulier à la Colere & à la Hardiesse, & qui au lieu d'amollir & d'abatre le courage, le fait roidir contre les difficultez auec plus d'impetuosité & de transport qu'auparauant. Car il est certain qu'en celuy-cy l'Ame qui trouue des obstacles qu'elle n'auoit pas preueus, perd l'esperance de faire ce qu'elle s'estoit proposé; mais en mesme temps elle en conçoit vne autre, & forme de nouueaux desseins qui l'engagent en ces fougues & en ces transports que l'on appelle communément Actions de Desespoir, comme nous ferons voir amplement quand nous traiterons à fonds de cette matiere.

VOYONS maintenant les autres Cha-

racteres de cette Passion; Et sans nous arrester à la *Confiance* & à la *Presomption*, qui ont esté examinées au Discours de la Hardiesse, & qui dépendent des mesmes causes qui produisent l'Esperance; cherchons la nature & la source de la *Fureur* qui se mesle si souuent auec la Colere. Car bien qu'on les confonde souuent ensemble, & que l'on donne ordinairement à celle-cy le nom de fureur, ce sont neantmoins deux choses fort differentes, puisqu'il y a des Coleres qui ne sont pas furieuses, & que la Fureur se trouue en d'autres Passions & en d'autres actions où il n'y a aucun soupçon de Colere.

Ce que c'est que la Fureur.

En effet il y a diuerses sortes de Fureurs, les vnes ont esté appellées Diuines, les autres Brutales, & les autres ont esté mises au rang des Maladies. Mais toutes ont cela de commun, qu'elles mettent l'Ame hors de son assiette naturelle, & qu'elles la transportent comme hors d'elle-mesme; les vnes en luy faisant faire des actions qui surpassent la force ordinaire des hommes, & qui pour ce

ſuiet ſemblent auoir quelque choſe de diuin; les autres en luy faiſant perdre la raiſon, & l'approchant de la nature des beſtes les plus farouches. Ce n'eſt pas icy le lieu d'examiner en détail toutes ces differences; il ſuffit de dire que ce violent tranſport où conſiſte l'eſſence de la Fureur en general, peut proceder ou de l'Ame qui s'excite & s'anime elle-meſme; ou de la Chaleur qui la picque & qui l'irrite. La fureur Amoureuſe & la fureur Poëtique ſont entre les diuines, celles qui pour l'ordinaire ne reconnoiſſent point d'autre cauſe que l'Ame ſeule, qui de ſoy-meſme s'eſleue, & qui fait ces ſaillies merueilleuſes qui ſentent l'enthouſiaſme & l'inſpiration diuine: Car ayant la puiſſance de ſe mouuoir, elle s'eſlance en ces rencontres auec tant d'ardeur qu'elle s'emporte elle-meſme; & comme celuy qui court auec trop d'impetuoſité ne ſe peut retenir, & va ſouuent plus loin qu'il ne voudroit; elle s'abandonne à la fougue qu'elle s'eſt donnée, & paſſe ainſi au delà de ſes bornes ordinaires. Mais il n'en eſt pas ainſi de la fureur Martiale, de la Bachique,
ny

ny des autres qui suiuent la Colere ou les maladies corporelles : Car ce n'est pas l'Ame qui commence le mouuement dont elle est emportée en ces rencontres, c'est la Chaleur que le vin, la Hardiesse, ou l'intemperie du corps impriment dans les Esprits, qui estant agitez par cette qualité turbulente viennent à tous momens heurter le siege des facultez animales, les poussent & les iettent en ces mouuemens extraordinaires. Voilà donc la raison generale pour laquelle la Colere passe en Fureur : car on ne peut douter que cette Passion n'allume vn grand feu dans les entrailles, qu'elle n'agite violemment les Esprits ; & que la quietude que demandent les plus nobles operations de l'Ame ne soit troublée par la tempeste qu'elle excite dans leurs principaux organes. Ainsi les facultez qui conduisent l'animal n'agissant plus conformément aux loix de la Nature ny de la Raison, & n'ayant plus de frein qui les puisse retenir, elles se laissent aller où la rapidité des Esprits & de la Passion les pousse, & font ainsi toutes leurs actions auec déreglement & auec te-

merité. Mais ce qui contribuë beaucoup à cette precipitation, c'est la Douleur qui est la premiere cause de la Colere, & la Foiblesse qui l'accompagne ordinairement: Car l'vne & l'autre sont naturellement impatientes & empressées, & sollicitent viuement l'Ame de pouruoir à sa seureté; celle-là parce que le Mal est present, celle-cy parce qu'elle n'a pas de forces pour luy resister, & qu'il n'y a point de temps à perdre dans vne rencontre si pressante & si perilleuse. Et de là vient que la Colere est plus impetueuse dans les naturels les plus foibles; Et que la Fureur ne s'allume pas si promptement en toutes les autres Passions qu'elle fait en celle-cy, dautant qu'elles sont ordinairement exemptes de Douleur & de Foiblesse, & que par consequent il n'y a point de cause qui fasse haster l'Ame de songer à sa defense. Il est vray que bien que les naturels robustes ne se laissent pas si tost transporter que les autres, & tant pour la raison que nous venõs de dire, que parce qu'ils sont d'vne complexion plus ferme & plus solide, où la Chaleur ne s'esprend pas si facilement: Neantmoins

quand vne fois la fureur les a saisis, outre qu'elle y est plus vehemente & plus dangereuse, elle y est de plus longue durée, parce que la Chaleur est plus forte, & se conserue plus long-temps dans les suiets qui sont grossiers & massifs qu'en ceux qui sont subtils & mobiles, tels que sont les femmes & les enfans, & tous ceux qui approchent de leur temperament.

L'ORGVEIL est si propre à la Colere, qu'il n'y a point de Passion à qui il tienne si souuent compagnie, ny à qui il soit si familier qu'à celle-cy. Et certainement c'est vne chose estrange, que si tost qu'elle s'est esprise dans l'Ame la plus vile & la plus foible qui se puisse trouuer, elle luy oste la connoissance de sa bassesse & de son impuissance, luy fait perdre tout le respect qu'elle doit aux autres, & luy persuade qu'elle ne doit plus ceder ny se soûmettre à qui que ce soit. Il ne faut pas en aller chercher bien loin des exemples, puisque nous voyons à tous momens que par ses conseils les valets osent bien faire teste à leurs Maistres, les enfans à

La Colere est superbe.

leurs parens, les suiets à leurs Seigneurs; & ce qui est espouuentable, que de viles creatures comme sont les hommes n'espargnent pas les choses les plus saintes, & s'en prennent souuent à Dieu mesme. Et quoy que ce desordre ne paroisse pas si grand dans les personnes de haute condition, quand elles se mettent en colere contre leurs inferieurs, elles ne laissent pas d'estre tousiours coupables d'vn orgueil bien iniuste & bien odieux quand elles ne veulent point entendre de raisons ny de defenses; quand le silence ou les excuses les irritent dauantage; & quand l'innocence reconnuë leur est vne nouuelle iniure. Car tout cela procede du naturel altier & superbe de cette Passion, qui veut tousiours auoir le droit & la raison de son costé, qui ne veut ceder à personne, & qui ne peut reconnoistre pour innocent celuy dont elle croit auoir esté offensée, sans s'accuser soy-mesme d'imprudence & d'iniustice.

Mais d'où peut donc venir cet Orgueil, qui souuent est si mal fondé, & qui n'est d'ordinaire appuyé ny des forces ny de la

raison ? Certainement il ne faut point chercher sa source ailleurs que dans le mouuement de la Chaleur qui trouble le iugement & qui pousse l'Ame hors de ses bornes ordinaires, comme nous auons dit cy-deuant. Car l'orgueil n'estant autre chose qu'vne certaine enfleure & comme vne extension immoderée de l'Ame, par laquelle elle s'esleue plus qu'elle ne doit, & s'estime en suite plus grande qu'elle n'est veritablement; il est impossible que la Chaleur s'irrite sans luy donner vne grande confiance en ses forces, sans la transporter hors d'elle-mesme, & sans luy donner par consequent cette esleuation excessiue où consiste l'Orgueil. D'ailleurs ce sentiment secret que chacun a de l'excellence de son estre, se réueille par le mespris qu'il souffre quand on l'offense; car pour reparer le tort qu'il pense qu'on luy fait en le mesprisant, il se veut releuer au dessus de celuy qui l'abaisse, & se remplissant d'vne grande opinion de soy-mesme il vient à cette enfleure qui fait l'arrogance & la vanité.

La Colere est criarde & babillarde.

La Colere est *abondante en paroles & en menaces*; parce que l'imagination qui est eschauffée par l'ardeur qu'elle allume dans les Esprits, & qui est toute pleine des pensées que l'orgueil & la vengeance luy inspirent, est contrainte de les respandre sur la langue & dans les paroles. Et certes on peut dire qu'il en est en quelque façon comme des liqueurs que la chaleur du feu fait esleuer à gros boüillons; car plus le vaisseau où elles sont est plein, plus facilement elles passent par dessus ses bords, & plustost & plus abondāment elles en sortent & s'épanchent. Il est vray que la Douleur qui se trouue toûiours auec cette Passion, aide beaucoup à cet effect par la precipitation & par l'impatience qu'elle donne à l'Ame. C'est pourquoy la Hardiesse toute seule n'aime pas tāt à parler que la Colere, & nous voyons qu'vne mesme personne ira hardiment au combat sans mot dire, qui ne peut s'empescher de crier & de menacer quand elle a esté offensée; parce que alors la Douleur se mesle auec la Hardiesse qui luy sert comme d'ay-

guillon, qui la pieque & qui luy donne ces fouges inutiles. Mais si la *Foiblesse* se ioint encore auec elles, la Colere deuient tellement criarde, & va à vn tel excez de paroles & de menaces, qu'on peut dire que c'est alors vn torrent qu'il est impossible d'arrester; comme on peut remarquer en celle des femmes, des enfans & autres semblables. Or cela vient de ce que l'ame qui connoist son deffaut, a dessein de le cacher par ces actions qui paroissent courageuses, & auec lesquelles elle pense deuoir donner de la crainte à son ennemy; ou de ce que la Douleur & la Foiblesse, qui sont comme nous auons dit naturellement inquietes & empressées, ne luy donnant pas la patience de tenter de plus puissans moyens de se venger, la font courir à ces premieres armes de la Nature, & luy font dissiper son courage en ces vaines attaques. Et sans doute qui considerera que les animaux qui sont forts & courageux, & les hommes qui sont genereux & hardis n'ont pas accoustumé de crier ny de parler beaucoup, quand ils ont esté offensez de quelqu'vn & qu'ils en cher-

chent la vengeance ; iugera bien que les cris, les raiſons & les menaces ſont les deffenſes naturelles de la foibleſſe irritée ; & que ceux qui les employent ſe défient de leurs forces, & reſſemblent à ces tonnerres qui ne font que du bruit & qui s'entendent long-temps aprés que les eſclairs ont paru : Car quand la foudre doit tomber, le feu, le bruit & le coup ſe font ſentir en meſme temps : Et telle eſt la Colere qui s'allume dans les grands courages & dans les conſtitutions fortes & robuſtes, comme nous auons dit au Diſcours de la Hardieſſe.

La Colere est indiſcrete.

De la meſme ſource d'où luy vient l'abondance des paroles, procede encore cette *franchiſe indiſcrete* qui la rend ſi facile à deſcouurir ſes plus ſecrettes penſées : car il n'y a point de Paſſion qui ſoit ſi mauuaiſe gardienne d'vn ſecret que la Colere ; & quoy que l'Amour & la Ioye ayent la meſme infidelité, elles ne violentent pas le cœur comme celle-cy ; elles l'ouurent pluſtoſt qu'elles ne le verſent, & ſi elles le font eſpancher ; c'eſt pluſtoſt parce qu'elles le rempliſſent

que

que parce qu'elles le vuident : Mais la Colere n'y peut rien souffrir qu'elle n'en chasse auec force, elle l'espuise en le faisant creuer; & comme vn feu allumé dans vne mine, elle enleue & fait paroistre tout ce qui y est caché. En effet il est impossible de conceuoir l'impetuosité auec laquelle la Chaleur & les Esprits sortent du cœur, & l'empressement auec lequel l'Ame se iette hors d'elle-mesme pour se venger, qu'on ne s'imagine aussi de voir comme vne effusion & vn espanchement de toutes ses pensées & de tous ses desseins, & principalement de ceux qui ont quelque liaison & conformité auec la Colere, comme sont les aspirations faites auec ou contre l'ennemy, les bons offices qu'on luy a rendus en secret & autres semblables, que cette Passion découure pour satisfaire à sa vengeance. Car quand vn homme qui est en colere decele vne conspiration dont son ennemy est complice, c'est pour le mettre en peine; quand il publie quelque entreprise qu'il a formée contre luy, c'est vne menace; & quand il luy fait quelques reproches, c'est pour le mettre

dans le tort & pour le rendre odieux. Aussi ce sont ordinairement les plus foibles qui tombent en ce defaut, soit parce qu'ils parlent dauantage que les autres, & qu'il est bien difficile qu'en beaucoup de paroles il ne se trouue beaucoup d'imprudence; soit parce qu'ils veulent cacher leur foiblesse par cette liberté qu'ils prennent à dire tout ce qu'ils sçauent, & tout ce qu'ils ont enuie de faire.

Il y a des Coleres muettes.

IL y a neantmoins des Coleres qui sont *Muettes*, & qui ne laissent pas d'estre violentes pour ne faire point de bruit; souuent mesme celles qui sont les plus criardes s'arrestent tout à coup, & tombent dans vn silence où la fureur se fait aussi bien connoistre que dans les menaces. Or ce Silence vient ou de la confiance que l'on a en ses forces qui cherche de plus nobles & de plus solides vengeances que celles des paroles, comme nous auons dit au Discours de la Hardiesse; ou du Dépit que l'on a de se voir offensé par des personnes dont on ne deuoit point attendre d'iniure; ou du mespris dont

on pretend de chaſtier leur inſolence ; ou de la forte attention que l'Ame ſe donne pour trouuer les moyens de ſe venger, pour découurir le motif de l'outrage qu'on luy fait, ou pour d'autres ſemblables deſſeins que la Paſſion iette dans ſes penſées.

ELLE eſt *Impatiente & Empreſſée*, non ſeulement à cauſe de la Douleur qu'elle reſſent, & du Deſir qu'elle a de ſe venger, qui ſont deux Paſſions naturellement inquietes. Mais auſſi à cauſe de la Chaleur & de l'agitation qu'elle excite dans les Eſprits. Car il eſt impoſſible que ces Organes qui ſeruent aux mouuemens de l'Ame & du Corps ſouffrent cette grande ebullition, ſans agiter puiſſamment l'vne & l'autre ; & ſans cauſer en ſuite le trouble & la precipitation dans les penſées, l'eſgarement dans les Diſcours & dans les regards ; & ce changement continuel de poſture & de place que l'on remarque dans la Colere. *La Colere eſt Impatiente.*

TOVTES les Paſſions ſont *Credules* dans les choſes qui fauoriſent leur deſſein ; & *Opi-* *La Colere eſt Opiniaſtre.*

maſtres dans celles qui les choquent ; parce qu'il eſt aiſé de pouſſer l'Ame où elle veut aller, & qu'il eſt difficile de luy faire prendre vne nouuelle route. Mais comme il n'y en a point de ſi impetueuſe ny de ſi rapide que la Colere, il n'y en a point auſſi où les perſuaſions qui peuuent haſter ſon cours ſoient ſi facilement receuës, & où celles qui s'y veulent oppoſer ſoient ſi fortement repouſſées. En effect on ne ſçauroit rien propoſer à vn homme agité de cette Paſſion qui puiſſe rendre l'iniure qu'il a receuë plus grande & plus ſenſible, qui doiue auancer ou accroiſtre ſa vengeance, & qui flatte ſon deſſein & ſon procedé, qu'il ne le reçoiue auidement, & qu'il n'y donne ſon approbation. Au contraire il ſe roidit contre toutes les raiſons qui taſchent d'adoucir ſon reſſentiment & ſa fureur ; & quoy qu'il en reconnoiſſe la verité & la iuſtice, il s'obſtine à les combatre, & croit que ſon opiniaſtreté eſt capable de iuſtifier ſa Colere. Qui voudra neantmoins conſiderer de prés toutes ces actions, verra bien que l'Orgueil y a beaucoup de part, & qu'outre cette cauſe

generale que nous venons de marquer, celle-cy y contribuë particulierement : Car l'Orgueil ayme d'estre flatté, veut tousiours auoir raison, & ne cede iamais à qui que ce soit. De sorte qu'il ne faut pas s'estonner si la Colere qui est naturellement orgueilleuse escoute facilement ceux qui approuuent & qui fauorisent ses desseins; si elle rebute ceux qui les condamnent; & si elle demeure ferme dans ses resolutions, lors mesme qu'elle les reconnoist iniustes.

La Colere est lasche, insolente & cruelle.

La *Laschеté, l'Insolence, & la Cruauté* n'abandonnent guere cette Passion; soit parce que l'impetuosité & l'aueuglement où elle est, la font tousiours passer au delà des bornes que la Nature & la Raison ont données à la vengeance; soit parce que l'orgueil luy fait abuser des auantages qu'elle a sur l'ennemy; soit enfin parce que la foiblesse qui luy tient souuent compagnie, luy donne ces conseils, & luy persuade que pour se mettre à couuert de tous les accidens qu'elle doit craindre, elle est obligée d'vser pleinement de sa victoire, & de la porter ius-

qu'aux dernieres violences, comme nous auons dit au Discours de la Hardiesse. C'est pourquoy les femmes & ceux qui sont naturellement foibles & timides sont plus insolens & plus cruels en leur colere que les autres; & quand ceux qui les ont offensez tombent en leur puissance, ils en souffrent toutes les indignitez, tous les outrages & tous les excez que la rage & la cruauté peuuent inspirer.

L'INDIGNATION, *le Desdain & le Despit* ne sont pas proprement des effects de cette Passion, c'en sont plustost des especes & des differences. Car ce sont de legeres Coleres qui semblent se tenir presque toutes renfermées dans l'Ame, & qui n'entrent iamais en ces fougues & en ces violences qui se remarquent aux autres. Toutes trois ont cela de commun, que la Douleur se mesle tousiours auec elles, & qu'elles font souslever l'Ame contre les choses qui luy donnent du desplaisir. Mais il y a cette difference, que le desdain n'est iamais sans le mespris, quoy qu'on puisse auoir du

despit & de l'indignation contre des choses que l'on estime. D'ailleurs l'Indignation ne se forme iamais que dans les hommes, quoy que les deux autres se trouuent aussi dans les bestes. Enfin il est certain qu'il y a des personnes contre qui on a du Despit, sans que l'on aye du desdain ou de l'indignation contre elles.

ET certainement le mot *d'Indignation* marque que pour faire esleuer ce mouuement dans l'Ame, il faut que quelque chose arriue à quelqu'vn qu'il ne merite pas & dont il soit indigne. Or comme on peut auoir de la Douleur pour le bien & pour le mal qui arriue de la sorte; la difficulté est de sçauoir si l'vn & l'autre est capable de l'exciter, ou s'il n'y a que le bien comme a creu Aristote. Car sa pensée est que la Douleur que l'on a de voir souffrir du mal à celuy qui ne le merite pas, fait la Compassion, & que celle que l'on a de voir prosperer ceux qui en sont indignes fait l'indignation. Mais il semble que cela ne se peut accommoder auec la signification de toutes les langues *Ce que c'est que l'Indignation.*

donnent à ce mot, ny à la nature mesme de la chose. Dautant que l'Ame peut en deux façons auoir de la Douleur pour le mal qu'elle void souffrir à ceux qui ne le meritent pas; à sçauoir en compatissant seulement à leurs peines, sans employer ses forces pour combatre le mal; ou bien en s'excitant & s'esleuant contre luy pour le repousser. Or il est certain que la Compassion ne connoist point ce sousleuement, n'ayant point d'autre soin que de fuir le mal, & estant toute dans la Douleur & dans la Crainte, comme nous monstrerons en son lieu; Et partant si l'Ame fait quelque effort quand elle est faschée du mal qui arriue à quelqu'vn indignement, puisque ce mouuement ne peut estre la Compassion ny la Pitié, il faut que ce soit quelque sorte d'Indignation. En effect la commune façon de parler nous apprend qu'il y a des personnes qui ne peuuent voir leur ennemy qu'auec indignation; que leurs paroles sont pleines d'indignation & de menaces; que Dieu chastie les meschans dans la Colere de son indignation; & mesme que l'on a quelquesfuis

fois indignation contre soy-mesme. Les autres langues se seruent aussi de ce mot au mesme sens, car le Νέμεσις des Grecs qu'Aristote a mis pour celuy-cy, a vne signification plus estenduë qu'il ne luy a donnée, & s'applique aussi bien à l'indignation que l'on conçoit en voyant quelqu'vn trop mal traité, qu'à celle que l'on a pour celuy qui l'est trop bien. En effet il aduouë luy-mesme que l'on attribuë cette Passion à Dieu, qui pourtant ne se doit pas indigner de la prosperité des meschans, parce que c'est luy qui la leur donne; mais bien de ce qu'ils en abusent & qu'ils le traittent indignement par leurs crimes & par leur ingratitude. Et certes il ne faut pas s'arrester à ce que cet incomparable Autheur a dit des Passions dans sa Rhetorique, où il n'en a traitté que superficiellemēt & dans les notions les plus communes: Car il est certain que s'il les eust examinées à fonds, il auroit fait icy deux sortes d'*Indignation*, l'vne que le bien d'autruy fait naistre en nous, & celle qui vient du mal que l'on souffre ou que l'on void souffrir aux autres; & que le veritable & l'vni-

cette pensée ils ont à tous momens des sujets de s'offenser, de ce qu'on ne la respecte pas assez, ou de ce qu'ils n'en sont pas bien traitez, ou que d'autres le sont mieux, qui à leur aduis ne le meritent pas tant : Au contraire ceux qui ont l'Ame basse & l'esprit seruile, ou qui ne sont capables d'aucuns de ces nobles desirs, ne ressentent presque iamais les mouuemens de l'Indignation.

Ce que c'est que le Desdain.

LE *Desdain* est aussi vne sorte de Colere, puisqu'il faut pour l'exciter qu'il y ait quelque chose qui déplaise & qui fasse soûleuer l'Ame contre elle. Mais ce qui la rend differente des autres c'est le Mespris qui luy tient tousiours compagnie, car on ne desdaigne iamais personne qu'on ne la méprise, quoy qu'on méprise beaucoup de choses qu'on ne dédaigne pas. C'est pourquoy on peut dire que le Desdain est vne Colere méprisante. Et de là vient qu'elle n'est iamais violente ny impetueuse, parce que les choses que l'on méprise ne meritent pas qu'on se mette en peine pour elles. Ce n'est pas pourtant à dire que ce que l'on dédai-

gne ſoit tout à fait mépriſable, autrement l'Ame ne prendroit pas le ſoin de s'eſleuer contre luy, puiſque le Meſpris n'eſt rien que l'opinion que nous auons qu'vne choſe eſt indigne de noſtre eſtime & de nos ſoins, ne la iugeant pas capable de faire ny bien ny mal, comme nous auons dit cy-deuant. Et partant il faut que ce que l'on doit dédaigner puiſſe faire quelque mal, mais que ſon pouuoir ne ſoit pas grand, ou du moins que l'on feigne qu'on ne le craint pas: Car il arriue ſouuent en ces Paſſions que l'Ame qui connoiſt ſa foibleſſe, tâche de la cacher par des actions qui paroiſſent courageuſes, comme nous auons dit.

QVANT au *Deſpit*, il n'a rien de particulier qui le diſtingue de la Colere comme les precedentes: Car ce n'eſt qu'vne foible Colere & comme vne legere ſecouſſe que l'Ame ſe donne pour s'oppoſer aux maux, ſoit parce qu'ils ſont de petite conſequence, ſoit parce qu'elle n'oſe ou qu'elle ne veut pas les attaquer fortement: Car la foibleſſe la retient ordinairement & l'empeſche de pouſ-

Ce que c'eſt que le Deſpit.

ser la Passion où elle deuroit aller ; Et la Raison qui n'est pas maistresse des premiers mouuemens de l'Appetit, souffre bien le Despit comme vn commencement de la Colere, mais elle ne permet pas qu'elle passe outre : C'est pourquoy les personnes timides, & celles qui sont moderées se dépitent pour des choses qui allumeroient la Colere dans les autres.

Les Characteres corporels de la Colere.

LES *Characteres* que la Colere imprime sur le Corps, marquent encore le mélange des deux Passions dont nous auons monstré qu'elle estoit composée : Car on ne peut douter que la mine triste & renfrongnée qu'elle répand sur le visage, les gemissemens & les cris qu'elle fait ietter à tous momens, & les larmes qu'elle fait si souuent verser, ne viennent de la Douleur ; Et que l'ardeur qui paroist dans les yeux, dans la voix & dans tous les mouuemens, ne procedent de la Hardiesse. Il est vray que pour l'ordinaire celle-cy en produit de plus sensibles & en plus grand nombre que l'autre, parce qu'elle fait sortir l'Ame au dehors, & la met à

découuert; au lieu que la Douleur la faisant retirer en soy-mesme, fait aussi que la plus grande partie de ses effects demeurent cachez & ne paroissent pas comme les autres. Et certainement parmy ce grand nombre de Characteres corporels qui se remarquent dans la Colere, il n'y en a que trois ou quatre qui dépendent de la Douleur; tout le reste vient de la Hardiesse & de la fureur.

Mais de quelque source qu'ils puissent tirer leur origine, il ne faut pas oublier que les vns se font par l'ordre & par le commandement de l'Ame; & que les autres suruiennent par vne pure necessité, sans qu'elle ait dessein ny intention de les produire, comme est la pasleur & la rougeur du visage, les rides du front, l'enfleure des parties, le begayement, &c. car ils ne seruent de rien au dessein de la Colere, & c'est seulement en suite du mouuement des Esprits & des autres parties qu'ils se forment.

Or comme il y en a beaucoup des vns & des autres qui ont desia esté examinez aux Discours precedens, nous ne faisons pas estat d'y retoucher; il suffit que le Lecteur

ſçache qu'il trouuera au Chap. de la Hardieſſe les cauſes du Regard de trauers; du mouuement des paupieres, des ſourcils & du front; de l'eſlargiſſement des narines; du heriſſement du poil, & de la pasleur qui ſuruiennent quelquesfois dans les commencemens de la Colere: Qu'au Chap. de l'Amour il verra d'où naiſſent les ſouſpirs, & pourquoy la rougeur que cette Paſſion excite commence par les yeux; qu'il rencontrera meſme en celuy de la Conſtance d'où vient la fermeté des parties. Quant aux larmes & aux autres effects de la Douleur, nous en parlerons aux Diſcours que nous auons deſtinez pour cette Paſſion.

OVTRE le Regard de trauers, il y en a deux autres qui ſont familiers à la Colere, à ſçauoir le Regard farouche & le Regard furieux. L'vn & l'autre ont cela de commun qu'ils ſe font auec force & auec viuacité; Mais le Farouche a quelque choſe de triſte & de ſeuere qui ne ſe rencontre pas toûiours dans le Furieux; ioint qu'il n'eſt pas ardent & eſgaré comme celuy-cy.

Il

D'où vient le Regard Farouche.

Il faut donc pour rendre le Regard *farouche*, que les sourcils s'abaissent & se ramassent, que l'œil soit vif & perçant, & que la veuë soit ferme & asseurée. Tel est celuy des Lyons, des Leopards, & des Dogues; car ils ont naturellement les sourcils rabatus & resserrez, qui font comme vn gros nuage sur le front; & leurs yeux ont vne certaine ardeur qui semble respirer le sang & le carnage. Et certainement il ne faut pas moins de ces trois conditions pour former cette sorte de Regard: Dautant qu'vn homme impudent a bien la fermeté & la viuacité de la veuë; mais parce qu'il tient les sourcils esleuez & que cét air rude & seuere qui vient de la contraction du front & des sourcils luy manque, il n'a pas le Regard farouche. Au contraire le Chagrin & vne forte attention d'esprit peuuent apporter cette seuerité sur le visage; mais parce qu'ils ostẽt aux yeux la viuacité, ils ne rendent jamais la veuë farouche. En effet cét esclat perçant qui paroist dans les yeux, & principalement en ceux qui sont bleus, que les Latins appellent *Cæsios*, inspire quelque cho-

se de cruel & de farouche dans les regards; C'est pourquoy Tacite appelle les yeux des Allemans *truces*; & l'on nous apprend que les Pantheres & les Leopards ont ie ne sçay quoy de plus farouche dans les leurs, que n'ont pas les Lyons; à cause qu'ils les ont de cette couleur là, & que ceux-cy les ont roux, qui est vne couleur plus obscure & moins esclatante.

Quoy qu'il en soit, la Colere *abbat & resserre les sourcils*, pour se fortifier contre la Douleur qu'elle sent, & contre l'ennemy qui l'attaque, comme nous auons dit ailleurs. Son Regard *est vif & asseuré*, à cause de l'esclat & de la force qu'elle jette dans les yeux, par la quantité des esprits qu'elle y enuoye. Car on ne sçauroit douter que la fermeté de la veuë ne soit vn effet de la force de ces parties; & que les esprits ne fassent la plus grande partie de leur force, puisqu'elles deuiennent languissantes quand elles ne les reçoiuent plus. Pour sçauoir en quoy consiste cette fermeté de veuë, il faut voir ce que nous en auons dit au Chap. de la Hardiesse.

QVOY que le *Regard Furieux* se prenne quelquesfois pour le Farouche, ce n'est pourtant pas la mesme chose ; Car il y a grande difference entre le regard ordinaire d'vn Lyon & celuy qu'il a quand il est irrité ; entre le regard d'vn homme qui est encore maistre de sa Colere, & celuy d'vn maniaque & d'vn enragé. Celuy-là est farouche ; mais celuy-cy est furieux, & marque vn extreme transport & vn entier esgarement de l'Ame. Aussi se fait-il auec des yeux qui sont rouges & estincelans, qui s'auancent & semblent sortir de la teste, & qui se jettant d'vn costé & d'autre, font vne veuë hagarde & esgarée : Et comme dans l'autre les sourcils se tiennent abbatus, en celuy-cy ils sont ordinairement esleuez, & attirant aprés eux les paupieres, ils font l'ouuerture des yeux plus grande & plus ronde, & découurent ainsi presque tout le blanc de l'œil. *Quel est le Regard Furieux.*

Or ces Characteres sont si propres à la Fureur, qu'ils seruent mesme aux Medecins pour connoistre quand les malades doiuent

tomber en cét accident; & qu'il est impossible de considerer l'estat où l'Ame se trouue alors, sans voir qu'elle doit necessairement produire ces effets.

Les yeux sont rouges.

Car comme le sang boüillonne dans ses vaisseaux & se jette impetueusement aux parties exterieures, toutes les veines des yeux s'en remplissent, & deuiennent par consequẽt plus grosses & plus rouges. C'est pourquoy Aristote dit que ceux qui les ont naturellement ainsi, sont sujets à cette sorte de Colere furieuse dont nous parlons, & que cela se rapporte au Charactere propre à cette Passion. Mais il faut remarquer que cette Rougeur se doit entendre principalement du corps de l'œil & non pas des paupieres; & que les veines qui sont respanduës dans le blanc de l'œil sont celles qui s'enflent & qui causent cette rougeur, laquelle mesme est vne marque de delire dans les maladies quand elle ne procede point du vice particulier de ces organes.

Les yeux estincelans.

LES *yeux* sont *estincelans*, non seulement par l'esclat que les esprits apportent auec

eux, mais encore par l'abord des vapeurs que le boüillon des humeurs jette en ces organes, lesquelles venant à estendre la membrane qui les enuironne, la rendent plus vnie, plus polie, & plus propre à faire rejallir la lumiere qu'ils reçoiuent. Ioint que le mouuement continuel dont ils sont agitez, rend leur esclat mobile, & par les frequentes & les diuerses reflections qu'il cause, il les fait briller & estinceler dauantage. A quoy il faut adjoûter que la *secheresse* qu'ils ont rend leur clarté plus viue & plus perçante: estant vne chose certaine que l'humidité émousse la lumiere, & que la refraction qui s'y fait en affoiblit les rayons; au lieu que sur les corps secs & polis elle se reflechit seulement & rejallit toute entiere & toute pure. C'est pourquoy dans l'Amour & dans la Ioye, quelques brillans que soient les yeux, parce qu'ils sont humides, ils n'ont pas l'esclat si fort ny si penetrant qu'ont ceux-cy. Mais d'où procede cette *secheresse*? est-ce point de la vehemence de la Chaleur qui consume toute l'humeur qui coule sur les yeux; ou plustost des vapeurs acres

& seches qui s'esleuent de l'humeur bilieuse qui est agitée; car par tout où elles se portent, elles rendent la peau seche & aride, comme on peut remarquer dans les fievres ardentes & dans les temperamens bilieux.

Les yeux ardens. Au reste l'esclat dont nous venons de parler venant à se mesler auec la couleur que le sang apporte en ces parties, y produit vne rougeur enflammée, qui rend les *yeux ardens*, & presques semblables à des charbons de feu.

Les yeux s'auancent en dehors. ILS *se jettent en dehors*, soit parce qu'en receuant quantité d'esprits, de vapeurs & de sang, ils s'enflent & sont contraints de s'auancer en occupant plus d'espace; soit parce que les esprits qui sortent auec impetuosité poussent ces parties hors de leur situation naturelle; soit enfin parce que l'Ame qui s'emporte hors de soy-mesme, les entraisne auec-elle, & leur fait faire vne saillie conforme à la sienne.

Les yeux esgarez. LES *yeux esgarez* qui portent continuellement leur veuë çà & là sans l'arrester sur

aucun objet, font partie du regard furieux, & ce sont principalement eux qui le rendent affreux & espouuentable. C'est pourquoy ceux qui ont traitté de la nature des animaux, disent que la Panthere qui roule toûjours les yeux de cette sorte, a le regard plus terrible & plus effroyable qu'aucun autre, & qu'il n'y a point de beste quelque farouche & hardie qu'elle soit, à laquelle il ne donne de la terreur & de l'effroy. Quoy qu'il en soit, quand la veuë deuient ainsi esgarée dans les maladies, c'est vn signe certain que l'on va tomber dans la fureur. Il faut pourtant remarquer que la Peur produit aussi le mesme effet, & rend souuent la veuë inconstante & hagarde. Mais outre que l'air du visage qui accompagne ces Passions, peut tout seul mettre vne grande difference entre ces regards; il est certain qu'ils sont en effet differens l'vn de l'autre, & qu'ils ne se font pas d'vne mesme maniere. Car la Peur fait bien jetter les yeux d'vn costé & d'autre; mais quelque prompt & leger que soit le mouuement qu'elle leur donne, elle les arreste quelque temps sur les

objets qui se presentent ; & il paroist bien qu'elle les cherche pour les considerer, & pour voir si c'est d'eux que doit venir le mal qu'elle craint. Mais la fureur porte la veuë çà & là sans dessein, & sans prendre garde à ce qu'elle rencontre, elle passe les yeux sur les choses sans les voir, & tous les regards sont des regards perdus & veritablement esgarez. Or ces Mouuemens viennent en partie de la Chaleur qui est vne qualité remuante, & qui met tout en desordre quand elle est irritée; en partie de l'agitation que souffrent les esprits, qui se communique facilement aux yeux estans mobiles comme ils sont ; en partie du transport de l'Ame qui abandonne la conduite de ces organes, & les laisse aller au gré de la tempeste qu'elle a excitée.

Les sourcils ne se resserrent point.

ET c'est encore la raison pour laquelle à mon auis, *les Sourcils ne se resserrent point icy* comme ils font dans le regard farouche. Car puisque leur contraction est vn effet du soin que l'Ame a de se fortifier, & qu'elle conserue tousiours pendant qu'elle est à

soy :

ſoy ; Quand vne fois elle ſe laiſſe emporter à la fureur & qu'elle eſt comme hors d'elle-meſme, elle perd alors le ſouuenir de ſa conſeruation, & n'a plus d'autres mouuemens que ceux que la fougue & l'aueuglement de la Paſſion luy donnent. C'eſt pourquoy comme elle s'eſlance & ſe iette impetueuſement hors de ſon aſſiette naturelle, elle entraiſne auec ſoy les parties les plus mobiles, & fait ainſi que les ſourcils & les paupieres s'eſleuent. En ſuite dequoy il faut non ſeulement que l'ouuerture des yeux ſe faſſe plus grande, mais encore qu'elle *s'arrondiſſe* ; parce que la paupiere ne peut s'ouurir beaucoup que ſes angles ne s'eſlargiſſent & qu'ils ne s'approchent vn peu l'vn de l'autre, pour faciliter l'extenſion qui ſe fait en ſa circonference : Or outre que cela luy donne vne figure plus ronde, il faut encore qu'vne plus grande partie du blanc de l'œil ſe découure, qui rend le regard plus eſtrange & plus effroyable.

D'où viennent les larmes dans la Colere.

LES *larmes* qui ſe reſpandent quelquesfois dans la Colere peuuent venir de la dou-

leur que l'on ressent à cause de l'iniure: Mais pour l'ordinaire elles n'ont point d'autre source que le *Despit* que l'on a de ne se pouuoir venger. C'est pourquoy les femmes & les enfans sont plus suiets à pleurer au fort de cette Passion que les hommes ; parce qu'ils reconnoissent alors leur foiblesse, & qu'ils sont contraints de souffrir l'outrage qu'on leur fait sans en pouuoir tirer raison. De sçauoir maintenant cõment se forment ces pleurs, & quel est le motif de l'Ame quand elle les verse en ces rencontres, c'est vne matiere qu'il faudra examiner en son lieu, & à laquelle nous auons destiné vn Discours particulier, qui suiura celuy de la Douleur. Mais c'est assez parlé des Characteres que la Colere imprime sur les yeux, voyons ceux qu'elle forme sur les autres parties du visage.

Les levres deuiennẽt grosses.

LES *levres deuiennent grosses*, parce que leur substance est molle & spongieuse, qui s'imbibe facilement du sang qui y accourt; Et comme elles en sont remplies elles *se renuersent*, leurs bords estans libres, & n'e-

ſtans point retenus par les parties voiſines.

Les levres tremblent.

MAIS d'où peut venir leur *tremblement* & principalement celuy de la levre de deſſous? Eſt-ce point que les eſprits petillent en ces lieux, & font tremouſſer cette partie qui eſt extrémement mobile? ou que la bile qui eſt eſmeuë picque l'eſtomach, lequel a vne grande ſympathie auec la levre inferieure; d'où vient que dans les maladies le tremblement de cette partie eſt vn prognoſtique du vomiſſement.

Les levres ſe preſſent.

QVELQVESFOIS elles ſe *ioignent* & ſe *preſſent*, pour retenir l'haleine & rendre ainſi le mouuement plus fort; ou pour fortifier ces parties qui s'endurciſſent & deuiennent fermes par la contraction des muſcles, comme nous auons dit au Chap. de la Hardieſſe.

Les levres ſe retirent.

ELLES ſe *retirent* auſſi quelquefois, & font paroiſtre les dents: Ce que la pluſpart des animaux ont accouſtumé de faire quand ils ſont en colere, parce que ce ſont leurs

armes naturelles, qu'ils découurent pour donner de la crainte à ceux qui les veulent offenser; ou pour estre plus prests de s'en seruir. Cela se remarque mesme en quelques personnes quand elles se iettent auec fureur & qu'elles s'acharnent sur quelqu'vn: soit que l'Ame fasse cet effort pensant se fortifier comme elle fait en resserrant les sourcils; soit qu'elle veüille en effect deschirer auec les dents & deuorer si elle pouuoit son ennemy: Car il se trouue des hommes qui grincent les dents, qui mordent ce qu'ils rencontrent quand ils sont en colere, & qui voudroient manger le cœur & les entrailles de ceux qui leur ont fait iniure.

Quelle est la voix de la Colere.

LA *voix* est *aiguë & vehemente*, parce que la Colere estant composée de la Douleur & de la Hardiesse, celle-cy pousse auec impetuosité l'air qui est dans les poulmons, & la Douleur resserre les muscles & estressit les passages, de sorte qu'il faut necessairement que la voix deuienne gresle, passant par vn canal estroit & qu'elle soit forte estant poussée auec vehemence. Mais il y a

deux propositions qu'Aristote a faites dans sa Physionomie, qui peuuent faire douter si cette sorte de voix est celle qui conuient principalement à la Colere. La premiere est, que la voix qui est grosse au commencement & qui se rend aiguë à la fin, est vne marque d'vne personne colere, & que cela se rapporte aux bœufs & à la conuenance de la voix. En effect quand ces animaux mugissent, leur cry deuient aigu sur la fin, & a quelque chose de triste & de languissant ; & dans les hommes mesme l'affliction & la douleur forme aux plaintes le mesme air & la mesme langueur : or si cela est, la voix de la Colere n'est pas forte & vehemente comme nous auons dit. La seconde est, que ceux qui ont la voix aiguë & vehemente sont coleres, & que cela se rapporte aux Chevres : Mais outre que ces animaux n'ont pas cette sorte de voix, on n'a iamais remarqué qu'ils fussent enclins à cette Passion. Il faut donc dire qu'il y a erreur en ces deux propositions par la faute des Traducteurs : Car dans la premiere le mot ἀναθυμικοὶ ne signifie point Colere comme ils

l'on traduit, mais triste, languissant, abbatu de courage; & en ce sens il est vray que la voix qui est grosse au commencement & qui se rend aiguë vers la fin est vne marque de tristesse, comme nous monstrerons au Chap. de la Douleur. Dans la derniere la mesme faute se rencontre pour le mot de μύρων qui ne veut point dire Colere, mais plustost lascif, qui est vne qualité propre aux boucs. Ioint que le mot d'ἐγκεκραγὼς ne signifie pas simplement vne voix forte & vehemente, mais vne voix forcée & contrainte, telle qu'elle paroist dans le beellement des Chevres, comme nous dirons en son lieu.

La voix enroüée. LA *voix* deuient *enroüée* par l'inégalité de ses organes; car la Chaleur fondant les humeurs, & les faisant couler sur ces parties, elle les rend humides & inesgales; & la voix qui en sort est rude & ne resonne point. Et parce que la vehemence est iointe à cette aspreté, de là vient qu'elle se rend horrible & affreuse.

ENFIN elle *s'arreste* quelquesfois tout à coup, en despit que l'on en ait; soit que la violence auec laquelle on pousse l'haleine vuide subitement les poulmons, & priue le cœur de son rafraischissement; & que dans cette necessité l'Ame se hastant de faire vne nouuelle attraction d'air, la voix est contrainte de s'arrester pour luy donner passage: Soit que les nerfs qui aident à la former, souffrent quelque sorte de conuulsion, estant picquez par les humeurs que la chaleur agite; comme il arriue aux enfans qui pleurent, dont la voix & la respiration tressaillent, se coupent & s'arrestent vn peu de temps.

La voix s'arreste tout à coup.

LA *langue begaye*, ou par la quantité du sang qui l'espaissit & qui la rend pesante; ou par la secheresse qui en empesche le mouuement; ou par le transport de l'Ame qui destourne ailleurs les esprits & les empesche de couler sur cette partie.

La langue begaye.

LES *paroles s'entrecoupent* par l'empressement & par l'impetuosité que l'Ame se

Les paroles s'entrecoupent.

donne, qui precipite les pensées & les paroles les vnes sur les autres.

Les Discours s'embarrassent. LES *discours s'embarrassent* par le desordre de la Raison, & par les diuers desseins qu'elle entasse & qu'elle confond ensemble.

La respiration est vehemente. LE *souffle vehement* vient de la respiration impetueuse que la chaleur du cœur & l'effort de l'Ame excitent : Car la principale fin de la respiration est de refraischir le Cœur & les Esprits; c'est pourquoy quand ils s'eschauffent elle s'augmente en mesme-temps. Mais aussi parce que cette action est en partie volontaire, se pouuant auancer ou retarder selon que l'Ame le desire ; de là vient que l'effort qu'elle fait en toutes ses actions, paroist en celle-cy, la rendant violente & precipitée.

La bouche est seche. LA mesme chaleur rend la *bouche aride*, & luy donne vne soif ardente, qui ne s'appaise pas si facilement que celle qui suruient dans la Crainte, comme nous dirõs ailleurs.

Les

Les humeurs malignes qui sont esmeuës & eschauffées sont cause de *la puanteur de l'haleine.*

Le Ris de la colere.

LE *Ris* est souuent vn effect de l'indignation ou du mespris qui se mesle auec la Colere, comme nous auons dit qu'il arriuoit dans la Hardiesse : Mais pour l'ordinaire il vient de ce plaisir malin que l'on prend dans la vengeance. Le temperament neantmoins contribuë beaucoup à cet effect : Car les peuples Septentrionaux ont presque tout cet air dans le combat, & on les void attaquer leurs ennemis auec vne certaine fierté insolente, & auec ie ne sçay quel ris mocqueur : au lieu que les Meridionaux portent sur le visage vn chagrin farouche & vne tristesse amere & cruelle, dont nous dirons les raisons en son lieu.

Le visage deuient rouge.

LA *Rougeur* que cette Passion fait ordinairement monter au visage, n'est pas tout à fait semblable à celle que la Ioye, la Honte, & quelques autres Passions y respandent : Elle y est beaucoup plus claire &

moins vermeille qu'elle n'est en celles-cy: dautant qu'elle vient du sang bilieux dont la couleur est plus pasle, à cause de la teinture de la bile qui affoiblit l'esclat & le vermillon du sang, & qui forme cette rougeur enflammée que l'on void sur le visage & sur la poitrine de ceux qui sont en colere. Il arriue aussi quelquesfois qu'elle deuient obscure & noirastre, & c'est principalement quand la Colere passe en fureur; car l'agitation est alors si grande, que le sang le plus grossier est ietté aux parties exterieures, qui leur donne sa couleur naturelle, & les peint de ce rouge noir & liuide, qui se remarque sur les ioües & sur les levres, parce que ce sont les parties les plus sanguines du visage. Quant à la Pasleur qui suruient quelquesfois au commencement de cette Passion, nous en auons parlé au Chapitre de la Hardiesse.

Il n'y a pas lieu de s'arrester long-temps à la pluspart des autres Characteres que cette Passion imprime sur le corps: il est aisé d'en trouuer les raisons par les principes que

nous auons establis. Car on ne peut se souuenir de l'impetuosité & du boüillonnement dont le sang & les Esprits sont agitez, qu'on ne iuge incontinant que c'est la cause qui fait que *les veines & les arteres sont enflées & tenduës*: & que toutes les parties sont *pleines & boursoufflées*: Et qui se representera l'impatience & le transport où l'Ame se trouue, ne s'estonnera point de ces mouuemens que le corps souffre en cette Passion.

CAR *la teste se hausse & la taille deuient droite*, parce que l'Ame s'esleue pour attaquer l'ennemy: Et bien qu'il soit absent, elle ne laisse pas de se mettre en cette posture comme si elle estoit preste de se ietter sur luy; dautant que la violence des Passions qui la troublent, le represente à sa pensée comme s'il estoit veritablement present, & comme s'il deuoit ressentir en effect les coups qu'elle veut donner. *La teste se hausse.*

LE frequent *eslancement* de bras, le marcher viste & leger, le changement continuel de posture & de place, sont des effects qui *Le mouuement des parties dans la Colere.*

marquent les efforts & les saillies de l'Ame, la precipitation & l'impatience qu'elle a de se venger.

Mais d'où vient que l'on *appuye les mains sur les costez* quand on querelle quelqu'vn auec colere & auec menace: c'est sans doute pour affermir ces parties, afin que les muscles de la respiration qu'elles soustiennent agissent plus puissamment; & que par ce moyen la voix ait plus de force & soit de plus longue durée; c'est pourquoy on ne se contente pas de mettre ainsi les mains sur les flancs; mais on auance encore les bras & les coudes, afin qu'en eslargissant & faisant estendre les espaules on les rende plus fermes, pour le mesme dessein.

QVANT à tous ces coups dont vn homme en colere *frappe la terre* & tout ce qui se trouue sous sa main & sous son pied; Il y a grande apparence que ce sont des moyens dont l'Ame se sert pour repousser les difficultez qui trauersent ses desseins; & que le trouble & l'aueuglement où elle est, luy faisant prẽdre toutes choses pour les veritables

obstacles qui l'arrestent, elle les heurte, les pousse, & les frappe cóme pour les rompre & pour les escarter. Ou bien que ce sont les effects d'vne vengeance precipitée, que la Colere descharge sur les premiers obiets qui se rencontrent, n'ayant pas ou la patience ou le pouuoir de les faire sentir à son veritable ennemy. C'est ainsi que les Chiens mordent les pierres qu'on leur a iettées, c'est ainsi que l'on rompt l'espée dont on a esté blessé, en vn mot, c'est ainsi que l'on se venge sur soy mesme, & sur tout ce qui appartient à ceux dont on a receu quelque iniure.

D'où viennent les branlemens de teste.

MAIS quelle raison pouuons nous donner de tous ces *branlemens de teste* qui se remarquent en cette Passion? qui est-ce qui peut obliger l'Ame à la faire mouuoir, tantost à droit & à gauche, tantost en haut & en bas, tantost d'vn costé seulement; & à quelle fin peut-elle exciter des mouuemens si bizarres & si differens l'vn de l'autre? Car enfin ce sont des signes & des effects naturels que la Colere produit en tous les hommes, de quelque nation & de quelque tem-

perament qu'ils puissent estre : de sorte que si la Nature ne fait rien vainement, il faut qu'elle ait icy ses raisons & ses causes aussi bien que dans ses plus grandes & ses plus considerables actions. Il est vray qu'à mon iugemét elles sont tres-difficiles à connoistre & qu'il en est comme de la pluspart des choses, qui se cachent autant à l'esprit qu'elles se découurent aux sens, & qui sont aussi malaisées à comprendre qu'elles sont faciles à remarquer. Et certainement comme toutes les choses naturelles se font pour quelque fin, ou par necessité, on ne peut pas dire que l'alteration du corps ou l'agitation des humeurs puisse causer ces mouuemens par vne suite necessaire, comme il arriue dans la rougeur du visage, dans les rides du front, dans l'esclat des yeux, & autres semblables qui se forment par necessité sans estre destinez à aucun vsage. Que si on les veut mettre au rang des actions qui se font pour quelque fin, il n'est pas aisé de marquer le motif que l'Ame s'y propose, ny le seruice qu'elle pretend d'en tirer.

Pour donner donc quelque iour à ces ob-

ſeuritez, il faut premierement ſçauoir, ſi ces mouuemens ſe rencontrent en d'autres Paſſions, & chercher aprés les motifs pour leſquels ils s'y forment; & voir enfin s'ils ſe peuuent appliquer à la Colere.

IL eſt certain que l'on a accouſtumé de *ſecoüer la teſte*, & de luy faire faire promptement deux ou trois tours, quand quelque choſe déplaiſt, & principalement quand on refuſe, ou que l'on deſapprouue quelque choſe, quand on ſent quelque faſcheuſe odeur, ou quand ce que l'on gouſte n'eſt pas agreable. C'eſt pourquoy le peuple appelle communément le vin qui n'eſt pas bon, vin à deux oreilles, parce qu'on fait mouuoir ces parties en tournant la teſte d'vn coſté & d'autre, & que l'on veut faire connoiſtre par ce mouuement qu'on le trouue mauuais. Mais quel rapport cette action peut-elle auoir auec ces ſentimens? Seroit-ce point que l'Ame veut deſtourner le viſage où les organes des ſens ſont placez, de deſſus des obiets qui luy ſont deſagreables, comme elle a accouſtumé de l'arreſter ſur ceux qui luy plai-

Pourquoy on ſecoüe la teſte.

sent : ou bien qu'elle tasche par cet effort d'esloigner ce qui luy est importun ? du moins c'est ainsi que lors que quelque chose incommode ces parties, on les secouë pour la chasser. Car encore que cela luy fust inutile dans les rencontres dont nous parlons, il ne luy seroit pas neantmoins extraordinaire, puisque souuent elle se trompe de la mesme sorte en d'autres occasions, où elle abuse des moyens que la Nature luy a prescrit pour arriuer à ses fins, les employant à d'autres ausquelles ils ne peuuent seruir, comme nous auons monstré en parlant de l'eau que le Desir fait venir à la bouche, & du mouuement des sourcils à l'abord des choses fascheuses. Ou plustost il faut dire que ce Branlement de teste est vne marque que l'Ame veut donner de l'impression que ces sortes d'obiets font sur elle ; & que c'est comme vne image exterieure de l'action qu'elle fait en elle mesme : car c'est sa coustume que lors qu'elle veut faire paroistre au dehors ce qui se passe au dedans de soy, elle fait faire aux organes des mouuemens qui ont quelque rapport & quelque ressemblan-

ce auec les siens, comme on peut iuger par le ris, par les regards, & par tous ces autres effects dont nous auons parlé en cet ouurage.

Et certainement puisque à la rencontre des choses qui luy sont agreables, elle a des signes particuliers qui font connoistre le sentiment qu'elles luy donnent; il faut qu'elle en ait aussi pour les fascheuses. De sorte que si elle *abbaisse doucement la teste* lors que le bien se presente à elle, (comme il arriue quand on rencontre vn amy, quand on approuue quelque bonne action, ou quand on consent aux volontez & aux aduis d'autruy,) pour monstrer par cet abbaissement qu'elle se soûmet au bien, lequel à cause de son excellence, & parce qu'il se communique toûiours auec quelque empire, ne peut estre receu qu'auec soûmission & deference. Il faut, dis-ie, par la raison des contraires, que lors qu'elle apperçoit le mal; elle qui a vne auersion naturelle contre luy, qui s'inquiete tousiours en sa presence, & auec lequel elle ne veut point auoir de liaison ny de societé, fasse aussi quelque mouuement exte-

rieur qui represente son impatience & l'effort qu'elle fait pour s'en éloigner. Or qui considerera bien le branlement de teste dont nous parlons, auouëra facilement qu'il n'y en a point qui puisse mieux exprimer son auersion, son inquietude, & le soin qu'elle a de ne se point vnir auec luy. Car l'auersion fait tourner la teste; l'impatience luy fait incontinent changer de posture; & ces mouuemens contraires & redoublez font voir qu'elle ne se veut pas vnir, puisque l'vnion dans les choses naturelles se fait tousiours par vn mouuement simple & vniforme, s'il n'y a quelque obstacle qui l'empesche.

Apres cela il ne sera pas mal-aisé de dire pourquoy la Colere produit le mesme effet, puisqu'elle a le mesme obiet qu'ont ces autres Passions, & qu'elle ne peut considerer son ennemy que comme vn mal fascheux, pour qui elle a de l'auersion, & à qui elle veut témoigner la haine qu'elle luy porte, & l'impatience qu'elle a de se venger de luy. En effet ce Branlement de teste est vne sorte de menace par laquelle on veut donner de la crainte, & dont on ne se sert point dans

le combat & quand on eſt aux priſes; les menaces eſtant alors inutiles, comme nous auons dit.

QVANT à l'autre mouuement de teſte qui ſe fait en haut, il ne ſe remarque gueres en cette Paſſion, que lors qu'elle veut teſmoigner le meſpris qu'elle fait des aduis qu'on luy donne, ou des deſſeins & des menaces de ſon ennemy. En effect c'eſt vn Charactere propre du Meſpris, car celuy à qui on propoſe quelque choſe dont il ne fait pas eſtat, a de couſtume de hauſſer le nez, pour faire voir par là qu'il la reiette & qu'il la rebute comme eſtant indigne de ſon eſtime & de ſes ſoins. *Pourquoy on hauſſe la teſte.*

ENFIN la Colere fait ſouuent *tourner & hauſſer la teſte d'vn coſté*, principalement quand elle ne peut ou quand elle ne veut pas ſe venger. Car lors que l'on reçoit quelque iniure d'vne perſonne puiſſante, & que l'on n'a pas le pouuoir d'en tirer raiſon; on fait connoiſtre ſes reſſentimens par cette action, laquelle eſt familliere aux *Pourquoy on tourne la teſte.*

enfans qui ont du courage, aprés qu'ils ont esté mal traitez, & à ceux qui forment le dessein de se venger quand leur ennemy est absent ou esloigné ; parce que ceux là ne peuuent executer leur vengeance à cause de leur foiblesse, ny ceux-cy à cause de l'absence ou de l'esloignement de celuy qui les a offensez. D'ailleurs lors que pour quelque consideration on ne veut pas se venger encore qu'on le puisse, comme quand on n'estime pas l'iniure fort considerable, ny que ceux qui l'ont faite meritent vn plus seuere chastiment, on se contente de faire ce mouuement de teste pour leur donner de la crainte. Et certainement il est au rang de ces actions qui seruent de Menaces, par lesquelles l'Ame veut causer du déplaisir ou de l'apprehension à ceux qui l'ont offensée, & leur faire croire que ces petites peines ne sont que les commencemens d'vne plus grande vengeance, comme nous auons dit cy-deuant. Quoy qu'il en soit, elle veut faire connoistre par là, que l'iniure la touche & qu'elle la veut repousser ; mais qu'elle retient sa Passion, & qu'elle ne luy donne pas la liber-

té de passer outre : Car elle fait tourner la teste pour monstrer son auersion, elle la pousse au haut pour marquer son effort, & la ramene incontinent en sa premiere place, pour faire voir qu'elle n'en veut pas faire dauantage, & que c'est assez d'auoir ainsi témoigné son ressentiment & son courage. On nous dira peut-estre, que l'on fait souuent la mesme action quand on trouue quelque chose d'excellent, comme lors qu'on veut faire connoistre qu'vne chose est bien faite, qu'vn homme a quelque vertu eminente, qu'vn vin est extrémement bon. Il faut répondre à cela, qu'il y a vne grande difference entre l'vne & l'autre ; car outre que l'on ne tourne pas icy la teste, elle n'y est pas poussée comme nous auons dit, elle y est plustost attirée & esleuée, & ne retombe pas si tost qu'elle fait dans la Colere ; parce que c'est l'admiration qui cause ce mouuement, laquelle esleuant l'Ame & la tenant suspenduë pour considerer la merueille qu'elle rencontre, dispose les organes conformement à l'estat où elle se trouue. A quoy il faut pourtant adiouster, que le suiet

d'admiration qui occupe icy l'esprit n'est que mediocre, car lors qu'il est tres-grand, il ne fait pas seulement hausser vn costé de la teste, mais il l'esleue toute entiere, il fait encore ouurir les yeux & la bouche, hausser & estendre les bras, & prendre à toutes les parties cette figure extatique qui accompagne les grands transports & les rauissemens de l'Ame, comme nous dirons ailleurs. Mais finissons vne recherche qui semblera à plusieurs ou inutile ou trop scrupuleuse; & voyons si la Colere se peut assoupir par le sommeil, & si elle donne quelque relasche à l'esprit pendant que le corps se repose.

Vn homme en colere ne dort pas facilement.

IL ne faut pas douter que si le *sommeil* a de la peine de s'insinuer parmy les Passions les moins violentes; il est comme impossible qu'il puisse iamais surprendre celle-cy, qui est toute dans l'excés & dans la vehemence: Le calme dont il est accompagné ne peut s'accorder auec la tempeste qu'elle excite; & soit qu'il se forme par l'entremise de l'Ame qui lie & arreste les esprits; ou par le moyen de ces douces vapeurs que la dige-

ſtion fait eſleuer, & qui comme d'agreables nuées temperent la chaleur du cerueau, & bouchent le paſſage des ſens : On ne doit pas attendre qu'aucune de ces cauſes le produiſe icy, où il n'y a que des vapeurs acres & bruſlantes que la bile échauffée fait monter à la teſte, & où l'Ame eſt ſi fort agitée, que bien loin de pouuoir arreſter les Eſprits elle ne ſe peut retenir elle-meſme. Cecy ſe doit neantmoins entendre du temps que cette Paſſion eſt dans ſa fougue & dans ſa plus grande ardeur : car quand elle eſt vn peu appaiſée, elle permet que le ſommeil aſſoupiſſe les ſens pour reparer les pertes que la veille & le trauail ont cauſées.

Les ſonges d'vn homme en colere.

MAIS quelque repos qu'il puiſſe donner, il ne laiſſe pas de conſeruer dans l'Ame & dans les humeurs, les reſtes de l'orage que la Colere y auoit excité. Car il eſt ordinairement trauerſé par mille ſortes de ſonges qui repreſentent tantoſt des feux & des embraſemens, tantoſt des menaces, des combats, & des victoires. Or la cauſe de tous ces Songes vient ou de l'imagination, qui eſtant

encore pleine des especes que la Passion y a laissées, & sentant encore, s'il faut ainsi dire le branle que le desir de se vanger luy auoit donné, elle s'y laisse insensiblement emporter, & continuë ainsi ses premiers desseins: lesquels mesme elle fait tousiours succeder heureusement, n'estant plus conduite par les sens ny par la raison, & ne prenant plus d'autres conseils que ceux de l'amour de soymesme, & de l'orgueil que la Colere amene auec elle. Car c'est de là que viennent ces auantages, qu'vn homme qui s'endort sur son courroux croit auoir en tous ses songes; il luy semble qu'il y est tousiours le plus fort & le plus adroit, il n'y void iamais son ennemy qu'il ne se le represente ou foible ou soûmis, & il n'y entreprend point de combat qu'il n'en sorte victorieux & triomphant.

Mais il peut aussi arriuer que l'Ame sera tout à fait calme, & qu'il n'y sera demeuré aucun reste du trouble que la Passion y auoit apporté; Et que neantmoins toutes ces illusions ne laisseront pas d'y suruenir. Et alors ce n'est plus vne continuation de

ses

ſes premiers deſſeins, mais vn nouueau mouuement que les Eſprits & les humeurs excitent dans la phantaiſie. Car ſoit que leur agitation ſubſiſte aprés celle de l'Ame; l'impreſſion du mouuement ſe conſeruant plus long temps dans ces corps que dans l'Appetit; ſoit que la bile qui a eſté ſeparée de la maſſe du ſang ne puiſſe ſi toſt reprendre ſa premiere place: l'vn & l'autre eſt capable de former tous ces ſonges violens dont nous venons de parler. La difficulté eſt de ſçauoir comment cela ſe peut faire, veu que ces choſes ne touchent point les ſens qui ſont aſſoupis, ny par conſequent l'imagination qui ne trauaille que ſur les images qu'elle en a receuës: Et quand meſme ils ſeroient en liberté, il n'y a pas d'apparence qu'ils puiſſent reconnoiſtre ce qui ſe paſſe ainſi dans le ſecret des veines. Qui peut donc exciter dans l'Ame toutes ces chimeres & ces phantoſmes, qui ont tant de rapport auec le mouuement que ſouffrent alors les Eſprits, & tant de reſſemblance auec l'humeur qui eſt en deſordre?

CERTAINEMENT il faut confesser, qu'outre cette connoissance exterieure que les sens luy donnent, elle en a vne autre interieure & secrete que la Nature luy inspire, par le moyen de laquelle elle void & connoist tout ce qui se fait en ses organes; & qu'auec cette lumiere, elle qui est presente à toutes les parties, remarque facilement tout ce qui s'y passe, & le communique aprés à l'imagination qui est comme le centre de toutes ses connoissances. Mais dautant que celle-cy est obscure & confuse, elle n'instruit pas clairement cette faculté, & ne luy donne que des veuës generales des obiets qui la touchent; C'est aussi pourquoy elle n'en forme pas des images parfaites, ny qui les representent tels qu'ils sont, mais qui ont seulement quelque rapport & quelque conuenance auec eux. Ainsi lors que la Bile est esmeuë, quoy que l'Ame n'en connoisse pas distinctement la nature ny l'espece, elle sçait pourtant que c'est vne humeur qui est chaude & ardente; Et sur le rapport qu'elle en fait à l'imagination, celle-cy se figure des

couleurs esclatantes, des feux & des embrasemens qui ont conformité auec cette notion generale qu'elle en a receuë. Et parce qu'elle sçait encore que cette humeur sert à la Colere & à la Hardiesse pour destruire l'ennemy qu'elles attaquent; la voyant en l'estat où elle a accoustumé d'estre en ces Passions, elle s'en propose incontinant les obiets & les desseins, & forme ainsi des ennemis, des assauts & des combats. Il en faut dire autant de l'agitation qui reste dans les esprits aprés que l'esmotion de l'Ame est cessée; Car venant à la remarquer durant le sommeil, elle qui sçait que c'est le mouuement dont elle se sert dans la Colere, se r'engage de nouueau en cette Passion, & reprend en dormant les desirs & les desseins de vengeance qu'elle auoit abandonnez durant la veille. Elle en fait encore de mesme à proportion, quand les autres humeurs se déreglent; quand les esprits se trouuent agitez du mouuement de quelque autre Passion; En vn mot elle forme ainsi tous les songes qui viennent de la bonne ou mauuaise disposition du corps, comme nous

auons monstré au traitté de l'Amour d'inclination.

Il ne nous reste plus que deux effects à examiner, pour lesquels il faut consulter la Medecine; car c'est d'elle que nous deuons apprendre *quel est le pouls de la Colere*; Et quelle est la disposition où se trouuent le Cœur & les Poulmons quand elle s'allume en ces Parties.

Quel est le pouls de la Colere.

Quant au premier, tous les Medecins sont d'accord, que le *Pouls* est icy *grand, esleué, viste, frequent & vehement*; & que la violence de la chaleur, & la force de la faculté vitale sont les principales causes de toutes ces differences.

Mais quoy que tout cela soit veritable, on peut neantmoins dire que cette espece de Pouls n'est pas propre & particuliere à la Colere, puisqu'elle se trouue encore dans la Hardiesse, comme nous auons monstré en traittant de cette Passion; & qu'il faut asseurement qu'il y ait quelque chose que l'on n'a point iusques icy remarquée, qui la distingue de celle-cy; n'y ayant pas d'appa-

rence que ces deux Passions agitent diuersement l'Ame & les Esprits, sans causer aussi dans le cœur & dans les arteres des mouuemens differens. Il est donc certain qu'en l'vne & en l'autre, *le pouls est grand & esleué*; mais dans la Hardiesse il est plein & estendu, & l'on sent sous les doigts l'artere qui s'enfle de toutes parts ; au lieu que dans la Colere elle fait tout son effort en auant, & sans s'eslargir elle s'eslance en dehors, faisant ainsi vn pouls haut qui paroist plustost étroit que large. Et certainement comme les Esprits suiuent le dessein de l'Ame qui se iette hors d'elle mesme pour attaquer l'ennemy, il faut que leur saillie se fasse comme la sienne, du centre à la circonference; & que si les arteres se doiuent resserrer comme il est necessaire, & comme nous monstrerons cy-aprés, ce doit estre par les costez, afin de laisser aux esprits la liberté de se ietter en dehors. Mais l'on ne sçauroit douter de cet effect ny de sa cause, si l'on se ressouuient que la Douleur & la Hardiesse sont icy meslées ensemble, & qu'en mesme temps chacune agite le cœur & les arteres du mouue-

ment qui luy est propre : Car si la Douleur les doit resserrer, afin que la Hardiesse les puisse ouurir en mesme-temps, il faut qu'elles se restressissent en quelques parties, & qu'elles s'eslargissent en d'autres, & qu'en suite le Pouls paroisse esleué sans estre estendu comme nous auons dit. Il faut neantmoins remarquer que c'est principalement dans les commencemens de la Colere qu'il est de la sorte, & que lors qu'elle est dans l'ardeur de la vengeance, ou qu'elle est passée en fureur, on n'y sent plus cette contraction, & qu'on le trouue tout à fait plein & large comme dans la Hardiesse : soit parce que le sentiment de la Douleur est estouffé, ou son effet suspendu par la violence des autres Passions ; soit parce que l'Ame qui est alors comme hors d'elle-mesme ne songe plus à sa conseruation, & que sans auoir soin de se mettre à couuert, elle s'expose auueglement au danger, & s'abandonne toute à la fougue qui l'a saisie.

Quelle est la respiration de la Colere.

LA *Respiration* se fait icy tout de mesme que dans la Hardiesse ; car bien qu'elle pro-

cede des mesmes causes que le Pouls, qu'elle ait les mesmes vsages, & que ses mouuemens ayent rapport auec les siens; Elle n'en a pas neantmoins toutes les differences, ou du moins elle ne les fait pas connoistre; parce qu'on ne sent pas au toucher le corps du poulmon où elle se fait, comme on sent celuy des arteres; & qu'il n'y a pas tant de liaison entre luy & les autres organes exterieurs qui la rendent sensible, comme il y en a entre le cœur & ces sortes de veines. C'est pourquoy il n'y a point de dureté ny de mollesse dans la Respiration comme il s'en trouue dans le Pouls, & l'on n'y sçauroit rien remarquer qui approche de cette espece de battement que nous auons dit estre propre à la Colere; quoy que le Poulmon souffre les mesmes changemens; & soit dans la mesme constitution où se trouue alors le Cœur. Car Hippocrate asseure que dans cette Passion l'vn & l'autre se retirent & se resserrent en eux-mesmes, ἀνασπᾷ ἐς ἑωυτὰ bien qu'en mesme-temps la chaleur les enfle & les fasse souleuer. Or quoy qu'il ne faille pas douter que ces mouuemens contraires

ne viennent du meslange de ces deux Passions dont nous auons parlé cy-deuant ; il n'est pas neantmoins aisé de marquer comment ils peuuent compatir ensemble, ny quelles parties sont destinées pour les receuoir ; n'estant pas vray-semblable que les mesmes puissent estre agitées de tous les deux ensemble. Car on ne peut dire icy du Cœur & des Poulmons, ce que nous auons dit des Arteres, leur constitution naturelle, & l'action qu'ils sont obligez de faire ne permettent pas qu'ils se resserrent comme elles pour s'esleuer en haut ; il faut necessairement qu'ils s'estendent de toutes parts quand ils s'ouurent. Mais s'ils s'estendent ainsi, comment se peuuent-ils resserrer ? Certainement il faut dire que leur chair & leur substance se ramasse, se comprime & se resserre, & que leurs cauitez s'eslargissent : au lieu que dans la Ioye toutes leurs parties se relaschent & s'amollissent, n'ayant pas besoin de se fortifier comme elle sont icy. En effect le Pouls qui paroist plus dur dans la Colere que dans la Hardiesse, est vne marque certaine que la substance des arteres se resserre & s'endurcit,

Et l'on ne sçauroit douter que la dureté de ces parties ne vienne de la contraction de l'Ame, puisque c'est pour cette seule raison que le pouls deuient dur dans la Crainte.

TOVT ce qu'il y a icy de plus difficile, est de sçauoir pourquoy les Arteres qui empruntent du Cœur la vertu de se mouuoir, n'ont pas leur mouuement semblable au sien ; & qu'elles estressissent leur cauité par les costez, quoy qu'il eslargisse la sienne de toutes parts. Pour resoudre cette difficulté, il faut remarquer que le battement des Arteres n'est pas le mesme qui se fait dans le Cœur, puisque celles-là s'ouurent & s'esleuent quand celuy-cy s'abbat & se ferme ; ainsi il faut que ce soient deux mouuemens differens, & par consequent qu'ils procedent de deux differentes vertus. Que si cela est veritable, il n'y a pas de necessité qu'ils se ressemblent en toutes choses, & le Cœur se pourra eslargir en tous sens, sans qu'il soit necessaire que les Arteres en fassent de mesme. Or comme le Cœur a ses ventricules placez à droit & à gauche, lesquels doiuent

necessairement s'ouurir pour receuoir le sang & l'air qui y entrent; il est impossible que l'Ame luy fasse faire vn mouuement conforme aux Passions dont elle est agitée, comme elle fait aux Arteres, où cet empeschement ne se trouue point, & où elle a toute liberté de satisfaire à la Douleur en les resserrant, & à la Hardiesse en les esleuant de la façon que nous auons dite. Quant aux Poulmons, il y a vne raison particuliere pour laquelle ils ne se peuuent resserrer comme elles: Car ils n'ont point la vertu de se mouuoir, & ils ne s'esleuent pas d'eux-mesmes pour faire place à l'air qui y entre: ce sont les muscles de la respiration, qui en s'estendant rendent la capacité de la poitrine plus grande, & qui contraignent les Poulmons de s'ouurir, pour empescher qu'il ne s'y fasse du vuide. C'est pourquoy n'ayant point la faculté motiue, ils n'ont point les especes de mouuement qui en dépendent.

MAIS c'est entrer trop auant dans les secrets de la Medecine, aussi bien l'esclaircissement que nous pourrions adjouster icy,

feroit inutile à ceux qui les ſçauent, & nous n'en ſçaurions jamais donner aſſez à ceux qui les ignorent. Diſons ſeulement que bien que la Colere cauſe ſouuent de grands deſordres dans l'Ame & dans le Corps, elle n'eſt pas toûjours ennemie de la Raiſon ny de la Santé; qu'elle eſt abſolument neceſſaire aux Eſprits timides & pareſſeux, & aux conſtitutions froides & groſſieres; & qu'en tous les autres on la peut comparer aux vents, qui tout impetueux qu'ils ſont chaſſent les vapeurs & les broüillas, nettoyent l'air, & le rendent plus pur & plus ſain. En effet, ſi on taſche d'empeſcher ſon cours, & ſi on la veut retenir, ſans du moins luy permettre de s'exhaler par les paroles, elle ſe conſerue plus long-temps dans l'Ame, & altere à la fin les humeurs; d'où viennent ſouuent de grandes & de pernicieuſes maladies. Car comme la partie inferieure eſt ſourde aux conſeils de la Raiſon, & qu'elle ſe propoſe la vengeance comme la fin où elle doit arriuer, elle ne veut pas faire ceſſer ſon mouuement, qu'elle ne ſe ſoit vengée en quelque façon que ce ſoit. De ſorte que la volonté peut

La Colere eſt vtile à la ſanté.

alors empefcher les actions fur lefquelles elle a du pouuoir, telles que font les paroles, les coups & autres femblables: Mais pour celles qui ne font point fous fa direction, comme eft le mouuement du cœur & l'agitation des humeurs, il faut de neceffité qu'elles continuënt, qu'elles fe rendent mefme plus violentes par la contrainte qu'on leur donne, & qu'elles durent plus long-temps puifque on efloigne la vengeance qui eft la fin où elles fe doiuent terminer.

FIN.





QVELLE EST LA CONNOISSANCE DES BESTES,

Et iusques où elle peut aller.

C*OMME il y a vn ordre dans toutes les choses de la Nature, par lequel les plus basses & les moins nobles sont comme les degrez pour arriuer aux plus hautes & aux plus excellentes ; Et comme il y a toûjours en celles-là quelques commencemens de la perfection qui est plus entiere & plus acheuée en celles-cy : Il faut, puisque l'Ame Sensitiue est au dessous de la Raisonnable, qu'il y ait quelque ordre & quelque rapport entre-elles ; qu'il se fasse vn tel progrez dans leurs connoissances, que les premieres soient des acheminemens aux dernieres ; En vn mot que les*

actions de l'Entendement soient commencées & comme esbauchées dans celles de l'Ame Sensitiue. Or est-il que l'Entendement comprend les choses, qu'il en iuge, qu'il en tire des consequences; il faut donc aussi qu'il se fasse quelque chose dans l'Ame Sensitiue qui serue de crayon à ces actions, & où l'on puisse remarquer quelque image de ce raisonnement.

En effect l'Imagination conçoit les choses, elle iuge si elles sont bonnes ou mauuaises, & commande en suite à l'Appetit de les poursuiure, ou de les fuir: voire mesme pour produire toutes ces actions, elle se sert de la mesme maniere dont l'Entendement agit: Car comme il iuge & raisonne en vnissant les choses qui sont diuisées, & diuisant celles qui sont vnies; Elle aussi ne fait rien qu'vnir & separer les images des obiets que les sens luy fournissent, pour iuger de ce qui est bon & mauuais à l'Animal.

Il est vray qu'elle fait cela fort imparfaitement, parce que son pouuoir n'est pas de grande estenduë, & parce que ses connoissances sont comme les premieres veuës dont l'Ame regarde les choses, & comme les premiers essais qu'elle fait pour les discerner.

La Connoissance est vne action.

P*OVR entendre cecy, il faut remarquer que la Connoissance est la propre & la seule fonction de l'Ame Sensitiue & de la Raisonnable: Car sentir, conceuoir, iuger, raisonner, tout cela n'est autre chose que Connoistre.*

Or comme il n'y a pas d'apparence que des natures si nobles soient sans action, puisque toutes les autres qui

sont au dessous d'elles ont la vertu d'agir; il faut necessairement que la Connoissance soit vne action. De sorte que ceux qui disent que les Sens ne connoissent leurs obiets qu'en receuant leurs images & que la sensation n'est qu'vne pure Passion, mettent l'Ame Sensitiue au dessous de toutes les choses corporelles, & ruinent mesme la nature de la Connoissance, qui a tousiours esté mise au rang des actions vitales.

Il est vray que les yeux ne voyent point s'ils ne reçoiuent les images des obiets; mais pour les receuoir, ils ne les voyent pas pour cela: parce que pour voir il faut connoistre: & pour connoistre il faut que l'Ame agisse: C'est pourquoy nous exprimentons en nous mesmes, qu'en ouurant les yeux, & receuant parfaitement l'image des choses qui se presentent à eux, nous ne les apperceuons pas quand l'Ame est distraite ailleurs, & qu'elle ne s'applique pas à faire ce qui est necessaire pour auoir cette connoissance.

Cette action est la production de l'Image.

O R *parce que la Connoissance ne se peut conceuoir autrement que comme vne certaine representation des choses qui se fait dans l'Ame; puisque c'est l'Ame qui agit dans la Connoissance, il faut pour les connoistre qu'elle se les represente; & pour se les representer, qu'elle en fasse le pourtrait & la figure; Car il n'y a point d'autre moyen pour se les representer que celuy-là, ny point d'autre action qu'on luy puisse donner qui soit proportionnée à l'excellence & à la perfection de sa nature. Et si l'on dit qu'il est inutile qu'elle en fasse le pourtrait, puisque les obiets luy enuoyent leurs Images qui peuuent les luy*

representer. Outre qu'il s'ensuiuroit alors qu'elle n'auroit point d'action, parce qu'il n'y en a point d'autre qu'elle puisse faire que celle-là. Il est certain que ces Images exterieures ne sont pas capables toutes seules de faire cette representation, dautant qu'elles ne peuuent subsister qu'en la presence de leurs obiets; & que l'Ame ne laisse pas de se les representer quoy qu'ils soient absens. En effect toutes les especes visibles qui se portent aux yeux se perdent aussi-tost que les obiets se cachent; de sorte que si l'Ame n'auoit point d'autres Images pour se les representer que celles-là, il faudroit que sa connoissance se perdist auec elles, & qu'elle cessast de connoistre les obiets au moment qu'ils cesseroient de se presenter au yeux. Neantmoins il est certain qu'elle les connoist non seulement en leur absence, mais aprés mesme qu'ils ne sont plus; & qu'elle en conserue les pourtraits dans la memoire long-temps aprés que les sens les luy ont fait apperceuoir. Il faut donc que ses Images soient differentes de celles qui viennent de dehors; & que l'Imagination se les forme à elle-mesme, afin qu'elles soient proportionnées à sa nature, & qu'elle les puisse conseruer dans la memoire.

Cette Image est formée par l'Imagination mesme.

DE *sorte qu'il faut croire qu'aprés qu'vn obiet a imprimé son espece dans l'organe de quelque sens, l'Imagination qui est excitée par elle, forme en soy-mesme vne autre Image, & comme vne nouuelle copie de l'original qu'elle a deuant soy: ou pour mieux dire cette espece luy sert de modelle sur lequel elle bastit vne figure qui a bien les mesmes traits, mais qui a encore vn estre*

&

& vne nature plus noble & plus excellente qu'il n'a pas, & c'est ce qu'on appelle communement Phantosme.

Et certes si l'on considere que l'Entendement en fait de mesme quand il veut conceuoir les choses que l'Imagination luy presente; & que sans se contenter de ses Phantosmes, il forme sur eux de nouuelles idées qui sont d'vne autre nature & d'vn autre genre qu'eux: parce qu'ils sont materiels, & qu'en cette consideration ils ne peuuent subsister en vn suiet qui est tout à fait spirituel comme est l'Entendement, ny representer comme luy des choses vniuerselles, tout ce qui est materiel estant determiné & singulier: Si, dis-ie, l'Entendement produit en soy d'autres Images que celles que l'Imagination luy propose, celle-cy en doit faire aussi qui soient differentes de celles que les obiets luy enuoyent.

L'Image represente les accidens & le sujet.

E*N effect les especes sensibles ne portent l'Image que des seuls accidens, & non de la matiere & des corps qui les soustiennent: Et neantmoins le Phantosme que l'Imagination forme sur ces qualitez ne doit pas seulement representer ces accidens, mais encore la matiere & le corps mesme des choses, parce que l'Ame Sensitiue doit connoistre non seulement les accidens sensibles, mais tout le corps sensible. Et la raison en est que c'est vne puissance ensevelie dans la matiere, qui par consequent doit auoir vn obiet de mesme genre, & vne action qui se termine à quelque chose qui soit en quelque façon composée comme elle. Ioint que l'ordre de l'Vniuers ayant voulu qu'il y eust des Estres dont toute la Nature fust representatiue, & qui n'eussent point d'autre vertu que*

de faire les Images & les pourtraits des choses, il faut qu'ils les representent telles qu'elles sont & en tout ce qu'elles ont, sinon exactement, du moins confusément: & partant l'Imagination qui est de ce rang-là, & qui a pour obiet les choses sensibles & corporelles, doit se les representer toutes entieres & telles qu'elles sont: Or les pourtraits qu'elle en fait ne seroient pas entiers s'ils ne representoient que les seuls accidens. A quoy l'on peut adiouster, que si la Faculté Intellectuelle se sert du Phantosme pour modelle de son Idée, elle ne trouuera pas en luy le fondement de ses connoissances, s'il ne represente en quelque sorte la substance des obiets: Car aprés qu'elle aura separé tous les accidens, il ne restera plus rien qui luy puisse faire connoistre la substance, parce qu'il n'y aura rien, surquoy elle en puisse former la representation & l'Idée. Il faut donc que le Phantosme soit vne representation de tout l'obiet, & qu'il comprenne en soy l'image des accidens & du suiet qui les soustient, & par consequent que ce soit vne autre chose que l'espece exterieure qui ne represente que les accidens.

Aussi est-il vray que ces accidens ne luy seruent que de marques & de signes pour connoistre les choses qui luy sont vtiles ou dommageables: Car les saueurs, les odeurs, & les qualitez premieres luy découurent les bons & les mauuais alimens; les couleurs, les sons, la grandeur, la figure, le nombre, & le mouuement luy apprennent quelles sont les autres choses qu'elle doit craindre ou qu'elle doit desirer: de sorte qu'en apperceuant ces marques elle conçoit les choses qu'elles representent,

& forme ainsi vne Image qui les comprend & les confond ensemble. Et de vray nous experimentons en nous mesmes, qu'à la premiere veuë que nous auons des choses, quoy qu'il n'y ait que les accidens visibles qui se presentent aux yeux, nous ne croyons pas voir seulement ces accidens, mais les corps mesmes où ils sont; & la distinction que nous en faisons apres est vn effet de la Raison qui separe ce que l'Imagination a confondu.

De là il faut necessairement conclure, qu'à proprement parler, l'Ame Sensitiue ne sent & ne connoist pas la couleur ny la chaleur, mais ce qui est coloré & ce qui est chaud; Et quoy qu'il semble qu'il n'y ait rien que la couleur qui se presente à l'œil, & que la chaleur toute seule frappe le sens; Neantmoins quand l'Imagination vient à former là dessus son Phantosme, elle mesle l'Image de ces qualitez auec celle du corps, & confond les accidens auec leur suiet: parce qu'elle ne peut agir que conformément à sa nature qui est composée, & à sa fin qui est la connoissance du corps sensible; & partant il faut que le Phantosme qu'elle produit soit en quelque façon composé comme elle est, & comme est le corps sensible.

POVR *reprendre nostre premier Discours, puisque la Connoissance est vne action, & que Connoistre c'est agir, il faut que l'Ame Sensitiue connoisse au moment qu'elle forme son Phantosme, parce que toute son action consiste à se representer les obiets, & qu'elle ne peut se les representer qu'en formant leur image, C'est pourquoy toutes les choses qui ont cette vertu representatiue, &*

Connoistre, c'est former l'Image des choses.

qui produisent en elles-mesmes les Images des choses, sont Connoissantes : Car bien que les obiets produisent les especes visibles, & que l'air & les miroirs les reçoiuent ; si est-ce que les vns ny les autres ne connoissent pas pour cela, dautant que les obiets les produisent en l'air, & non pas en eux-mesmes, & que l'air & les miroirs les reçoiuent seulement sans les produire. De sorte qu'il faut pour Connoistre, produire en soy-mesme les Images des choses, & pour parler aux termes de l'Eschole, il faut que la Connoissance soit vne action immanente, & qu'elle ne sorte point de la faculté qui la produit.

Toutes les fois que l'Imagination connoist, elle forme vne Image.

Mais *on dira, peut-estre, qu'aprés que l'Image est formée, elle luy peut representer l'obiet, & que par consequent elle peut le luy faire connoistre, sans qu'il soit necessaire de produire aucune Image puisqu'elle l'est desia. Il faut respondre à cela, que la presence du Phantosme qui a esté produit ne fait pas la Connoissance, parce que si l'Ame n'agit sur luy, elle ne le peut iamais connoistre : Or elle n'a point d'autre action que la representation qui est la production du Phantosme ; & partant quoy qu'il demeure dans l'Ame, quoy qu'il luy soit present, elle n'en peut auoir connoissance, si elle n'en forme vn autre sur luy : & toutes les fois qu'elle le voudra connoistre, il faudra qu'autant de fois elle en fasse de nouuelles figures, & que ce soient comme de nouuelles couleurs qu'elle applique sur son premier dessein.*

Cela ne sera pas difficile à croire, si l'on se ressouuient que de moment en moment les corps lumineux respandent

en

en l'air de nouuelles lumieres; que tous les obiets visibles y produisent aussi leurs especes sans cesse & sans relasche; & que la flamme qui sort du feu se conserue par vne production qui d'instant en instant se renouuelle. Car si ces choses qui sont d'vne nature moins noble que l'Ame sont si fecondes en leur action, il ne faut pas croire que celle-cy le soit moins, ny la conceuoir si sterile, que sa vertu soit espuisée dans la premiere production qu'elle aura faite.

Toutes les Images semblables se reunissent en vne seule.

Et il ne faut pas s'arrester à l'inconuenient qui arriueroit de la multiplicité des Phantosmes que l'Ame formeroit d'vne mesme chose: parce que tout de mesme que les deux Images qui sont receuës par les deux yeux ou par les deux oreilles, se confondent en vne & ne representent qu'vn seul obiet: Aussi tous les Phantosmes que l'Ame forme d'vne mesme chose s'vnissent en vn seul, & la multiplicité ne sert qu'à le rendre plus expressif, comme les diuerses couches d'vne mesme couleur rendent les traits plus vifs & plus esclatans. Et c'est la raison pour laquelle la memoire se fortifie par la repetition; dautant que les Phantosmes qu'elle garde sont rafraischis & renouuellez par ceux que l'Ame y adiouste de nouueau, & sont comme retouchez par de nouueaux traits & par de nouuelles couleurs.

Que sert l'Image qui reste dans la memoire.

Or quoy que la presence du Phantosme ne fasse pas la Connoissance, elle n'y est pas toutesfois inutile, parce qu'elle sert à la reproduire vne autre fois. Car comme il estoit necessaire aux animaux de se souuenir des choses

passées, afin de pourvoir à leur conseruation: Il falloit qu'en l'absence des obiets exterieurs il demeurast quelque chose qui les peust remettre dans la veuë de l'Ame, qui suppleast au defaut des especes sensibles, & qui par consequent seruist au mesme vsage où elles sont employées. De sorte que comme celles-cy ne sont autre chose que les exemplaires sur lesquels l'Ame forme ses Phantosmes pour connoistre les choses; aussi ces Phantosmes qui demeurent aprés son action luy seruent de nouueaux modelles, sur lesquels elle fait de nouuelles representations & de nouuelles Connoissances.

Cela supposé comme le fondement de tout ce que nous allons dire, nous laissons toutes les autres questions qui se pourroient faire sur la nature de ces Phantosmes, sur le lieu où ils sont & où ils se conseruent, sur les diuerses facultez de l'Ame Sensitiue, parce qu'il suffit pour nostre dessein, de sçauoir que l'Imagination produit en soy les Images des choses, & que sous ce mot d'Imagination nous comprenons toutes les puissances de l'Ame Sensitiue, comme par celuy d'Entendement, toutes les Facultez intellectuelles qui seruent à la Connoissance. Sans donc nous arrester à ces difficultez qui sont inutiles en ce lieu,

L'Imagination ne fait point de propositions vniuerselles, ny d'abstractiõs pures.

NOVS disons que puisque l'Imagination est du rang des choses materielles, elle est incapable de former aucunes notions vniuerselles dautant que ce qui est materiel, est determiné & singulier. Et parce que son obiet est le corps sensible, & que l'Image qu'elle s'en forme, confond les accidens auec la matiere, elle ne peut faire de pures abstractions comme l'Entendement, ny separer

les accidens ny les formes de leur sujet.

ELLE *peut bien faire de ces abstractions, que l'on appelle Negatiues, par lesquelles on s'arreste à considerer vne partie ou vn accident d'vne chose sans prendre garde aux autres, car elle peut conceuoir qu'vne chose est douce, sans penser qu'elle soit chaude; & puis se la figurer douce & chaude sans considerer les autres qualitez qu'elle a: dautant que cette sorte d'abstraction ne destruit pas son objet, comme l'autre qui separe tout à fait les formes & les accidens de la matiere.* Elle peut faire des abstractions negatiues.

Ainsi dans le iugement qu'elle fait de ce qui luy est vtile, la proposition qu'elle peut former, est que telle chose est bonne; Mais non que telle chose a de la bonté: parce qu'il n'y a que l'Entendement qui puisse auoir vne notion de la Bonté toute seule & separée de son sujet. De sorte que l'on peut dire que l'Entendement fait en ces rencontres, comme le Mathematicien qui vnit les figures toutes simples & separées de la matiere: Mais que l'Imagination imite l'Architecte qui assemble non pas les figures, mais les pierres de telle figure. Car quand elle iuge qu'vne chose est bonne, c'est autant que si on disoit qu'elle vnit vne telle chose auec vne bonne chose; parce qu'elle ne peut former aucune Image qui ne soit composée, & qu'en vnissant vn Phantosme auec vn autre, il faut qu'elle vnisse deux composez ensemble.

OR *qu'elle puisse vnir les Images les vnes auec les autres, c'est vne chose qu'on ne peut contester, si l'on considere les Songes que la pluspart des animaux ont* L'Imagination peut vnir les Images.

durant le sommeil. Car il faut que l'Imagination se figure alors d'autres choses que celles que les Sens luy ont representées; & partant il faut qu'elle assemble diuersement les Images qui se sont conseruées dans la memoire: Autrement leurs Songes ne seroient que de justes repetitions des choses passées, & seroient beaucoup plus parfaits que ceux des hommes, où il n'y a ordinairement que de la confusion. Il y a mesme grande apparence, quoy qu'en disent nos Docteurs, que l'Imagination est capable de produire de ces Chimeres & de ces figures monstrueuses, dont l'original ne se trouue point en la Nature: Car ayant le pouuoir de remuer les Images qui sont dans la memoire, il est impossible qu'elle ne les confonde ensemble, & qu'elle ne joigne souuent celles qui son naturellement incompatibles. Aussi sont ils sujets à ces maladies qui troublent la connoissance & le jugement, & on ne les peut voir dans la fureur ny dans la rage qui les saisit quelquefois, sans iuger qu'il y a bien de la confusion & du desordre dans leurs pensées. Enfin si l'on considere que les oyseaux qui apprennent à parler troublent à tous momens l'ordre des mots qu'on leur a enseignez, on ne sçauroit douter que les Images des choses qu'ils gardent ne se puissent mesler, & que leur Imagination ne soit capable de les vnir & de les assembler comme il luy plaist. Mais cette verité paroist plus claire que le iour, quand on considere qu'à la presence du Bien & du Mal, les animaux se ressouuiennent de celuy qu'ils ont eu autresfois, & qu'ils en esperent ou en craignent aprés vn semblable: Car cela ne se peut faire sans que leur Imagination vnisse les Images des choses presentes,

auec

auec celles du passé & de l'aduenir, comme nous monstrerons plus amplement en la suite de ce Discours.

Elle peut faire des propositions affirmatiues.

SI *cela est ainsi, il faut necessairement donner à l'Imagination la puissance de faire des Propositions Affirmatiues tout de mesme qu'à l'Entendement: car lors que celuy-cy iuge qu'vn aliment est bon, il ne faut autre chose qu'vnir & assembler l'Idée du* bon *auec celle de* l'Aliment, *d'où vient qu'on appelle cette action Composition: Et partant l'Imagination pouuant former les mesmes Images & les vnir ensemble, peut aussi faire des Propositions Affirmatiues comme luy. En effect tout le monde est d'accord que les animaux iugent que les choses leur sont bonnes ou mauuaises: Or iuger de la sorte c'est vnir vne Image auec vne autre, c'est faire vne Proposition Affirmatiue.*

Toute vnion d'Images ne fait pas affirmation.

IL *faut neantmoins remarquer qu'en cette rencontre l'Imagination ne iuge des choses que dans le moment qu'elle vnit & assemble leurs Images; parce que le Iugement est vne action qui est toute dans le mouuement. De sorte que toute Vnion n'est pas Affirmation, les Images qui s'vnissent d'elles-mesmes, & celles qui se presentent toutes vnies ne faisant point iugement, mais vne simple Conception, ou apprehension comme parle l'Eschole: parce que le Iugement est vn progrés que la Faculté fait d'vne chose à l'autre: au lieu que la simple Conception est la representation d'vn seul obiet où elle s'arreste sans passer outre. Quand donc l'Entendement iuge que* l'homme *est* animal, *il vnit ces deux termes, & le Verbe*

substantif qui est entre deux est la marque de l'vnion qu'il en fait. Mais quand il conçoit l'homme & l'animal *tout ensemble, ce n'est plus Iugement, parce qu'il ne les vnit pas ; il les trouue vnis, & sans faire de proposition, il forme vne simple conception ou apprehension, sans y mettre le verbe qui est la marque de l'vnion. Les Propositions mesmes où ce verbe est employé, qui se conseruent dans la memoire, sur le papier, ou ailleurs, ne sont pas de vrayes propositions ; elles n'en ont, s'il faut ainsi dire, que le corps & la matiere, puisque l'vnion qui en est comme la forme, leur manque. Et si l'Ame n'en conçoit de nouueau les termes, & ne les vnit de rechef ensemble, ce ne sont point de veritables Iugemens, ny par consequent de vrayes Propositions. Quoy qu'il en soit la mesme chose se fait dans l'Imagination : Car dans le moment qu'elle vnit les Phantosmes, elle iuge des choses & fait des Propositions Affirmatiues ; Mais quand elle les conçoit ensemble & tout vnis, ce n'est plus Iugement ny Proposition, c'est vne simple conception, comme nous auons dit.*

Les Images, quoy qu'vnies se peuuent discerner & estre connuës separément.

Il *ne faut pas pourtant croire que quand de differentes Images s'vnissent dans l'Ame, elles se confondent de telle sorte, qu'elles ne se puissent plus discerner l'vne d'auec l'autre ; elles sont en cela semblables aux especes visibles qui s'vnissent dans l'air sans confusion, & qui se ramassent, s'il faut ainsi dire, iusques en vn poinct, sans rompre leur ordre & leur distinction naturelle. De sorte qu'à parler proprement, l'Imagination ioint plustost les Phantosmes qu'elle ne les Vnit ; Car elle les ran-*

ge & les place sans les mesler, elle les assemble sans les confondre, & faisant vn tout de plusieurs parties differentes, elle laisse chacune en son ordre & dans sa determination particuliere. C'est pourquoy quand il en est de besoin, elle les peut connoistre separément & sans s'attacher à toutes, n'en prendre qu'vne ou deux pour seruir d'obiet à sa connoissance. Ainsi apres que les yeux luy ont presenté vne chose blanche, que la langue luy a fait connoistre qu'elle est douce, que le nez luy a appris qu'elle est de bonne odeur, &c. Tous les diuers Phantosmes qu'elle a formez sur le rapport de tous ces Sens, s'vnissent en vn seul pour representer vn seul obiet, où toutes ces qualitez se rencontrent. Mais cette vnion se fait en telle sorte, qu'elle les peut considerer separément, & s'arrester à ce qui est doux, sans penser à ce qui est blanc, & puis rassembler les Images du doux & du blanc; auquel cas elle fait sans doute vn Iugement Affirmatif, comme nous auons monstré cy-dessus.

OR *comme entre les accidens sensibles il y en a qui font mieux connoistre la nature des choses les vns que les autres, parce qu'ils ont plus de connexion auec elle: par exemple la Saueur fait mieux connoistre la nature de l'aliment que l'odeur, & celle cy que la couleur, ou la figure: Au contraire, la couleur & la figure font mieux connoistre les choses terribles que la saueur & l'odeur, & ainsi des autres: Il faut de necessité que l'Imagination qui peut aller d'vn Phantosme à l'autre, fasse vn progrez dans ses Connoissances, & qu'elle passe souuent d'vne chose plus connuë à celle qui l'est moins, & qu'en-*

L'Imagination connoist vne chose par vne autre.

leur diuision, il en puisse naistre quelque sorte de raisonnement, il faut necessairement confesser qu'elle peut raisonner. Car ce que nous auons dit des Propositions Affirmatiues, se doit entendre à proportion des Negatiues; dautant que tout de mesme que le Iugement Affirmatif n'est autre chose que l'vnion des Images; le Negatif n'est rien aussi que la diuision qu'il en fait: & si l'Ame Sensitiue les peut assembler, elle peut aussi les separer & les diuiser: Enfin si elle peut raisonner par des propositions affirmatiues, elle le peut aussi par des negatiues.

La difference qu'il y a entre les discours de l'Entendement & de l'Imaginatiõ.

CE n'est pas que les discours de l'Imagination soient semblables à ceux de l'Entendement, & qu'il n'y ait vne tres-grande difference entre la faculté de raisonner qui se trouue en l'vn & en l'autre. Car outre que celle de l'Imagination est bornée aux choses corporelles qui sont necessaires à la vie, & que mesme en chaque espece elle est ordinairement restrainte à celles qui sont propres à la nature de chacune: Elle a cette imperfection, que tout son progrez se fait par des connoissances particulieres, qui ne peuuent iamais produire que des raisonnemens particuliers: Au lieu que l'Entendement a la liberté de iuger de toutes choses, d'en former des notions generales, & d'en tirer quand il luy plaist des consequences ou particulieres ou vniuerselles. De sorte qu'il est vray de dire que la Nature s'essaye en quelque sorte à raisonner dans l'Imagination; qu'elle y trace les premiers crayons du discours; & que ne pouuant pas arriuer tout d'vn coup à la perfection qu'elle luy veut donner, elle la commence, en faisant des raisonnemens grossiers & imparfaits, qui ne

sont composez que de iugemens particuliers ; & qu'enfin elle l'acheue dans l'Entendement humain, qui connoist plus exactement les choses, & qui forme ses raisonnemens de propositions vniuerselles.

Or *cette difference est si considerable, qu'elle ne rend pas seulement l'Imagination inferieure à l'Entendement dans la maniere d'operer, mais encore dans l'ordre de nature & d'essence. Car la Faculté qui est capable de faire des notions & des propositions vniuerselles, ne peut estre attachée à la matiere, & doit necessairement estre spirituelle : parce que tout ce qui est materiel est singulier & determiné : de sorte que l'Entendement humain, parce qu'il raisonne vniuersellement, est dans l'ordre des natures spirituelles, & l'Imagination qui est reduite aux discours particuliers est au rang des choses materielles & corporelles.*

Avssi *par cette distinction qui est veritable & necessaire, on destruit facilement toutes les absurditez que l'on s'est imaginées dans l'opinion que nous tenons. Car on a pensé que si les Bestes raisonnoient, l'Homme n'auroit plus la raison pour difference specifique, & que leur Ame seroit libre & immortelle aussi bien que la sienne. Mais ces obiections sont vaines, puisque c'est la Raison parfaite & vniuerselle qui fait la difference de l'homme, & qui est le principe de la preuue de sa liberté & de son immortalité : & que celle des bestes estant imparfaite & particuliere ne peut auoir ces priuileges pour les raisons que nous auons dites.*

Responce aux obiectiõs principales.

Or s'il n'y a point d'autres inconueniens à craindre que ceux-là, pourquoy se veut-on opiniastrer à soustenir que les Bestes ne raisonnent point, puisqu'elles font tant d'actions qui paroissent raisonnables? n'est-ce pas faire tort à la Raison que de ne la vouloir pas reconnoistre en des choses où elle paroist si visiblement? Et n'est-ce pas obscurcir la connoissance de la Nature, que de rapporter à des principes estrangers & inconnus, des effets qui ont leurs causes ordinaires & naturelles.

Mais ils disent que toutes les actions des animaux qui semblent estre les plus raisonnables peuuent proceder d'ailleurs que de la Raison, & que la Nature qui ne multiplie point les causes sans necessité, n'a point deu se seruir d'vne si noble Faculté pour la conduite des Bestes, puisque celles qui leur sont propres & comme domestiques y pouuoient satisfaire toutes seules: car tout ce qui paroist de plus merueilleux en leurs actions se peut & se doit rapporter, ou à l'Instinct comme la preuoyance des Fourmis, la police des Abeilles, & autres semblables qui sont communes à toute vne espece, ou bien à la Memoire & à la Coustume, comme sont celles qui viennent de l'instruction qu'on donne à quelques-vns, ou de l'adresse particuliere qu'ils s'acquierent eux-mesmes.

Nous voulons bien aduoüer auec eux toutes ces veritez qui ne destruisent point celle que nous auons establie; Mais quand ils supposent qu'il n'y a point de Raisonnement où ces causes se rencontrent, c'est ce que nous ne

pouuons

pouuons leur accorder, & ce qu'ils ne sçauroient souste-nir, s'ils examinent bien la maniere dont elles agissent dans les exemples proposez.

Que les bestes doiuent auoir la raison pour estre instruites.

CAR *quand il seroit vray que tout ce que l'on apprend aux Bestes ne dépendroit que de la memoire des coups qu'on leur a donnez en les enseignant; Et que lors que la voix ou l'action du maistre réueille en elles le souuenir du mal qu'elles ont souffert aux premieres leçons, la crainte qu'elles ont de retomber au mesme danger les oblige aprés de faire les mesmes choses qu'on leur a enseignees. Il est certain que cela ne se fait point sans discours, & qu'il faut necessairement que leur Imagination raisonne ainsi, que puisque telle chose leur a autrefois causé du mal, celle-cy qui se presente luy estant semblable, doit aussi causer le mesme mal: Car les Images des premieres leçons & des coups qu'elles ont autrefois receus, sont differentes de celles que l'Imagination forme alors, puisque celles-là sont des choses passées, & que celles-cy sont & des choses presentes & des futures, la menace estant presente, & les coups qu'elles craignent estant à venir: de sorte qu'il faut que l'Imagination vnisse l'Image de la chose presente auec celle du passé qui luy est connuë, & que par celle-cy elle connoisse celle qui est à venir. Or si ce n'est là raisonner, il n'y a point de Raisonnement au monde, & si c'est vn veritable discours, il n'y a gueres d'actions où les Bestes ne raisonnent.*

Tout ce qu'on pourroit obiecter, seroit qu'elles ne connoissent point les differences du temps, & par consequent

que ces Images du passé, du present & de l'auenir, estant imaginaires, les consequences que nous en tirons sont vaines & friuoles. Mais nous répondons à cela qu'il est veritable qu'elles ne connoissent point les differences du temps separées & abstraites des choses; cette connoissance estant reseruée à l'Entendement, qui seul peut faire des abstractions toutes pures: mais elles connoissent les choses auec les differences du temps où elles sont. En effet elles desirent, elles esperent, elles craignent, & toutes ces Passions supposent le Bien & le Mal à venir: Or si elles connoissent le Bien & le Mal sous cette difference qui est la plus difficile à connoistre; Il est bien croyable qu'elles connoissent celles du passé & du present, estant pourueuës de la memoire pour celles-là, & des sens pour celles-cy.

Il est donc certain qu'elles raisonnent quand elles conferent les choses presentes auec celles qui sont passées, & qu'elles en tirent des consequences pour l'auenir. Et cela suffiroit pour monstrer qu'elles ne sont pas destituées de la raison: Car tout de mesme qu'vn Homme pour auoir la puissance parfaite de raisonner, n'est pas obligé de discourir à tous momens; Aussi quoy que les Bestes ayent la raison, il ne s'ensuit pas qu'elles la doiuent employer en toutes leurs actions, c'est assez qu'elles la fassent paroistre en quelques-vnes pour estre estimées raisonnables.

NEANTMOINS *afin de ne laisser aucune obscurité en cette matiere, il faut encore monstrer que la Coustume & l'Instinct, qui sont comme les deux forts où nos aduersaires se retranchent ordinairement quand ils se*

trouuent pressez par la force des argumens & des experiences qu'on leur obiecte; Il faut, dis-je, faire voir que les actions qui dépendent de ces deux principes, se font toutes ou pour la plus grande part auec Raisonnement.

Qu'on ne se peut accoustumer à quelque chose sãs discours.

PREMIEREMENT, *ie veux bien accorder que les Bestes peuuent faire les actions ausquelles elles sont accoustumées, sans se seruir de la raison; Mais il faut que l'on confesse aussi qu'il est impossible qu'elles puissent s'accoustumer à les faire sans l'aide du discours: De sorte qu'en disant qu'elles font les choses sans raisonner, parce qu'elles y sont accoustumées; c'est auoüer qu'elles sont raisonnables, parce qu'elles ne peuuent s'accoustumer à aucune chose sans y employer la raison.*

Pour faire voir cette verité, il faut supposer que la Coustume *se forme par plusieurs actions reiterées, qui laissent dans les puissances vne certaine facilité & promptitude à operer, qu'elles n'auoient point auparauant. Ce n'est pas icy le lieu d'examiner si cette facilité consiste en vne certaine qualité qui demeure dans les puissances & dans les organes; ou si elle procede d'vne connoissance plus parfaite que l'Ame s'est acquise par des Images plus expressiues, laquelle fait après vne plus forte impression sur l'Appetit & sur la vertu Motiue des parties.* Car *de quelque façon que la chose se fasse, il est indifferent pour la difficulté que nous examinons; il faut seulement sçauoir que la memoire y est necessaire, & que pour reiterer les mesmes actions, il est necessaire de s'en ressouuenir, autrement elles ne seront pas semblables entr'elles, du moins les premieres ne laisseront au-*

cune disposition pour mieux faire les autres. Et certainement quand les Bestes font quelque chose volontairement ou par contrainte, & mesme par hazard ; le Bien ou le Mal qui leur en est arrivé demeure dans leur memoire, & les oblige en de pareilles rencontres à reïterer les mesmes actions, sur l'esperance ou sur la crainte qu'elles ont que le mesme bien ou le mesme mal leur arrivera. Par exemple, quand on veut accoustumer des Chiens à faire quelque chose d'extraordinaire, on les menace, on les frappe, & le souvenir des coups les engage apres à faire la mesme action pour se garantir d'vn pareil danger.

Il en est de mesme quand on les flatte & qu'on leur donne à manger apres qu'ils ont fait quelque chose, car ils conseruent la memoire des caresses & du traitement qu'ils ont receu, & l'esperance qu'ils ont apres d'en receuoir encore de semblables, les excite à faire les mesmes choses. Si par hazard mesme, comme il arriue assez souuent, ils font verser quelque vaisseau où ils puissent trouuer dequoy contenter leur faim ou leur soif, ils le font apres retomber à dessein, se ressouuenant du bien qu'ils y ont rencontré la premiere fois. Et c'est sans doute ainsi qu'il falloit que celuy que Plutarque dit auoir veu ietter des cailloux dans vn pot pour faire monter l'huile, se ressouuint que la mesme chose luy estoit arriuée, & que l'esperance d'aualer l'huile comme il auoit fait autrefois, luy faisoit alors employer les mesmes moyens que le seul hazard luy auoit peut-estre enseignez. Mais quelque verité qu'il y ait en cét exemple, ny en tous les autres qui sont singuliers en cette matiere, ie ne m'y veux pas arrester,

rester, sçachant bien qu'ils peuuent estre suspects : C'est assez que dans les actions communes & ordinaires que les Bestes font par coustume, elles se ressouuiennent au commencement du bien & du mal qui leur est venu pour les auoir faites ; autrement il seroit impossible qu'elles s'y peussent accoustumer.

Or si cela se fait de la sorte, elles ont la mesme necessité de raisonner en ces rencontres qu'elles ont quand on les instruit, comme nous auons monstré cy-deuant ; car il faut qu'elles assemblent les Images des obiets presens auec celles des choses passées dont elles se souuiennent ; & que de là elles en tirent des consequences pour l'aduenir. Et partant s'il y a du discours en cét assemblage de diuerses notions, comme il n'en faut point douter, il est certain que les Bestes ne peuuent s'accoustumer à quoy que ce soit sans l'aide de la Raison, quoy que peut estre elles puissent apres faire les choses ausquelles elles sont accoustumées sans aucun raisonnement.

QVANT à l'Instinct, *qui est le refuge le plus ordinaire de ceux qui ne veulent point reconnoistre le raisonnement des animaux, & qui leur est comme vn mot consacré ou vne parole magique, auec laquelle ils croyent fasciner les Esprits & arrester toutes les raisons qu'on leur obiecte : Nous sommes obligez d'en examiner plus soigneusement la nature, de voir s'il est necessaire en quelques actions, & s'il exclud tellement la raison, que quand vne chose se fait par son moyen, ce soit vn argument infaillible que le discours n'y a aucune part.*

L'Instinct est particulier aux animaux.

Il faut donc mettre pour vn fondement asseuré que le mot d'Instinct ne se dit que des Animaux, & que ce seroit aller contre le sentiment de tous les Philosophes, & contre l'vsage de toutes les langues qui s'en sont seruies, que de l'appliquer à d'autres choses.

Car on ne dira iamais, si l'on veut parler proprement, que les Pierres soient poussées par l'Instinct quand elles tendent vers leur centre, ou quand elles font quelqu'autre action que ce soit qui leur est ordinaire : parce que nous conceuons par le mot d'Instinct, comme vn certain poids, vne inclination ou vn mouuement qui supplée au defaut des facultez naturelles, & qui pousse les choses où elles ne pourroient aller d'elles-mesmes. Or est-il que les Pierres, les Plantes, & tous les autres corps qui sont priuez de sentiment n'ont point besoin de ce secours, & ont les vertus qui sont necessaires pour faire toutes leurs fonctions, & partant on ne peut pas dire qu'elles soient conduites par aucun Instinct. Mais il n'en est pas ainsi des Animaux que nous voyons faire des choses qui semblent surpasser la force des puissances que la Nature leur a données. Car quand on considere que la Brebis fuit le Loup qu'elle n'auoit iamais veu auparauant; que le poussin n'est pas plustost esclos qu'il craint le Milan; & que l'Abeille fait sans l'auoir appris vn des plus ingenieux ouurages de la Nature : On est contraint d'auoüer, que puisque le mouuement des animaux se fait par l'Appetit, & que l'Appetit est vne puissance aueugle qui a besoin d'estre conduite par la Connoissance; il faut que ceux-cy qui apparemment ne peuuent connoistre ce qu'ils font, soient

poussez par quelque vertu qui n'est point de l'ordre de celles qui leur sont propres & naturelles.

Ce mouuement secret est donc ce que l'on appelle Instinct, & son origine mesme nous l'apprend, car il vient du verbe Latin Instigo, *qui signifie pousser, de sorte que Instinct vaut autant que impulsion; mais c'est vne impulsion secrete & cachée, qui ne dépend point de la connoissance ordinaire des Sens. Car c'est vne erreur du peuple ignorant de reduire toutes les actions des Bestes à l'Instinct: comme il y en a de deux sortes, les vnes qui se font en suite de la Connoissance que l'Imagination s'est acquise par le Sens; les autres qui se font sans cette connoissance. Les premieres n'appartiennent point à l'Instinct; car quand vn animal qui a faim cherche à manger, quand il fuit celuy qui le frappe, c'est l'Imagination qui a connu par les Sens que ces choses luy sont vtiles ou dommageables: Autrement il faudroit dire que les hommes qui font souuent les mesmes actions par la mesme connoissance, fussent poussez à les faire par l'Instinct. Il n'y a donc que celles qui dépendent d'vne plus haute connoissance que celle des Sens, lesquelles se puissent rapporter à cette Cause occulte, qui pousse secrettement les Animaux à faire leurs actions les plus naturelles sans estre instruits d'aucune connoissance sensible. La difficulté est de sçauoir quelle est cette Cause qui pousse ainsi les Animaux.*

CERTAINEMENT *il semble d'abord, que s'ils n'ont pas la connoissance des choses qu'ils font par Instinct, & que l'Imagination n'excite l'Appetit que par la Connoissance, il est necessaire que la cause qui l'esmeut en* Quelle est la cause de l'Instinct.

ces rencontres, soit tout à fait exterieure, puisque l'Appetit ne s'agite pas de luy-mesme, que l'Imagination n'en a pas le moyen, & qu'il n'y a point d'autres facultez interieures qui conduisent l'animal que ces deux-cy.

La Philosophie de Platon n'est pas en peine à trouuer cette cause, & dit que c'est l'Ame du monde qui fait mouuoir toutes les parties de l'Vniuers ; Celle d'Aristote asseure que c'est le Ciel qui contient eminemment toutes les puissances de la Nature. Mais ces deux opinions qui ont esté bannies des Escholes, ont fait place à vne troisiesme qui semble estre la plus raisonnable. Car ne voyant point dans l'ordre des Causes secondes qu'il y en eust aucune qui peust exciter ce mouuement admirable, elle a creu qu'il n'y auoit que la Premiere à qui il se deust rapporter ; & que Dieu qui auoit creé les choses auec toutes les facultez dont elles estoient capables, s'estoit obligé par sa bonté & par sa prouidence à suppléer à leur foiblesse, quand il faudroit qu'elles fissent des actions qui surpasseroient les forces de leurs vertus naturelles. Que celle-cy estant de ce rang-là auoit besoin du mesme secours, & qu'il y auoit assez d'exemples de cette verité dans la creation de l'Ame humaine, dans la determination indiuiduelle de chaque chose, & dans tous les effets qui partent immediatement de sa puissance, quand celle des Agens naturels n'y peut atteindre.

Dieu n'est pas la cause de l'Instinct.

Mais *pour en parler sainement, ie crains que cette opinion qui semble defendre la bonté de Dieu, ne condamne sa Puissance & sa Sagesse. Quoy? il aura laissé toutes les especes des animaux dans vne si grande imperfection, qu'elles*

qu'elles n'auront pas la moitié des vertus qui leur sont necessaires pour la vie? Luy de la grandeur & de la Majesté duquel il est de ne s'abbaisser pas à faire les choses que par l'entremise des causes secondes, se sera assujetty à faire immediatement la pluspart des actions des animaux les plus vils? Et cette Nature qui est l'Art de sa Puissance & de sa Sagesse, & comme le Thresor d'où il tire les vertus de chaque chose, se sera trouvé espuisée quand il aura deu produire les moins nobles creatures?

Non, il n'y a pas d'apparence qu'ayant fait toutes les choses auec poids & mesure, il ait laissé vn si grand vuide en celles-cy; qu'il ait abandonné l'Homme qui est le chef d'œuure de ses mains à la foiblesse de son Raisonnement, pour assister les Bestes d'vn si noble & si puissant secours; & qu'il ait trouué des moyens naturels pour former le Raisonnement & l'Intelligence, qui sont les plus nobles actions des choses creées, sans en auoir peu trouuer pour celles des Bestes qui sont d'vn ordre inferieur, & qui ne demandent pas vn art si exquis, ny vne si grande puissance?

L'Instinct vient d'vne vertu naturelle.

Il faut donc croire que les actions des animaux qui se font par l'Instinct, ne partent pas immediatement de la main de Dieu, mais de quelque vertu secrete qu'il leur a donnée, & qui leur est aussi naturelle que le Sens ou la Raison; que ce n'est pas offenser sa Prouidence de luy oster vn soin si particulier, puisqu'elle ne laisse pas de les assister de son concours en tout ce qu'ils font; & c'est luy rendre plus d'honneur, d'asseurer qu'il a fait toutes

choses en leur perfection, que de dire qu'il supplée à leurs defauts; puisque tout ce qu'elles ont vient de sa liberalité, & qu'il y a danger qu'en auoüant leur imperfection, on ne blesse sa Toute-puissance & sa Sagesse infinie.

L'Imaginatiō est la cause de l'Instinct, & partant les Bestes connoissent ce qu'elles font par luy.

CHERCHONS *donc quelle est cette secrette vertu qui les pousse à faire tant d'effets merueilleux, ausquels leurs facultez ordinaires semblent ne pouuoir atteindre. A mon iugement on peut raisonner ainsi, que puisque cette vertu ne vient point de dehors, il faut qu'elle soit interieure: & comme il n'y a que deux ordres de facultez dans les animaux, sçauoir est les Vegetatiues & les Animales; qu'elle n'est pas du rang des vegetatiues, puisque le mouuement des muscles, & les passions qu'elle excite ne peuuent venir de ce Principe; & qu'ainsi ce doit estre vne faculté Animale. Or toutes les facultez de cét ordre là se reduisent à l'Imagination & à l'Appetit; l'Imagination fait la Connoissance, & l'Appetit s'esmeut par ses ordres: Car il ne peut s'esmouuoir ny exciter les autres vertus qui sont sous sa direction, qu'il ne soit esclairé par elle; il est aueugle de sa nature, & a besoin d'estre conduit par vn autre. De sorte qu'il faut necessairement conclure que tous les mouuemens qui se remarquent dans les Actions de l'Instinct procedent veritablement de l'Appetit, mais que l'Imagination luy doit seruir de flambeau, & marcher deuant pour le conduire: & que par consequent les Animaux connoissent tout ce qu'ils doiuent faire; que la Brebis connoist qu'elle doit fuir le Loup; que la Fourmy sçait comment elle doit faire ses prouisions; que l'Hirondelle a connoissance des matieres*

& de la forme dont elle doit bastir son nid, & que les Abeilles n'ignorent rien de tout ce qui est necessaire à leur petite Republique.

La connoissance qui accompagne l'Instinct ne vient pas des Sens.

TOVTE *la question est, de sçauoir comment ils connoissent ces choses, veu que les Sens ne les leur apprennent pas, & qu'il semble qu'ils ne peuuent auoir aucune connoissance qui ne vienne de dehors, & qui n'entre par ces portes dans leur Imagination. Mais quand on aura consideré que la Nature leur a donné tant de soin de leur conseruation, & qu'elle ne leur a desnié aucune des choses qui y estoient necessaires; on sera contraint d'auoüer que la connoissance des Sens ne pouuant satisfaire toute seule à cette necessité, ils auoient besoin d'en auoir vne autre qui suppleast à celle-là, & qui mesme la leur rendist vtile. Car que pourroit seruir au Poulsin de voir le Milan, s'il n'estoit instruit d'ailleurs, que c'est vn oyseau qui est né pour sa perte, & vn ennemy qui attente à sa vie? & que seruiroit à l'Abeille quand elle sort la premiere fois de la ruche, de voir & de gouster les fleurs, si elle ne iugeoit qu'elle y doit trouuer la matiere dequoy faire le miel & la cire, & si elle ne sçauoit desia tout l'art qu'elle doit employer en vn si merueilleux ouurage? De sorte qu'en ces rencontres les Sens ne seruent à ces animaux que pour réueiller de plus anciennes & de plus nobles connoissances que la Nature leur a données, & sans lesquelles les presentes leur seroient tousiours inutiles & souuent dommageables.*

Mais des especes naturelles.

D'OV peuuent-elles donc venir ? comment se peuuent-elles donc former ? car toute connoissance est vne action, & vne representation de l'obiet, & partant il faut qu'il y ait vn obiet que l'Imagination se represente, & sur lequel elle forme son Phantosme, en quoy consiste la connoissance, comme nous auons dit. Or nous auons monstré qu'il y auoit deux sortes de modelles & d'exemplaires, sur lesquels l'Imagination peut former son Phantosme, à sçauoir l'Espece & l'Image exterieure que les objets impriment dans les organes des Sens, & celle qui demeure dans la memoire: De sorte que si l'Imagination connoist la chose qui se fait par Instinct, il est necessaire qu'elle en ait quelque Image interieure ; puisque les Sens ne luy en presentent point d'exterieure. Et parce que la connoissance de ces choses est necessaire à l'Animal dés le premier moment de sa vie, & ne se doit point acquerir auec le temps ny par l'exercice, il faut aussi que ces Images soient nées auec luy, & que la Nature les ait imprimées dans l'Ame dés le premier moment de sa naissance.

Tout de mesme que la cōnoissance des Anges.

CELA ne sera pas difficile à croire, si l'on se ressouuient que ce n'est point là vn priuilege qui soit particulier aux Animaux, & qu'il y a vn autre genre de choses dans l'Vniuers, qui est beaucoup plus noble & plus estendu que le leur; qui n'a point d'autre moyen naturel pour connoistre la plus grande part de ses objets que celuy-là. Ie veux parler de la Nature Angelique, où la Philosophie & la Theologie ont esté contraintes de reconnoistre

connoistre

connoistre de pareilles Images pour la mesme necessité qui se trouve aux Animaux. Car n'ayant point d'organes pour receuoir celles de dehors, & les obiets mesmes n'estans pas capables d'en produire qui luy soient proportionnées, il faut, si on ne veut confesser que c'est la plus defectueuse de toutes les creatures, & que la puissance de connoistre luy a esté donnée inutilement; il faut, dis-ie, qu'elle en ait d'interieures, & pour se seruir des termes de l'Eschole, de Connaturelles, sur lesquelles au defaut des obiets, l'Entendement Angelique forme apres ses idées & ses connoissances. Or si cela est veritable, & si l'ordre que Dieu a estably dans l'Vniuers, demande que les perfections qui se trouuent accomplies dans les choses les plus hautes, soient commencées dans celles qui leur sont inferieures; Il est necessaire que ce moyen de connoistre estant tres-parfait dans les Intelligences, soit comme esbauché dans les autres choses qui ont comme elles la faculté de connoistre. Car il est certain que ces Images sont fort grossieres, & fort confuses dans les Bestes, & qu'elles ne leur donnent que la connoissance de fort peu de choses qui sont necessaires à leur conseruation: Mais que l'homme, outre celles qu'il a communes auec elles, en a de plus esleuées & de plus lumineuses, comme sont celles qui le portent naturellement à la connoissance de Dieu, des premiers Principes & autres semblables; Et qu'enfin elles sont tres-claires, tres-distinctes, & plus generales dans les Anges & dans les autres substances separées.

Mais *pour reuenir à celles de Animaux, tandis que* Comment

ces Images font la connoissance.

l'Imagination ne les considere point, elles ne produisent aucune connoissance pour les raisons que nous auons dites cy-deuant; Et comme elle est indifferente à toutes, il faut qu'elle soit determinée à l'vne ou à l'autre, par quelque chose qui ait rapport auec elle. D'ordinaire ce sont les obiets qui se presentent aux Sens, qui produisant leurs Images semblables à celles qui sont cachées dans l'ame, excitent l'Imagination à les considerer & à former ses connoissances selon l'ordre qu'elles gardent entr'elles. Car tout de mesme que lors que l'on a appris quelque art, il ne faut se ressouuenir que d'vne des moindres particularitez qu'il y ait, pour remettre dans l'esprit toutes les regles & toutes les notions qui s'en sont conseruées dans la memoire; aussi apres que l'Imagination s'est appliquée à quelqu'vne de ces secretes Images, elle voit en suite toutes les autres qui ont connexion auec elles, & comme on ne peut tirer le premier anneau d'vne chaisne, sans faire suiure les autres, elle ne peut auoir connoissance de l'vne, qu'elle ne connoisse toutes celles qui sont du mesme ordre & qui sont enchaisnées ensemble. Ainsi quand la faim a excité la Fourmy à chercher durant l'Esté dequoy se nourrir, venant à rencontrer des grains de bled, les Images qui sont nées auec elle se réueillent à cette veuë, & la font comme souuenir qu'elle doit amasser ces grains, les porter en ses petits reseruoirs, & quand tout cela est fait, en ronger vn des bouts. Ce n'est pas peut-estre qu'elle pense à l'Hyuer à venir, ny qu'elle sçache que ce qu'elle ronge soit le germe qui corromproit sa prouision s'il venoit à demeurer: parce que les Images qu'elle a, ne s'estendent pas plus

loin que les actions qu'elle fait, & qu'il suffit pour sa conseruation qu'elle fasse les choses simplement, sans sçauoir toutes les raisons pour lesquelles elle les fait ainsi. Il en est de mesme de l'Hirondelle quand elle veut bastir son nid; la saison & la fermentation des humeurs l'incitant à faire ses petits, toutes les especes qui sont destinées pour cette action se presentent à son Imagination, & luy font connoistre qu'elle doit chercher de la boüe, l'appliquer de telle & telle sorte, & faire après prouision de plumes pour les mettre au dedans de son nid; non pas peut-estre qu'elle sçache que la boüe se desseichera & se rendra solide auec le temps, ny que telle figure soit plus commode à son dessein qu'vne autre, ou que les plumes soient propres à conseruer la chaleur de ses œufs, & à faire reposer plus mollement ses petits; d'autant qu'elle n'a pas plus de connoissance que ces Images naturelles luy en peuuent donner, & qu'elle agit comme vn homme qui auroit ses ordres par escrit, qui fait simplement ce qui est couché dans ses memoires, sans penetrer plus auant dans le dessein de celuy qui les luy a donnez.

Les connoissances de l'Instinct sont pratiques.

E N *effect toutes les connoissances qui accompagnent l'Instinct, sont des Connoissances pratiques qui sont destinées pour agir. Car la Brebis ne connoist pas le Loup pour arrester là sa connoissance, mais elle le connoist comme vne mauuaise chose qu'elle doit fuir: Et la Fourmy ne connoist pas simplement le grain de bled, mais elle le connoist comme vne chose qui luy est bonne, qu'elle doit porter dans son magazin, qu'elle doit ronger par le ger-*

me, & ainsi du reste. L'Entendement mesme dans l'Instinct qu'il a pour les choses diuines & pour les premieres veritez, n'est pas esclairé d'vne connoissance speculatiue, mais il connoist Dieu pour le respecter & pour recourir à luy en ses necessitez: & la lumiere qu'il a pour les premiers principes, n'est que pour les luy faire approuuer quand on les luy fait comprendre.

L'Instinct n'est pas dans la faculté Estimatiue.

ET *c'est sans doute pour cette raison que quelques-vns ont placé l'Instinct des Animaux dans la faculté Estimatiue, parce que c'est elle qui forme les connoissances pratiques, qui iuge si les choses sont bonnes ou mauuaises, s'il faut les poursuiure ou les fuir, qui en vn mot esclaire & conduit immediatement l'Appetit. Mais quoy que cela soit vray quand on considere l'Instinct en exercice & en acte comme parle l'Eschole, parce qu'il suppose vne connoissance actuelle, qui ne peut estre ailleurs que dans l'Estimatiue; neantmoins absolument parlant, cela n'est pas veritable: puisque l'Instinct est vne vertu qui est née auec l'Animal, qui n'agit pas tousiours, & qui procede de ces Images dont nous venons de parler. Or ces Images ne sont en aucune partie de l'Ame qui soit connoissante, parce qu'il faudroit qu'elles produisissent tousiours la Connoissance, & partant l'Instinct ne peut estre dans la faculté Estimatiue.*

Les Especes naturelles sont dans la Memoire.

ON *demandera peut-estre, quel est donc le lieu où la Nature a logé ces Images? Certainement il y a grande apparence, que c'est la Memoire qui n'est propre qu'à receuoir, qui ne produit de soy-mesme aucune connoissance, & qui*

& qui conserue les Images des choses qui sont entrées par les Sens. Car s'il est vray que toutes les Images d'vn mesme obiet qui sont semblables s'vnissent ensemble, il faut que les Images qui viennent de dehors s'vnissent auec celles qui ont esté imprimées dans l'Ame; parce qu'elles sont semblables, & qu'elles representent vn mesme obiet: Et partant, puisque celles-là sont dans la Memoire, il faut que celles-cy y soient aussi.

Que la Raison se trouue auec l'Instinct.

VOILA *ce que nous auions à dire de la nature de l'Instinct, & auec quoy ce me semble on peut resoudre toutes les difficultez qui peuuent naistre sur cette matiere. Il reste maintenant à voir si le Discours ne contribuë rien à ses actions, & si lors qu'vn animal fait quelque chose par Instinct, c'est vne consequence infaillible que la Raison n'y a aucune part.*

Premiere Raison.

CERTAINEMENT *si l'on considere que la plusspart des Bestes adioustent par l'instruction ou par la coustume beaucoup de nouuelles connoissances à celles que la Nature leur a données, comme on peut iuger par les Chiens & par les Oyseaux que l'on dresse pour la chasse; par les Lieures & par les Cerfs, qui deuiennent plus rusez par l'aage & aprés auoir esté souuent courus; par les Rossignols qui chantent beaucoup mieux & qui ont plus de diuersité en leur ramage quand ils ont esté instruits par les autres; & mesme par tout ce que les enfans & les hommes font par nature, où l'on peut apporter quelque regle & quelque changement: si, dis-ie, on prend garde à toutes ces choses, on sera contraint d'a-*

noter que du moins en ces occasions le Discours se mesle auec l'Instinct, puisque l'instruction & la coustume s'y rencontrent, lesquelles supposent tousiours la Raison, comme nous auons monstré cy-deuant.

Seconde Raison.

D'AILLEVRS *il y a beaucoup de circonstances dans les actions de l'Instinct, qui ne sont point exprimées dans ces Images naturelles qui leur ont esté données: Car l'Hirondelle n'a point d'Image qui l'assuiettisse à faire son nid en cet endroit plustost qu'en vn autre, l'Abeille n'en a point aussi pour la ruche particuliere où elle trauaille; non plus que tous les autres Animaux n'en peuuent auoir pour les lieux & pour les rencontres où ils trouuent des commoditez ou des obstacles à leurs desseins; parce que ce sont des choses contingentes & fortuites, dont ils ne peuuent auoir de connoissance determinée; Et neantmoins il est certain qu'ils en conseruent la memoire, & qu'ils ne manquent point à retourner à leurs domiciles ordinaires, & à euiter les lieux où ils ont receu quelque dommage. Or comme ce souuenir excite en eux le Desir & l'Esperance de posseder le mesme bien qu'ils ont eu auparauant, ou la crainte de retomber aux mesmes dangers qu'ils ont desia soufferts; il faut de necessité qu'ils conferent les choses passées auec celles qui sont à venir, & qu'ils ayent alors la mesme necessité de raisonner qu'ils ont quand on les instruit, ou qu'on les accoustume à quoy que ce soit; comme nous auons monstré. Et partant encore qu'il fust vray que les actions principales de l'Instinct se fissent sans discours, on peut dire neantmoins que la Raison se mesle tousiours auec luy,*

parce que les circonstances qui accompagnent ordinairement ces actions, demandent tousiours l'vsage de la raison.

Troisiéme Raison.

MAIS *s'il est vray que tous les mouuemens de l'Appetit soient precedez par deux propositions, l'vne qui fait connoistre que telle chose est bonne, & l'autre, qu'on la peut faire; & que l'Operation est la conclusion qui ferme & termine ces deux propositions; il faut non seulement que les circonstances, mais encore que les actions principales de l'Instinct se fassent auec raisonnement. Car entre ces deux propositions & l'operation, il faut qu'il y ait encore le Iugement Practicq, par lequel l'Imagination conclud qu'il faut faire telle chose: Or il est impossible que toutes ces propositions se lient ensemble sans discours, puisqu'elles ne se font point en mesme temps; & que celle qui conclud qu'il faut faire telle chose, tire son euidence des deux autres, qui font connoistre qu'elle est bonne & faisable, sans lesquelles cette consequence seroit vaine & inutile. En effet il arriue souuent que les Chiens & les Oyseaux de chasse, quoy qu'ils voyent la proye, ne la poursuiuent pas, parce qu'ils iugent qu'elle est trop esloignée, & qu'elle ne peut estre prise: Quelquesfois mesme ils semblent douter, & ont apparemment de la peine à se resoudre s'ils la doiuent poursuiure ou non. Or il est certain qu'en ces rencontres, ils iugent que la chose qu'ils voyent est bonne; mais parce qu'ils ne croyent pas la pouuoir prendre ils ne la poursuiuent pas, la conclusion manquant par le defaut d'vne des propositions, comme il arriue dans tous les vrais syllogismes.*

Quatriesme Raison.

S'IL *est vray enfin, que la connoissance que donnent ces Images naturelles, soit la cause des actions de l'Instinct, & que chaque Image soit vne proposition & vne loy qui ordonne à l'Appetit de faire telle & telle action; d'où vient que l'Ame qui connoist souuent beaucoup de ces Images, parce qu'elle les trouue enchaisnées ensemble, & qu'il luy est impossible d'en considerer l'vne, qu'elle ne voye quant & quant celle qui est attachée auec elle: d'où vient, dis-je, qu'elle ne fait pas en mesme-temps les choses qu'elle connoist en mesme-temps, & qu'elle ne trauaille iamais à la seconde, qu'elle n'ait acheué la premiere, à laquelle souuent beaucoup de iours sont employez? Certainement cela ne se peut conceuoir, si l'on ne se figure que l'Ame iuge qu'il luy seroit inutile de faire ce que la seconde luy ordonne, si elle n'auoit auparauant fait ce que la premiere luy a prescrit, & qu'elle gasteroit son ouurage si elle vouloit anticiper le temps, & precipiter sa besongne.*

Ainsi quand la saison a disposé l'Hirondelle à faire ses petits, toutes les Images naturelles qui sont destinées pour cét effect se presentent à son Imagination; & comme elles sont d'vn mesme ordre & qu'elles sont liées ensemble, elle ne peut apprendre par elles qu'elle doit bastir son nid, qu'elle ne sçache quant & quant qu'elle doit pondre ses œufs, qu'elle les doit faire esclorre, &c. Qui est-ce donc qui l'oblige à faire son nid deuant que de pondre ses œufs, puisque ces deux connoissances se presentent ensemble? & comment pourroit elle employer vn si long-temps à executer la premiere sans trauailler

cependant

cependant à la seconde, si elle ne iugeoit qu'il luy seroit inutile de pondre, si elle n'auoit vn nid pour conseruer ses œufs? Et il ne faut pas dire qu'elle est necessitée d'agir selon l'ordre que les Images ont entre elles, & que celle de bastir son nid estant la premiere, elle est contrainte d'y trauailler auant que de s'appliquer à d'autres ouurages. Car si cela estoit ainsi, il faudroit que toutes les Hirondelles bastissent leur nid, auant que de faire leurs œufs: & neantmoins il est certain qu'il y en a beaucoup qui se seruent du nid que les autres, ou qu'elles mesmes ont fait les années precedentes. Il en est de mesme de la Fourmy, qui ne ronge pas les grains de bled quand elle les trouue desia rongez par les autres. Et les Mouches à miel ne s'amusent pas à faire les choses qu'elles trouuent desia faites, ou que d'autres ont charge de faire: Car il est certain qu'elles se distribuent entre elles diuers emplois, & quoy qu'elles soient aussi sçauantes les vnes que les autres, il y en a neantmoins qui ont ordre d'amasser le suc des fleurs, d'autres d'apporter l'eau & les gommes qui sont necessaires à leur ouurage, d'autres enfin qui prennent soin de faire leurs cellules, & ainsi des autres charges de leur republique. Elles ne sont donc pas necessitées d'agir, selon l'ordre des Images, autrement il faudroit qu'elles fissent toutes en mesme-temps la mesme besongne, & que celle qui auroit esté faite autrefois par elles ou par d'autres les employast encore de nouueau, suiuant l'ordre des Images qu'elles en ont. Il reste donc qu'elles connoissent ces choses comme des moyens qui sont necessaires pour les conduire où elles doiuent aller, & qu'elles agissent tousiours sur ce principe qui

conduit presque toute la Nature; Que pour faire telle chose, il faut que telle & telle se fasse auparauant, & par consequent que si celle-cy est faite, il n'est pas besoin de la faire; mais qu'il faut trauailler aux autres qui ne le sont pas, pour arriuer à la fin que la Nature inspire à toutes les choses qui agissent auec connoissance.

Derniere Raison.

APRES tout, *si les Animaux raisonnent en d'autres actions, comme nous auons monstré, pourquoy ne le feront-ils pas en celles de l'Instinct, puisqu'il n'y a pas plus d'inconuenient aux vnes qu'aux autres, & qu'il leur est plus facile en celle-cy, où ils sont aydez des Images naturelles qui expriment plus parfaitement les choses, & qui sont plus constantes & plus stables que celles que les Sens & la Memoire leur fournissent. Car il est certain que ces Images qui sont nées auec l'animal seruent au mesme vsage que celles qui se conseruent dans la Memoire aprés l'operation des Sens, & que les vnes & les autres ne sont que les modelles & les exemplaires sur lesquels au defaut des objects exterieurs l'Imagination forme ses Phantosmes & ses connoissances. Et partant comme elle assemble ou diuise celles qu'elle garde dans la Memoire, qu'elle compare auec elle celles que les Sens luy presentent, & qu'elle en tire des consequences pour l'auenir, il faut aussi que les autres luy seruent de matiere pour faire les mesmes actions; en vn mot il faut qu'elles raisonnent sur elles puisqu'elles raisonnent sur les autres.*

Responce aux

L'INSTINCT *n'est donc pas incompatible auec la*

Raiſon, au contraire, il ne fait rien ſans elle, & il ſeroit inutile aux Beſtes ſi elle ne le ſecouroit en ſes actions. Car que ſeruiroit à l'Abeille l'art de faire le miel que la Nature luy a appris, ſi elle ne ſe ſouuenoit point de ſa ruche aprés qu'elle en eſt ſortie, & ſi elle ne ſçauoit qu'elle ne doit point faire les choſes où d'autres ſont employées, ou qu'elle a deſia faites elle-meſme. Or tout cela ſuppoſe la Raiſon, comme nous auons monſtré; Et partant ceux qui reconnoiſſent l'Inſtinct dans les Beſtes ſont auſſi contraints d'y reconnoiſtre la Raiſon; & s'ils veulent bien examiner la Nature de ces deux choſes, ils verront que les difficultez qui les arreſtent ne ſont pas conſiderables, & qu'elles ſont plus de tort à leur Raiſon qu'à celle des Animaux. obiections.

CAR *s'ils veulent ſe reſſouuenir que la ſource de l'Inſtinct eſt dans ces Images qui ont eſté emprainte en l'Ame des Beſtes au point de leur naiſſance, ils ne nous obiecteront plus, Qu'elles ne peuuent raiſonner n'ayant pas l'inſtruction ny l'experience des choſes qui ſont neceſſaires pour former vn diſcours. Dautant que ces Images leur donnent les meſmes connoiſſances que les hommes peuuent tirer de celles dont ils ont chargé leur Memoire. Qu'importe pour le raiſonnement d'employer des connoiſſances naturelles ou acquiſes, d'en auoir de propres ou d'empruntées? Et ſi la Nature a dés le commencement inſtruit les Beſtes de ce qu'elles doiuent fuir ou deſirer, qu'eſt-il neceſſaire que l'experience ou l'inſtruction les leur vienne apres enſeigner?*

1. Obiection, que les Beſtes n'ont point d'experience.

Reſponſe.

2. Obiection, que l'Instinct est contraire à la Raison.

Ils *ne nous obiecteront plus, dis-ie, Que l'Instinct est contraire à la Raison, en ce que celle-cy, quelque excellente qu'elle soit dans les hommes est tousiours incertaine & douteuse, qu'elle est foible en ses commencemens & qu'elle se perfectionne par l'aage, par la pratique des choses & par les aduis d'autruy. Au lieu que la conduite de l'Instinct est tousiours esgale, certaine & inuariable sans receuoir en la pluspart des Animaux aucune diminution par le temps ou par l'oubly, ny aucun accroissement par l'exercice ou par de nouuelles connoissances.*

Responſe.

Car cette difference ne vient que de la diuersité des Images qui seruent à l'vn & à l'autre. Si la Raison humaine en auoit de naturelles, de stables, & de parfaitement expressiues des obiets, comme sont celles qui seruent à l'Instinct, elle formeroit sur elles des connoissances de mesme nature, & qui auroient pour ce regard les mesmes auantages qu'ont celles des Bestes: Mais ne trauaillant que sur des copies imparfaites & inconstantes, il ne faut pas s'estonner si ses ouurages se ressentent du defaut de leurs exemplaires. Et certainement quand ie considere ces deux sortes d'Images, il me vient tousiours dans la pensée qu'on doit comparer celles que la Nature imprime dans l'Ame, à ces Peintures qui se font à fraisque, où les couleurs s'imbibent dans les murailles, & où les figures penetrent dans la substance des suiets où elles sont tracées: & que les autres sont semblables à celles de destrempe, qui ne tiennent qu'à la superficie, qui se gastent incontinant à l'air, & qu'il faut retoucher de temps en temps si on les veut conseruer. Car

les premieres sont si auant dans l'Ame & sont tellement vnies auec elle, qu'il est impossible de les en pouuoir détacher, & on peut dire qu'il faut que le bastiment tombe auant que les pourtraits qu'elles forment se corrompent: mais celles qui s'acquierent par l'action des facultez connoissantes sont si legeres & si superficielles, qu'elles s'effacent à tous momens, & ont besoin d'estre souuent retouchées pour representer parfaitement leurs Originaux. Neantmoins de quelque nature qu'elles soient, elles peuuent seruir esgalement à la Raison, & il est indifferent à l'Ame pour former vn discours, d'employer celles qui sont stables & permanentes, ou celles qui sont inconstantes & passageres. Voire mesme si la certitude est la guide ou la compagne du Raisonnement; l'Ame doit bien mieux & plus facilement raisonner sur des connoissances asseurées, que sur celles qui sont incertaines. Aprés tout, l'Imperfection, l'Incertitude & l'Inesgalité dont on accuse la Raison humaine, sont des defauts qui ne tombent pas sur tous les Raisonnemens qu'elle fait, puisqu'il s'en trouue dans toutes les sciences qui sont tres-parfaits, tres certains & tres-solides.

ILS *ne nous obiecteront pas encore, Que si la Raison accompagne l'Instinct, elle sera plus noble & plus parfaite dans les Bestes que dans les Hommes, puisqu'elle est ordinairement incertaine & trompeuse en ceux-cy, & qu'elle est tousiours asseurée & fidelle en celles-là. D'autant que ce n'est pas là où consiste la veritable perfection de la Raison: C'est dans la multiplicité & dans l'estenduë de ses connoissances. Car soit que par le mot*

5. Obiection, que la raison des Bestes seroit plus parfaite.

Responſe.

de Raison on entende la faculté qui raisonne, il est certain que si cette faculté a esté donnée aux Animaux pour connoistre les choses, celle-là doit estre plus noble & plus parfaite qui en peut connoistre dauantage. Or c'est vne verité qui n'est point contestée, que la Raison humaine iuge de toutes choses, & que pouuant porter ses connoissances non seulement sur chacune en particulier, mais sur leurs vniuersalitez mesmes, ce doit estre vne puissance vniuerselle, indespendante de la matiere, & par consequent spirituelle: Au lieu que la connoissance des Bestes est reduite à vn certain petit nombre d'Images, qui ne representent que des choses particulieres & corporelles, & qui marquent vne puissance & vne nature extrémement bornée, comme nous auons dit cy-dessus. Que si par le mot de Raison on entend le Raisonnement, il est encore certain, que comme ce n'est autre chose qu'vn progrez que l'Ame fait d'vne connoissance à l'autre; plus le progrez sera grand & plus il sera parfait: Or tous les progrez de la Raison humaine se font tousiours des choses particulieres aux vniuerselles, ou des vniuerselles aux particulieres: au contraire de l'Imagination qui ne va iamais que d'vne chose particuliere à vne particuliere. De sorte que le progrez d'vne chose generale à vne particuliere, estant plus grand & plus estendu que celuy d'vne particuliere à vne particuliere, il est euident que le discours humain est plus noble & plus parfait que celuy des Bestes. Il n'importe que celuy-cy soit plus fidelle & plus certain que l'autre, dautant que c'est vne perfection qui est purement accidentelle au Raisonnement, puisqu'vn argument topique, contient aussi

bien la nature & l'essence du Raisonnement, que peut faire vn syllogisme demonstratif.

ENFIN *ils ne nous obiecteront plus, Que si l'Instinct estoit esclairé de la Raison, pour petite qu'elle fust, les Bestes sçauroient pourquoy elles agissent, qu'elles connoistroient l'vtilité qu'elles peuuent tirer de leurs ouurages, & qu'elles s'en seruiroient en d'autres occasions où ils leur seroient aussi necessaires qu'en celles où l'Instinct les engage : Estant vray-semblable que si les Oyseaux sçauoient pourquoy ils font leurs nids, ils ne s'en seruiroient pas seulement pour y pondre leurs œufs & pour conseruer leurs petits, mais qu'ils en feroient pour eux-mesmes, afin de se garantir du froid qui les incommode & qui les tuë bien souuent : De sorte que n'en faisant point pour eux-mesmes, c'est vne marque qu'ils n'en connoissent point la fin ny l'vtilité, & par consequent qu'ils n'ont point de Raison.* 4. Obiection, les Bestes ne connoissent point la fin.

Car cette obiection est vaine quand on sçait que les connoissances de l'Instinct sont bornées aux Images que la Nature a données à chaque Animal. Les Oyseaux connoissent l'vtilité qu'ils doiuent tirer de leur nid; mais cette connoissance est limitée à la conseruation de leurs œufs & de leurs petits; parce que les Images qui leur donnent cette connoissance sont restraintes à cét vsage; & comme elles ne peuuent representer les choses que dans l'ordre où elles sont, elles ne permettent pas que l'Ame s'escarte ailleurs, ny qu'elle s'applique à d'autres connoissances, qu'à celles qu'elles luy marquent. Mais quand cela ne seroit pas ainsi, quelle estrange façon de raisonner est-ce, de dire que les Responſe. 4

Oyseaux ne sçauent pas pourquoy ils font leurs nids, parce qu'ils ne sçauent pas toutes les commoditez qu'ils en peuuent retirer ? n'est-ce pas autant que si l'on vouloit prouuer qu'vn Architecte ne sçait pas pourquoy il se sert du compas & de la Regle, parce qu'il ignore les autres vsages où l'on peut employer ces instrumens? C'est assez qu'ils connoissent la fin & l'vtilité principale à laquelle ils destinent leur nid, sans qu'il soit necessaire qu'ils sçachent toutes les autres qu'on s'y pourroit proposer.

Or personne n'a encore douté qu'elles ne connussent la fin principale pour laquelle elles agissent. Car ceux mesme qui leur ont voulu oster la Raison ne les ont pas priuées de cét auantage, & ont esté contraints d'auoüer, que comme toutes les choses tendent à leur fin, les insensibles s'y portoient sans la connoistre; mais que les Bestes en auoient la connoissance, quoy qu'elle ne fust pas si parfaite que celle des hommes. Et certainement elles connoissent ce qui leur est bon & vtile, & par consequent elles ont connoissance de leur fin, puisque le bien & la fin sont en effet vne mesme chose. Il est vray qu'elles ne les peuuent connoistre que sous des raisons particulieres, & qu'elles n'en forment iamais de notions generales comme font les hommes; & c'est en quoy leur connoissance n'est pas si parfaite que la leur. Mais cela suffit pour dire qu'elles connoissent la fin où elles tendent, & par consequent aussi les moyens qui sont necessaires pour y paruenir: Car il seroit inutile qu'elles connussent la fin si elles ignoroient ce qu'il faut faire pour l'obtenir. En effet on ne sçauroit douter que le Chien ne connoisse

le

le Lievre comme la proye qu'il veut prendre, & quand il court apres & qu'il employe tant d'efforts & tant de ruses pour l'attraper, il n'est pas vray-semblable qu'il ne sçache que ce sont les moyens dont il faut qu'il se serue pour arriuer à cette fin. Qui considerera mesme l'artifice dont vsent nos Linotes domestiques, quand on a suspendu leur boire & leur manger en de petits sceaux, & que lors qu'elles veulent les faire approcher, elles attirent la corde qui les tient suspendus, & arrestent auec le pied ce qu'elles en ont fait monter, pendant qu'elles continuent de leuer le reste auec le bec; sera contraint sans doute de confesser qu'elles font tout cela auec connoissance, qu'elles sçauent les choses qui se doiuent faire les premieres, en vn mot qu'elles ordonnent les moyens qu'elles iugent necessaires pour obtenir la fin qu'elles se sont proposées. Pourquoy n'auroient-elles pas ce pouuoir puisqu'elles ont la Raison, à laquelle il appartient de mettre les choses en ordre, de les comparer ensemble, & de les destiner à tel vsage qui luy plaist?

Ce *sont là les difficultez que l'on fait sur le Raisonnement qui accompagne l'Instinct. Il y en a d'autres qui regardent la Raison des Bestes en general. Mais certes elles sont si foibles & si faciles à resoudre, que nous n'aurions pas voulu nous arrester à les examiner, n'estoit qu'elles seruent à confirmer les veritez que nous auons proposées, & qu'elles nous donnent occasion de parler de certaines choses qu'il est necessaire de sçauoir.*

Car *quand ils disent, Que si les Bestes raisonnoient,* Que les Be-

stes se communiquent leurs pensées.

elles raisonneroient non seulement ensemble, mais encore auec les hommes; qu'elles parleroient les vnes aux autres: & que si elles estoient priuées de la parole, du moins elles s'imagineroient aussi bien que les muets, quelques signes & quelques gestes significatifs pour se faire entendre; Et que c'est vne marque certaine qu'elles n'ont point de raison puisqu'elles ne peuuent faire aucune de ces choses qui sont les effets & les suites naturelles du Raisonnement. Quand, dis-ie, ils nous font cette obiection, ils ne prennent pas garde qu'ils nous donnent des armes pour les combatre, & que si l'on vient à monstrer que toutes ces actions sont communes & ordinaires aux Bestes, il faudra de necessité qu'ils confessent qu'elles ont de la Raison.

Or tout le monde est d'accord qu'elles se communiquent leurs pensées, & sans consulter les Liures des Sçauans, chacun peut soy-mesme faire espreuue de cette verité. Car il faut estre extrémement stupide pour ne remarquer pas que toutes les Bestes qui ont l'vsage de la voix s'en seruent pour faire connoistre leurs desirs, & qu'elles ont des cris & des accens differens selon les diuers desseins que le Plaisir ou la Douleur, l'Esperance ou la Crainte leur inspirent. Ne s'entr'appellent-elles pas quand elles sont en amour, quand elles ont besoin de secours, quand elles ont trouué quelque pasture dont elles peuuent faire part aux autres? Car il est certain que si vn Moineau peut entrer en quelque lieu où il y ait beaucoup de grain, il y fera venir tous les autres, & que le Loup ayant trouué quelque charogne y appelle ses compagnons. L'on dit mesme que l'vn & l'autre diuersifie

ſa voix ſelon la nature de la choſe qu'il a rencontrée, & que celuy-là marque par vn accent particulier ſi c'eſt du bled, de l'orge ou du millet qu'il a trouué ; & que celuy-cy a des hurlemens differens quand c'eſt la charogne d'vn Cheual, ou quand c'eſt celle d'vn Aſne. Mais ſans examiner la verité d'vne obſeruation ſi curieuſe, peut-on conſiderer vn Chien enfermé en quelque lieu faire d'abord tant de longs gemiſſemens, les changer apres en abbois redoublez, & enfin hurler à perte d'haleine, ſans ſe figurer qu'il veut faire paroiſtre par ces cris differens les diuerſes paſſions que ſa captiuité luy cauſe ? Et qui verra les Poulſins s'enfuir & ſe cacher au moment qu'ils entendent vn certain cry que fait la Poule ; reuenir apres ſous ſes aiſles, quand elle en a fait vn autre, la ſuiure & courir à la paſture à meſure qu'elle diuerſifie ſa voix ; iugera ſans doute qu'il y a communication de penſées entr'eux, & quelque ſorte de langage par lequel ils ſe font entendre les vns les autres. Et certainement qui auroit bien obſerué celuy de tous les Oyſeaux, n'auroit pas peine à croire que Tyreſias, Melampus & Apollonius l'ont autresfois entendu, que qui s'y voudroit maintenant appliquer le pourroit encore apprendre, & qu'il eſt meſme facile en l'imitant de s'entretenir auec eux, puiſqu'on le fait en quelque ſorte tous les iours, quand on le prend à la pipée, & qu'on les fait venir où l'on veut en contrefaiſant leur chant & leurs accens.

Mais ce n'eſt pas ſeulement auec la voix que les Beſtes font entendre leurs conceptions : le regard, la mine, & le geſte leur ſeruent encore au meſme deſſein. Elles connoiſſent dans les yeux les vnes des autres les paſſions

qu'elles ont, & vn Chien verra dans le front d'vn Dogue, s'il peut en seureté s'approcher de luy, & s'il est en humeur de se iouer. Ne menace-t'il pas quand il monstre les dents, quand il fait herisser son poil, & quand il regarde de trauers celuy qui l'attaque? Enfin tous ces saults & ces postures caressantes, tous ces mouuemens flatteurs de queuë & d'oreilles qu'il fait en abordant son Maistre, ne sont-ce pas des signes & des gestes bien significatifs de l'enuie qu'il a de luy plaire.

Or si les Bestes se communiquent leurs pensées, il faut de necessité qu'elles s'entretiennent l'vne l'autre, & mesme qu'elles raisonnent ensemble, s'il est vray que leur Imagination raisonne, & que le discours entre dans leurs pensées, comme nous auons monstré. Et quand nous n'aurions point apporté de preuues de cette verité, on ne sçauroit conceuoir qu'elles fassent connoistre leurs intentions pour se donner ou pour se demander secours les vnes aux autres, sans croire qu'elles forment vn Raisonnement parfait. Car il y a tant de diuers iugemens à faire en ces rencontres, tant de consequences à tirer, tant de progrez que l'Ame fait des causes à leurs effets, des signes aux choses signifiées, & des biens ou des maux presens à ceux qui sont passez & à venir, qu'il est impossible qu'on n'y trouue la forme & la liaison du discours. Ie voudrois bien demander à nos Aduersaires, si quand vne Poule ayant trouué quelques grains appelle ses Poulsins pour leur en faire part, quand ils viennent à elle, qu'ils cacquetent ensemble, & qu'apres elle ne fait que becqueter les grains, & les leur laisse sans les vouloir manger: Ie voudrois bien, dis-ie, leur demander

s'ils

s'ils ne reconnoissent aucun discours en tout ce procedé, & s'ils ne croyent pas qu'elle appelle ses Poulsins à dessein de les faire venir, de leur monstrer la pasture, & de les nourrir; & qu'eux-mesmes entendent la voix qui les semond, qu'ils comprenuent la chose qui leur est signifiée par elle, & qu'ils esperent de trouuer le bien qu'elle leur a annoncé. Tout cela se peut-il faire sans discours? & vn homme qui feroit de semblables choses ne seroit-il pas estimé raisonnable?

Ils diront sans doute que cela peut estre veritable dans les Animaux les plus parfaits, ausquels vray-semblablement la Nature a donné la voix pour se communiquer leurs pensées; mais que si elle en a priué les autres, c'est vne marque qu'ils n'auoient pas besoin de cette communication, & que par consequent ils n'ont point de raison, puisqu'ils ne peuuent s'entretenir ny raisonner ensemble. Nous auoüons bien qu'il y en a beaucoup qui sont muets & qui ne peuuent se faire entendre par la voix: Mais si la Nature n'a pû la leur donner parce qu'ils ne deuoient point respirer, elle les a recompensez en d'autres choses qui peuuent suppleer à ce manquement. La pluspart des insectes, & quelques poissons mesme n'ont-ils pas vn son particulier qu'ils forment exterieurement en remuant quelques parties de leurs corps, par lequel ils font paroistre les Passions dont ils sont agitez. Quand les Cigales chantent pendant le beau temps, ne tesmoignent-elles pas le plaisir qu'elles en reçoiuent? quand les Abeilles bourdonnent extraordinairement dans leurs ruches, n'est-ce pas vne marque de la diuision qui se

met parmy elles, & ce son bruyant qu'elles font estant arrestées, n'est-ce pas vn signe euident de leur colere?

D'ailleurs, qui leur a dit que tous ces animaux ne se font pas entendre par le geste & par le mouuement? Ne connoissent-ils pas quand ils se doiuent apparier, quand les autres ont besoin de leur secours, quand vn ennemy est en estat de les attaquer? Certainement aprés l'exemple que nous auons des autres animaux, qui employent les mesmes moyens pour descouurir leurs intentions; il faut estre bien hardy pour dire que ceux-cy ne s'en seruent pas pour le mesme dessein. Et quoy? nous ignorons la pluspart de ceux qui sont ordinaires non seulement aux Bestes qui viuent auec nous, mais encore aux Hommes, dont il n'y a gueres qui n'ait quelque signe particulier pour se faire entendre, & qu'il est impossible de deuiner qu'aprés vne longue habitude; & nous oserions asseurer que les Animaux dont la nature & la vie est si esloignée de la nostre, n'en ont point du tout? Non, non, la pluspart viuant ensemble, & quelques-vns mesme gardant quelque forme de police & de Republique, comme les Fourmis, il faut qu'ils ayent communication de desseins, puisque c'est le seul lien qui arreste & qui conserue toutes les societez.

Aprés tout, quand il seroit vray que les Bestes fissent toutes leurs actions par la seule conduite de l'Instinct, sans se communiquer leurs pensées, quelle necessité y auroit-il qu'il fallust pour cela qu'elles ne raisonnassent point? Ne peuuent-elles pas raisonner en elles-mesmes, & vn hom-

me qui seroit tout seul, ou qui seroit priué de l'vsage des organes par lesquels il se peut faire entendre, seroit il pour cela priué de la Raison ? Mais c'est trop s'arrester à vne obiection si vaine ; examinons-en vne autre qui ne l'est pas moins, & qui leur semble pourtant bien forte & bien conuaincante.

CAR ils croyent que si les Bestes estoient capables de raison, elles auroient aussi le pouuoir de deliberer, & qu'en consequence il faudroit qu'elles fussent libres, indeterminées, & partant doüées d'vne faculté vniuerselle, qui presuppose tousiours vne nature independante de la matiere. Mais nous respondons en vn mot, que toutes ces dernieres consequentes seroient veritables, si la premiere d'où elles sont tirées n'estoit point fausse. Car il est certain qu'il n'est point necessaire que pour raisonner il faille deliberer, puisqu'on employe tres-souuent la Raison & le discours où il n'y a aucun lieu pour la deliberation, dautant qu'on ne peut deliberer que lors qu'il se trouue plusieurs moyens pour arriuer à quelque fin, & qu'on est dans la liberté de choisir celuy que l'on veut. Il n'y a donc point de necessité que les Bestes deliberent, parce qu'outre qu'elles n'ont le plus souuent qu'vne voye pour paruenir à leur but, comme est celle que l'Instinct leur enseigne ; il est certain que lors qu'elles rencontrent plusieurs moyens, elles se determinent d'abord à celuy qui se presente ou le premier ou le plus efficace, & qu'elles n'ont point la liberté du choix, n'ayant point de faculté indifferente & vniuerselle, mais tout

Les Bestes ne deliberent point.

à fait limitée & determinée, comme nous auons dit tant de fois.

Comment la Raiſon eſt la difference de l'Homme.

ENFIN *ils ne peuuent comprendre qu'on puiſſe donner la Raiſon aux Beſtes ſans ruiner vne des plus anciennes maximes de la Philoſophie, qui definit l'Homme vn Animal raiſonnable, & qui met la Raiſon pour la difference eſſentielle qui le diſtingue de tous les autres Animaux.*

Mais outre que ce n'eſt pas vne choſe qui ſoit encore bien decidée, Que la Raiſon ſoit la derniere difference de l'Homme; tous les Philoſophes qui ont eſté deuant Socrate ne l'ayant point fait entrer en ſa definition; Platon l'ayant reconnuë dans l'Ame du monde & dans celle des Demons; & la pluſpart de nos Theologiens meſme confeſſant que les Anges raiſonnent dans les choſes coniecturales & dont ils n'ont pas vne parfaite connoiſſance: On peut dire que ce n'eſt pas la Raiſon en general qui fait la derniere difference de l'Homme, mais telle eſpece de Raiſon: Car comme nous auons dit cy-deſſus, il y en a vne particuliere qui vient d'vn Principe materiel & determiné, & l'autre vniuerſelle qui procede d'vne nature indifferente, libre & ſpirituelle; celle-là eſt commune à tous les Animaux; celle-cy eſt propre & particuliere à l'Homme; Et parce qu'elle eſt plus noble & plus parfaite que l'autre, il ne faut pas s'eſtonner ſi à l'exemple de beaucoup d'autres eſpeces elle s'eſt conſeruée le nom de tout le genre, & ſi elle a paſſé auec ce priuilege dans la definition de l'Homme. Auſſi

faut-il

faut-il considerer icy que ce mot de Raison, soit qu'il signifie la faculté ou l'action de Raisonner, ne peut marquer la difference essentielle de l'Homme, parce que l'vne & l'autre sont de purs accidens, & que la difference de l'Homme doit estre vne substance. Mais comme dans l'ignorance où nous sommes des dernieres differences des choses, nous nous seruons des proprietez & des puissances qui sont les plus proches de leur essence pour resigner leur nature ; la Philosophie qui n'est pas icy plus esclairée qu'ailleurs, a employé la faculté de Raisonner pour marquer la difference essentielle de l'Homme. Mais il faut que cette puissance soit vniuerselle pour iustement marquer l'ordre de Nature qui le distingue de tous les Animaux, sçauoir la spiritualité. Ainsi ce n'est pas proprement la Raison qui designe la difference de l'Homme, mais l'vniuersalité de Raison ; laquelle, comme nous auons dit, dépend d'vn principe indifferent, libre & spirituel.

Apres cela nous deuons à mon aduis conclure qu'il n'y a point d'inconuenient à croire que les Bestes raisonnent *de la façon que nous auons dit, & qu'elles ont vn veritable Raisonnement, quoy qu'il soit beaucoup moins parfait que celuy des Hommes. Nous pouuons mesme dire qu'il y a quelque temerité à soustenir le contraire, soit parce que dans l'ignorance où nous sommes, il ne nous est pas permis de decider si absolument vne question où la Grandeur & la Bonté de Dieu sont interessées ; soit parce que la chose estant possible, comme nous auons monstré par ce discours, s'il est vray qu'elle*

ſoit en effet, ce ſera l'offencer que de vouloir ſupprimer vne ſi glorieuſe marque de ſa Puiſſance & de ſa Sageſſe, & de vouloir obſcarcir vne lumiere qu'il a répanduë en tous les Animaux, & qu'il a renduë ſi eſclatante à nos yeux, que ce nous doit eſtre vne eternelle matiere d'admiration & de loüanges.

FIN.